

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCIEN

De la

TRADUCTION

De

N. P E R R O T,

S^R. D'ABLANCOURT.

S E C O N D E P A R T I E.

Quatrième Edition, nouvellement
reue & corrigée.



A A M S T E R D A M,

Chez J E A N D E R A V E S T E I N.

M D C L X I V.

3

L E S
I M A G E S,
O U L E S
P O R T R A I T S.

D I A L O G U E

D E L Y C I N U S E T D E P O L Y S T R A T E .

*C'est la description d'une Beauté
acomplie.*

L Y C I N U S .  L m'est arrivé presque la même chose, à la veüe d'une belle Dame, que les Pöetes feignent qu'il arrivoit à l'aspect de la tête de Méduse, d'estre changé en rocher.

P O L Y S T R A T E . Il falloit qu'elle fût bien accomplie, pour te toucher de la sorte, toy qui es épris d'un autre amour: Mais encore, quelle est cette Nymfe ou cette Déesse, dont les regards sont si mortels? Ne m'envies pas le bon-heur de la conoître, quand je devrois estre metamorphosé en rocher, car tu ne deviendrois pas jaloux d'une pierre.

L Y C I N U S . Si tu l'avois seulement veüe en passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statue: Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle avoit jeté sur toy l'un de ses regards; car elle t'atireroit par la force de ses charmes; & tu la suivrois par tout, comme le fer fait l'aimant.

P O L Y S T R A T E . Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long-tems en peine.

LES IMAGES,

♣ LYCINUS. Tu penses que je t'en fais accroire ; mais je crains plutôt qu'après l'avoir veüe , tu ne m'accuses de n'en avoir pas assez dit. Du reste , je n'en sçay autre chose , sinon qu'à voir son train & sa suite , c'est quelque grande Princesse ; Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques , & marchoit en un superbe apareil ; mais je ne te puis dire son nom , & j'oüys seulement quelqu'un , qui disoit en passant à un autre , Voilà quelles sont les beautez d'Ionie : Il ne faut pas s'étonner si la plus belle de toutes ses villes * a produit la plus accomplie & la plus illustre.

* Smyrne. POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux, de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit : & je commence à croire ce que tu as dit de ton transport, & que tu estois pétrifié comme Niobe , de ne l'avoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir, je ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que je la cõnoisse au moins par le discours, si je ne la puis conõltre autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que je te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs, & de tous les Peintres ; & je crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle est faite : Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ses amis.

LYCINUS. Je feray mieux, ce me semble, de te la décrire parce qu'il y a de plus beau dans l'Univers. As-tu veu la Venus de Cnide, & oüy ce qu'on en dit, qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en jouir, tant il en devint amoureux ?

POLYSTRATE. Oüy, j'ay veu ce chef-d'œuvre de Praxitéle.

† Venus. LYCINUS Et cét autre d'Alcaméne, † qui est dans les jardins d'Atènes ?

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes, si j'y avois manqué.

LYCI-

OU LES PORTRAITS.

LYCINUS. Tu auras donc veu auffi la * Sofandre de Calamis; car tu as esté souvent au Château. Mais, dy-moy, lequel tu estimes le plus, de tous les ouvrages de Fidias.

* Statüe qui estoit dans la fortreffe d'Atènes.

POLYSTRATE. Celuy qu'il estimoit le plus luy-même, je veus dire sa Lemniene, où il daigna metre son nom, si tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye sur sa lance.

LYCINUS. C'est assez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faisons un amas de toutes les perfections de ces grands chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'est pas aisé d'agencer tant de beautez différentes, sans choquer les régles de la proportion.

LYCINUS. Ne crain rien; Je prendray premierement le front, les cheveux, & les sourcils de la Venus de Praxitèle; avec la gayeté, la douceur, & la vivacité de ses yeux. De la Lemniene de Fidias, le tour du visage, & la delicateffe des jouës, avec la juste longueur du nez; † & de son Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcaméne nous donnera sa gorge & sa belle main, avec la rondeur du poignet & les doigts qui finissent insensiblement. La Sofandre de Calamis y ajoutera son souris & sa pudeur, avec la propreté & la modestie de son habit; mais elle aura la tête nue. ‡ Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te semble, Polystrate, sera-t-elle belle de la sorte?

† Ou simplement la bouche & le cou.

‡ Sans voile.

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque chose.

LYCINUS. Tu veus dire sa couleur, où ce qui doit estre blanc, l'est en sa perfection, & tout le reste de même; mais d'où l'emprunterons-nous, sera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux sceu le mélange des couleurs? Eufranor nous donnera la chevelure de sa Junon. Polygnote la noir-

ceur des sourcils, & le vermillon des joues de sa Cassandre, avec la délicatesse du crêpe qui la couvre, dont une partie se retrouffe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint, Apelles aura soin que la blancheur en soit vive, comme celle de sa Pagate; & Aëtion luy donnera les lèvres de sa Roxane. Si tu n'aymes mieux appeler à ton secours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, mêlera la pourpre à l'ivoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, & ses doigts de rose; & un autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les Graces & les Amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là une beauté divine, & véritablement celeste; mais encore que faisoit-elle lors que tu la vis?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, & ne laissoit pas de s'entretenir avec une personne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle disoit. Mais quelque-fois en souriant elle monroit un rang de perles orientales; car c'est ainsi qu'on peut appeler la blancheur de ses dents d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées, & dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lèvres; de sorte qu'elle ravissoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. Je commence à deviner qui c'est, à ces marques, à son pays, & à sa suite; sans doute qu'elle avoit aussi des Gardes, car c'est la femme du Prince.

LYCINUS. Et comment la nomme-t-on?

* *Pantée.* **POLYSTRATE.** Comme celle d'Abradate, qui estoit si belle & si modeste.

LYCINUS. Il me semble que c'est elle-même, lors qu'il me souvient de ce bel endroit de Xénophon: † & il me semble aussi que je luy entens prononcer les paroles que ce divin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme son mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à se porter vaillamment.

† *Cyropédie, lib. 6.*

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veüe encore qu'en passant, & comme un éclair; Mais moy qui suis de son pays, & qui l'ay entretenüe plusieurs fois, je te diray celle de l'ame; sa douceur, sa modestie, sa generosité, & le reste de ses vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté; semblables à ces Palais deshabitez, ou si tu veus aux Temples d'Egypte, qui sont si precieux au dehors, & dedans ne sont remplis que de monstres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille, fay-moy la description de ses vertus, afin que je ne la cõnoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez cachées, que celles qui sont en veüe à tout le monde, & encore plus d'aquerir de la creance dans l'esprit des hommes, quand elles sont un peu extraordinaires; car personne ne croit que ce dont il est capable. Mais pour commencer, je n'appelleray point à mon secours les Peintres ni les Sculpteurs, mais les Filosofes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté sur leur modèle qui sera un peu à l'antique; ce qui n'est pas un defaut dans la Vertu. Premièrement la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus justement que de Nestor, qu'il coule de sa langue un fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni effeminé; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore atëint l'âge de quinze ans, & s'insinüe doucement dans les oreilles, où il laisse une image qui vit encore après soy, & y forme un divin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouvre sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de ravissemens & de charmes, & qu'elle possède en un haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre. Car alors on croit en-

tendre Apollon luy-même; & pour l'oüir, Orfée & Amfion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils pris sur les monts de Trace & de Citéron cette divine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences, si justes, & si bien réglées, que la lyre n'exprime jamais, que ce que la voix dit, le geste imite, & le pié figure en même tems. Si tu l'avois oüy, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veüe de ses beaux yeux; mais charmé comme par le chant des Sirènes, & tu en oublierois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulyffe chez les Lotofages. Quand même tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à travers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la mignardise de sa langue, c'est plutôt l'avantage de son pays, que le sien propre, & elle ne peut-estre qu'éloquente, tirant son origine des Aténiens. Je ne voudrois pas seulement parler de sa Poesie, puis qu'Homere & elle ont une même patrie; enfin ce n'est qu'une même chose que la douceur de son chant, & celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent estre, estans sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections; car je ne veus pas faire comme toy un seul tableau composé de plusieurs beautez differentes, qui souvent n'ont point de rapport; mais chacune de ses vertus fera un portrait séparé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veustraiter splendidement, Polystrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger, que de me surpasser en ce point.

POLYSTRATE. Commençons par ses belles connoissances, puis-qu'aussi bien les avantages de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure; & disons qu'elle n'a pas seulement une legere teinture de ces choses, mais que

OU LES PORTRAITS.

que son ame en est parfaitement imbüe. Que si je n'allegue point icy d'exemples, c'est parce que je ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puisse estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections differentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINUS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres accompli.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plupart anciens, dont l'un sera du même pàys: Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschines, les deux plus excellens Peintres qui furent jamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüssi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le jeu. Le premier sera d'Aspasie, qui a esté tant aymée de Periclés, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous la prirons de nous prester toute sa conduite, son adresse, & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nôtre est en grand.

LYCINUS. Comment cela ?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Atenes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & en soit comme un abregé. Pour achever ce tableau, nous prendrons encore Théane, Sapfo, & Diotime, dont la premiere nous donnera sa magnanimité; la seconde, la douceur de ses occupations; & la derniere, non seulement les avantages que Socrate admire, mais encore sa sagesse & son esprit. Voila le troisiéme portrait de nôtre Heroïne.

LYCINUS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté, & sa tendresse pour les miserables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image, en la femme d'Antéonor, & en Arête & sa fille Nausicée. Et pour la chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en servira d'exemple, ou si tu veus la femme d'Abirate, dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puisqu'il me semble que tu-astantôt décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puisque la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, par laquelle on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & l'on se sert de sa puissance à se faire aimer, & non pas à se faire craindre. Ce sont là les qu'alitez qui la rendent digne du trône, & l'élevent au dessus de l'envie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir, & ne marchent point sur la tête des hommes, comme cette Até d'Homere, ni ne méprisent ce qui est au dessous d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estants venues de peu, sont éblouies de l'éclat de leur Grandeur, & aspirans toujours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui cōnoissans leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des ailes de cire, ne s'élevent point au dessus de la condition humaine, arrivent au port désiré. C'est ce qui est de plus louable en cette Princesse, de sorte qu'elle atire sur elle les benedictions de tout le monde, qui luy souhaite une éternelle felicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate, & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ses perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre sa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous proposerons pour exemple à tous les Siecles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puis-qu'il a pour
fonde-

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT. 35
fondement le sçavoir & la Vertu, sur qui le tems ne
peut rien, non plus que sur les immortéles beautés
des Muses qui en ont achevé la peinture.

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

D I A L O G U E

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. **J**E t'ay beaucoup d'obligation,
Lycinus, dit la Dame que tu-as
louïe, de ce que tu-as fait pour
moy, parce que c'est une marque de ton zèle & ton
affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas
fait sonner si haut les petits avantages que la Nature
m'a donnez. Mais je veus bien aussi que tu sçaches,
que je ne hais rien tant que la flaterie, & que je la prens
pour le témoignage d'une ame basse, aussi bien que
le mensonge. Je suis d'une humeur, que les louan-
ges legitimes me font rougir, à plus forte raison les
autres; & je me boucherois à un besoin les oreilles,
pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne
sont bonnes qu'alors que celui qu'on louie, se reco-
noît à chaque trait; & ce qui va au delà, est une
pure flaterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui
sont bien-aises qu'on leur donne les avantages qu'el-
les n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre
belle, ayant un beau masque; ou de belle taille,
pour avoir de hauts patins: Car le masque estant le-
vé, & les patins ôtez, on ne paroît plus ridicule. Ve-
ritablement, les louanges seroient de grand prix, si
elles nous donnoient les perfections qui nous man-
quent; mais au lieu de donner ce qu'on n'a pas, el-
les ôtent même ce qu'on a. Je te veus alleguer à ce
propos, deux exemples; l'un d'une Dame de condi-
tion,

tion, qui n'avoit point d'autre défaut que d'estre un peu trop petite : mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur des Cedres, elle tremoussoit d'aïse dans sa chaire, comme si elle en fût devenue plus grande, jusques là qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souvent cét endroit, qu'il s'arrêtât, de peur, dit-il, que l'excès de la joye la faisant lever, ne découvre son défaut, & ton imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheveux estans tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui loueroit mieux sa chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poëtes celebrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien aïses que le Peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs défauts, comme si elles pouvoient avec justice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais je me ris de cette foiblesse, & crois estre assez recommandable, pour n'avoir point besoin qu'on mêle de fausses loüanges parmy les miennes qui ne serviroient qu'à ôter la créance aux autres. Quoy que j'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention, je ne puis souffrir que tu me compares à des Déeses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la Nature. Tu trouveras cela moins étrange, lors que tu sçauras que j'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes égalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cét endroit de ton discours; autrement, je proteste que c'est malgré moy que tu le publies, pour ne point atiter sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoy qu'elle n'eût point disputé la beauté à Venus, ni à Junon, mais seulement aux Néréides. Je ne suis donc pas bien-aïse que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me loues, & la gloire que

que tu me donnes à la fin de ton ouvrage, de me contenir dans les bornes de la raison, & de ne me point élever au dessus de la condition humaine. Tu sçais qu'Alexandre qui n'est pas loué pour sa moderation, ne put souffrir qu'on taillât le mont Athos à sa ressemblance, ni qu'on en fit une statue qui tint un ville * d'une main, & de l'autre versât un fleuve, par où il s'est élevé une statue plus grande que le mont Athos, & s'est aquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplaît dans ton Dialogue, puisque c'est pour moy qu'il est fait, sans me faire une chaussure plus grande que le pié, de peur que cela ne me fasse broncher. Car je ne croy pas que tes louanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de se faire dresser des statues plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de même, que la Renommée ne brise la statue que tu me veus dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voila ce que m'a dit cette Princesse; c'est à toy à aviser aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à une femme, puisque j'ay esté moy-même de ce sentiment, lors que je suis venu à y réver; car je ne m'en estois pas aperçu d'abord, comme on ne voit pas bien les choses, quelles ne soient à une juste distance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'est pas tant l'élever que ravalér ces Déesses, puisque pour arriver à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous; ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses piez, il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles

* On, deux
villes en
ses deux
mains.

elles pas capables de faire le portrait de la tienne, sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses? Je ne sçay comment cela est échapé à un homme qui est ennemy mortel de la flaterie, & qui se peut dire même avare des loüanges legitimes. Du reste, tu ne dois point avoir honte après Fidius, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déjà veu le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statue de Jupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit après, ce qu'on y avoit trouvé à redire, comme le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisément que celuy d'un seul, quand ce seroit même celuy de Fidius. Voilà quel est mon sentiment, & celuy de cette Dame.

TOXARIS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as accablé par la force & la multitude de tes raisons; si bien que je ne sçai que répondre, outre que mon Juge est ma partie, & qu'il n'est pas malaisé de remporter la victoire sur celuy qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de Justice, de condamner une personne sans l'oüir; & pourveu que tu me permètes de me justifier, il ne sera pas necessaire, à mon avis, de passer condamnation.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que je contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fût presente, pour entendre mes raisons; mais je ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te veuilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation; toutefois je tè promets de l'abreger en ta faveur. Dy-luy donc de ma part, Que

P O L Y S T R A T E. Nullement ; Parle comme si elle estoit presente, & je luy rapporteray ta harangue.

L Y C I N U S. Puisque tu veus que je luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tiene, je commenceray ; mais je ne sçais comment l'opinion de sa presence m'étonne ; toutefois, il n'est plus tems de reculer.

P O L Y S T R A T E. Ne crain point, elle te fera bon acueil : Voy-tu pas son visage doux & serein !

L Y C I N U S. Vòtre modestie, grande Princeesse, triomfe de mes éloges ; & la défense que vous me faites de vous louer, surpasse toutes mes louanges. J'avois oublié la plus grande, je l'avoüe, qui est vòtre pieté, & vòtre respect envers les Dieux ; & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vòtre portrait, ce ne sera pas pour en ôter quelque chose, mais pour y ajouter un dernier trait de pinceau, qui l'embellira extrêmement. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit de vòtre modestie ; & meritez d'autant plus les louanges, que vous les méprisez. Car, comme a dit un grand

Filosofo, * le moyen d'arriver à la gloire, c'est de la fuir ; & celuy-là seul merite qu'on le louë, qui ne veut pas estre loué. Mais pour entrer en ma défense, je diray d'abord, Que les Pöetes ni les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le même privilege quand ils louent, parceque la louange est une chose libre, qui n'a pour but que d'agrandir le sujet dont elle parle, & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit estre toujours au dessus de la chose que l'on compare, ou pour parler plus clairement, on ne doit jamais comparer ce qu'on louë, à quelque chose de moindre ou d'égal, mais toujours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louer un chien, que de le comparer à un chat, ni à un renard ; & ce seroit le louer foiblement, que de le comparer à un loup. Il faut aller plus loin, & luy donner la dernière perfection dont sa nature est capable,

* Diogenes.

* Glau-
vus, &c.

pable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'appelle *Dompteur de lions*. Ainsi, pour louer l'un de ces illustres Athlètes * de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un simple luteur; mais dire avec un autre Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardiesse de l'ataquer, ni Hercule avec ses bras de fer, de se presenter devant luy*. Vous voyez comme il élève son Athlète, non seulement au dessus des autres; mais au dessus des Dieux mêmes de la lûte, sans qu'ils s'en soient jamais offenzés, ni qu'ils ayent vengé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte, qui ont esté tous deux illustres, l'un pour sa force, & l'autre pour sa Poësie, dont cette piece est comme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louer, j'aye cherché un modèle au dessus de vous, & je n'en pouvois trouver que dans le ciel. Je vous estime de hâyr la flaterie; car c'est une marque de vôtre generosité; mais je vous veus apprendre à la distinguer de la louange, afin que vous n'y soyez point trompée. Le flateur, comme il a l'ame basse, n'a pour but que son interest particulier, qu'il cherche dans la satisfaction d'autruy, & ne craindra point de louer Thersite de sa beauté; & Nestor de sa jeunesse, s'il croit que cela luy puisse servir. Mais il faut que la louange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'est d'agrandir son sujet; ce que l'Historien ne peut pas faire. Il comparera donc la vitesse d'un excellent cheval, à celle du vent ou de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celui des Dieux; au lieu que le flateur le dira d'un cheval & d'une maison ordinaire; ou louera une chose qui n'est pas louable, comme ce Courtisan de Demetrius †, qui le voyant enrumé, le louoit de tousser & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette difference, que le flateur se sert d'hyperboles excessives, & que l'autre y est fort retenu. Pour apliquer donc cecy à nôtre sujet, Je diray, que si j'avois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire, je serois un veritable flateur; Mais lors que je parle de celle

† Cyn-
thus.

celle qui surpasse toutes les autres, je ne fors point les bornes de la louange. D'ailleurs, je ne vousay pas comparée proprement à des Déesses, mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitèle, ni la Minerve de Fidias; ne sont pas les véritables Déesses, & il me semble même qu'il y a quelque irréverence à donner des figures mortelles & visibles aux Dieux; dont la Nature est immortelle & invisible. Mais icy l'avantage même est de leur côté. Car lors que je vous compare à leur statue, j'aparie une chose morte à une vivante, & l'ouvrage de l'homme à celui de Dieu. Mais quand je vous aurois comparée à des Déesses, je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere même vôtres citoyen, qui compare Briséis plurant, à Venus; & comme si ce n'estoit pas assez, ajoute; *C'est ainsi que parla Briséis pareille aux Dieux.* Vous lisez tous les jours ces vers & autres semblables, sans les condamner, & les aprenez même par cœur. Mais quand vous ne les aprouveriez pas, ils se sont aquis une prescription de plusieurs Siecles, où personne n'ajamaïs condamné Homere pour ce sujet, quoy qu'il s'en soit trouvé d'assez hardis pour donner le fouët à son image, & retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il fera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, à la Déesse du ris & de la joye; & je ne pourray pas comparer à son image, une Princesse gaye & riante, pour ne rien dire davantage, puis qu'elle ne le veut pas. Je laisse à part qu'il donne le même épithète à Pâris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la tête de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, métant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il; *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane sur les monts.* Il ne se contente pas d'égaliser les hommes aux Dieux, il compare la chevelure d'Eufor-

be aux Graces, quoy qu'elle fût alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons, ou plutôt, il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamnerez en ma personne, ou que vous ne permétiez à un autre ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Junon le regard d'un Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs, tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puisqu'on prend jusqu'à leur nom? Témoin les Zenons, les Efestions, les Dionysiens, les Possidoniens, & les Hermiens. * Une Reine de

* *Jupiter,*
Vulcain,
Bacchus,
Neptune,
Mercur.

Cypre s'est nommée Latone, sans que cette Déesse en soit ôfensée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autre au pays. Les Filosofes mêmes ont bien la hardiesse d'appeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard; & quand je serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouter encore plusieurs choses à celles-cy; mais j'épargne ta memoire.

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon avis; Car tu-as passé le tems que je t'avois prescrit; & je ne sçay comment je pourray retenir un si long discours. Mais je m'en vai de ce pas m'en décharger, & par le chemin je fermeray les oreilles, & à un besoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va, & pren garde de t'en bien acquitter.

TOXARIS, OU DE L'AMITIE. 19
ter. Lors que le Juge voudra prononcer la Sentence
je m'y rendray, pour m'entendre condamner ou
absoudre.

TOXARIS, OU DE L'AMITIE:

D I A L O G U E

DE MNE'SIPE ET DE TOXARIS.

*C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'A-
mitié, dans chacun raporte des exemples à l'a-
vantage de son p̄ys.*

MNESIPE. **Q**Uoy, Toxaris, vous sacrifiez
à Pilade & à Oreste, comme à
des Dieux?

TOXARIS. Ouy, Mnésipe, non pas toutefois com-
me à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNESIPE. Mais est-ce la coûtume parmy vous,
d'honorer les morts par des sacrifices?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de celebrer
des festes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils
l'ont merité.

MNESIPE. Et que pouvez-vous esperer de ces
loüanges?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imitation de
leurs vertus, & donner cette consolation aux gens de
bien, de voir honorer la memoire de ceux qui leur
ressemblent; outre qu'il ne nuit point d'avoir les He-
ros favorables.

MNESIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré
en des étrangers qui estoient vos ennemis? Car ayans
esté pris sur vos côtes, après avoir fait naufrage
& estans prests à estre sacrifiez, ils tuerent leurs Gar-
des, & massacrerent vôtre Roy, puis emmenerent
la Prêtresse de Diane captive, & la Déesse même à
qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc

après des homicides & des sacrilèges ; prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suivre leur exemple , & que vous ne demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cét honneur , Qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui devoient servir eux-mêmes de vltimes ?

T O X A R I S . Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles , elle est assez illustre pour devoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers , de s'embarquer sur le Pont-Euxin qui n'avoit esté fréquenté jusqu'alors que par les Argonautes ; sans craindre ni les Fables du pàys , ni le nom d'Inhospitale que l'on donnoit à cette mer ? Et quel excès de valeur à des captifs , de tuer un Roy au milieu de ses Gardes , & d'emmener prisonniers jusqu'à ses Dieux ? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines , & dignes d'éternelle loüange , quoy que ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons ?

M N E S I P E . Et qu'ont-ils fait de plus illustre ? Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles , les Feniciens en entreprennent tous les jours de plus grandes & de plus dangereuses , ne retournans en leur pàys que sur la fin de l'Automne , après avoir couru toutes les terres & les mers ; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade , ces gens-là meritoient mieux d'estre adorez qu'eux , quoy que souvent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain , qui trafiquent de choses de peu de valeur.

T O X A R I S . Ecoute comme des Barbares ont de meilleurs sentimens des Grecs , que les Grecs mêmes. Car nous avons bâty des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouverez-vous d'illustre tombeau , ou d'Oreste , ou de Pilade , dans Argos & dans Mycènes ; au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes , sans que pour estre étrangers , on les ait jugez indignes de cet hon-

honneur? Car la vertu est adorable, même dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est gravé dans le Temple d'Oreste, sur une colonne d'airain; & c'est la première chose que nous aprenons à nos enfans, afin que ces semences de Vertu estans cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines, de sorte qu'ils oublieroient plutôt le nom de leurs Peres, que celui de ces illustres Amis, qui ont laissé un exemple d'amitié à tous les Siècles. Leur Action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un côté un vaisseau brisé contre des écueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont brisé leurs chaînes, & qui défendent leur liberté aux dépens de la vie de plusieurs & du Roy même, puis enlèvent Diane & sa Prêtresse.

* On les suit comme ils commencent à voguer, & * *Fig 6-
ne.*
l'on attaque leur navire; les uns grimpent sur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages; mais ils sont repoussez par tout vaillamment, & contraints de se sauver à la nage, ou blesez, ou étonnez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclater leur Amitié, qui est le sujet principal de notre adoration, puisque tu le veus sçavoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus divin, ni de plus grand thresor, qu'un bon amy; & n'ont point de vice plus en horreur, que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, & de se sacrifier pour leur service, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeints qui négligent chacun leur propre salut, pour celui de leur amy, & le couvrent de leur corps, lors qu'ils ne le peuvent plus défendre.

M N E S I P E. Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'estes pas seulement fideles amis & belliqueux, mais éloquens, tant tu-as sceu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands personnages,

& rendre raison d'une chose qui m'effoit encore inconnüe. Car je ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en si grande veneration parmy les Scythes, qui n'avoient, à mon avis, qu'une impetuosité brutale, & estoient sans tendresse ni affection pour leurs proches; ce que je jugeois par leur coûtume barbare, de manger leurs Peres après leur mort.

T O X A R I S. Je ne veus pas maintenant défendre nos coûtumes, ni faire voir qu'elles sont plus justes que les vôtres; Il me sùfit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les theatres s'entrebatre à qui mourra le premier, & se sacrifiera pour son compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont besoin de vôtre assistance; & demeurez müets, quand ils implorent vôtre secours; comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veus donc laisser à part ces vieux contes d'amitié,

* d' Achille & de Patrocle, de Theſée & de Pirithoüs.

* que vous rebatez si souvent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en aportera de plus beaux; & je ne te cèle point que j'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coûtume de mon pàys, que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

M N E S I P E. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en champ-clos, contre un si adroit & si vaillant Champion, je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange qu'elle le cedât maintenant à un Scythe, après les avoir tous vaincus par la main de deux de ses Citoyens; & si je souffrois cet affront, je meriterois de perdre, non-seulement la main, mais la langue. Si tu veus donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié; & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

T O X A -

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité; & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six; car cela iroit à l'infiny.

MNESIPE. Je le veus, Tu commenceras le premier, après avoir fait serment de ne rien dire que de veritable; car il ne seroit pas difficile de faire un mauvais Roman.

TOXARIS. C'est à toy à commencer, puisque tu as donné lieu à la dispute.

MNESIPE. Quel Dieu veus-tu que je te jure? Te contenteras-tu de Jupiter Filien, qui est le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs?

TOXARIS. Oüy, & j'atesteray celuy de mon pays, qui répond à celuy-là.

MNESIPE. Je te prens donc à témoin, ô Jupiter Filien, & proteste de ne rien alleguer icy, que je n'aye veu moy-même, ou que je n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos, & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Efése, de famille ancienne & opulente; mais qui s'estoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont devenus riches en peu de tems, ont toujours plusieurs gens autour d'eux, pour servir à leur divertissement, Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans, qui font la cour à nos richesses, plutôt qu'à nous-mêmes. Mais Agathoclés, qui l'aimoit dès sa plus tendre jeunesse, ne les pouvoit souffrir, quoy qu'il ne laissât pas de vivre avec eux pour complaire à son amy, qui en estoit si charmé, qu'il en faisoit plus d'estat que de son ancien camarade, jusques-là qu'il luy devint même insupportable par ses frequentes remontrances. Car il ne pouvoit s'empêcher de luy représenter la grandeur & le merite de ses ancêtres, & de le conjurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son Pere avoit amassé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'apelloit plus à ses plaisirs, & se cachoit de luy, lorsqu'il vouloit faire

quelque partie. Comme un mal en attire un autre : Ces flâteurs luy mirent dans l'esprit l'amour d'une celebre coquète, qui estoit adroite à gagner les cœurs, & tantôt par des dédains affectez, tantôt par de feintes careffes, sçavoit si bien enflammer ceux qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lors qu'elle eut âtrapé ce jeune homme simple & niais, à l'ayde de ses faux amis qui métoyent tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa pas échaper; mais après l'avoir envelopé dans ses filets, comme elle en pensoit triomfer, elle devint la proie de sa prise, & fut cause de mille maux à ce pòvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens * qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant; Ses servantes luy faisoient acroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & soupirer; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arrivoit, l'arrétoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sçavoit mêler à propos, les larmes, les dédains, & les soupirs; parmy les âtraits de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, après plusieurs alées & venues il en jouït, & delà on creut qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy; & de peur qu'il ne vint à se dégoûter par la jouïssance, elle ne le vouloit plus voir si souvent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de jalousie à son mary, qui estoit un homme de condition; & des principaux de la ville d'Efese. Cela l'enflamma de sorte que ne pouvant souffrir son absence, il envoyoit tous les jours quelques-uns de ses amis la visiter, ne s'entretenoit que d'elle; & lors qu'il ne la pouvoit voir, il se consoloit par la veüe de son portrait. Cependant, il luy donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maisons, pierres; de sorte qu'en peu de tems on vit fondre cet-

* Bou-
quets,
&c.

te famille si opulente, qui estoit la premiere du pays ; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quita pour un jeune Candois fort riche, qui commença à entrer sur rangs, surpris par les mêmes artifices. Il s'en plaint inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis & par sa perfide maîtresse, il a recours à Agatoclés qui voyoit tout cela, il y avoit long-tems, sans y pouvoir donner ordre. Il luy conte donc son aventure, avec quelque pudeur d'abord ; mais à la fin il tranche le mot, & luy avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. Agatoclés qui vit que ce seroit peine perdue d'essayer de l'en dissuader, & qu'il n'estoit pas tems de luy faire des reproches, vend une seule maison qu'il avoit, & luy en donne l'argent. Aussi-tôt il va trouver sa maîtresse, qui le reçoit à bras ouverts, & ses flateurs r'entrent en grace comme auparavant ; leurs amourêtes recommencent, si bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit ; mais il ne fut pas plutôt entré, que le mary se presente l'épée à la main, soit, qu'il en fût averty par sa femme ou non, & menace de le tuer. En cette extrémité il ne s'abandonne point ; mais empoignant un bâton, il luy en donne un si grand coup sur la tête, qu'il l'assomme, & de rage en fait autant à sa femme, qu'il acheve après de tuer avec l'épée de son mary. En-suite, il repousse les valets étonnez, qui se mettoient en devoir de l'arrêter, & se sauve chez Agatoclés, où des le matin il est pris & mené au Gouverneur de la Province, qui le renvoye à l'Empereur, après avoir tout confessé. Dans cette triste conjoncture son amy ne le quite point, & le suit prisonnier en Italie, où il entreprend sa défense ; & comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses jours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy restoit ; & lors que tout fut mangé, il se loüe à des pé- * Plon-
cheurs * d'hustres à l'écaïlle, qui servent à la teintu- geurs.

rede la pourpre, & l'entretient de son travail, sans l'abandonner même après sa mort. Car il s'habituait là, & ne retourna point en son pays. Voila un exemple d'amitié qui est arrivé en nos jours; & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agatoclés est mort en cette Isle.

T O X A R I S. Je voudrois que tu n'eusses pas fait de serment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me semble digne de mon pays.

M N E S I P E. En voicy un autre qui n'est pas moins illustre, que j'ay appris d'un Pilote de la Calcede, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mêmes qui y avoient part. Il disoit que venant un jour d'Italie à Atènes, vers le coucher des Pleiades, la tempête le prit au sortir du détroit de Sicile, & le porta jusques près de l'Isle de Zacynthe, sans qu'il pût surmonter l'effort des vagues. Il avoit plusieurs personnes dans son navire, & entr'autres deux jeunes hommes de son pays; l'un robuste & vigoureux, nommé Eutydique; l'autre tout pâle & défait appelé Damon, qui ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celui-cy se trouvant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaisseau, qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent, & le renversa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à son amy, qui se jète aussi-tôt après sans delibérer, quoy que ce fût en plein minuit, & qu'il fût déjà couché, & commence à le soulever sur les flots, où il ne se pouvoit plus soutenir à cause de la pesanteur de ses habits, & de la foiblesse où il estoit. Ceux du Navire émeus de compassion, les voulurent ayder; mais ils furent emportez à un instant par la violence de la tempête; & tout ce qu'ils peurent faire, fut de leur jeter quelques pieces de liege avec l'échelle du vaisseau. Arrêtons-nous là, je te prie, à considérer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de son amitié, que fit en cette occasion Eutydique, de se jeter en plein minuit dans la mer pendant la tempête, & s'exposer à

une mort toute certaine, pour sauver son amy, ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émues & blanchissantes, mêlé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à son amy, & implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se precipite après luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une veritable amitié?

TOXARIS. Hâte-toy, je te prie, de me dire ce qu'ils sont devenus; car je brûle de le sçavoir.

MNESIPE. Ne crain point, ils filosofent tous deux presentement dans Atènes; mais le Pilote emporté par la tempête, ne m'a pu conter l'histoire que jusques-là; & j'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges jusqu'au point du jour, qu'apercevans l'échelle du navire qui estoit faite de grosses planches, ils monterent tous deux dessus, & se sauverent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrêter davantage en des mortalitez inutiles, Voicy un troisiéme exemple qui ne le cède point aux deux autres. Eudamidas de Corinte en mourant fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille *; &

* Car.
rixéne.

l'un estant mort cinq jours après, soit de regret ou autrement, celui qui restoit executa la commission de tous les deux; car ils estoient substituez l'un à l'autre; & pour rendre son action plus illustre, maria la fille de son amy & la siene en un même jour, & leur donna à toutes deux un même mariage. Quant à la mere, il la nourrit jusqu'à la mort, quoy que le peuple criât que le defunt avoit trouvé le secret d'heriter après sa mort, de son amy. Que te semble Toxaris, de la generosité d'Aretas; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son coheritier avec la siene? Ne merite-t-il pas de faire un de nos exemples, à la gloire & à l'avantage de sa patrie?

TOXARIS. Oüy, sans doute, quoy que j'admire encore

encore plus la hardiesse & la confiance du testateur ; car celuy qui a la resolution de faire un semblable testament , est capable non seulement de l'executer , mais de quelque chose encore de plus ; & je ne doute point qu'il n'eût nourry la mere de son amy, & marié sa fille, même sans en estre prié.

M N E S I P E. Tu dis vray , passons à l'exemple de Zénotémis de Marseille, qu'on me montra en Italie, comme j'y estois Deputé de mon pays. C'estoit un homme de belle taille & de bonne mine, que je trouvoy qui aloit à la campagne avec sa femme à ses côtes , qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car elle estoit borgne & petite , toute contrefaite & percluse de la moitié du corps ; & tomboit même du haut-mal , à ce qu'on disoit. Comme je m'étonnois donc que la fortune eût avarié deux choses si dissemblables, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monstre que tu vois, estoit un riche homme de Marseille , amy de Zénotémis , nommé Ménecrate , qui pour avoir rendu une Sentence injuste, fut déclaré infame, & tous ses biens confisquez, selon la rigueur de la loy. Accablé d'un si grand coup de fortune, il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille unique , qui estoit en âge d'estre mariée , sans qu'il eût dequoy la pourvoir ; car comme tu vois , elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zénotémis , & deploroit sa condition , parce qu'il l'aymoit tendrement ; Ne crain point , dit-il, les Dieux l'ont pourveüe , & là-dessus il le prend par la main , le mène chez soy , & partage avec luy ses trésors , qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajoûta à cette largesse un festin , comme s'il eût eu envie de marier sa fille à quelqu'un de ses amis ; & lors qu'ils eurent soupé & fait les effusions acoustumées à la fin du repas , Zénotémis remplissant sa coupe ; Reçoy , dit-il, cette coupe de la main de ton gendre ; car j'épouseray aujourd'huy ta fille , & le contrat est tout dressé , où je confesse

avoir

avoir reçu en mariage vingt-cinq talens. * Comme * *Donzé*
 l'autre résistoit, ne pouvant souffrir qu'un homme si *mille écus.*
 riche & si bien-fait épousât une fille si pòvre & si mal-
 faite, il la prit entre ses bras, & alla consommer son
 mariage dans une autre chambre, puis vint retrou-
 ver la Compagnie. Il l'a toujourns tenue depuis pour
 sa femme, luy faisant mille caresses; & la menant
 avec luy, comme tu vois. Car bien-loin d'en avoir
 honte, il s'en glorifie, préférant l'amitié à tous les
 autres avantages. Aussi le Ciel a beny son action, &
 luy a donné un beau fils, qu'il a présenté depuis peu
 au Senat, en habit de deuil, pour faire plus de com-
 passion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au
 petit fils la confiscation de son ayeul; & en sa faveur,
 l'a rétably en ses biens & en sa dignité. Tu aurois
 bien de la peine à m'apporter un semblable exemple de
 ton pàys, où vous n'aymez que les belles. Mais pas-
 sons au dernier, qui sera de Démétrius de Sunion. † Il † *Alope-*
 avoit esté élevé dès son enfance avec Antifile, & *scien.*
 voyagea avec luy en Egypte, pour aprendre la Filo-
 sofie Cynique, sous ce Philosofe de Rhodes, qui
 estoit alors si celebre; mais Antifile vouloit étudier
 en Medecine. Comme Démétrius estoit alé voir les
 antiquitez du pàys, & navigeoit, il y avoit déjà six
 mois, sur le Nil, ayant laissé au logis son camara-
 de, qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres
 incommoditez du voyage; Il arriva à Antifile un
 accident, qui luy fit bien regretter l'absence de son
 amy. Car un de ses esclaves s'associa avec quelques
 voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils
 emporterent la statüe de Dieu, avec plusieurs au-
 tres choses qu'ils cachèrent sous un lit, au logis
 d'Antifile. Mais les voleurs ayans esté pris com-
 me ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils
 confessèrent tout à la question; de sorte qu'on ar-
 rêta l'esclave, & en-suite le maître, qui estoit aux
 écoles publiques, après avoir trouvé chez-luy le bu-
 tin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'o-
 soit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un
 sacri-

sacrilege, & eût creu faire un crime de boire même
 & de manger avec luy. Cependant, ses deux autres
 esclaves emportent tout ce qui luy restoit, tandis
 qu'il est en prison abandonné de tout le monde, &
 tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire service à
 Dieu en le mal-traitant, & ne le vouloit pas seule-
 ment oïir, lors qu'il se vouloit justifier. Il tomba
 donc malade de fâcherie & de misere; car il cou-
 choit sur la terre, sans pouvoir étendre ses jambes
 pour dormir, parce qu'on les atachoit la nuit à une
 piece de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main
 liée avec le cou. Toutefois, le bruit des chaînes l'em-
 péchoit de pouvoir reposer de jour, non plus que de
 nuit, parce qu'il estoit enfermé péle-mêle avec plu-
 sieurs autres criminels dans un cachot puant, où il
 avoit de la peine à respirer. En ce funeste estat, insu-
 portable même aux plus robustes, & à plus forte rai-
 son à un jeune homme, qui avoit esté élevé tendre-
 ment, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vou-
 loit déjà plus rien prendre, lors que Demétrius, qui
 ne sçavoit rien de l'affaire, arriva; & si-tôt qu'il
 l'eût aprié, courut en hâte à la prison, où l'on ne le
 voulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard &
 que le Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il
 faut donc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eut de
 la peine même à entrer, & encore plus à reconoître
 son amy tout defiguré, après l'avoir cherché long-
 tems, comme on fait un homme entre les morts,
 en un jour de bataille. Et s'il ne se fût avisé de l'apel-
 ler par son nom, il ne l'eût jamais pû trouver. Mais
 comme il eut répondu, il le recônut à sa voix, & luy
 détournant les cheveux de dessus le front, s'évanouït
 à ce spectacle, & Antifile aussi. Demétrius estant re-
 venu le premier, ayda son compagnon à reprendre
 ses esprits, & luy donna la moitié de son manteau,
 au lieu des haillons dont il estoit couvert. En suite il
 sortit pour l'assister; & comme il n'avoit ni credit
 ni argent, il se louïoit pour porter des marchandises
 sur le port; & après avoir travaillé tout le matin, il
 portoit

portoit tout ce qu'il avoit gagné à son amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venüe, il falloit qu'il se retirât, & qu'il dormit à la porte, sur un petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vécutent ainsi quelque tems, jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison, à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne, si bien que Demétrius qui ne pouvoit quitter son amy, s'ala par desespoir declarer complice du même crime, & fut attaché avec luy. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils tachoient d'adoucir leurs maux par leur conversation, & chacun avoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la siene, particulièrement Demétrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour consoler Antifile. Sur ces entrefaites un accident impreveu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'atandoient plus. Car un prisonnier ayant recouvré une lime, lima la chaîne où ils estoient tous atachez, & se sauva avec les autres, après avoir tué les Gardes: Mais la plûpart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà; & cependant nos deux amis demeurèrent dans la prison, & arréterent leur esclave, aymant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort même; & le Gouverneur de l'Égypte ayant appris cette nouvele, les mit tous deux en liberté, après qu'ils eurent justifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antifile*, * 2500.
& le double à Demétrius, qui se retira vers les Gymnosofistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au päys où il est encore à present. Vbilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus étendus, si tu ne t'estois plaint que nous avions plus de paroles que d'effet. Car je t'aurois raporté les harangues que
Demé-

Demétrius fit devant le Juge, où pour décharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'accusoit, jusqu'à ce que l'esclave les déchargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples, si tu ne te veus refoudre à la peine, dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus, parmy les Scytes. Mais après avoir si bien défendu des étrangers, * tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

* Oreste
 & Pilade.

T O X A R I S. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue, de l'employer ainsi contre toy-même, en m'encourageant à ta défaite. Mais je vai commencer sans préambule; car outre que ce n'est pas la coûtume de mon pàys, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus-haut que les paroles. Au reste, n'atan pas d'oüir icy l'histoire de quelqu'un, qui en faveur de son amy aura épousé une femme pòvre & contrefaite, ou par charité marié sa fille, ou qui se sera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux; Tout cela n'est que jeu; au prix des exemples que je te veus alleguer. Ce n'est pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois, puisque tu n'avois rien de meilleur à dire, & que la longue paix dont jouït la Grece, empêche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions; car le bon Pilote ne se conoit que dans la tempête. Mais pour nous qui sommes toujours en guerre avec nos voisins, soit pour l'ataque ou pour la défense, il se presente tous les jours mille sujets de témoigner nôtre courage & nôtre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premièrement nous ne choïssions point nos amis a table comme vous, ni ne prenons nos voisins, ni nos camarades. Mais lors que nous recônoissons un brave homme, nous recherchons son amitié, comme on fait une maîtresse; & celuy qui luy rend plus de service, c'est celuy qui l'emporte. En suite, on se jure l'un à l'autre une amitié inviolable; ce qui se fait en cette façon? On se pique le bout des doigts,

doigts, & l'on en reçoit le sang dans une coupe, où chacun trempe la pointe de son épée, & puis suce cette liqueur précieuse, qui est la marque d'une amitié éternelle, & un témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. * Personne ne peut avoir que deux amis; & ceux qui en ont davantage, sont mesestimez, comme des Courtisans qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié se perd, étant divisée en tant de parties. Mais pour entrer en matière, je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en une bataille contre les Sarmates, voyant emmener captif Amisoque qu'il aymoit. Cependant, je te jure par l'air que nous respirons, & par le Cymeterre que nous portons; qui sont les plus grands Dieux que les Schythes adorent; que je ne te diray rien que de véritable.

** Ou, l'on ne peut estre que trois à cette Alliance.*

MNESIPE. Je t'aurois assez cru sans jurer; mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des divinités de grande importance, afin de pouvoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy tu ne veus pas que je jure par les symboles de la Vie & de la Mort, qui sont les plus grands Dieux qu'on revere?

MNESIPE. Si cela est, tu pouvois appeler à témoin plusieurs autres déitez; car il y a plusieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne scaurois-tu t'empêcher de chicaner un homme qui porte une épée? sur tout, après qu'il t'a laissé parler tout son saoul, sans t'interrompre.

MNESIPE. J'ay tort, je l'avoüe, & t'en demande pardon; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, sans craindre que je t'interrompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre jours qu'Amisoque & Dandamis s'estoient jurez une amitié éternelle, & avoient bû du sang l'un de l'autre, pour confirmation de leur alliance, lors que les Sarmates entrèrent en Scythie avec trente mille hommes de pié, & dix mille chevaux. On s'estoit campé sur

l'une & l'autre rive du Tanais, pour leur empêcher le passage; mais ils enleverent d'abord tout ce qui estoit au delà, à la reserve de ceux qui se sauverent de bonne-heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant son amy prisonnier, qui imploroit son assistance, passe l'eau à nage pour l'aler secourir; mais il ne fut pas plutôt à l'autre bord, qu'il fut envelopé par les ennemis; & sur le point de perir, il s'écria qu'il venoit pour racheter un prisonnier. A ces mots ils s'arrêterent tout court, & le menerent au General, qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner? Moy-même, dit-il, puis qu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scytes n'ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'une partie; & là-dessus il luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec son amy, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa veüe. Sa presence rendit le courage aux Scytes, qui creurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand thresor. Cela étonna même les ennemis, lors qu'ils vindrent à considerer à queles gens ils avoient à faire; si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, après avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laissé une partie du butin. Cependant, Amisoque ne voulut point conserver la lumiere, que son amy avoit perdue pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illustres aveugles nourris aux dépens du public, qui revere leur vertu. Que peus-tu opposer, Mnésipe, à un si grand exemple, quand je te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie, & que je t'absoudrois du serment de fidelité que tu as juré? Si tu avois à traiter une si noble matiere, combien y aurois-tu mêlé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis après la perte de son amy? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy; car je me suis contenté de rapporter la chose nuëment, sans rien al-

terer de la verité. Passons à un autre exemple, qui sera encore plus court. Bélite, l'un des parens d'Amisoque, voyant Basté son amy, terrassé à la chasse par un Lion, & sur le point d'estre devoré, saute en bas de son cheval, & frape la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher même d'entre les dents son amy. Le Lion irrité se jéte sur l'un, après avoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son épée au travers du corps, & venge d'un même coup la mort de son amy & la siene. Pour éterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en même tombeau, & mis le Lion auprès en un tombeau séparé. Mais ne t'arrête point à ces deux exemples, en voicy un troisième plus considerable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arsacomas ayant esté envoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scytes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, après avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arsacomas ne l'eut pas plutôt veüe, qu'il en devint amoureux, & comme c'est la coûtume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a; lors que tous les autres eurent vanté à l'envy leurs tresors & leur puissance, après avoir fait les effusions accoutumées; il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmy les Scytes; & ayant bu un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit étonné

de ce discours, ſçachant bien que les Scythes ſont fort pôvres, & que celuy-cy particulierement n'avoit pas beaucoup de bien; & qu'il luy demandoit en riant, combien il avoit de troupeaux & de chariots, qui ſont les richesses du pàys: Je n'ay rien de tout cela, dit-il; mais j'ay vaillant deux amis, qui ſurpaſſent tous les autres tant en eſtime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il eſtoit yvre; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous les Rivaux, & emmena ſa maîtrefſe. Arſcomas de retour, conte ſon avanture à ſes deux amis, Loncate & Maſente, & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit preferé de vains treſors à la grandeur de leur amitié; de forte qu'ils reſolurent enſemble de tirer raiſon de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance; j'aporteray la tête du Roy, & Maſente enlevera ta maîtrefſe, tandis que tu armeras le pàys pour ſôutenir l'éfort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fôndre ſur les bras. Or tu aſſembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens; outre ceux qui te viendront ſervir volontairement, pour le bruit de ta vaillance & la compaſſion qu'on aura de ton infortune. C'eſt la coûtume des Scythes, lors que quelqu'un eſt ôſenſé, & qu'il n'a pas le moyen de ſe venger, de faire rôtir un bœuf, puis le métre en pieces, & ſ'aſſeoir ſur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriere le dos, comme un prifonnier. Tous ceux qui paſſent par là, & qui le veulent ſecourir, en prennent un morceau, & jurent de luy amener l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun ſelon ſon pouvoir; & ceux qui n'ont que leur perſonne, d'y venir eux-mêmes: & en diſant cela, ils métent le pié droit ſur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promeſſe. On amaffe par ce moyen de grandes forces, & plus-confiderables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne ſont composées que d'une brave jeunefſe, qui s'y porte volontairement

par la confideration de l'honneur ou de l'amitié. Arfacomas affembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pié. * Cependant, Loncate arrive inconnu au Royaume du Boffore, & tirant à part le Prince, comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, entre feul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la tête, & la metant fous fon manteau, remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, comme s'il fût allé à quelque commiffion de la part du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on eût découvert le meurtre; outre qu'on negligea de le pourfuiure, pour fonger à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le pays eft partagé en diverfes factions. D'autre côté, Mafente averty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du défunt; Qu'il fe hâtât donc de fe faifir de l'Empire, & menât avec luy fa femme, qui eftoit la legitime heritiere; Qu'il luy difoit cela comme fon parent & fon amy, parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il eftoit, & que les freres de cette Princeffe l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprife, & empêcher l'élection du frere bâtard du Roy, qui eftoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de même façon, & parlent même langage, on ne pouvoit découvrir la fourbe; outre qu'il s'eftoit fait couper les cheveux, pour mieux jouier fon personnage, parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prevenir l'élection, après luy avoir laiffé la conduite de la Princeffe, comme à fon parent. Il monte avec elle fur fon char, & la nuit même la charge fur un cheval, à l'ayde d'un cavalier qui le fuivoit; & quitant le chemin du Boffore, il prend celui de Scythie, où il arrive le troifième jour, après avoir donné quelques heures de repos à la Princeffe, & la remet entre les mains d'Arfacomas, telle qu'il

* Tand
Infante-
rie legere
qu'autre.

la defiroit ; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore époufée. Comme Arfacomas ne fe pouvoit laffer de luy rendre graces , il dit que c'eftoit comme fi la main gauche remercioit la droite du fervice qu'elle luy rend ; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy , & que deux amis ne font pas feulement comme les deux mains , mais comme les deux doigts de la main. D'autre côté , le Duc de Machlyne averty de la trahifon , & de l'élection du bâtard dont j'ay parlé , retourne tout court en fon pàys , & entre avec une grande armée en Scytie , & le bâtard auffi de fon côté , avec quarante mille Alains ou Sarmates , fans conter les Grecs qui avoient pris fon party. Après leur jonction , leurs troupes fe trouverent monter à quatre-vingts & dix mille hommes , dont il y avoit trente mille Archers à cheval. Nous marchâmes contr'eux avec environ trente mille hommes , en contant la cavalerie parmy laquelle j'étois , ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas plutôt aperceus , que nous détachâmes contr'eux nôtre Cavalerie , pour attaquer l'efcarmouche ; mais après un long combat , nous fûmes rompus , ce qui n'ompécha pas que la plus grande partie de l'armée ne fe retirât en bon ordre , fous la conduite d'Arfacomas , fans que l'ennemy l'ofât attaquer. Mais l'autre où eftoit Loncate & Mafente fut investie , & ils y furent tous deux bløffez ; l'un à la cuiffe , & l'autre à l'épaule & à la tête ; ce qu'Arfacomas ayant aperceû , il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy , & s'ouvrant un paffage par le fer , ala enlever fes deux amis. Cela rendit le courage aux fiens ; de forte que les ennemis plierent , fur tout après qu'il eut coupé en deux le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix ; Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut , les Machlyniens de livrer des ôtages , & les Alains de fubjuguer la Sindane , dès long-tems revoltée ; fi bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes fervent leurs amis.

MNESIPE. Cette histoire a quelque chose de Roman, Toxaris; & je croy, sans offenser les Dieux que tu as jurez, que tu y as un peu mêlé de ton invention, pour faire la piece plus belle; car tout réussit à ton Heros, contre son esperance.

TOXARIS. C'est une marque de vôtre incredulité, ou plutôt de vôtre foiblesse, à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais je te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'est arrivé à moy-même. Comme je sortis de mon pays, pour aler étudier en Grece, en la compagnie de Sifinnés, avec qui j'avois esté élevé dès mon enfance, nous arrivâmes à Amastris sur le Pont-Euxin; & dès que nous fûmes débarquez, nous alâmes nous promener sur la place, après avoir renfermé nos hardes dans une hôtellerie. Mais au retour, nous trouvâmes qu'on avoit croché nos cōfres, * & emporté tout ce que nous avions; * *On la serrure de nôtre chambre.* de sorte que par desespoir, comme un jeune-homme, je me voulois donner de mon épée à travers le corps, pour n'estre point contraint par la faim de faire quelque chose d'indigne de moy, lors que Sifinnés me retint, avec assurance qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire subsister. Car nous n'avions pas seulement de quoy vivre ce jour-là; si bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il se promenoit sur la place, il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison, qui se devoit battre trois jours après, pour un prix que la ville donnoit; & lors qu'il l'eut appris, il revint tout court, me dire que je ne me misse point en peine, & qu'il avoit trouvé de quoy nous enrichir en un instant. Quand les trois jours furent écoulés, que nous passâmes du mieux que nous peûmes, il me mena au théâtre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable; car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faisoit déchirer par des

* 2500.
livr.

des bestes farouches. Mais en suite on vit entrer un grand jeune-homme bien fait, suivy d'un Heraut, qui cria, Que celuy qui se voudroit bâtre contre luy recevroit dix mille dragmes. * Sifinnés incontinent se presente, & ayant touché l'argent, me l'apporte, & me dit; Si je suis victorieux, voilà dequoy continuer nôtre voyage; sinon, tu retourneras au paÿs avec cét argent, après m'avoir rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes de pitié, il s'arma de toutes pieces, horsmis de l'habillement de tête; & entrant au combat, receut d'abord un fendant sur le jarret, dont il perdit beaucoup de sang; ce qui faillit à me faire évanouïr, croyant que la blesseure fût mortelle. Mais comme son ennemy s'avançoit plus hardiment après ce coup, il luy en porta un au défaut de la cuirasse, dont il le renversa mort à ses pieds. Aussi-tôt il s'assit sur le corps, ne se pouvant plus tenir debout, & je le fis emporter au logis, après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blesseure, qu'il en échapa, & est maintenant au paÿs, où il a épousé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie, pour me conserver la mienne; & il y a encore icy plusieurs Amastriens qui l'ont veu, sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuve de cette Histoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la victoire; & je n'en prendray point d'autre que celuy d'Abauca, qui allant à la ville des Borystheniens, avec sa femme & ses deux enfans † en la compagnie d'un de ses amis, fut ataqué en chemin par des voleurs, & son amy blessé à la cuisse; de sorte qu'il ne se pouvoit plus soutenir. Cependant, le feu s'estant pris la nuit au logis où ils estoient, il charge son amy sur ses épaules, & le sauve à travers la flamme, laissant ses petits enfans qui luy tendoient les bras, & repoussant sa femme qui le vouloit arrêter. Il luy cria seulement qu'elle le suivit, ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit

† L'un
de 7. ans,
& l'autre
à la
mamme-
le

tenoit embrassé, qui fut étouffé par la vapeur du feu; mais l'autre qui venoit après, échapa. Comme on luy reprochoit en-suite qu'il avoit abandonné ses enfans, pour sauver un étranger; J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres; mais je n'eusse jamais recouvré un semblable amy. Voila mes exemples; tu-as dit les tiens, il ne reste plus que de trouver un Juge, pour sçavoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNESIPE. Il en faloit élire un auparavant; mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut remettre notre dispute à une autre fois, & rapporter de nouveaux exemples après avoir choisi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plutôt par notre union, & ne ferons qu'un même corps & qu'une même ame, comme ce Geryon des Fables, qui est à mon avis, un symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens ni de vaines ceremonies; la passion que nous avons tous deux témoignée, pour rendre cet honneur à notre pays, fait assez voir que nous estimons l'amitié par dessus tout.

TOXARIS. Je le veus, soyons amis desormais jusqu'à la mort; & si nous ne pouvons toujours vivre ensemble, visitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme je t'iray voir en Grece.

MNESIPE. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un amy fait comme toy.

L'ASNE DE LUCIEN,

L'Auteur feint qu'aland en Thessalie, il logea chez une Magicienne, qui se changea en oiseau pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boîte pour l'autre, & on le changea en Asne; D'ou il prend occasions de conter les diverses aventures qui luy arriverent, jusqu'à ce qu'il reprit sa premiere forme. Apulée a dérobé ce sujet, mais il l'a étendu plus au long.

COMME j'alois à Hypate en Thessalie, pour quelques affaires, je rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'apris qu'un nommé Hiparque, chez qui je devois loger, estoit un homme fort riche; mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & vivoit fort mesquinement. Lors que je fus arrivé à son logis, ayant pris congé de ma compagnie, je frapay à la porte, & sa femme me vint ouvrir, après m'avoir fait longtemps attendre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'apporto des lettres à son mary, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussi-tôt, après avoir refermé la porte, puis me revint dire, que je serois le bien venu. Je les trouvay en arrivant, qui commençoient à souper, estans tous deux couchés sur un petit liét, * avec une table devant eux; mais ils faisoient fort mauvaise chere; car je ne vis rien sur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galant-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme je voyois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma presence le rendoit plus illustre. Alors, apellant sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de là au bain; car il doit estre las, après le chemin qu'il a fait.

* C'est une
me an-
cienne.

a fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le liét; C'est là, dit-elle, que vous coucherez, & j'en dresseray un autre en ce coin pour vôtre valet. De là j'alay au bain, après avoir donné de l'argent a la servante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hôte me pria de me métre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin vieux, dont nous fîmes carouffe après souper; & puis je m'alay coucher, après nous estre entretenus de diverses choses, comme on a de coûtume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'alois, & si je faisois estat de demeurer-là; Je luy répondis que non, & que je voulois aler pour quatre ou cinq jours à Larisse, quoy que mon dessein en effet fût de demeurer quelque tems à Hypate, pour voir si j'y pourrois rencontrer une Magicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui me fit voir quelque événement extraordinaire. Dans cette resolution, je me promenois par la ville, lors que je rencontray une femme assez bien faite, qui paroissoit de condition à son train & à son habit. Elle me demanda qui j'estois, & comme elle l'eut appris, elle s'écria que j'estois fils d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aymoit pas moins les enfans que les siens propres, & que j'avois grand tort de n'estre pas venu descendre chez elle; mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que je ne pouvois pas honêtement quitter mon hôte, qui m'avoit si bien receu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estes-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je après m'avoir si bien traité. * Alors souïriant, elle me dit à l'oreille, que je prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui estoit une des plus grandes Magiciennes du päys, qui changeoit les uns en bestes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort

* C'est une
raillerie.

fort amoureuse, & que ma jeunesse jointe à la qualité d'étranger, lui donneroient assez de prise sur moy. Alors, tout ravy d'avoir rencontré ee que je cherchois; je pris brusquement congé d'elle, & me retiray en hâte au logis, rêvant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la servante, qui estoit fort jolie, & qui sçavoit sans doute les secrets de sa maîtresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte, c'eût esté à mon avis, violer le droit d'hospitalité. En arrivant, je trouvay, par bon-heur, la servante seule qui aprêtoit à souper, & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisine; A quoy elle me répondit, assez plaisamment, qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette réponse, je m'apochay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que je ne m'apochasse pastrop près, si je n'avois envie de me brûler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu; & que les Charlatans ne vendoiént point d'onguent pour guerir cette brûlure. Comme je riois de la gentillesse de ses reparties, & que je l'apellois belle Cuisiniere, Vous ne sçavez pas, dit-elle, quelle Cuisiniere je suis; car si je veus, je vous accommoderay de toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair en pâté. Je luy répondis, Quelle m'avoit déjà mis en capilotade, & que je pensois estre sur le réchaut, tant je sentoie de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette réponse, & me dit qu'elle estoit grande Magicienne, & que si elle m'avoit une fois charmé, elle pourroit après cela me jéter des pierres, que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy, repartis, que je sentoie déjà l'ésfort de ses charmes, & que je ne la pouvois quitter. Après quelque contestation, à la fin nous tombâmes d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand sa maîtresse seroit couchée. Comme son maître fut de retour, & que nous eûmes soupé, je me retiray, après quelques santez,

feignant

feignant d'avoir envie de dormir. En entrant dans ma chambre, je trouvay la collation prête, & mon lit tout semé de roses, déliées ou par bouquets. On avoit même transporté ailleurs celui de mon valet. Si tôt qu'elle eut couché sa maîtresse, elle me vint trouver, & nous nous mîmes à faire collation, & à nous porter force santez & force baisers, & goûter les prémices de l'amour. On verra bien-tôt, dit elle, si tu sçais aussi bien faire que dire; car je m'apelle Palestre, * & n'ay point encore trouvé d'Athlète qui m'ait vaincüe à la lûte. Comme j'eus accepté le combat, elle se deshabile, & me dit que le champ estoit ouvert à ma valeur. † Après quelques tours d'escrime, † *Il y a icy une page de Saleux re-tranchée.* où chacun tâcha de montrer ce qu'il sçavoit faire, nous remîmes la partie au lendemain; & je pris tant de plaisir à ce petit exercice, que j'en oubliai presque le sujet de mon voyage. A la fin je la priay de m'apprendre quelque secret de son art, puisquelle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût beaucoup profité sous une si sçavante maîtresse. Elle me jura qu'elle ne sçavoit point d'autre métier que celui que la Nature luy avoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promet de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle se métamorphoseroit en quelque animal. Quelques jours après elle me vint dire que l'occasion se presentoit de contenter ma curiosité, & que sa maîtresse se devoit changer en oiseau, pour aler trouver son galant. Que j'eusse bon courage, & qu'elle me la montreroit en cét estat. La nuit venüe, elle me méne sans bruit, a la porte de sa chambre, où regardant par une fente, jé vis sa maîtresse toute nüe, qui jétoit deux grains d'encens dans une lampe alumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura assez long-tems. En-suite, tirant une fiole de son armoire, elle s'huila par tout jusqu'au bout des ongles, & en un instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras

brass'alongerent en ailes, & elle s'envola par la fenestre avec un grand cry. Je fus si surpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant si je songeois, ou si j'estois éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, je conjurai ma nouvelle maîtresse de me vouloir transformer de même; pour voir ce qu'on devenoit en cet estat, & si l'on conservoit encore son jugement. Elle entre aussitôt dans la chambre, ne me pouvant rien refuser, & m'apporte une petite bouteille, dont je ne me fus pas plutôt huilé, qu'au lieu de plumes; tout mon corps fut couvert de poil, mon visage & mes oreilles s'alongerent, mes doigts se durcirent en corne, & il me sortit par derriere une longue queue; de sorte que me regardant au miroir, je trouvay que j'estois un Asne. La fille étonnée aussi bien que moy, d'un si étrange accident, commence à se fraper l'estomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une fiole pour l'autre, deceüe par la ressemblance; à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire, mais que je patientasse jusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roses, dont je n'aurois pas plutôt goûté, que je reprendrois ma premiere forme. En disant cela, elle me passoit la main sur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cet animal quand on le veut caresser. Cependant, sous la figure d'une beste, je conservois le sens d'un homme, & entendois tout ce qu'on disoit, mais je ne pouvois m'expliquer; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre, je commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux, que je m'en allay baissant la tête droit à l'écurie, me coucher auprès de mon cheval, & du baudet de mon hôte, qui me receurent à grands coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que je ne vinsse manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin, fort mal satisfait de leur reception, & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir, sur le triste estat où j'estois,

J'estois, je commençay à condamner ma curiosité, & à reconnoître,

Qu'il n'est rien qui punisse

Un homme vicieux, comme son propre vice.

Si par hazard, disoy-je en moy-même j'allois estre rencontré en cét estat par quelque loup, ou quelque autre beste farouche, je jouërois bien le personnage que je représente. Sur ces entrefaites, j'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'épée à la main, qui après avoir lié ceux du logis, pillèrent tout ce qui estoit dedans, & en firent des balots, dont ils me chargerent avec mes compagnons, & nous chassans devant eux, gagnèrent la porte par des rües détournées, & de là des montagnes voisines couvertes de bois, où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades; mais on ne scauroit exprimer la douleur que je sentoie à marcher sur les cailloux, avec une charge sur le dos, moy qui estois un asne de bonne maison, qui n'estois pas acoûtumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas; mais on me faisoit relever à coups de baton. En cette extrêmité je voulus m'écrier, O César! pour implorer le secours du Prince; mais la parole me manqua sur l'O, & je ne pus achever le reste; si bien que cela ne servit qu'à me faire bâtre par les voleurs, que je trahissois par mon cry. Je ressolus donc de continuer paisiblement mon chemin, puisque je reüssissois si mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empêcher de paître en alant. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de cõnoissance, où nous fîmes fort bien reçeus; & tandis que nos maîtres dînoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais je n'en pus jamais goûter, parce que je n'y estois pas acoûtumé; & voyant le jardin ouvert, je m'y jétay à corps perdu, pour aller manger des roses qui paroïssent, & reprendre ma premiere forme. Mais en arrivant, je trouvay que c'estoit un laurier-rose, qui est un poison mortel aux asnes & aux chevaux. Cependant,

com-

comme je mangeois quelque salade pour me rafraichir, le Jardinier arrive avec le bâton à la main, & m'en donne quelques coups; mais je tournay le derriere si à propos, que je le jétay à la renverse d'un coup de pié à l'estomac. De là je pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lachât les chiens après moy; ce qui m'obligea de regagner en hâte mon écurie, pour éviter la rencontre des grands vilains dogues, qu'on faisoit combatre contre des ours; mais je ne laissay pas en arrivant de recevoir quelques coups de bâton du Jardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lors que nos maîtres eurent diné, on nous remit nôtre charge pour continuer nôtre chemin, & par malheur la plus grosse m'écheut en partage, dequoy desesperé je déliberois de me coucher là pour me faire décharger, lors que l'autre baudet qui avoit peut estre le même dessein, s'estant laissé cheoir; comme on le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarrets & on le jéta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autruy. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageât encore sa charge entre le cheval & moy; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout reüssissoit à contre-pié, je resolus désormais de porter mon mal en patience, & me hâray d'aler sur l'esperance de trouver des roses au gîte, qui n'estoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille, assise près d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & serra tout ce que nous avions aporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croïsez, sans leur apréter à manger; mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshâblerent donc, & s'huilèrent près du feu, puis s'estans lavez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils

qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'assirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretenirent de tout ce que peuvent dire des voleurs, après avoir fait un beau coup. Cependant, le cheval & moy estions attachés au râtelier, où je faisois tres-mauvaise chere. Mais lors que la vieille se fut retirée, je mangeay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant un d'entr'eux au logis avec elle, ce qui me faisoit enragger; car si elle eût esté toute seule, je me fusse sauvé aisément; mais c'estoit un jeune-homme robuste & vigoureux qui avoit l'épée au côté, & j'étoit de tems en tems des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours après les voleurs revindrent sur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desespéroit, sans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bien-tôt un étranger avec grand équipage; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte, & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenans avec eux le cheval & moy, après avoir laissé en garde la fille à la vieille. Je n'allois qu'à coups de bâton, croyant qu'on me menoit au combat; mais lors que nous fûmes arrivez sur le grand chemin, l'étranger fut incontinent dévalisé, & l'on nous chargea de ce qu'il avoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, j'alay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter assez long-tems: mais lors que je vis qu'on deliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si je n'eusse point eu de mal. On ala requerir la nuit même, ce qu'on avoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laissa au logis, à cause de ma blessure. Comme on fut party, je disois en moy-

même, Qu'âtes-tu icy davantage, à servir de pâture aux corbeaux ? Ne vois-tu pas comme on a traité ton compagnon, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin ? Pren une bonne résolution ; Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'es point lié. Dans cette pensée, je cours droit à la porte, & la vieille après moy pour m'arrêter ; mais voyant qu'elle n'estoit pas assez forte, & que je l'entraînois, quoy qu'elle me retint par la queue, elle appelle à son secours la Pucelle ; qui prenant son tems, monte sur moy & me pique, priant les Dieux de favoriser sa retraite, & prométant tout bas de me donner la liberté, si je la pouvois tirer hors de peril. Poussé de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein, j'allois comme un genêt d'Espagne, & non pas comme un baudet estropié, lors qu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arrêterent tout court, & demanderent à la Belle, en riant, où elle aloit ainsi la nuit, & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis ; mais comme je n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, je ne me pouvois presque soutenir sur ma mauvaise jambe ; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maître baudet, lors qu'il est question de fuir, vous allez vite comme le vent ; & quand il faut retourner à la maison, vous ne sçauriez faire un pas ? Nous vous apprendrons bien tantôt vôtre leçon ; & en disant cela, ils commencent à charger sur moy, tant qu'ils me font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit pendue de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidélité. En-suite, ils lierent la Pucelle pour empêcher qu'elle ne se sauvât une seconde fois ; & s'estans mis à table delibererent en beuvant, quel suplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour punition de nôtre crime. Là dessus, l'un dit qu'il la faloit enfermer toute vive dans mon ventre, après m'avoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi

sur

sur la pointe d'un rocher, pour servir de pâture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouvoit l'extravagance de ce supplice, & qu'on se preparoit à l'exécution, le Ciel qui n'avoit pas resolu de nous perdre, amene dans cet intervalle le Prevôt avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se faisoient en un instant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maîtresse sur mon dos, pour la ramener à son Pere; & par tout où nous alions on nous jétoit des fleurs en passant, & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & cris d'alegresse. Lors que nous fûmes arrivez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne & de sa mauvaise fortune, & celuy qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pû à sa délivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit, & enviois la condition des chiens que je voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plutôt fait levrier que baudet. Quelques jours après les nôces, cétte Dame pour s'aquiter de sa promesse, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cavales, qui estoit la plus belle recompence qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté; & pour comble de malheur, les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavales, croyans que je n'estois pas là pour enlever des perles, estoient sans cesse après moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me déroboit mon orge; au lieu d'un asne gras & refait, je devins une méchante haridelle. D'ailleurs, on m'envoyoit querir du bois sur une montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme un Elefant, à Beroéc, qui est une des meilleures

* 7. li.
vres dix
sols.

† *Mises.*

villes de la Macedoine, où des le lendemain on nous mena vendre au marché; mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fût présenté un de ces vieux Prêtres de la Déesse de Syrie, qui m'achéta trente dragmes. * Lors que nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il apelloit ses Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en divertir luy-même, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nôtre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aler par pàys; & lors que nous fûmes arrivez au premier vilage, l'un d'eux se mit à joüer de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à dâncer & branler la tête, tout furieux, jétans leurs chapeaux, † & se tirans du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prît envie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amasserent quantité d'argent; car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, & le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans un autre vilage, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étalon; ce qui me toucha tellement, que je ne pûs m'empêcher de crier, en voyant leur infamie, *O lapister*, sans songer que j'avois perdu la parole. Quelques paisans qui avoient perdu un baudet, accoururent au cry, pensans que ce fût le leur, & en entrant découvrirent tout le mystere; de sorte que le bruit en courut aussi-tôt par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit sans trompète. Comme ils furent hors du vilage, ils me pendirent à un arbre, & me fouëtterent dos & ventre, pour avoir revelé leur honte, jusques-là que transportez de fureur, ils me voulurent égorger; mais la Déesse jéta des regards si furieux, que cela les arrêta. Ils la chargerent donc tout de

nouveau sur mon dos , & continuerent leur chemin , tant qu'ils arriverent sur le soir en la maison d'un Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des sacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ses amis luy ayant envoyé un cuiffot d'âne sauvage , les chiens le mangerent à la Cuisine; si bien que le Cuisinier se vouloit pendre de desespoir , craignant la colere de son maître ; lors que sa femme luy conseilla de m'égorger , & de metre une de mes cuisses en la place , parce que j'estois gras & refait. J'estois donc mort , si je n'eusse entendu moy-même la trahison , & courus à l'étourdie en la chambre du maître , où je renversay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte , où je cherchois mon salut; car tout le monde se voulut jeter sur moy , comme sur un furieux ; & on m'aloit metre en pieces , si de frayeur je ne me fusse sauvé en l'appartement de mes Prêtres , où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin , & arrivâmes en un gros bourg , où ils dirent que la Déesse vouloit coucher dans le Temple ; de sorte que les habitans credules la vindrent prendre aussi-tôt avec grande reverence , & la placerent près la Patronne du lieu. Pour nous , on nous mit dans une méchante maison , où nous demeurâmes assez long-tems ; & au départ nous emportâmes avec nôtre Déesse , une coupe d'or du Temple ; mais les habitans l'ayans decouvert , coururent après nous ; & la trouvant dans nôtre équipage , ils mirent les Prêtres en prison , & me vendirent à un Mûnier , qui chargea aussi-tôt sur moy dix boisseaux de blé , & me mena chez luy par un sentier rude & épineux. En arrivant , je vis quantité d'animaux de ma sorte , à qui l'on faisoit tourner la mûle , ce qui me fut de mauvais presage ; comme en effet , on me mit à l'atelier dès le lendemain , après m'avoir bouché les yeux ; & parce que je feignois d'estre tout neuf à ce métier , on commença à m'instruire à coups de bâton. Cela me fit tourner

comme une girouëte, ayant déjà appris plusieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point se laisser contraindre à faire son devoir. Comme mon Maître vit que je diminueois à veüe d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se serroit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demourois tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois aussi que quelques méchantes laitües pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyver aprochoit, & qu'il n'avoit pas de quoy se nourrir, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demande quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de bâton, * *ou, sans* considerer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la différence du langage. Cependant, le Jardinier irrité se jète sur luy, & le renverse; & comme l'autre crioit qu'il le tüeroit, il le batit de telle sorte, après luy avoir ôté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes paniers, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades; qui nous font chercher par tout; & ayans découvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maître estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la tête à la fenêtre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayans aperceu ils me montrèrent, en riant, au Juge, qui entrant là dessus, chercha tant mon maître qu'il le trouva, & le fit metre en prison. Pour moy, on me livra aux soldats, qui me vendirent deux écus au Cuisinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui avoit son frere Sommelier au même logis. Ils me placèrent en un petit coin de leur

leur appartement ; mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes, je pris mon tems qu'ils estoient alez au bain ; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver de la viande à mon appetit. Ils ne s'en aperceurent point la premiere fois, à cause de la quantité de mets , outre que je m'estois un peu épargné ; mais comme j'y retournois souvent , ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais œil , & compterent tout depuis en le resserant. A la fin voyans que je ne mangeois point d'orge , & que je ne laissois pas d'engraïsser, ils entrerent en quelque soupçon ; & m'ayans épié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si étonnés du commencement, qu'ils demeurèrent comme immobiles ; mais en-suite ils alerent apeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit une huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y acourut luy-même ; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier , il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout surpris ; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que j'eusse déjà beaucoup mangé, neant moins croyant qu'il y aloit de mon honneur , & que cela pourroit contribuer à ma liberté , & servir à me faire reconoître, je me mis à table fort proprement , & commençay à goûter de tout ; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me faloit apporter du vin , le maître commanda qu'on m'en donnât , & j'en beus un grand trait. Alors, tout ravy d'avoir trouvé un si grand tresor , il m'achete de son Cuisinier, le double dece que je luy coûtois, & me donne à un afranchy pour m'instruire ; ce qui ne luy fut pas fort difficile , parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un lit*, * *Lit de* & m'apuyoïis sur le coude , comme on fait quand *tablr.* on veut manger. Je lutois avec luy, dançois sur les piez de derriere, & faisois mille autres gentilleses ,

donnant à conoître par un branlement de tête, que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé; Et comme le tems approchoit que mon Maître devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Theffalonique, il me mena avec luy, & je le portay sur mon dos une partie du chemin. Lors que nous fûmes arrivez, le peuple accourut pour me voir; car la renommée estoit déjà répandüe par tout, & il me fit metre au bout de la table, où je faisois mille singeries, pendant qu'il dînoit, On ne laissoit pas de me montrer en particulier, de quoy l'Affranchy tiroit beau-coup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, je devins en fort bon point. D'ailleurs j'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochées d'argent, & le mors de même; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'Affranchy. Au retour du souper nous la trouvâmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois acoutumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarreaux, pour estre plus molement & plus delicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frôta & moy aussi d'une huile tres-precieuse; puis m'embrassant me traîna par le cou sur le liêt, avec des paroles & des caresses, comme si j'eusse esté son galant. Je ne me fis pas beau-coup prier, parce qu'elle estoit belle, & que je me portois fort bien; mais comme je n'avois point caressé de femmes depuis ma metamorfose, je craignois de la tuer, & qu'on ne me punit après comme un homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Pasifacé, qui avoit bien aimé un Taureau, je me mis en devoir de la satisfaire, & trouvay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu, elle se leva à regret, & sortit avec ses gens qui

l'atan-

l'atandoient dans une antichambre, après avoir obtenu une seconde nuit pour le même prix. Mais mon maître averty par son Afranchy, nous vint regarder à travers la porte; & étonné de cette merveille, résolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin* donc des jeux, on me mit dans un lit, dont le bois estoit garny d'or & d'écaille de tortue, & l'esclave auprès de moy; & en cet estat on nous traîna avec un machine au milieu de l'amphitéatre, au grand étonnement de tout le peuple. Il y avoit là une table couverte de toutes sortes de mets, & servie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or; mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'estois pas trop en sécurité, craignant que quelque beste farouche ne me vint devorer. † Dans cette apprehension il vint à passer un homme qui portoit des roses, ce que je n'eus pas plutôt aperçu, que je courus en manger, & repris ma première forme. Jamais spectateurs ne demeurèrent plus étonnez que ceux-là, & les uns vouloient qu'on me brûlât comme un Magicien, les autres qu'on aprit de moy auparavant les raisons de cette merveille, lors que je m'aproyay du Gouverneur de la Province qui estoit présent; & luy ayant fait le recit de mon histoire, j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse justifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant apris mon nom & celuy de mon pays, ‡ il me fauta au col tout transporté, & dit qu'il me connoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy, de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declare libre en pleine assemblée. Alors je creus qu'il estoit de mon devoir d'aler remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriva tout

* Ou, enfin le jour des jeux estant arrivé.

† C'est qu'il y avoit des voûtes autour de l'amphitéatre, où elles estoient renfermées.

‡ Lucien, Patras ville d'Aschie.

le contraire; car je reconus de la froideur dans son entretien, que je ne sceus à quoy attribuer, si ce n'estoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'avoit esté qu'un effet de la curiosité, parce qu'elle n'avoit plus la même passion pour moy, maintenant que j'estois homme. Je retournay donc au logis tout honteux, & contay mon aventure à mon frere, qui m'en fit long-tems la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fîmes pas plutôst arrivez au pays, que j'alay rendre graces aux Dieux, d'avoir échapé de si grands dangers, & d'estre arrivé au port après tant d'orages.

JUPITER CONFONDU.

D I A L O G U E

DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Auteur s'oitient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne scauroient changer l'ordre des Parques, qui est ce qu'on nomme le Destin. Mais quoy que cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & croyent que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIQUE. **J**upiter, je ne desire ni les grandeurs ni les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur acorder; Mais, comme Philosophe, je cherche la verité; & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homere, Que les ordres du Destin sont inviolables?

JUPI;

JUPITER. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Celui-cy c'est donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, de peur qu'il ne descende aux Enfers, malgré la Parque.

JUPITER. Il est vray ; car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne ; mais les Pöetes, lors que leur futur leur quite, sont sujets à faillir comme les autres ; ce qui n'arrive pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croy ; mais si ce que tu dis est veritable, la Fortune n'est donc qu'une chimere, quoy qu'on celebre tant son pouvoir, & que son nom soit toujours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'est pas permis de tout sçavoir ; mais pourquoy faisois-tu cette question du destin ?

LE CYNIQUE. Dy-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous, aux ordres des Parques ?

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire ?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souvient de ce qu'Homere te fait dire dans une assemblée des Dieux, Qu'avecune chaîne d'or tu peus enlever les hommes & les elemens, qui est la marque d'une puissance extraordinaire ; au lieu que si cela est vray, tu ne tiens toy-même qu'à un filet, * où tu demeures acroché comme un poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

* Le filet
des Parques.

JUPITER. Que veus-tu conclure de là ?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maîtres du monde, & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puisque vous ne sçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez ; que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence ; mais ils se repentiront tôt ou tard d'une si damnable doctrine.

** Ou par
la que-
reuilte.*

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuseau des Parques, * que je l'ay fait innocemment, & que je me suis embarqué insensiblement dans cette dispute; mais cependant tu vois la consequence qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela seroit bon, s'il n'y avoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais ou l'on nous remercie des graces qu'on a receües par nôtre entremise, ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous revere comme une Nature plus-haute & plus excellente. Après tout, encore fait-on la reverence à celuy qui nous aporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-mêmes, & que vous n'estes que comme un outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Filosofes que tu condamnes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dépendez comme nous, d'un ordre superieur, & estes esclaves d'un même maître. Car toute vôtre immortalité ne sert qu'à éterniser vôtre servitude, au lieu que nous sommes delivrez de la nôtre par la mort.

JUPITER. Mais cette dependance n'empêche pas que nous ne vivions à nôtre aise, & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques-autres; Mais Vulcain est-il heureux de travailler continüellement à sa forge, comme un courtant de boutique? Et Prometée jouïssoit-il de la felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont servy à Laomedon & à Admète? Je laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges, & qu'on vous fond souvent au creuset, qui n'est pas un petit supplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empêcher de nous dire des injures; mais prend garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces; Tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné; & combien voit-on après tout, de sacrileges impunis?

JUPITER. Ne disois-je pas bien que tu estois de ces Philosophes qui nient la Providence?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les apprehendes, je ne sçay pourquoy; mais je voudrois bien sçavoir ce que c'est que vôtre Providence, & si elle est maitresse ou esclave du Destin?

JUPITER. Je t'ay déjà dit que tu ne pouvois tout sçavoir. Mais pour une question tu en fais une douzaine, & toute ta Philosophie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choses du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'est toy-même qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques, si ce n'est que tu t'en repentes à cette-heure, & que tu veuilles établir ton Empire au préjudice du leur.

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. On feroit donc mieux de s'adresser à elles qu'à vous, quoy que cela soit inutile aussi, puis qu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné, & que c'est une fatalité inévitable.

JUPITER. C'est-là une doctrine capable de bouleverser tout le monde, & de métre l'Univers en combustion. Mais quand il n'y auroit autre chose, nous meritons bien qu'on nous remercie de ce que nous prédisons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sçavoir ce qu'on ne peut éviter? Car ce que vous dites au pere d'Edipe, est ridicule, *Garde-toy de marier, parce que ton fils se tuera*, puis qu'il estoit aussi bien destiné à se marier, qu'à estre tué par son fils; Et le fils de Crésus ne pouvoit éviter la mort, où il estoit entraîné par le Destin, aussi bien qu'à la chasse. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouvez changer, outre que la plupart de vos Oracles sont trompeurs

ou ambigus, & qu'on ne sçait si c'est l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perles, que Crésus renversera en passant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il estoit en colere contre ce Prince, pour la supercherie qu'il luy avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux se peuvent ils métre en colere, veu qu'estans sans corps ils sont exempts de passion ? Dy plutôt qu'il estoit ordonné que Crésus seroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Destin, jusques à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous sommes moins que rien ; mais tu as raison de nous mépriser voyant que je t'épargne, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Net'ay-je pas dit que tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné ; & quand tu me fraperois, je ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques ? Dy-moy, toutefois ; D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à foudroyer des chênes & des rochers, & quelques-fois des innocens ? * Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir ? Pourquoi Focion & Aristide meurent-ils dans une honteuse pòvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomfent dans l'opulence ? Pourquoi Socrate est-il contraint d'avalier du Poison ? Pourquoi les Tyrans massacrent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoy le vice est-il triomfant, & la vertu opprimée ?

JUPITER. Tu ne sçais pas ce qui est préparé là bas après la mort.

LE CYNIQUE. Nous le sçaurons quand nous ferons. Mais si dés ce monde les méchans estoient punis, & les gens de bien recompensez, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des uns & de la recompense des autres, après cette vie ?

LE CYNIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy est-ce qu'on les récompense, ou qu'on les punit ?

JUPI-

* Voy
l'Argu-
ment du
dialogue
qui suis.

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sofiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pôvres vieilles se peuvent mêler de tant de choses. Je les trouve bien misérables, & ne voudrois pas changer mon destin au leur. Mais je ne te veux pas importuner davantage; car je ne suis pas peut-estre destiné à estre plus sçavant.

JUPITER LE TRAGIQUE.

DIALOGUE DES DIEUX,

Où quelques autres parlent.

Il choquo icy tout ouvertement la Providence; mais le plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriver dans le monde; ce qui en a embarrassé d'autres aussi bien que luy, & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des récompenses éternelles, on peut dire, Que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie servent aux uns d'épreuve ou d'instruction, & aux autres de châtiment. Que l'adversité contribue plus que la prospérité à former l'homme spirituel, qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu, & que la félicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s' imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'esprit. Du reste,

on

on voit arriver des choses si à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la justification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne soit un effet de la Providence, quoy que ses ressorts nous soient souvent incônus.

MERCURE. **Q**U'as-tu, Jupiter, d'estre ainsi triste & reveur comme un Philosophe? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extrâordinaire; Ne nous le ce-le point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes; Dy-nouston mal, nous y trouverons peut-estre quelque remede.

JUPITER. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

MERCURE. Grands Dieux! quel commencement?

JUPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal! Ab le méchant animal que tu as fait, Prometée!*

MINERVE. Qui a-t-il? Dy-le hardiment; Il n'y a icy que de tes amis.

JUPITER. *Ab! mon foudroyant tonnerre, vain épouvantail de cheneviere.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un langage plus humain; nous ne scavons pas assez bien nôtre Euripide pour te répondre.

IUNON. Je scay bien ce que c'est, sans qu'il le die.

JUPITER. Nullement; Tu en paroïtrois plus touchée.

IUNON. Je suis si acôûtumée à recevoir de tes affronts, qu'ils ne me touchent tantôt plus. Mais je gagerois à te voir ainsi pâle & melancolique, que tu as quelque amour dans la tête; car ce sont les marques de cette passion, aussi bien que les sanglots & les larmes.

JUPITER. Tu es plaisante, de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

IUNON. Je ne cônnois que cela qui t'en puisse donner.

JUPIT.

IUPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir; & comme on dit, les fers en sont au feu.

IUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre, ou si les Titans ont brisé leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre?

IUPITER. Nullement; Tout va bien dans les Enfers, & il n'y a rien à craindre de ce côté-là.

IUNON. Pourquoi viens tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide?

IUPITER. Un Philosophe Stoïque & un Epicurien eurent hier une dispute, touchant la Providence, en presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier, qu'il y eût des Dieux; & quand il y en auroit, qu'ils se mêlassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nôtre party; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'huy; Cependant, chacun est en suspens de l'issue de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatèles, & que jamais affaire plus importante n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel; car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Pœtiques.

IUNON. Je ne m'étonne plus de ta réverie, ni des termes tragiques dont tu t'es servy pour exprimer ta douleur; car la chose le merite bien.

IUPITER. Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourette; mais sans perdre le tems en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puisqu'il s'agit de l'interêt de toute la Communauté; il ne faut quelquefois qu'un sot pour donner un bon avis.

IUNON. Je suis de même sentiment.

MINERVE. Ce n'est pas le mien. Il ne se resout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées; car l'un se plaît à défaire ce qu'a fait l'autre, & ce-

la ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse, je serois d'avis que tu donnasses ordre en particulier, que le Stôicien remportât la victoire, & que l'afront en demeurât à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'école, ni de faire une supercherie en une dispute publique. D'ailleurs, si Jupiter decide tout seul une affaire de cette importance, on dira que c'est un Tyran, qui fait tout de sa tête, sans prendre avis de personne.

JUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, que le Conseil se tiendra dans une heure; Qu'on ne manque pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'affaires de conséquence, où chacun a intérêt.

JUPITER. Ce style n'est pas assez élevé pour une aventure si tragique. Il faut parler en Pöete, en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Pöesie; & si je m'en veus mêler, je cours fortune de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ses Oracles, quoy que pour sauver son honneur il y entremêle toujours quelque obscurité.

JUPITER. Ne te souvient-il point de quelque endroit d'Homère à ce propos.

MERCURE. Il ne m'en souvient pas trop bien; mais je tâcheray de m'exprimer à sa façon; Que tous les Dieux, grands & petits, mâles & feméles, jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à se trouver promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste!

JUPITER. Bon, les voilà qui arrivent en foule. Que chacun se place selon son merite ou son rang, ceux d'or les premiers, & en-suite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre même, pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour servir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation ? Preferera-t-on la statue d'or d'un vil artisan, à celles de Myron & de Fidias, qui ne sont que de cuivre, ou de pierre ?

IUPITER. Il faut que l'or l'emporte; quoy qu'il fût mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on prefere les richesses au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, * passer ^{* Bendin ;} après ceux des Barbares ? Car les premiers n'ont tout ^{Attu ;} au plus qu'une feuille d'or, ou quelque filet sur l'i- ^{Mitrés ;} voire, & sont de bois au dedans, plein de mou- ^{Anubis.} ches & d'araignées ; au lieu que les autres sont d'or massif.

IUPITER. N'importe, je le veus.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui suis frere de Jupiter, ce monstre à visage de chien ! †

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi ; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est d'or, & que tu n'es que de cuivre ? Car lors que Lyfippe te fit, la pòvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des statues si precieuses.

VENUS. C'est donc à moy de passer la premiere ; Car Homere m'apelle toujours *Dorée*.

MERCURE. Ce n'est qu'un epitète; m'amie, qui ne fait rien à la verité de la chose ; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il apelle Apollon *pere des tresors*, luy qui a esté contraint de mandier, & que tu verras tantôt au bas bout, jouant au Roy ^{† Les} dépouillé, ‡ parce que les voleurs luy ont dérobé ^{sa chevillet} couronne, & ses ornemens. Ce sera beaucoup si tu ^{de sa} n'es pas toute la derniere. ^{lyre.}

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de passer devant ; car si je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité ; & quoy que

je ne fois que de cuivre, on en pourroit faire de moy plusieurs d'or, si l'on vouloit; outre que je suis un chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil, que je represente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous Jupiter?

JUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées? Qu'il se retire; car le plancher de la sale n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se méte sur ses genous en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de decoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté, de sçavoir qui passera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de Jupiter, tous deux de la main de Lyssippe, tous deux de même metal, sans qu'on puisse reconoitre qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous consommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans prejudice à sa qualité, une autre fois on reglera les seances. Mais quel bruit est-ce que j'entens?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

JUPITER. Il n'est pas question icy de faire bonne chere; Dy-leur que la chose presse, & que c'est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens? Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage, tes voilà un peu rassis. Parle, tout le monde a les yeux fchez sur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay coûtume de tonner dans les Assemblées; maintenant, soit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuse, je ne sçay plus où j'en suis, & j'ay oublié mon exorde.

MER-

MERCURE. Tout est perdu ; car ton silence est suspect , & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

IUPITER. Je ne sçay par où commencer. Si je deutois par ce vers d'Homere , *Eoutez moy, grands Dieux, & vous grandes Déesses, & ce qui suit.*

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraisons de Demosténe, en y changeant quelque chose pour l'accommoder au sujet, comme font les Orateurs modernes.

IUPITER. Tu as raison ; c'est un grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de réveiller vôtre attention, ni vôtre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importante ; & quand je me tairois, la chose parle d'elle même, & vous reproche vôtre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puisque Demosténe me manque, je vous diray sans préambule, Que j'assistay hier avec quelques autres, au sacrifice que fit Mnesitée, pour estre échapé du naufrage. Lors que la ceremonie fut achevée, chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard ; j'alay faire un tour au Ceramique, rêvant à la misere de nôtre condition, & à la mauvaise chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesitée ne donna qu'un vieux Coq tout catterreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, après nous avoir promis pendant le peril des Hecatombes. Dans cette pensée, estant arrivé au Pecile, je vis une grande foule de peuple assemblé, tant sous les portiques qu'à découvert, autour de quelques personnes, qui crioient à pleine tête, & me doutay aussi-tôt que c'estoit une dispute de Filosofes. Je m'approchay donc pour l'entendre après m'estre envelopé d'un nuage, pour n'estre pas reconu, & coudoay les plus proches pour me faire place. Je trouvoy en arrivant que c'estoit l'Epicurien Damis, qui disputoit de la Providence, contre le Stôicien

Timoclés, & l'avoit réduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sçavoit plus où il en estoit ; de quoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit incessamment. Alors, çonnoissant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de son côté, j'étendis la nûe qui me couvroit, sur le reste de l'Assemblée, qui se separa aussi-tôt, croyant qu'il fût nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'avis, avant que de rien refoudre, d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet intervalle, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire ; & que si Damis l'emporte il ne faut plus esperer d'ôfrandes ni de sacrifices ; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'a-front en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aler aux opinions.

M E R C U R E. Paix, Ecoutez ! Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte. Quoy ! personne ne bouge ? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient esté frapez de la foudre. Puissiez-vous devenir muets comme des statües, & retourner dans vôte premier neant ?

M O M U S. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon avis librement, si l'on me le permet.

J U P I T E R. Parle, si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

M O M U S. Je m'estois toujours bien douté, Messieurs, du mal-heur qui nous est arrivé ; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choses du monde ? où le vice triomfe de la Vertu ; où les innocens souffrent la peine des coupables ; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs & des que-

queréles, des divisions & des amourettes des Dieux, & autres choses semblables que content les Pöetes. Et vous trouvez étrange après cela, que quelques-uns en murmurent ? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez fots pour nous sacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire, car on peut parler icy en toute liberté, si tu t'es jamais avisé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & récompenser les autres ? S'il n'avoit pris envie à Tesée de nettoyer les grands chemins de voleurs, feroit-il seur maintenant d'aler à Atènes ? Et si Hercule à la persuasion d'Eurystée, n'avoit purgé la terre de monstres, où en seroit-elle aujourd'huy ? Qui la delivreroit des Scirons, des Cercyons & des Pityocampes ? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, sans parler des Centaures & des chevaux de Dioméde ? Nous sommes assis tout le jour, les bras croisez, à regarder de quel côté vient le vent de quelque sacrifice, sans donner ordre à rien, & laissons tout aler à l'avanture ; & s'il faut ainsi dire, comme il plaît à Dieu. Bien loin donc de trouver étrange ce qui est arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lors que les hommes commenceront à se deniaiser, & à reconoître que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles, & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aler à la source du desordre, & ne pas tant songer à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choses qu'ils trouvent à redire à nôtre conduite. Vous sçavez, Messieurs, que je parle sans passion & sans interêt, puisque ma divinité n'est reconüe que de fort peu de personnes ; & que pour un Autel que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce folâtre, qui ne cesse de crier contre les desordres, sans y apporter aucun remede. Il est bien aisé de reprendre, mais mal aisé de faire mieux, comme dit fort bien Demostène.

NEPTUNE. Pour moy, Messieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & ne me mêle que du salut de ceux qui navigent ; je suis d'avis de foudroyer

cét impie, qui nie nôtre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empêchera que l'erreur ne triomfe presentement de la verité.

IUPITER. C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon temple d'Olympie, & toy le pescheur qui t'a emporté ton trident à Gereste? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conseil qui ternisse nôtre gloire. Si nous faisons mourir celui-cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendions l'évenement.

NEPTUNE. Preñ un autre avis, si le mien ne te plaît pas.

APOLLON. S'il estoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe de parler parmy tant d'illustres vieillards, je ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

MOMUS. La chose est si importante qu'il faut entendre tout le monde; sans s'atacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit sans barbe, il est un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, * joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interet de montrer qu'il n'a pas perdu son tems sur le mont Helicon avec les Muses.

* Du Se.
nat de
son tems.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

IUPITER. Je te la donne, Parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il reüssit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarasse luy-même; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs on dit que ses pensées sont si subtiles & si deli-

delicates que la pointe s'en émouffe, pour estre trop fine ; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-même ! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter ? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis ?

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman ? Mais à propos, puis que tu-és Profète, ne sçauois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine ?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens necessaires pour cela.

MOMUS. Tu sçais bien te sauver à propos.

JUPITER. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton sçavoir dependoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veus, quoy qu'il fût plus à propos de le faire à Delfes ou à Colosofone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puis que Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer.

* Car tu vois bien de quoy il s'agit ; & ce n'est pas une piece qu'on te fait comme autrefois, pour t'éprouver.

* Il fait allusion à la tromperie de Cresus.

JUPITER. Arrête, le voilà qui entre en fureur. Voy comme sa couleur se change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se tremouffe. Enfin, il ouvre sa bouche sacrée, & profetise.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Fœbus, sur la contestation captieuse de deux Sôfistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y

aura grand bruit de part & d'autre , & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles crochües , aura empoigné la fauteréle , les corneilles anonce-pluyes jéteront les derniers cris , & les mulets remporteront la victoire , tandis que l'asne frapera de sa corne ses petits aux piez-legers.

JUPITER. Dieux , l'horrible prediſtion ! Mais que veut ce bouſon , de s'étoûfer ainſi de rire ?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle ſi clair & ſi intelligible ? Sçauroit-on dire plus nétement , qu'Apollon eſt un Charlatan , & nous des afnes bâtez , d'ajouter foy à ſes impoſtures ?

HERCULE. Qu'oy qu'étranger dans le Ciel , je ne laifferay pas de dire mon ſentiment , ſi Jupiter le trouve bon. Je ſuis d'avis de laiffer commencer la diſpute ; & ſi l'on voit que Timoclés ait du pire , je renverſeray le portique ſous lequel ils ſont , ſur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme , de vouloir enveloper en même cauſe l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'eſt pas ſeulement cruelle & barbare , elle eſt ſotte & impertinente. Car tu dois avoir appris depuis que tu-és dans le Ciel , que tu ne peux rien ſans l'ordre des Parques , & que ce ſont elles qui ſont tout.

HERCULE. Quoy ! ce n'eſt pas moy qui ay tué le lion de Nemée , & l'hydre de Lerne ?

MOMUS. Non , ce ſont les Parques par ton entremiſe.

HERCULE. Et maintenant , ſi un ſacrilege a pillé mon Temple , ou renverſé ma ſtatüe , je ne m'en pourray venger , ſi elles ne le veulent ? Si cela eſt , je vous diray librement , comme un groſſier Beocien que je ſuis , qui diſ les choſes comme je les penſe , que j'aime mieux quiter le Ciel , & descendre dans les Enfers , où je ſeray pour le moins reſpecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile-homme , qui fournit des armes à ſon ennemy contre ſoy-même ? Mais qui eſt

est ce beau fils si poly, avec ses cheveux retrouffez à l'antique? * C'est ton frere, Mercure, qui se tient au marché près du Pécile, & est tout luisant à force d'estre froté d'huile, pour servir de moule aux Fon-
 * Statue d'airain, de Mercure, au marché d'Atènes.

deurs & aux Statuaires, Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t-il quelque chose de nouveau?

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accommodoit & qu'on me frôtoit, pour l'usage que vous sçavez, j'ay veu arriver deux mornes & pâles Athlètes, qui se preparent au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux mains, quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroît tout interdit, je crains bien qu'il ne succombe. Toutefois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLÉS. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se mêlent point des choses du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLÉS. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

JUPITER. Le nôtre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien-haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLÉS. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré; mais du

du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray réponse.

TIMOCLES. Dy-moy, méchant; Croy-tu que les Dieux ne se mélent point des choses du monde, & que tout se fait à l'avanture.

DAMIS. Oüy.

TIMOCLES. Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une si pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu-as tort d'émouvoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devrois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLES. Ils t'en feront, méchant; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puis qu'ils se mélent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon avis, prouver mieux leur Providence, qu'en te faisant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souvent dîner, & même sans qu'on les en prie.

TIMOCLES. Que faut-il répondre à un si impudent Sofiste?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raisons que tu as, pour prouver une providence, sans te mettre en colere; car il y a long-tems que je les atans.

TIMOCLES. Les voicy. Premièrement le bel ordre du Monde; le cours réglé des Astres & des Saisons; la composition admirable des plantes & des animaux; leur production encôre plus merveilleuse; la façon de conôître, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur Nature, sans que personne s'en mêle; mais

mais tu apelles ordre , ce qui n'est qu'une necessité , & penfes que c'est assez , pour prouver ta providence, de dire comme les choses font ; mais c'est un foible Argument , a portes-en un autre.

TIMOCLES. Je ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuves, outre le consentement general des hommes , qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en scauroit tirer de consequence bien forte , parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre , les Thraces un fugitif de * Samos , les Phrygiens la Lune , les Ethio- * Zamb-
piens le Jour , les Cylleniens Falés , les Assyriens une * is.
Colombe , les Perfes le Feu , les Egyptiens l'Eau ; Car ils adorent tous en commun cet Element, quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé ; les uns un Taureau ou un Singe , les autres une Cigogne ou un Crocodile ; Ceux-cy des Oignons , ceux-là un Chat ou un monstre à tête de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite , les autres la gauche , ou la moitié de la tête. Quelques-uns , un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus divers & de plus ridicule ?

TIMOCLES. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce point , qu'ils adorent une Divinité , quoy qu'ils ne la cōnoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien , Messieurs, qu'on examineroit un jour toutes ces fadaïses , & qu'on s'en riroit ?

IUPITER. Tu as raison , j'y donneray ordre , des que le peril sera passé.

TIMOCLES. Venons aux Oracles & aux Predi-
ctions qui sont de nouvelles preuves de la Providen-
ce & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double visage , comme les portraits de Janus ou de Mercure , ou bien je te demanderay duquel tu te veus servir , si ce sera de celui de Cresus qui luy coûta si cher , ou de quelqu'autre ?

MOMUS. Il touche les choses que je craignois le plus ; où est nôtre Proféte , qu'il vienne défendre la cause ?

JUPI-

IUPITER. Ah! que tu-és importun, Momus avec tes bouffonneries hors de saison!

TIMOCLES. Ne vois-tu pas que tu renverses les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui sentent bon, ni qu'on égorge des victimes, dont on fait après bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de la Diane des Scythes, sur lequel on immole des hommes.

IUPITER. Que voilà un insolent maraut, qui parle indifferemment de tout, sans reverer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'avec le coupable.

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmi nous, où il n'y ait quelque chose à dire; & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-même.

TIMOCLES. N'entens-tu pas tonner Jupiter?

DAMIS. J'entens bien tonner; mais si c'est Jupiter ou non, je m'en raporte à ceux qui viennent de Candie, qui disent qu'il est mort, il y a long-tems, & qu'on y montre encore son sepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'âtenois. Quoy! tu pâlis, Jupiter. Faut-il craindre un pòvre Philosofe?

IUPITER. Ne vois-tu pas que le peuple luy applaudit?

MOMUS. Où est donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enlevés d'un seul coup, les hommes & les élémens.

TIMOCLES. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer?

DAMIS. Ouy, fort souvent.

TIMOCLES. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fût égaré?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLES. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur, lors que le moindre petit navire ne se peut passer de Pilote?

DAMIS. Je te veus convaincre toy-même , par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux , As-tu veu un Pilote , qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien ? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout ailer à l'abandon. * Il se sert pour la conduite de son navire, de gens qui n'y entendent rien ? Tel commande qui doit obeir ; & les plus fots sont souvent les maîtres. Considere ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire , de conduire tous seuls la Barque ; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas seulement place au fonds du Navire , tandis que des méchans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit , fasse souvent des naufrages.

* L'ordre des hommes n'est pas celuy de Dieu.

S'il y avoit un sage Pilote , † il donneroit les emplois † Il ne toujours aux plus dignes , & occuperoit chacun à ce fait pas dont il est capable , châtieroit les méchans, recom- naufrages penseroit les bons , & rendroit l'Univers florissant. mau ceus Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre compa- qui le raison ; car celle-cy cloche. condui- sent.

MOMUS. Voilà nôtre ennemy qui triomfe, & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il est vray , Momus ; car nôtre Avocat n'est qu'une beste , & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire , nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLES. Qui quite la partie la perd, il faut donc que tu confesses que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLES. Tu ris, fils de putain , qui as égorgé ton frere , & couché avec ta sœur, sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échaperas pas , si tu échapes à la vengeance Divine ; car je t'affommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux ! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux ; Que ferons-nous en cette extrémité ?

MOMUS,

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule soit de nôtre côté.

IUPITER. Ha! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la forte, qu'un milion d'autres.

LE SONGE OU LE COQ

DIALOGUE

DU SAVETIER MICYLÉ ET DE SON COQ.

Sous la metempsychose de Pythagore, il décrit les incommoditez des richesses, & les avantages de la pôvreté.

MICYLÉ. **Q**UE le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'estois dans la plus-haute felicité que puisse posseder un mortel, & n'a pas souffert que je donnasse quelque relâche à ma pôvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre que je ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venue. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin; car je luy tordray le cou dès qu'il fera jour, pour recompense de m'avoir éveillé si matin.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir mon maître, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy subvenir à ta pôvreté; & si tu m'avois creu, tu aurois déjà remis un bout à un soulier, ou refait quelque pantoufle. Mais une autrefois je me tairay, puis que cela te déplaît, quand tu devrois mourir de faim.

PREMIER

Preng garde seulement qu'en dormant la grasse matinee, tu ne sois heureux qu'en songe, & mal-heureux en effet.

MICYLE. Quel prodige est-cecy, grands Dieux, mon Coq parle comme un homme?

LE COQ. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les livres; Car tu aurois veu dans Homere le cheval d'Achille s'arrêter au milieu du combat pour haranguer, & predire l'avenir, qui est encore plus étrange, sans que ceux qui l'écoutoient priaissent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, si tu avois oüy parler le vaisseau des Argonautes*, ou quelque chêne de la forêt de Dodone, & veu des peaux de bœuf se traîner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouver cela si extraordinaire Demoy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converser parmy les hommes. Mais si tu me veus prométre de n'en rien dire, je t'apprendray la cause de cette merveille.

MICYLE. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point un songe que cecy, & suis-je bien éveillé?

LE COQ. Je te diray une chose bien plus étrange; c'est que j'ay esté homme autrefois, moy qui suis coq maintenant.

MICYLE. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours; & qu'estant alé coucher avec Vénus, il le laissa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil découvrit tout le mystere, de sorte que Vulcain envelopa les deux amans dans ses filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la crête & l'armet & les esperons, qu'il avoit lors qu'il fut changé. Et ses descendans depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venue du jour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable aussi bien que

que toy ; mais ce n'est pas le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est-ce donc ? J'ay grande envie de le sçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pytagore ?

MICYLE. Qui ? ce Philosophe qui défendoit les viandes ?

LE COQ. Luy-même ; qui avoit esté Euforbe auparavant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'estoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures ; car c'est moy-même.

MICYLE. Dieu ! l'étrange metamorphose ; d'un Coq en un Philosophe, ou plutôt d'un Philosophe en un Coq ! Mais comment cela s'est-il fait ? car il me semble que tu-as deux choses toutes contraires à Pytagore ; l'une, de manger des fèves ; & l'autre, d'estre grand causeur.

LE COQ. Lors que j'estois Pytagore, je n'en mangeois point ; & n'ay jamais enjoint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay passé depuis par beaucoup de conditions, qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, je te prie ; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon songe, quoy qu'il fût tres-agreable, ou d'entendre tes aventures, je ne sçay lequel je prendrois, tant je trouve de ressemblance entre un Songe & ton Histoire.

LE COQ. Penses-tu encore à ton Songe, qui n'estant qu'un trompeur agreable, ne te pouvoit donner qu'une fausse felicité ?

MICYLE. J'en ay l'esprit si plein, que je ne m'en puis défaire ; & je crois que j'y songerai toute ma vie.

LE COQ. Cela est bien contraire à la Nature du Songe, qui est de s'envoler en un instant ; c'est pourquoy on luy peint des ailes. Mais celuy-cy est comme demeuré pris à la glu sur tes paupieres. Que pouvoit-

voit-ce estre encore, pour te charmer si fort que tu ne le puisses oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le souvenir seul des plaisirs, donne du plaisir ; mais conte-moy auparavant ton aventure.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe Commence ; Que je voye s'il est sorti par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non ; mais par une troisième.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'est un rêveur, qui n'y cōnoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens, qui sentoient la gueuserie ; encore le pòvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien est sorti par une porte dorée ; car il ne parloit que de richesses.

LE COQ. Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eües le jour, c'est sans doute que tu ne songes à autre chose ; car on met toujours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay possédé en songe de grands tresors. Que cet or estoit brillant, & qu'il se raportoit bien à la description qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau est veritablement excellente ; mais que l'or est comme un feu étincelant qui éclâte dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage, tu sçais que je ne soupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en souvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq feves que tu me donnas le soir en arrivant, qui est un assez méchant festin pour un Athlète comme moy, qui ay fait des merveilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'eus pas plutôt donné à manger, que je me couchay, parce-que j'avois un peu beu ; & en dormant j'eus un songe qu'on pourroit nommer divin, & cette nuit-là ambrosienne, comme fait Homere.

LE COQ Conte-moy ton festin auparavant, pour contenter mon appetit; car je n'ay rien dans le jabot; & tu sçais que le souvenir d'un bon repas, n'est pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur, puisque tu le desires. Je rencontray par hazard le bon homme Eucrate qui est si riche; & comme je l'eus salüé à mon ordinaire, je me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que je vinssse souper chez luy, & qu'il celebrait le jour de la naissance de sa fille. Comme je m'excusois par respect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui est malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la gosite, si ce n'estoit assez de la fievre pour l'empêcher de venir. Tout le tems qui se passa depuis, jusqu'au souper, me parut un siecle, tant j'avois besoin, il y avoit

* *Peux-ri-
me la
chose à
notre sa-
fon; C'est
un Save-
sier qui
parle.*

long-tems, d'une bonne carrelure de ventre. * Je me promenois donc devant l'horloge, en attendant que l'heure sonnât, & n'en vis jamais de plus longue, non pas même celles où je travaille à credit. L'heure venüe, je doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau côté, & trouvay plusieurs des conviez à la porte; & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce?

† *Thef-
mopolis.*

MICYLE. Ce vieux † Pedant, à la barbe sale & touffüe; qui n'enseigne que des sottises à la jeunesse. Il estoit tout pâle & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomach, après avoir bien touffé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet estat; & qu'on luy eût envoyé à souper chez luy; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fût venu quand il eût eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eût impu-té à orgueil où à dédain. Alors je ne pus m'empêcher de dire tout bas en grondant, qu'il eût mieux fait

fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir troubler l'allégresse du festin, par sa mauvaise mine; & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fût chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre; & là-dessus le maître du logis le vint recevoir; & luy donnant la main par honneur, quoy que ses valets l'aïdassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je meditois déjà ma retraite, lors qu'Eucrate m'apercevant; Demeure, dit il, Micycle, tu ne laisseras pas d'avoir place; car j'envoieray mon fils souper avec sa Mere, dans l'apartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchât de priver le fils de la maison de cet honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nôtre Pedant, & le mirent en sa place, qu'ils remparèrent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empêcher, de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremêlée de bouffons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin, ma felicité eût esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la tête des discours de la Vertu, & des impertinences du College; & je disois en moy-même, faisant reflexion là dessus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'avoit fait son heritier; Qu'il me laissoit une source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de pierreries; Que j'estois servy par une foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul; traîné sur un char étendu tout de mon long, comme si je n'eusse eu ni bras ni jambes. En cét estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent aussi-tôt assemblez, ainsi qu'il arrive ordinairement en songe: Mais parmy cette allégresse, comme on apportoit le dessert, & que je beuvois à leur santé dans une coupe

d'or, toute ma felicité s'en est envolée par ton cry, & je suis redevenu aussi gueux que j'estois auparavant. Après cela, tu trouves étrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye.

LE COQ. Es-tu si fou de croire, que la felicité consiste en ces choses ?

MICYLE. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lors que tu estois Euforbe, que tu aymois la magnificence, & alois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux graces; car je ne voy rien de si agréable que l'or, dont Jupiter même se sert pour gagner les bonnes graces de ses maîtresses. En effet, ce metal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le même métier que moy, & que je traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE COQ. Qui! ce petit camus, qui nous emporta une écuéle de terre sous son manteau, & juroit qu'il ne l'avoit pas veüe; mais je l'avois decouvert, & je jétay un cry pour t'en avertir; toutefois tu n'y pris pas garde.

MICYLE. C'est luy-même. Ce galant s'estant enrichy depuis peu, par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet, que je l'ay esté en songe, les Dames sont devenues amoureuses de luy; ce qui l'a fait si glorieux, que l'autre jour que je le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon, mais Simonide; & que je ne retranchasse rien de ce mot, si je ne voulois qu'il me retranchât les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beau & galant ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ?

LE COQ. Je ris de voir que son éclat t'éblouit comme les autres; mais je te veus montrer que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus

plus miserables; car j'ay passé par toute sorte de conditions.

MICYLE. A propos, il est tems que tu contes tes aventures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premierement que tu és plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ilst'envoyent ma felicité. Mais conte moy un peu comme d'Euforbe tu devins Pytagore, & en suite coq, après plusieurs revolutions? Car il n'est pas, qu'il ne te soit arrivé beaucoup de choses memorables en tant de metempsycofes.

LE COQ. il seroit trop long de reprendre dès le tems que nos ames descendües d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime; il n'est permis ni à moy de reveler ces mysteres, ni à toy de les entendre; mais depuis que je fus Euforbe.

MICYLE. Dy-moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miserable que je suis, que je n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité: Mais que devieudray-je après cecy? car si quelque bonne fortune m'âtandoit, je serois homme a me peadre tout à cette heure à ta perche, tant je m'en-nuie d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut sçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon Histoire, estant Euforbe, je fust tué au siege de Troye, & devins en suite Pytagore, après estre demeuré long-tems sans corps, jusqu'à ce qu'il plut à mon Pere de m'en faire un.

MICYLE. Fus-tu tout ce tems-là sans boire ni manger?

LE COQ. Qui en doute, puisque je n'avois point de corps?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit?

LE COQ. Comment l'auroit-il sçeu, qu'il estoit alors

alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sçache qu'Ajax ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle ; car il m'en souvient. C'estoit un grand cou de grüe, ou si tu veus de Cygne, puisque son Pere l'estoit, & par la même raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hecube ; car Thésée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye * long-tems auparavant qu'Agamemnon fut au monde.

* Lors
qu'Hercu-
le la prit.

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie ?

LE COQ. Je ne sçauois rien dire ; car je n'eus jamais affaire à luy, & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas ; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à defaire.

MICYLE. Ni toy à Ménelaüs. Mais c'est assez de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis, estant Pytagore.

LE COQ. J'alay trouver les sages d'Egypte, pour apprendre leurs mysteres, après avoir esté instruit dans les Sciences humaines ; & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je sçay comme tu leur fis accroire que tu estois resuscité, & que tu avois une cuisse d'or. Mais dy-moy, quelle fantaisie te prit de defendre les viandes & les fèves ?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maître ; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu, après avoir esté Pytagore ?

LE COQ. Aspasia, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha! maître Coq, je ne croyois pas que

tu eusses jamais esté poule. Comment ! Pytagore a tendu des pieges à la jeunesse ? Pytagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes ? Pytagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ Tu ne me peus dire d'injures, qui ne retombent sur Cénéé & sur Tirélias, qui de femmes ont esté changez en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme ?

LE COQ Tu sçauras un jour ce qui en est, * *Il l'a expliqué en un autre Dialogue.*
caril n'est pas que tu ne deviènes femme plusieurs fois dans cette grande revolution des siecles.

MICYLE. Tu crois que tous les hommes sont voluptueux comme les Samiens & les Milefiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu serois de femme au Tyrann de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu après avoir esté Aspasia ?

LE COQ Le Filofofe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux ! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ Après, je fus Roy, puis mandiant, ensuite Satrape, cheval, geay, grenouille, & enfin coq, après diverses metamorphoses. Et je ne l'ay pas esté une seule fois, mais plusieurs ; car j'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pövreté. Car comme j'ay passé par les grandeurs & les richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Donques, Euforbe, Pytagore, Cratés, Aspasia, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puisque je le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illustre Coq, puisque tu as passé par toute sorte de condition, quelle est la meilleure ; celle des pövres, ou celle des riches ?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pövreté. Les bruits de la guerre ne te touchent point, parce que tu n'as rien à perdre, & quand on dit

que les ennemis aprochent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompète, tu trousses bagage, & te sauves où il te plaît, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en seureté par tout ; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles desoler leur champs, vendanger leur vignes, brûler leur maisons, saccager leur bien. En quel estat penses-tu qu'ils soient lors ? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne un coup de poignard dans le cœur ? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente ; car on sçait bien que tu n'as point d'argent caché ; mais on gêne les riches, pour découvrir leurs tresors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où est le danger, car tu n'es pas digne de cét honneur ; mais à la queue, où tu te peux sauver, si l'on a du pire, n'estant point arrêté par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui est un fardeau encore plus pesant ; & si l'on a du bon, on te traite magnifiquement après la victoire. Dans la paix aussi, on te cajole, & on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres édifices publics, pour la necessité ou pour le plaisir. Ajoûte à cela que les Riches sont exposez à mille calomnies, à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration, quand vous voulez, & confisquez leur bien, si la fantaisie vous en prend. Quelque-fois, non contens de crier contr'eux dans les assemblées, vous les poursuivez à coups de pierres, ou vous les jetez dans la riviere. Mais pour toy, tu n'aprehendes ni les délateurs, ni les émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point travaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire rendre conte à des valets

valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de solliciter un procès, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par je ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'acquisition, & de la conservation, & du chagrin de la dépense; Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous jete le chat aux jambes. Si tu es malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excès, & n'as point de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément; mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes, & sujets à une infinité de maladies, dont tu ne cõnois pas seulement le nom. Enfin, si je t'avois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent, je t'épouvanterois du nombre, sans parler de la mort, dont ils sont en apprehension perpetuelle, & qu'ils considerent comme un supplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop-haut, courent fortune de se precipiter comme des lcares, au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ Veus-tu que je te conte les divers naufrages des Grands? Voy Crésus sur un échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran qui tient un foüet au lieu d'un sceptre; & de Roy de Syracuse est devenu maître d'Ecole à Corinthe. Voy....

MICYLE. Arrête. Dy-moy un peu qu'elle est la felicité des Rois; car je suis bien-aise de l'apprendre.

LE COQ Elle est assaisonnée de beaucoup de maux, Micyle; & peu s'en faut, que je ne te die des injures de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay esté Roy d'un grand päys, riche & florissant. J'ay eu tout l'apareil de la Royauté, meubles, suite,
page,

page, trezors, gardes, flotes, armées. J'estois respecté & adoré, comme un Dieu. Lors que je sortois en public, on se pressoit pour me voir; on me suivoit en foule par les rues; on couroit devant, pour me voir passer; on montoit sur le toict des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét estat, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statues superbes d'art & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors; & pour un Dieu ou un Heros qu'elles representent, n'enferment que des souris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur defaut; car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statue.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis tant cachez que découverts, des embûches qu'on leur dresse, de la haine des uns, du dégoût des autres, de l'envie de tous? Ne pouvoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans, agité de vaines ou ridicules esperances, mais toujours criminéles, importuné de plaintes, de demandes, d'expeditions, de jugemens, de traitez: acablé de conseils & d'aliances; embarrassé de mille fâcheuses intrigues. L'un a en tête son fils, qui est indigne de luy succeder: l'autre son frere, qui leve secretement des troupes, & fait sous main des creatures. On apprehende également les méchans & les gens de bien, estant jaloux de la reputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le dépit d'une maîtresse, qui ne nous aime point, & en aime un autre: la jalousie d'un favory qu'on a trop élevé: la crainte d'une sedition du peuple, ou d'une conjuration des Grands; les exemples funestes des Princes détronéz, assassinez, empoisonnez, & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les théatres.

MICYLE. N'en dy pas davantage, car cela me fait horreur; & j'aime mieux encore demeurer comme

me je suis , que d'estre empoisonné dans une coupe d'or en un festin , puisque toutes les réjouissances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier , que de me couper de mon tranchet ; au lieu que la vie de ces gens-là est pleine de continuées inquietudes. D'ailleurs , ce ne sont que des Comediens , qui sous un manteau royal cachent une ame de faquin , & qui font paroître la petitesse de leur pié dans la grandeur de leur coturne. Tu vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux ; Que te semble de leur condition ?

LE COQ. Cela seroit long à conter , & n'est pas de nôtre sujet. Je te diray seulement qu'elle est plus tranquile que la nôtre , parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature , & qu'elle n'est point troublée de tant de maux , ni de tant de crimes. On ne voit point parmy eux de flateurs , d'usuriers , ni de maltotiers , comme parmy nous , & autre telle racaille.

MICYLE. Il est vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la passion que j'avois pour les richesses , que j'ay succée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche , & mon songe me revient toujourns dans l'esprit.

LE COQ. Je te veux guerir de cette maladie , tout à cette heure ; & tandis qu'il est encore nuit , te mener chez quelqu'un de ces riches , pour voir quelle est leur felicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer ? faudra-t-il percer la paroy ?

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes que j'ay à la queue , la droite rend invisible , & ouvre toutes les portes fermées , qui est une grace que jay receüe de Mercure , à qui je suis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est veritable , je vay transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin , & le reduire à faire le métier qu'il faisoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut; car Mercure m'a obligé de découvrir ceux qui abuseront de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larrons de veuille contraindre à révéler ceux qui dérobent? mais ne laissons pas d'aler; je m'en empêcheray si je puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma queue. Quoy! tu les arraches toutes deux?

MICYLE. C'est afin d'estre plus assuré, outre que cela ne sera pas si difforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premièrement? sera-ce chez cet homme qui ne trouve pas son nom assez beau, depuis qu'il est devenu riche?

MICYLE. Ouy, Nous voilà à la porte; Que faut-il faire?

LE COQ. Mètre le bout de la plume dans là serrure, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau secret! la clef n'en eût pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier, le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure, qui est pâle & défait. Il faut que quelque soucy le rongé; car je n'ay point ouï dire qu'il fût malade.

LE COQ. Ecoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, sous mon liêt. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraud de palefrenier qui ait fait le coup; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte, car j'en ay quantité; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis, assez forte; Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir, & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux, & principalement ce coquin de

de Savetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que j'ay esté de même métier que luy.

MICYLE. Oüy, infame ! Mais je ne vole pas les plats comme toy, pour jurer après que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par tout, & que je fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me viene égorger ; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entends du bruit. Qui va là ? je le tien. Non, c'est un pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout transi ; il me semble toujours de voir quelqu'un. Il faut reconter mon argent, je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois envie ; Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miserable vie ! Ainsi puissent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je luy donne un coup de poin.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frapé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâlir, comme son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet fait la débauche, ou il y a quelque rendu-vous amoureux.

LE COQ. Levois-tu qui calcule ses interêts avec ses doigts crochus, sans songer à la mort, qui le doit bien-tôt changer en fourmy ou en corbeau, qui est le destin d'un usurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! je possédois tantôt toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empêcher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts ! Mais la plaisante rencontre ! Vois-tu sa femme couchée avec son cuisinier, & sa fille d'un autre côté entre les bras d'un

96 I C A R O M E N I P E.
d'un galant ? C'est pour cela que la porte estoit en-
tr'ouverte. Quel créve-cœur ce luy sera, quand il
viendra à le sçavoir ! Hé bien ! voudrois-tu estre ri-
che à ce prix-là ?

M I C Y L E. Non, j'aurois mieux mourir que
de souffrir ces infamies. Fy des richesses ! je leur dis
deformais Adieu.

L E C O O Q. Sortons, voilà le jour qui point. Une
autre fois tu verras le reste.

I C A R O M E N I P E.

D I A L O G U E

DE MENIPPE ET DE SON AMY.

*Ce Dialogue à quelque chose du C O N T E M P L A -
T E U R , & de LA N E C R O M A N C I E ;
& taxe l'incertitude des Filosofes, & leurs vaines
& curieuses recherches ; Mais il se moque en pas-
sant, des Dieux, & de la vanité des hommes.*

MENIPPE. **D**EPUIS la terre jusqu'à la
Lune, il y a trois mille stades ;
on conte cinq cens parasanges ; & de là au ciel Em-
pyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

* Les sta-
des ont
cent vingt
cinq pas,
à cinq
pieds pour
pas, &
les para-
sanges
sont de
trente
stades.

L' A M Y. Qu'est-ce que tu murmures entre tes
dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges ?

MENIPPE. C'est que je fais le calcul de mon
voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L' A M Y. Je pensois que c'estoit quelque naviga-
tion lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du
Ciel & des Astres, comme les Pilotes de Fenicie.

MENIPPE. Nullement ; c'est dans le Ciel que
j'ay voyagé.

L' A M Y. Il faut que ton songe ait duré long tems,
pour avoir couru tant de stades & de parasanges.

MENIPPE.

MENIPPE. Ce n'est pas un songe, mais une vérité.

L'AMY. Quoy! tu arrives tout fraîchement du Ciel!

MENIPPE. Oüy, où j'ay appris des choses incroyables; & c'est ce qui fait partie de ma félicité, qu'elles soient si grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baisser la tête, sans s'enquerir des choses si hautes, & fermer les yeux devant une si grande lumière. Mais dy-moy, où as-tu pu trouver une échelle assez grande, pour monter là-haut; Car tu n'as pas esté enlevé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPPE. Je n'avois pas besoin d'échelle, ayant des aîles assez fortes pour me guinder jusques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuse par ta cheute?

MENIPPE. Non; car je n'avois pas des aîles de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pu recouvrer d'autres? car à force de l'asseurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPPE. Un chasseur m'en a fait present de deux, l'une de Vautour, & l'autre d'Aigle, que j'ay accommodées sur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus-haut & plus loin, je me suis guindé dans le Ciel à l'ayde d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux, d'avoir tenté une entreprise si difficile.

MENIPPE. Je t'en diray la raison. Après avoir reconnu la foiblesse & l'inconstance des choses humaines, je commençay à mépriser les grandeurs, les richesses; & les voluptez, & à m'adonner à la contemplation, & à la recherche de la vérité; en quoy consiste le souverain bien. Je consideray d'abord le Ciel; & les Astres, qui semblent semer par l'air à

l'avanture ; le Soleil qui brille de tant de lumiere ; la Lune si diverse en ses changemens ; les foudres , les éclairs ; & les tonnerres , qui font tant d'horreur & tant de bruit ; la grêle, la neige & les vents, d'une origine si admirable & si incônûe ; & le reste des merveilles de la Nature, où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine , & qu'on ne peut deviner quel est l'Autel de cet Univers, ni comment il a esté fait, & s'il a eu un commencement ; Je trouvay à propos de consulter les Philosophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus-haute, & la vertu la plus-austere. Ils s'ôfriront de me l'enseigner pour une grande somme d'argent, dont je donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne sçay comment ils me jetèrent dans une plus grande incertitude, & ne m'aprirent que des termes barbares & incônus. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'estant d'avis si contraire, chacun assure pourtant qu'il a trouvé la verité, comme si elle s'estoit revelée à luy.

L' A M Y. C'est une chose étrange, que des gens si sages & si sçavans, ne se puissent acorder en des matieres si importantes.

M E N I P P E. Tu tirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus-habiles que les autres, & que la plupart radotent même de vieillesse, ils croient penetrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & mesurent le Soleil & les Astres, comme ils feroient leur cour ou leur jardin. Ils te diront hardiment la distance qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne sçachent pas le chemin qu'il y a d'Atènes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarrez, & décrivent plusieurs Spheres là-haut, comme s'ils y avoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement, & sans vouloir rien affirmer ; mais à peine que les uns ne jurent que le

Soleil

Soleil est un fer chaud ; les autres que la Lune est habitée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est éternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. Mais je m'étonne que faisant un Dieu pere de l'Univers, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant ? car il n'y a rien hors de là.

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPPE. Si tu sçavois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporées ; de la forme & de la matiere ; du vuide & de l'infiny ; de la fin & des principes ; tu en serois tout étonné. Car les uns font l'Univers finy, les autres non ; les uns en content plusieurs, les autres n'en admétent qu'un ; Il y en a qui veulent que le principe de * tout soit la discorde, comme s'ils estoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diversité. L'un dit que la divinité est un nombre ; l'autre jure par le chien, l'oye & le platane ; ceux-cy posent plusieurs Dieux de divers pouvoir ; ceux-là n'en font qu'un, *Les Elemens qui se font perpetuellement la guerre.* tant la diséte en est grande. Les uns veulent que la divinité soit incorporée, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mêle des choses du monde ; ceux-là qu'elle ne fasse rien du tout, comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillards, qui donnent leur bien à leurs enfans pour ne se plus mêler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant, cette contrariété me méroit en extrême peine. Car je n'avois pas la hardiesse de contredire à des gens qui font tant les venerables ; & d'autre côté je ne me pouvois résoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette irresolution, desesperant de trouver icy bas ce que je cherchois, je voulus aler m'en enquerir dans le Ciel, & y montay

par l'invention que j'ay dite. Je fus ébloüï d'abord par la grandeur de sa lumiere ; mais comme je fus près du globe de la Lune, sentant une de mes ailes s'affoiblir, je m'y alay reposer, & contemplay de là toute la terre, jétant les yeux tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme le Jupiter d'Homere.

L' A M Y. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes aperceu plusieurs belles choses, qui sont dignes d'estre sçeües.

M E N I P P E. Tu as raison ; mais il faut que je te die premierement que la terre paroît beaucoup plus petite de là-haut, que le globe de la Lune, & que j'eusse eu de la peine à la reconoître, sans la tour du Fare & le Colosse de Rhodes. Il est vray que l'Ocean jéte quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit discernier peu à peu ; & je contemplay en-suite le particulier de la vie des hommes.

L' A M Y. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pu remarquer d'abord à cause de sa petitesse, & que tu ayes observé en-suite jusqu'aux moindres particularitez.

M E N I P P E. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'aparut, noir comme un charbonnier, à cause des flammes du mont Etna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune ; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante, l'avoit porté jusques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit deçà & delà, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois, & qu'il m'en vouloit tirer ; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui est le plus clairvoyant de tous les oiseaux, je verrois clairement de ce côté-là, pourveu que je ne remuasse point l'autre ; Et que je ne pouvois pas le trouver étrange, veu que les artisans, pour mieux voir, avoient acoûtumé de fermer un
œil.

œil. Cela dit, il s'évanouit, après que je luy eus promis de luy faire à mon retour des effusions sous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune; dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philosophe, Qu'il ne l'avoit pas fait pour la recompense, mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué plutôt l'aile droite, qui estoit celle de l'Aigle, qu'elle jeta une grande lumiere, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car j'aperceu le Roy Ptolomés couché avec sa sœur; Antigonus avec sa belle-fille; Antiochus fils de Seleucus, qui faisoit signe des yeux à sa belle-mere. * * *Stras-*
 D'autre côté je vis Attalus empoisonné par son fils, *nice.*
 le fils de Lyfimachus, qui dresseoit des embûches à son pere. Alexandre tyran de Féres tué par sa femme, Arsacés égorgeant la siéne, † puis massacré par Arba- † *Sparti-*
 cés l'un de ses Eunuques. Un autre chez les Medes *mu.*
 avoit la tête cassée d'une coupe d'or en un festin, & estoit traîné par les piez hors de la sale. Voilà ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui se parjuroit pour de l'argent; Agatoclés le Stôicien, qui plaidoit ses écoliers pour estre payé de sa doctrine; Herofile le Cynique, entre les bras d'une Courtisane; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Un autre perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa voisine, & mille autres galanteries d'une diversité tres-agréable.

L' A M Y. Tu me ferois plaisir de m'en conter le détail.

M E N I P P E. Il seroit difficile de tout conter, puisqu'il est même difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des festins & des réjouissances, & en l'autre des procès & des funeraillies. Icy les Gétes font la guerre, là les Scytes vont en chariot. D'un côté, les Egyptiens labourent, les Féniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent. De l'autre, les Até-

* Ils
fouïeroient
leurs en-
fans de-
vant l'an-
sel de
Diane,
pour les
accoutumer
à la dou-
leur.

niens harangent, les Lacedemoniens se donnent * la discipline; enfin, c'est comme un mélange & un concert de plusieurs voix discordantes, qui font un assez plaifant charivary. Car ils ne font pas seulement differens d'habits & de visage, mais de mœurs & de religion; jusqu'à ce que la mort viene, qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, font ceux qui se batent pour une vigne ou pour un champ, & qui pensent estre grands Seigneurs, pour posseder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroît pas plus grande de là-haut, qu'elle est dans la carte; & le plus riche ne possède pas un atome d'Epicure. De là jétant la veüe sur le Peloponèse, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens estoient morts en un jour de bataille, pour une chose qui ne paroïsoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus, le mont Pangée avec toutes ses mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil? Que les riches après cela, aillent vanter leurs trefors, qui n'en font qu'une petite partie.

L' A M Y. O la plaifante chose, Menippe, & que je t'envie un si agréable spectacle! Mais les villes, comment te paroïsoient-elles?

M E N I P P E. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter un grain de bled, les autres un morceau de cosse de fève; celles-cy une ordure; ces autres leur compagnon qui est mort. Je croy même, comme ils composent une petite Republique, qu'il y a parmy eux des Avocats, des Medecins, & des Filofofes. Que si cet exemple te semble trop bas, Considere que les Myrmidons, qui est une nation tres-belliqueuse, font venus de fourmis. Après avoir bien consideré tout cela, je volay vers le plus-haut plancher des Cieux, pour parler avec les Pöetes; mais je n'avois pas fait un stade, que la Lune me rapella d'une voix claire & féminine, & me pria de représenter à Jupiter l'impertinente curiosité des Filofofes, qui veulent sçavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses divers change-
mens.

mens. L'un dit, qu'elle est habitée comme la terre ; l'autre, qu'elle est suspendue en l'air, comme un miroir. Celui-cy, que toute sa lumiere est empruntée du Soleil ; Cét autre que non, comme s'ils avoient envie de les métre mal ensemble ; quoy qu'elle se teût, disoit-elle, par respect, de leurs débauches, & qu'elle se couvrit quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point voir. S'ils ne cessioient donc de contrôler ses actions, qu'elle seroit contrainte de déloger, & d'aller habiter en un autre endroit. Mais qu'elle prioit Jupiter, pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer ces mécréans, qui ne la peuvent laisser en repos, & ne cessent de prendre sa mesure, comme s'ils luy vouloient faire un habit. Je luy promis de faire ses remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroître fort petite, & à me dérober la veüe de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite, & volant à travers les étoiles, j'arrivay le troisiéme jour au ciel Empyrée, où je pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aîle d'une Aigle ; mais je craignis que celle de Vautour me fit reconoître, & trouvay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant appris qui j'estois, me fit entrer tout tremblant, après l'avoir esté dire à Jupiter. Les Dieux estoient assemblez dans une grande sale, fort surpris de ma venue, craignans que les hommes ne vinssent à la fin à découvrir le chemin du Ciel, comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers, me dit brusquement : *D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?* * ce qui m'étonna de telle sorte, que je faillis à tomber à la renverse. A la fin revenu à moy, je luy dis le sujet de mon voyage, & l'incertitude des choses humaines ; à quoy j'ajoutay les plaintes que faisoit la Lune ; Mais Jupiter se sou-riant, Hé bien, dit-il, Messieurs ! on s'étonne de l'entreprise des Geans, qui vouloient escalader les Cieux, & voicy Menippe, qui est monté. Ne crain point, pour-suivit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & je te dé-

* Vers
d'Home-
re.

péchery dès demain. Après avoir dit cela, il se leva, & je le suivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit accoustumé d'entendre les vœux & les prières des hommes, parce qu'il estoit tems qu'il vaquât aux choses du monde. En allant il me fit diverses demandes; Combien valoit le bled à Atènes? Si les chous avoient besoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes? S'il restoit quelqu'un de la race de Fidius? Pourquoi les Aténiens avoient cessé si long-tems de solemniser sa feste? S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone? & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Menippe; Quel sentiment les hommes ont-ils de moy, ne me le cele point? Quel autre, luy dis-je, sinoa que tu es l'arbitre du monde, & le souverain des Dieux? A d'autres, répondit-il; je sçay assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout-haut. Car autrefois j'estois leur tout; & comme dit Homere, toutes les rües & les places publiques estoient pleines de Jupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis qu'Apollon a ébably un Bureau de profecie à Delfes, & Esculape une boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'est mise en crédit à Efese, Bendis en Thrace, & Anubis en Egypte; on ne parle non plus de moy que d'un trépassé, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelqu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot, mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon, & les Syllogismes de Chryssippe. En disant cela nous arrivâmes aux lieux où il dépêche le affaires du monde. C'estoit un rang de trapes, comme de fenêtrés, où il y avoit à chacune une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prières des hommes, & n'eut pas plutôt levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix; l'un demandoit un royaume, l'autre la santé:

santé : celui-cy la mort de son frere ou de sa femme; celui-là de gagner son procès, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques; le Jardinier vouloit de la pluye, le Vigneron du Soleil. Mais la plus grande contrariété estoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre; de sorte qu'il ne sçavoit lequel accorder. Je le vis une fois bien empêché, à cause que deux personnes vouloient avoir une même chose, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils prométoient de mêmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point se déterminer. De là il passa à la seconde trape, pour entendre les sermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'estoit parjuré. A la troisième il vauqua aux divinations, & aux augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fumée montoit avec grand bruit, rapportant le nom de tous ceux qui sacrifioient, afin qu'on sçeut à qui chaque sacrifice appartenoit. En-suite il ala ordonner des vents & des saisons, & envoya la bise souffler en Lydie, & zéphyre sur la mer Adriatique, où il eut charge d'émouvoir une tempête; mais les vents de midy se reposerent ce jour-là. D'autre côté il fit tomber dix mille muids de grêle en Capadoce, pleuvoir en Scythie; neiger en Grece, tonner en Lybie; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la sale du festin, parce qu'il estoit tems de souper. Cérés fournit le pain, * Bacchus le vin, Hercule la viande, Neptune le poisson, Venus les épices, & ainsi du reste. Mercure me fit asseoir auprès de Pan, & autres Dieux de Nature mixte, où Ganymede me versoit quelquefois du Nectar, quand Jupiter tournoit la tête de l'autre côté. Car il ne vouloit pas souffrir qu'on men donnât, parce que c'est le breuvage des Dieux, comme leur manger est l'Ambrosie. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne boivent le sang des victimes, & ne hument la fumée des sacrifices. † Pendant le souper, Apollon joua de la Lyre, Sytène dança le Gordace, les Muses chanterent la Theogonie

* C'est
qu'elle est
Déesse de
l'Arabie.

† Comme
qui disoit
une pan-
salonade.

d'Héfiode, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'ala coucher. *Mais* ^{* Vers d'Homere.} *tandis que les Dieux & les hommes dormoient,* * je révois tout seul aux choses que j'avois veües, & trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-tems n'eüt point de barbe, & qu'il fit nuit au Ciel, où le Soleil luit toujourns, & autres choses semblables; après quoy je dormis un peu. Jupiter tint conseil de grand matin, & representa, Qu'il avoit toujourns differé à parler des Filofofes; mais que la venue de Menippe & les plaintes de la Lune, avoient achevé de le resoudre. Que c'estoit une nation oisive, queréleuse, & arrogante, pour ne point dire ses autres defauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & n'estoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à un Filofofe, Que fais-tu? & quel service rens-tu à la Republique? Il répondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien; que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sçavoir, & ne sçavent rien; & ayans attiré la jeunesse, sous pretexte de luy aprendre de grands mysteres, ne luy enseignent que des sötises. Qu'ils estoient partagez en diverses sectes, selon les diverses faces de la raison, & se couvroient tous du masque de la Vertu, loüans en public la sobriété & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passoient leur tems. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'apellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Providence; & que si cette opinion vient une fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'öfrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les avez ouÿes de la propre bouche de Menippe. C'est donc à vous de prendre là-dessus une bonne resolution, qui vous soit ensemble & utile & glorieuse. Il s'éleva alors un murmure de toute l'assemblée, qu'il les faloit foudroyer comme on avoit fait les Geans; à quoy Jupiter

LA DOUBLE ACCUSATION, OU LA, &c. 107
ter répondit que c'estoit là son dessein ; mais qu'il en falloit différer l'exécution à cause de la fette. Cependant , il donna ordre à Mercure de me couper les ailes , pour m'empêcher une autre fois de voler si haut , & luy commanda de me remettre en terre ; ce qu'il fit , en me prenant par l'oreille , & me posant dans le Céramique. Voila tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel , dont je vay faire la relation aux Philosophes , qui se proméent dans le Pécile.

LA DOUBLE ACCUSATION, OU LA CHICANE.

D I A L O G U E

DE JUPITER ET DE MERCURE,
Où plusieurs autres parlent.

Il excuse sa façon d'écrire ; & blâme ceux qui embrassent la Philosophie , par de mauvais Principes.

JUPITER. **Q**UE veulent dire les Philosophes, de tant vanter la félicité des Dieux ? S'ils sçavoient la peine que nous donnent les mortels , ils ne tiendroient pas ce langage , & ne nous estimeroient pas heureux , pour avoir tout nôtre saoul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay , pour moy , d'où leur peut venir cette erreur , si ce n'est de cét aveugle d'Homere , qui parle de tout à tors & à travers , & veut discourir des choses du Ciel , luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premièrement , le Soleil court tout le jour , sans se reposer ; & s'il s'arrêtoit un moment , il feroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir ; à éclairer les debauchez & ceux qui reviennent tard de souper. Apollon ne ces-

108. LA DOUBLE ACCUSATION,

* Oracle
des Milesiens
ainsi nommé de
Brancus
qui y a le
premier
présidé.
† Créfus.

gesse de rendre des Oracles, & n'a pas plutôt fait à Delfes, à Claros & à Colofone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; * Enfin, par tout où la Prêtresse l'appelle, après avoir beu de l'eau sacrée, mâché du laurier, & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardât à rendre réponse, on le planteroit là, & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'éprouver ou pour le surprendre; Témoin celuy qui méla de la chair de tortue avec celle de mouton, † pour voir s'il les scauroit discerner; & il l'eût surpris s'il n'eût eu bon nez. Considérez la peine qu'a Esculape après les malades toujours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converser avec des gens qui ont l'haleine mauvaise. Que diray-je des vens, sans cesse occupez à balayer l'air & à souffler, qui est un assez maigre divertissement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des misérables accompagné du songe, qui est comme son trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui devois vivre à mon aise, sans rien faire, comme estant leur souverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye toujours l'œil sur eux, pour prendre garde si chacun fait bien son devoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, gréler, venter, neiger, tonner, selon les diverses Saisons, entendre les vœux & les prieres de tout le monde; & particulièrement des malades, & de ceux qui navigent; Assister aux jugemens, pour purger ceux qui se parjurent; & aux augures, pour predire l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque sacrifice. Estre en même tems à Olympie à goûter d'un hécatombe, & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regler le sort d'une bataille près de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gètes. En un mot, donner ordre à tout; Encore avéque cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie; & pour peu qu'on se relâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui n'est pas pourtant de petite conséquence; car si les hommes venoient une fois

fois à se le persuader, adieu toutes leurs prieres & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer toujours attaché au gouvernail, comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes, qui me croient si heureux, quand ils pensent que j'aye le tems de goûter ma félicité? Car j'ay tant d'affaires sur les bras, que je n'ay pas le loisir seulement de vuider des differens qu'ils ont ensemble, ni même quelques procès que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-temps que je les entens murmurer; & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on ne fait point droit sur ses demandes.

IUPITER. Que t'en semble, Mercure? Veus-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'huy, ou que nous les remétions à une autre fois?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les dépêche promptement.

IUPITER. Va donc crier que tous ceux qui ont quelque affaire de cette Nature, se trouvent présentement à l'Arcopage, où la Justice distribuera au sort les Juges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur jugement, il en pourra appeller à mon Tribunal, où l'on reverra le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aille asseoir auprès des venerables Déeses, * pour assister à l'audience, afin que tout aille bien.

LA JUSTICE. Quoy mon Pere! Que je retourne en terre pour y voir triomfer ma rivale?

IUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde, & particulièrement Socrate, qui a tant loüé la Justice, jusqu'à y métre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empêché qu'on ne l'ait condanné luy-même, sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Esculape, comme il en avoit fait vœu.

* Eumes-
nides,
dont
l'Autel
estoit au
lieu où
l'on ren-
doit la
Justice.

*C'est
qu'il y en
avoit
grande
quantité
sous
Marc-
Aurèle*

JUPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela soit arrivé dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on prêche tout-haut la vertu, & que toutes les rues & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi bien que de Jupiter, * il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'épaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite? Jamais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la culture de la vertu. & se noircissent le corps au Soleil, pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croître en une nuit des Philosophes, comme les champignons; & il y en a plus qu'en Printems n'a de fleurs, l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poètes.

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela; & je sçay bien que plusieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toujours quelques gens de bien; & cela suffit. Mais hâtez-vous de partir, pour vuidier quelques affaires dès aujourd'huy.

*† Ou, ces
deux
pointes de
rocher.*

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au dessous d'Hymète, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux forteresses. † Il semble que tu ne sçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crain rien. Il n'y a plus de Falaris ni de Bursires, de Scirons, ni de Pityocampes; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Académie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

LA JUSTICE. Tu le peus mieux sçavoir que personne, si tu le veus dire; car tu es tous les jours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que je voudrois déguiser la vérité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée; je ne sçay pas s'ils sont

sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est
 vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore
 bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont mar-
 quetez comme des Leopars. Mais tout en devisant,
 nous voicy arrivez près d'Atènes. Atan-moy là,
 & regarde vers le Pnycé, * tandis que j'iray faire les * Place
 proclamations ordinaires du haut de la forteresse, <sup>d'Até-
 nes, on</sup>
 pour estre entendu de tout le monde.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant qui est cét ^{peuple}
 homme qui s'avance avec une fiûte à la main, & des ^{s'assem-}
 cornes à la tête.

MERCURE. C'est Pan, cét illustre compagnon
 de Bacchus, qui se tenoit autrefois sur le mont Par-
 ténien; mais depuis le service qu'il a rendu aux A-
 teniens à la bataille de Maraton, ils luy ont donné
 une grôte sous leur forteresse.

PAN. Bonjour, Mercure, & la Justice.

MERCURE. Bonjour, le bon Danseur & le
 bon Musien, qui a ajoûté depuis peu à ces titres,
 celuy de vaillant.

PAN. Qui vous amène en ces quartiers?

MERCURE. La Justice te le dira; car je suis pres-
 sé d'aller là-haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoie terminer
 quelques differens, qu'il y a long-tems qui durent
 entre les Filosofes. Mais, dy-moy, comment l'on te
 traite icy?

PAN. Assez mal, contre mon atante. Car pour
 récompense d'avoir chassé les Barbares du pays, on
 se contente de me sacrifier deux ou trois fois l'an
 quelque bouc puant, qu'on mange en suite de-
 vant moy avec des réjouissances publiques qui
 servent à me divertir, car je n'ay point de part au
 festin?

LA JUSTICE. Mais les Filosofes n'ont-ils pas
 maintenant reformé le monde?

PAN. Qui! ces fous mélancoliques, qui ont
 une grande barbe de bouc, & sont toujours en
 queréle, pour des choses où ils n'entendent rien,

112. LA DOUBLE ACCUSATION;

ni moy aussi; car tu sçais qu'on n'est pas fort subtil en Arcadie; & pour moy, je me contente de sçavoir d'Arcadie & jouer de la flûte, & quelquefois des couteaux, lors que l'occasion s'en presente. Mais je les entens crier tous les jours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choses semblables; ou je n'entens rien, parce que je n'ay pas fréquenté les Ecoles. Ils commencent assez paisiblement d'abord; mais la dispute venant à s'échauffer, c'est à qui le prendra d'un ton plus-haut. Car les plus-grands criars y ont le plus d'avantage; parce que ceux qui n'y entendent rien, qui sont toujours le plus-grand nombre; jugent des choses par l'exterieur, & donnent cause gagnée au plus resolu. A la fin de la dispute, comme ils ne sçavent plus que dire, ils se retirent avec force injures, & essuyent la sueur de leur front, après avoir paru au combat, le visage enflammé, la gorge enflée, & les yeux presque hors de la tête, comme un Trompète qui sonne de toute sa force. Du reste, je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces crialleries; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs, j'en sçay quelque chose; car comme je suis perché sur le haut d'un roc, je les vois quelquefois sur la brune.

LA JUSTICE. Arrête. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix! Ecoutez. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui est le septième de Fevrier; Quiconque a quelque plainte ou quelque accusation intentée contre quelqu'un, qu'il se trouve à l'Areopage, où la Justice tirera elle-même au sort des Juges, d'entre tous les Aténiens. Ils ne prendront que six blancs pour chaque cause, & il y aura apel de leur jugement à Jupiter, qui a déjà ordonné là bas qu'on renvoyât tous ceux qui sont morts, avant que d'avoir pû poursuivre leur accusation.

PAN. Dieux! qu'elle foule & quel bruit ils font en montant, comme ils s'entraînent l'un l'autre

en Justice ! * Voilà Mercure de retour ; Allez vous
acquitter de vôtre charge, tandis que je me retireray
vers ma grôte, en chantant quelque air champêtre,
pour provoquer l'Echo babillarde à me répondre ;
Car je suis las d'entendre plaider & haranguer tout le
jour.

MERCURE. Courage, la Justice, commençons.

LA JUSTICE. Tu as raison, Car les voilà déjà en haut qui bourdonnent comme un essain d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu es un imposteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on appelle ma cause la première.

UN AUTRE. Marche devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangle pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure ; ne faisons appeler que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque secte, ou de quelque profession, & remettons le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche demanderesse contre l'Academie, pour luy avoir enlevé Polemon.

LA JUSTICE. Tire au sort sept Juges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, †† *Philosophe Stoïque.*
pour avoir débauché Dionysius.

LA JUSTICE. La cause n'est pas si importante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, touchant Aristippe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogène, pour luy avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, comme deserteur.

114 LA DOUBLE ACCUSATION.

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veus-tu que nous apellions ces
* Lucien. deux causes contre ce * Rheteur de Syrie ?

LA JUSTICE. Vuidons premierement celles-cy,
qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras
tout d'un tems ; car elles sont assez semblables.

LA JUSTICE. Il semble qu'elles te soient re-
commandées. Je le veus.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur
de Syrie, pour cause d'injures. Le Dialogue contre
le même, pour le même sujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son
nom ?

MERCURE. Il sera assez connu par là.

LA JUSTICE. Il eût esté plus à propos de vuid-
der ces differens en son pays. Mais puisque tu le veus,
nous les jugerons icy, sans tirer à consequence. Pren
onze Juges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison, il faut épargner la
bource des plaideurs.

LA JUSTICE. Verse l'eau pour la cause de Po-
lemon, après que ses Juges auront pris place ; Que la
Débauche parle la premiere. Qu'a-t-elle, de chan-
celer ? Aproche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yvre, & ne scauroit plaider
elle-même.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque Avo-
cat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour six
blancs sont prests de trahir leur foy & leur con-
science.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa défen-
ce publiquement, mais elle dit une chose qui me
semble bien raisonnable ; Que l'Academie, qui a
coûtume de parler pour & contre, parle pour elle,
avant que de parler pour foy.

L'ACADEMIE. Je le veus ; quoy qu'on n'obli-
ge personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy
† Pour la Débauche. donc ce qu'elle peut dire. † L'Academie, Messieurs,
m'a

m'a enlevé un de mes disciples, qui métoit toute sa gloire à me posséder, & retournoit tous les jours d'auprès de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dansant par les rües avec des Musiciennes, & passant le tems à boire & à se réjouïr depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuves de tout cecy; car personne ne l'a jamais veu qu'en cét estat. Cependant, comme il folâtroit un jour devant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien prêcher, qu'il fit banqueroute aux plaisirs, & s'enfermant avec elle, devint un pilier de College, & quita là toutes mes réjouïssances, pour apprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le jour courbé sur un livre, toujours pâle & défait, au lieu qu'il avoit auparavant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la sollicitation de ma Rivale; & n'a autre but que de débaucher mes sujets, & de me deshonorer. Voilà à peu près, Messieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy je répons.

LA JUSTICE. Que dira-t-elle? Verse-luy autant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons, Messieurs, aient quelque vray-semblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer pour son esclave, estoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu; mais corrompu par les artifices de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconnoître les défauts; il s'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenüe ni pudeur. Et pour preuve de cela, Messieurs, je ne veus que ce qu'elle dit qu'il aloit par les rües couronné de chapeaux de fleurs, dansant & folâtrant avec des femmes. En ce triste estat, qu'il estoit en opprobre à son pays & à sa famille, il ne m'eut pas plutôt ouï discourir publiquement de la vertu, & louer la modestie & la temperance, qu'après avoir tâché vainement de m'interrompre & d'exciter une risée dans mon Ecole; comme il vit qu'on se moquoit de luy, il

fit reflexion sur l'estat honteux où il estoit, & se réveilla comme d'un profond assoupissement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'ivrongnerie, il fut touché d'un tres-cuisant repentir, & se vint jeter entre mes bras, sans y estre contraint que par la force de la raison. Si vous prenez la peine de jeter les yeux sur luy, vous verrez comme il est changé, & si mes conseils luy ont esté pernicieux ou salutaires. Vous voyez tous ses parens & luy aussi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du gouffre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray pas davantage, pour ne point abuser de vôtre audience; outre que cela sùffit pour me justifier. C'est à vous à juger qui doit triompher dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hâtez-vous, Messieurs; car le tems presse.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la Débauche.

MERCURE. Il n'est pas étrange qu'il y ait quelque débauché; Que les Juges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs, combien ma partie est puissante, & je crains bien que ses charmes n'ayent déjà fait quelque impression sur vôtre esprit; car j'en voy plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui apprehendent mon naturel farouche & ma mine refrongnée. Mais je me promets que la Raison sera la plus-forte, pourveu qu'on la veuille écouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes disciples; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est un grand prejuge contre'elle. Car il est question de sçavoir si nous vivrons toujours courbez contre terre comme les bestes, & plongeons dans les souilleures du monde, ou si nous leverons la tête vers le Ciel, qui est le lieu

de nôtre origine, preferans l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayans que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous toujours la douleur comme nôtre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour mettre nôtre felicité en des douceurs cuisantes, & sujètes au repentir? Car c'est par là que cette sorciere a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pass'étonner, puis qu'elle s'attaque même aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc Justice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impieté. Mais considérez sa mollesse, comme si elle ne pouvoit parler elle-même; elle a choisi pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne croit point de plus grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thesée, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage; car la verité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie; & la Vertu toute nue, est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souvenez-vous donc, Messieurs, de juger selon les loix comme vous en avez fait le serment, sans ajoûter foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

E P I C U R E. La Volupté, Messieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle est si naturelle à l'homme qu'elle le persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy ait débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortileges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-même. Il ne faut pas trouver étrange que Dionysius estant né libre & ayant reconnu les defauts de sa Rivale, qui se propose une felicité imaginaire, l'ait quitée pour se jéter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme

à autant de pièges qu'on avoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit réconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, messieurs, luy a-t-elle dû fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à une porte de salut, contre les bourrasques & les tempêtes de son ennemie; & seroit-il juste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre malheureux toute sa vie, sous prétexte de le rendre heureux après sa mort? Mais, Messieurs, qui peut estre meilleur Juge de ce différent, que celui qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vivre, & reconnu leurs avantages & leurs défauts, a choisi après une meure délibération? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contente de loüer en public la Vertu, & en particulier s'abandonne à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point decouvert. Car s'il avoit l'anneau de Gygés, ou le casque de Pluton, pour se rendre invisible, il seroit bien-tôt banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grans ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouvant résister plus long-tems à des choses qui détruisoient sa Nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que son Corps suivoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de la misericorde, d'où l'on le veut maintenant tirer, pour le livrer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous avez interest d'empêcher cette cruauté, par cette même bonté par laquelle vous avez toujours protégé les misérables. Voilà ce que j'avois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce différent.

LE PORTIQUE. Qu'on me permète auparavant de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal?

EPICURE. Qui.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien.

EPICURE. Pourquoi non ?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indifférentes, & d'autres qui ne le sont pas, comme il y en a d'essentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer; Qu'on se taise.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant de faire un argument en la troisième figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne-heure, qu'on appelle un autre cause.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, touchant Aristippe.

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut attendre que Jupiter ait prononcé sur le différent du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne sa cause, la Mollesse n'oseroit paroître; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choses à dire contre elle. Que les Juges se lèvent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut pour neant.

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne se tait, je luy vai rompre la tête; & au lieu d'un procès d'injures, j'en feray un de coups de bâtons.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voilà qui s'enfuit, & il la poursuit le bâton levé; Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu présenter.

LA JUSTICE. Pourquoi ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA JUSTICE. Il sera condamné par contumace?

* *Lucien.* Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de Syrie, * & premièrement celle qu'a intenté la Rhétorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre!

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhétorique parle.

† *Exorde
de Démétrius.*

LA RHÉTORIQUE. Je prie les † Dieux & les Déesses que je reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay toujours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie adverse m'interrompe, tandis que je vous deduiray mes raisons, & que je travailleray à vous faire conoitre la vérité. Et pour commencer, je vous diray, Que ses actions ne s'acordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la même chose que moy; mais elle ne fait pas de même, & j'ay grand sujet de craindre, qu'après avoir commencé à me mal-traiter, elle ne continue toujours, & ne me traite encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le tems en des paroles inutiles, après avoir trouvé celui-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & étranger de langage, aussi bien que de naissance, je pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy; & je me donnay à luy, sans avoir honte de sa pôvreté, quoy que les plus Grands me fissent la cour. Le luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre; & non contente de cela, je le fis citoyen de la Grèce, honneur qui faillit à faire crever de rage ses rivaux. En-suite, comme il luy eut pris envie de se faire conoitre en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il aquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs; car il ne juroit que par moy, & je faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueillly d'un

si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coquin qui n'a pas du pain à manger quoy qu'il se die fils de la Philosophie. Il me quita donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & énérvé. Car au lieu de mon embon-point & de mon stile magnifique, qui estoit suivy d'acclamations & de louanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de payer de quelque souris & de quelque branlement de tête. Mais il ne s'est pas contenté de se métre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t-il pas bien de l'injustice & du défaut de jugement, de quitter sa légitime épouse, après en avoir reçu tant de faveurs & de caresses, & encore en un tems où elle est adorée de tout le monde ? Cependant, mal-heureuse que je suis, j'ay méprisé la recherche des plus grands, pour courre après un ingrat & un incônu. Voilà, Messieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuser de vôtre audiance. Je n'ay qu'une chose à ajoûter, qu'il n'est pas juste qu'il se serve de mes armes contre moy-même ; & s'il à envie de me répondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, sans entreprendre sur les miénes.

MERCURE. Cela ne se peut ; car qui a jamais ouï parler en Justice par Dialogue ?

LUCIEN. Pour montrer, Messieurs, que je n'en veus pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs, je feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nüement à tous les chefs de son accusation, sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que je suis ; mais comme j'ay veü qu'elle quitoit sa premiere modestie, pour prendre les parures & les afféteries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajolée, j'ay perdu peu à peu

l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de la voir galantisée des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit sous ses fenêtres, * à qui elle ouvre quelquefois la porte, & dont elle se laisse caresser? Je n'ay donc pû souffrir plus long-tems cette liberté, ou plutôt cette licence; & ne luy voulant pas faire d'afront, ni la repudier publiquement, après l'avoir tant aimée, je me suis contenté de faire cōnoissance avec le Dialogue son voisin, pour me servir d'entretien & de divertissement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait; mais je soutiens que quand je n'aurois reçu d'elle aucune injure, je serois excusable à mortâge † de quitter le tumulte du Barreau, & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie, & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire, c'est à vous à prononcer sur ce différent.

* C'est qu'ils aiment l'éloquence.

† Près de 40. ans.

LA JUSTICE. Qui l'emporte?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les mêmes Juges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me sîe mal, Messieurs, de paroître dans un Barreau, & que je n'aye point acôûtume de faire des harangues continües, je tâcheray neantmoins de m'en aquiter, pour ne point enfreindre vos cōûtumes, & vous représenteray mes interêts en peu de mots & sans artifice. Considérez, je vous prie, si je n'ay pas sujet de me plaindre de celui-cy, qui de grave & serieux que j'estois; qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule; & me dépouillant de toute ma gloire, m'a donné une marôte au lieu d'un sceptre; & pour comble de mépris, m'a alié à la Satyre & à la Comedie, après m'avoir coupé les ailes dont je volois jusques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquines, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristofane, qui ont ataqué de leur tems, tout ce qu'il y

avoit

avoit d'illustre. Non content de cela, pour avoir quelqu'un qui l'ayde à médire, il a déterré un vieux Cynique, acoutumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riant. Décheu donc de ma première grandeur, je suis devenu l'objet de la risée publique, & je pense estre quelque Centaure composé de deux natures, l'une grave & serieuse, & l'autre gaye & folâtre, comme je parois dans ses ouvrages.

LA JUSTICE. Que répons-tu à cela ?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte si injuste. Lors que je le pris, Messieurs, c'estoit un mélancolique, sec & décharné, qui faisoit horreur par ses fréquentes découpures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy ôtay donc d'abord cette mine grave & severe, pour le polir & l'ajuster à la mode; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay ensuite à la Comedie; ce qui servit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparavant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande severité. Cependant, il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & ne s'enquiert plus, combien Dieu méla de substance pure & celeste, parmy la masse terrestre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rétorique est un mélange de politique & de flaterie, & autres semblables fadaïses? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sôti-fes, & curieux de sçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'avoir dépâisé, puisque je l'ay habillé à la Greque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma justification, il n'est plus question que de donner vôtre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cét envieux, qui a contredit les jugemens précédens, & qui n'est jamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on jugera le reste.

LE PARASITE OU L'ÉCORNIFLEUR.

DIALOGUE

DE SIMON ET DE TYQUIADE.

C'est un jeu de l'Auteur, pour montrer que l'écorniflerie est un art, & des plus illustres ; ce qu'il prouve par comparaison avec les autres.

TYQUIADE. **D**'Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves, apprenent quelque métier, ou exercent quelque profession pour estre utiles aux autres & à eux-mêmes, & que tu ne fais rien ? Car tu n'es ni Medecin, ni Avocat, ni Musicien, & Philosophe encore moins.

SIMON. Il est vray ; & je ne me pique pas de l'estre.

TYQUIADE. Tu as raison ; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine qu'il y avoit, & de la dépense qu'il y falloit faire. Mais qui t'empéchoit d'apprendre quelque métier ; car tu n'es pas assez riche, pour pouvoir vivre de tes rentes ?

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illustre.

TYQUIADE. Et quel ?

SIMON. C'est un métier qu'on peut mieux faire que dire ; car le nom n'en est pas autrement honête ; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en art.

TYQUIADE. Ne le sçaurois-tu faire conoitre par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sçauras une autre-fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIA-

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour appeller cela un métier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me pique point de cette injure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy! Tu es un Parasite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoi, puisque je t'appelle par ton nom?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penses me dire une injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire; & trouve ce nom plus beau que celui de Philosophe; en un mot, j'en fais plus d'estat, que Fidas ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose, qui t'adresseroit une lître à *Simon le Parasite*. Cela seroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de conoitre la juste valeur des choses. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange, que de métre à *Dion le Philosophe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu aimes, mais la verité. Car il n'auroit encore une autre difficulté de sçavoir où l'on rangeroit cét Art; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre les meccaniques.

SIMON. Pour moy, je soutiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire; & je te le prouveray si tu veus, quoy que je n'y aye jamais révé.

TYQUIADE. Que penses-tu premierement que soit un Art?

SIMON. Un recueil de preceptes mis en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIA-

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Sije te prouve donc que cette définition luy convient, que diras-tu ?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premièrement, c'est un amas de preceptes & de cōnoissances, sans quoy l'on ne peut réussir. Car il faut d'abord jeter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour conoître les pieces qui sont de bon ou de mauvais aloy, il y en a un de même pour conoître les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y a point d'Art, pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoy paroît l'excellence de celui-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque chose de divin, de penetrer en des choses si obscures. Après avoir trouvé un homme qui soit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le sçavoir cajoler, & gagner ses bonnes graces. En-suite, il faut conoître toutes les viandes, pour posséder cét Art en perfection; sçavoir quelles sont les meilleures; le tems & la saison où elles se doivent manger; le pãys d'où elles viennent, & où elles sont le plus-excellentes; car telle est bonne en un lieu, qui ne l'est pas en un autre; L'endroit qui est le meilleur en chacune, qui n'est pas une cōnoissance inutile & superflüe, comme plusieurs autres; car c'est le moyen de bien vivre, & de manger toujours les meilleurs morceaux. Aussi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reste, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis ne se doit pas mêler de traiter. Mais pour montrer que cét Art ne donne pas des preceptes en l'air, & ne consiste pas seulement en cōnoissance, mais en pratique; c'est qu'on peut demeurer long-tems sans exercer les autres; mais faute de pratiquer celui-cy, on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie de l'homme, il est aussi necessaire que le boire & le manger. Ce n'est donc pas une faculté naturelle, comme de

voir & d'oïr; car si cela estoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez semblables; car il s'acquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'est pas une ignorance; car l'ignorance ne sauve point, & cecy sauve souvent. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bon charretier qui ne verse; mais un Parasite se trouve toujours sur ses piez. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'ensuit que c'est un Art.

TYQUIADE. Il le semble; Mais en pourrois tu donner la définition?

SIMON. C'est l'art de vivre aux dépens d'autruy, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

TYQUIADE. La définition est fort bonne; Mais pren garde que quelque Sostiste ne te conteste la fin.

SIMON. Il est aisé de la prouver. Premièrement, Homere, qui comme tu sçais estoit un tres-grand personnage, admire la vie du Parasite, comme la plus heureuse; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'estre à table, à faire bonne chère, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque sot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propose pour exemple de vertu & de sagesse. Et certes, si Ulysse eût voulu louer la beatitude des Stöiques, il l'eût fait, ou lors qu'il tira Piloctete de l'Isle de Lemnos, ou lors qu'il arrêta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couvert de haillons, comme un Philosofe, après s'estre donné la discipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien aussi de semblable, lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypso, où il prenoit tous les plaisirs qu'on peut prendre avec les femmes; mais lors qu'il est à la table d'autruy, chez le Roy de Féaces, comme la souveraine felicité consistant en la vie du Parasite. Epicure a donc tort, à mon avis, d'ôter à cet Art la volupté qui luy est propre, pour l'attribuer à sa secte. Car s'il est vray que la felicité

con-

confiste dans une parfaite tranquillité, tant du corps que de l'esprit, comme tombent d'accord tous les Philosophes, le moyen qu'Epicure soit heureux, tandis qu'il s'embarasse de la grandeur du Soleil, & de la figure monde? Qu'il veut sçavoir s'il est infini, & de quoy il est composé? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils se mélangent de ce qui se fait icy bas? & autres curiositez semblables. Mais, le Parasite, sans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni se mêler du gouvernement du monde; & croyant que tout va bien, & qu'il ne sçauroit mieux aler; boit, mange, & se réjouit, goûtant en repos les delices de la vie, sans estre seulement travaillé de mauvais songes. Car comme il n'a point d'inquietude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore d'autres raisons pour montrer que la souveraine felicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sage à de quoy vivre, ou il n'en a point; S'il n'en a point il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne peut pas seulement conserver son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui; Si c'est par autrui, c'est nôtre Parasite; Si par soy-même, il ne peut avoir de plaisir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de l'inquiétude. Il faut prendre garde que son bien ne déperisse; estre à toute heure sur pié, pour vaquer à ses procès & à ses affaires. Je laisse à part mille chagrins, tantôt d'un valet de chambre mal adroit, tantôt d'un maître d'Hôtel, ou d'un Intendant qui vous dérobe; tantôt d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement sujet de crier; & si l'on est povere, c'est encore pis; car on ne sçauroit goûter aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embarras. Car il trouve toujours la nape mise, sans se métre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la povereté, ni celles des richesses; & ainsi il vit dans une parfaite tranquillité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. A peine que tu ne me le persuades.

SIMON.

SIMON. Dy plutôt, à peine que tu ne te rendes à la vérité. Après avoir montré que la Parasitique est un Art, il reste à prouver que c'est le meilleur; quoy que ce que je viens de dire le fasse assez voir, puisqu'il possède la souveraine félicité, à quoy les autres aspirent. Premièrement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut s'üer & travailler pour les aprendre; au lieu que celui-cy s'apprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aller triste au festin, comme un écolier va à l'école. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à aprendre, mais à exercer; au lieu que celui-cy s'exerce sans peine; il ne faut que remüer les mâchoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à aprendre; mais celui-cy ne coûte rien; & s'il coûte quelque chose, ce n'est pas à celui qui l'apprend, mais à celui qui l'enseigne; car il s'apprend toujours aux dépens d'autrui. La plupart se fâchent de leur métier, quand ils l'ont appris, & sont toujours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aise que quand il exerce le sien; car il n'est pas plus fâcheux à exercer qu'à aprendre. Aux autres, il faut mille outils; à un Docte, une infinité de livres; à celui-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez, qui ne se peuvent ni emporter ni dérober, & qui ne coûtent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Matématique. Les autres ne trouvent leur salaire qu'après avoir travaillé, encore souvent ne l'ont-ils pas, ou il faut contester pour l'avoir. Celui-cy trouve son salaire dans son travail, & sa fin dans son opération, qui est la dernière perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour vivre, & ne se soucie du labourage, que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son art pour son art même, & pour le plaisir, qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjouissance; mais pour celui-cy il est

toujours fefte, & les autres fe délaflent dans fon travail, comme dans la fin du leur; de forte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres eft enfermée dans la fiéne. Les gens de métier font leurs chef-d'œuvres à jeun; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous les chef-d'œuvres à table. La plupart des autres ne fçau-roient travailler qu'en leur boutique; celui-cy s'exerce par tout, auffi bien aux champs qu'à la ville, eftant de repos, comme voyageant, & toujours fort à fon aife. Ceux qui mangent le bien d'autrui, luy font injure. Icy l'on ne fait injure à perfonne en mangeant fon bien; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts eft bas & abjet, auffi bien que leur exercice; celui-cy eft illuftre, & commence par l'amitié, qui eft tant vantée des Filofofes; auffi ne s'exerce-t-il que par des gens de condition, comme je feray tantôt voir, & jamais par un sot ni par un faquin. Mais la plupart des artifans font du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'efprit; & fans cela ne s'amuferoient pas à fi peu de chofe. Il y a des Maîtres pour apprendre les autres Arts; mais icy il n'y en a point, & c'eft comme un prefent du Ciel auffi bien que la Pœfie. Pour comble de biens, le Parasite ne feme ni ne moissonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au fiécle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux! comme tu m'écables de la force & de la multitude de tes raifons, je regréte de ne l'avoir pas efté, & il me prend envie de le devenir.

SIMON. Après avoir montré en general les avantages qu'a cét Art fur les autres Arts, confiderons en particulier ceux qu'il a fur les plus illuftres. Car ce feroit trop ravalier fa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord que la Filofofie & l'Eloquence, foit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par deffus tout. Si l'on montre donc la prééminence qu'il a fur elles, les autres luy cede-

FONT

tout aisément. C'est une maxime en Philosophie, que tout ce qui subsiste dans la Nature, est un; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Être chimérique; car il y a plusieurs Rétoriques & plusieurs Philosophies toutes différentes, & c'est un miracle d'en trouver deux semblables; veû que ce qui est approuvé par les uns, est condamné par les autres. Mais l'écorniflerie est une par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie ou chez les Barbares; car les Parasites suivent par tout de mêmes maximes, & ne sont pas comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles sont si grandes, qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà assez de raisons; n'as tu point d'autoritez & d'exemples, pour prouver une si admirable doctrine?

SIMON. Ouy, & en grand nombre. Premièrement, il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosophe, au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les jours Parasites.

TYQUIADE. Comment cela?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquinés le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agréables; les ayant portez un jour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à sa table; si bien que de Philosophe il devint son Parasite. Aristippe qui vivoit au même tems, n'ala-t-il pas en Sicile pour le même sujet? où il se montra si excellent en cét Art, que les cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les recevoit point, sans son atache. Le divin Platon même s'en est mêlé; mais comme les talens sont divers, il n'y réussit pas bien, & se fit moquer de luy; Et quoy qu'il retournât une seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quel-

que chose de celle de Nicias ; car ils ont échoué tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulierement Aristoxéne le Musicien, qui a esté luy-même le Parasite de Nelée ; comme Euripide le fut d'Archeläus, jusqu'à la mort ; & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres. Je pourrois alleguer plusieurs exemples semblables, mais pour venir au but, si la felicité consiste à n'avoir ni chaud ni froid, ni soif ni faim, comme disent quelques Philosophes ; le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, comme plusieurs d'entr'eux, qui en sont morts miserablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avantages qu'a cet Art par dessus la Rétorique & la Philosophie.

SIMON. Il y a deux tems où les habiles gens se font paroître, la paix & la guerre ; considerons premierement celui-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite, & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes.

SIMON. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Province, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire tête. Tout le monde y acourt, Poëtes, Orateurs, Philosophes, Parasites. Dépouillons les pour les mieux considerer, puis qu'aussi bien il leur faut vêtir leurs armes. Les uns paroissent secs & décharnez, sans aucune force ni vigueur. Quelle aparance de les mener au combat, que pour vivre ils ont besoin de Medecin ? Comment pourroient-ils supporter les durs travaux de la guerre ? Le parasite au contraire, se presente avec un visage vermeil, un oeil vif, un teint frais, un regard furieux : En un mot, robuste de corps & d'esprit : & tout prest à donner des coups Plutôt qu'à en recevoir. Mais pourquoy se métre en

peine

peine d'alleguer des marques de la valeur des uns & des autres ? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait esté à la guerre, qu'il ne s'en soit repenty. Isocrate n'avoit garde d'y aler, puisqu'il n'avoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas plutôt déclaré la guerre aux Aténiens, que Demadés, Esquinés & Filocrate, qui trembloient de peur, luy livrerent leur Patrie. Pour Lycurgue, Demosténe, & Hyperide, qui parloient si haut, & qui paroissoient si resolués dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils jamais fait ? Le premier & le dernier n'oserent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit plus le fanfaron, & qui disoit des injures à Philippe, ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en Beocie, comme il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, il s'enfuit lâchement, & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & cōnues de tout le monde.

TYQUIADE. Je le sçay, mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, comme les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lâches que les autres, quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premièrement, tu ne me sçauois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main. Car, ou ils n'ont jamais esté à la guerre, comme Antisténe, Diogene, Cratés, Zenon, Platon, Esquinés, Aristote, & toute leur suite ; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacedemoniens, perdit cœur à la premiere rencontre, & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à Atônes, que d'avoir à faire aux disciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il est vray que je l'ay leu dans de bons Auteurs, & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite ?

SIMON. Si j'en ay? Tous ceux qui ont leur Homere sçavent que ses plus braves Heros se méloient de ce métier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestors; c'est à dire de Parasites; & qu'avec cela il auroit bien-tôt pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi, au rapport du même Auteur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toujours plein auprès du sien, pour boire lors que le cœur luy en dit? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bût nuit & jour, mais bien qu'il avoit toujours place à sa table, qui est le propre du Parasite; au lieu que les autres ne s'y osoient métre si l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combatu contre Hector. Mais il y avoit long-tems que Nestor faisoit ce métier à la table de Cénéé & d'Exadius, & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'alleguer point de petits exemples? Mais n'en as-tu point encore d'autres?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille; quoy qu'il ne le cedât à pas un des Grecs, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas même à Achille, quand je le voy chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires, à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmi eux Sarpedon, qui estoit fils de Jupiter? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul, comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Paris: Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches supplications, comme le premier, qui
 prie

prie Achille de rendre son corps à son pere ; mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'en fût présenté à luy auparavant une vintaine de semblables, il les aurois tous défaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille, & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-même le contraire, lors qu'il luy a fait la cour dès son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amy ; Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'après avoir toujours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en même tombeau ; en quoy il le traite de compagnon, comme il paroît par tout ailleurs. Aussi Merioné estoit le courtisan d'Idomenée ; car c'est ainsi qu'on apelloit alors les Parasites ; & Homere le compare à Mars, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy-même, qui estoit fils de Jupiter. Quoy ! Aristogiton, cet illustre Libérateur des Aténiens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pòvreté ? Et n'a-t-il pas une statue d'airain comme luy, pour recompense de sa vertu ? Enfin, les Dieux mêmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Parasites, comme ils firent Minos & Tantale. Voyons maintenant nôtre Heros à la guerre. Premièrement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne se mette à table, suivant le conseil d'Ulysse, pour aquerir de nouvelles forces ; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes, il est déjà tout prest à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de son corps celuy qui le traite, comme Ajax faisoit Teucer. *Qu'es'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avoüer pour sien ; car il a bonne mine, même dans la mort. Et certes, il feroit beau voir auprès de luy, le corps maigre & défait d'un Philosofe, qui ressemble plutôt à un criminel qu'on mene au supplice, qu'à un soldat ; Un Estat ne seroit-il pas menacé de sa ruine, qui n'auroit que de tels défenseurs ? Voilà*

quels sont les Parasites à la guerre, à comparaison des Orateurs & des Filofofes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix, en quoy ils les surpassent, autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement, ils n'ont point de procès pour leurs ufures, & l'on ne les entend point crier dans un barreau où ils n'ont que faire, car ils haïssent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Létres, qui se viendroit presenter contr'eux, se feroit moquer de luy. Dans la chasse aussi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un serf ou d'un sanglier; car si l'un aiguise ses dents contr'eux, aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins, qui sont un des principaux exercices de la paix, qui sçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Filofofe ressemble à un homme qui vient d'enterrer son pere ou sa mere, tant il est triste & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le reste de leur vie. Le Parasite méprise la gloire, & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Filofofes & les Orateurs en sont éperdûment amoureux, quoy qu'ils préchent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, un Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience; & le Filofofe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & devient souvent un lâche flateur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grands pour del'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannifés? la crainte, l'envie, la colere, où nôtre Parasite est si peu sujet, que s'il vient quelquefois à se facher, ce qui arrive rarement, il fait rire la compagnie, tant il est agréable même dans sa mauvaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naître, & qu'il a renoncé aux atachemens du monde.

TYQUIADE. Mais la pôvreté ne l'afflige-t-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux

aux dépens d'autrui, sans quoy il ne seroit pas Parasite; comme on n'appelle point une homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de bâton pour se défendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, estant à couvert par sa pôvreté; & il n'a point besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenêtrés, si ce n'est pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'est point accusé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies; au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'est point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & devient adultere, voleur, assassin, ou quelqu'autre chose semblable.

TYQUIADE. Si sa vie est meilleure que celles des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire?

SIMON. Nullement. Car on voit les uns mourir dans les tourmens, soit des suplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de bány, ou contraint d'avalier du poison.

TYQUIADE. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes; Il reste de faire voir que la profession en est honête.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait métier, comme je l'ay montré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grands; car les Grands ne se scauroient passer d'eux, & seroient plus miserables que tu n'imagines les Parasites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur felicité. Ils ne leur servent pas seulement d'entretien, mais de défense. Car il n'est pas aisé de les âtaquer, veû qu'ils ne les abandonnent jamais; ni de les empoisonner, parce qu'ils boivent toujurs les premiers, & font l'essay des viandes, sans avoir peur de mourir pour ceux qui les font vivre. D'ailleurs,

leurs, les Grands tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une personne qui est au dessus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cét Art ne soit arrivé à sa perfection, & que personne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoüeras toujours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay déjà dit que le peuple ne sçait pas la juste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont apellez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUIADE. Je me rends, & suis entierement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'apprendre dès aujourd'huy, tant je suis convaincu par tes raisons. Je ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prennes plaisir à m'instruire; car on dit que les meres cherissent toujours davantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DU CORPS.

DIALOGUE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarsis parle contre la lûte & autres semblables exercices, & Solon les défend.

ANACARSIS.

A

Qui en veulent ces jeunes gens, de se côleter ainsi, & se donner le croc-en-jambe,

be, ou se veautrer dans la boüe comme des pour-
 ceaux, & tâcher à se suffoquer & à s'empêcher la res-
 piration. Ils s'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez
 paisiblement d'abord; mais tout à coup baissans la
 tête, ils se sont entrechoquez comme des Beliers;
 puis l'un levant en l'air son compagnon, l'a laissé re-
 tomber à terre par une secousse violente; & se jétant
 sur luy, il l'empêche de se relever, luy pressant la gor-
 ge avec le coude, & l'étreignant avec les jambes;
 de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étoûse, quoy que
 l'autre luy frape sur l'épaule pour le prier de le lâ-
 cher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble
 qu'ils devroient craindre de s'enduire ainsi de boüe,
 après s'estre huilez, & ils me font rire en les voyant
 échaper des mains de leurs compagnons, comme des
 anguiles que l'on presse. En voilà qui font la même
 chose à découvert, horsmis que c'est dans le sable
 qu'ils se veautrent, comme des poules, avant que d'en
 venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de
 prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la
 sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entre-
 batent à coups de pié & de poin, sans essayer de se
 renverser comme les premiers. L'un crache ses dents
 avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçu dans la
 machoire, sans que cét homme vêtu de pourpre, qui
 preside comme je croy à ces exercices, se méte en
 peine de les separer; au contraire, il loüe celuy qui a
 fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy
 font voler la poussiere en sautant en l'air, * comme ^{* Sam-}
 ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ^{teurs.}
 ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien sçavoir
 à quoy tendent toutes ces choses; & s'il n'y a pas de
 la fureur, ou pour le moins de l'extravagance à les
 pratiquer?

SOLON. Tu trouves ces costumes étranges,
 parce que ce ne sont pas celles de ton pays, comme
 vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordi-
 naires, parce qu'elles ne se raportent pas aux nôtres.
 Mais si tu demeures plus long-tems icy, je te verray
 lûtes

lûter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux, & tous ces coups se donnent & se reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit joÿer à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée, mais explique moy un peu tous ces jeux, puis-que tu les nommes ainsi?

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statue paroît sur cette colonne en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude, ayant la tête apuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois veutrez dans la boÿe ou dans la poussiere combattent à la lûre; les autres qui se frappent à coups de pié & de poin, * au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat; & par tout le vainqueur est couronné.

* Combat
à coups de
poin.

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Isthmiques, une d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Atènes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'olivier consacré à la Déesse. Qu'as tu à rire, est ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre loué pour sa magnificence; quoy qu'à dire vray, on peut avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du

du supplice de recevoir des coups devant tout le monde; & je ne voy pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honêtement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amende. Pour moy, j'avoüe franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le tems des spectacles, & que tu visses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage; car la veüe touche beaucoup plus que l'ouïe; & tu serois le premier à bâtre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la resolution des combatans, sans parler du zèle & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plutôt que je serois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la recompense; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, sont ils couronnez?

SOLON. Non; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant souffrir pour une recompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui jouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais veü de Republique bien ordonnée; autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour, de l'honneur, & de la vertu, outre que cela exerce le corps; car l'utilité est icy jointe au travail, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quité mon päys, & traversé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches, que je ne sçay point; c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié; si tu voulois m'en entretenir, tu ne sçaurois prendre tant
de

de peine à le conter, que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles; mais tu apprendras une autre fois nos coutumes, touchant le service des Dieux, & le reste du gouvernement politique. Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour accoutumer la jeunesse au travail, non pour une simple guirlande, mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatèles.

SOLON. L'un suit de l'autre; mais nous avons perverty l'ordre, & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux, avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit; Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de reprendre la chose dès son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison, & cela m'apprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entens pas. Mais allons prendre le frais sous ces arbres; car je ne me plais pas comme vous, à estre la tête nue au Soleil, quoy que j'aye quité mon chapeau pour m'accommoder à vos coutumes. D'ailleurs, nous en serons moins interrompus du bruit des acclamations; Mais dy-moy, comment peus-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta tête, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car après avoir lûté tout le jour au Soleil, dans du sable ardent, le chaud ne nous incommode plus. Mais allons nous asseoir où tu dis, je t'apprendray ce que tu desires sçavoir, à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles; mais que tu feras tes difficultez par tout, pour t'instruire & moy aussi. Car je te promets de faire recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment un étranger comme moy , qui n'a jamais demeuré dans des Estats polissez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legislatteur de la Grece? je ne refuse pas neantmoins , de faire mes difficultez , pour m'éclaircir de la verité. Mais puisque nous voicy déjà à couvert, allons nous asseoir sur ces pierres, pour estre plus à nôtre aise ; & dy moy premierement pourquoy tu as établi ces exercices, & à quoy servent à la Vertu tous ces sauts & toutes ces culbutes? Je sçauray le reste une autre fois; mais souvien toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veus que j'y comprenne quelque chose; autrement, j'auray oublié le commencement, avant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si je m'étais hors de sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere, mais quand ils tâchent d'émouvoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empêcher que la Justice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le tems. Je te donne le même droit, pourveu que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'égayer, puis qu'aussi bien nous n'avons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable; & je t'ay obligation de m'avoir appris en passant une coutume de ton pays, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge de l'Areopage mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te die quelque chose de l'estat d'une bonne Republique; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans; c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur éducation, que

que des bâtimens & des fortifications; car en leur aprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aile de leurs Meres, & qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nôtre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre; mais que nous avons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour acroître nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soutient avec des bâtons, & couvre contre les injures de l'air jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid, & resister aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redresse; on coupe les branches superflües, pour leur faire porter plus de fruit; on ôte les bâtons & les couvertures, pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmetique & de la Geometrie, après leur avoir appris à lire & à écrire, & nous l'adoucissons par la Musique. En suite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des Grands personnages, qui font naître en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit, & qui impriment les belles choses, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors ... Mais je ne m'aperçoy pas que cecy est hors de mon sujet; c'est pourquoy je m'impose silence à moy-même, sans âtandre la voix de l'huissier, qui sans doute baïssoit la veüe de honte, voyant que je m'estois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t-il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui passent sous silence les choses les plus considerables, pour s'âcher à d'autres moins importantes?

SOLON

SOLON. Pourquoi dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Etat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui sont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'est le but que je me suis proposé d'abord, que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du discours, ny embarrasser ta memoire. Toutefois, si tu veus, je diray quelque chose en passant, de ce que tu desires sçavoir, car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lors que les jeunes gens donc sont capables de l'administration des affaires, nous leur aprenons les loix du päys, qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres, afin que tout le monde les puisse lire ; & qui leur enseignent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent éviter: Nous ajoûtons à cela la conversation des Philosophes, qui leur apprennent à bien vivre, & à ne faire tort à personne, & en-suite à régler leurs desirs & à modérer leurs passions; enfin, à parler & à se taire. Nous leurs imprimons aussi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permetans en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour instruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay veû jouier aux Baccanales, où l'on voit les uns monter sur des échasses, & vêtus en Rois & en Princes, qui bâillent avec de grands masques, & prononcent des mots graves & empoulez ; Mais les autres qui jouient des Comedies, ne s'égueulent pas tant, & sont chauffez & vêtus à l'ordinaire ; quoy que leurs masques soient encore plus ridicules. Comme ces hauts montez donc émeuvent la compassion, lors qu'on leur voit trainer leurs cothurnes, qui sont comme des entraves; les autres excitent la risée du peuple, si-tôt qu'ils paroissent sur le théâtre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques qu'ils representent,

d'un ton lamentable, & avec des paroles de même ; aidées de la Musique, qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nôtre sujet, si tôt que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons dépouiller à l'air, pour les acôûtumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En-suite, nous les exerçons comme tu as veû, en presence des vicillars qui prennent garde que tout aille bien ; ce qui, avec la force & l'adresse, leur apprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme un prelude de la guerre. Que ne feront-ils point estans armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis ? car on ne leur voit point des corps pâles & défaits, ni chargez d'une graisse inutile ; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel usage peuvent estre dans les combats, ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussiere, & qui pâlisent, en voyant couler leur sang ; à demy vaincus, par la seule veüe des Ennemis ? D'ailleurs, ces exercices consomment les humeurs superflües, qui causent les fièvres & les maladies, & contribüent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien criblé, où il n'y a point d'ordure ; & les travaux qu'il souffre ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les acôûtumons aussi à la course, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vites en un lieu ferme & uny. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses necessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouvoir franchir un fossé lors qu'il en sera besoin, ou quelqu'autre obstacle qu'on aura jété sur leur passage ; & pour estre après plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des bales de plomb à la main. Ils s'acôûtument pour se sortifier, à lancer

lancer un javelot, où à jeter le plus loin qu'ils peuvent un palay, qui est comme une petite rondache d'airain poly, où il n'y a point de prise; de sorte qu'il est même difficile à tenir. Pour le sable & la boüe dont tu te moques, qui sont dans les lieux où l'on lûte, outre que cela empêche qu'on ne fasse mal en tombant, cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à côleter un adversaire en cet endroit, sur tout lors que l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouve après plus de peine à emporter un blessé du combat, ou à enlever un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frôte, c'est pour une raison toute differente, afin de donner plus de prise; outre que cela sert à arrêter la sueur, & fait qu'on dure plus long-tems au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si-tôt. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouverts par la chaleur, cela ôte l'entrée a l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à nétoyer les ordures comme on é cure la vaisselle. Je te demanderois volontiers, si tu aimerois mieux avoir le corps blanc & effeminé; comme ceux qui ne sont pas acôitumez au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices servent à bânir l'oïsveté, qui relâche les forces du corps & de l'esprit, & rend les hommes paresseux & mutins; si bien qu'ils sont necessaires en tems de paix, & en tems de guerre.

A N A C A R S I S. Mais quand les ennemis vous âtaquent, marchez vous au combat ainsi poudreux & huilez? Et apprehendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la boüe? Vos corps ainsi noircis au Soleil, sont-ils à l'épreuve de leurs armes? & prenez vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts corbures pour les âteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices

ne confument en vain vôtre force & vôtre vigueur ; & que ce ne soient plutôt des passe-tems de gens oisifs , que des écoles de vertu. Vous feriez mieux , à mon avis , de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes , non pas en lançant quelque javelot sans pointe ; mais en combattant tout de bon , avec l'épée & le bouclier , couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où je vous voy , vous subsistez plutôt par quelque faveur divine , qu'autrement , puisque je n'ay qu'à métre l'épée à la main , pour faire fuir tous vos Athlètes derrière les pilliers & les statues qui embellissent ces portiques , & pour faire pâlir leur rougeur. En un mot , une longue paix vous a rendu incapables de soutenir le visage de vôtre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces , qui nous sont venus âtaquer sous la conduite d'Eumolpe , & à vos Amazones avec leur Reine Hippolite. Car quoy que nous nous exercions tout nuds , nous n'alons pas tout nuds à la guerre , & passons de ces exercices , à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy , & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras , si tu y demeures plus long tems , & je te montreray tout nôtre apareil de guerre avec nôtre Cavalerie , qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu , pour ne point dire barbare & ridicule , d'aler armé en tems de paix ; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous , qui estes toujours errans & vagabons , exposez aux courses & aux embûches de vos ennemis , & qui n'estes pas seulement en seureté parmy vos Citoyens , comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain ses forces , au lieu de les employer à la guerre ?

SOLON. Le corps n'est pas comme un vaisseau sujet à tarir ; au contraire , ses forces s'augmentent
parle

par le travail, & lors qu'il est exercé, il en devient plus robuste, car il languit dans l'oïveté, comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez; mais je voudrois pour le moins, que ces exercices fussent des images de la guerre, & qu'on se batît tout de bon l'épée à la main, au lieu de s'amuser à donner le croc-en-jambe à son compagnon.

SOLON. Il seroit trop cruel de se tuer, seulement pour l'exercice, & de priver l'Etat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons services dans l'occasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur, je ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en présence de ses citoyens, & de recevoir des loüanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penses-tu que ces acclamations excitent le courage de la jeunesse, & alument dans leur cœur le desir d'honneur & de gloire? Que ne feront point pour la défense de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier? D'ailleurs, à se montrer ainsi nud aux yeux des autres, on en a plus de soin d'entretenir sa force & sa vigueur. Que dirois-tu, si tu voyois jouter publiquement des * coqs & des caïlles, avec ^{* Coqs} ordre aux jeunes gens de s'y trouver, pour redoubler ^{contre} leur courage par la veüe de ces petits animaux, qui ^{coqs, &} combattent pour la gloire jusques au dernier soupir; ^{caïlles} ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple bel- ^{contre} liqueux, courir après une balle, qu'on jete au milieu ^{caïlles.} de l'Amphithéâtre, ou se partager en deux bandes dans un lieu qui est enfermé d'eau, & s'entrepousser jusqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon soit enfoncé ou recogné jusques-là? Mais tu seras bien plus étonné, lors que tu verras fouëter les jeunes garçons jusqu'au sang sur l'autel de Diane, en la présence de leurs Peres & de leurs Meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur; afin que s'ils venoient jamais

à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fit rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de fouët pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statues publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il fouëter comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu; ou s'il a introduit ces coutumes en un âge qui le métoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il estoit déjà vieux, lors qu'il les a établies. Car ce ne fut qu'après avoir demeuré long-tems en Crète, pour apprendre celles de Minos, qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coutumes estoient bonnes, que ne les as tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pays.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empêcher d'en avoir; & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone, je t'assure que j'en riray tout mon faoul, & que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislatteur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'ellebore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là dessus. Mais après t'avoir appris nos coutumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est tems de te demander les tiennes, & comment vous instituez la jeunesse?

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne; mais il faudroit plus de tems pour t'entretenir de ces choses; & j'ay besoin même de quelque loisir pour m'y preparer. Remétons la partie à demain, puis qu'aussi bien il est déjà tard.

DU DEUIL.

Il se moque des extravagances qu'on fait dans le Deuil, plutôt par coûtume qu'au-trement.

QU'IL y a de plaisir à considerer ce que les hommes font & disent dans le Deuil. Car ils trouvent toujours ce qui leur est arrivé insupportable tant à eux qu'à ceux qui pleurent; & ceux qui les consolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils flatent quelquefois leur passion, pour les contenter & gagner creance sur leur esprit. Mais voyons un peu ce que disent ceux qui s'affigent, après avoir exposé leur opinion touchant les morts; car cola fait partie de la Comedie. Le peuple abusé par les Poëtes, & particulierement par Hesiodé & Homere, s'est persuadé qu'il y avoit là bas un lieu souterrain, fort profond & tenebreux, quoy qu'il pense bien sçavoir ce qui s'y passe, où les morts sont retenus par des liens éternels & invisibles, sans que personne en ait jamais pû sortir, que quelques-uns, dans toute l'étendue des siècles, encore a-ce esté par une grace particuliere, & pour des raisons tres-importantes. Car tout le pàys est environné de grands fleuves, dont le nom même fait horreur. Le Styx, * *Flou-
reur, feu,
plaintes,
&c.* le Flégéon, le Cocyte, sans parler d'Acheron, qui est un grand marais tout à l'entrée, qui exhale une vapeur si grossiere, que les ames mêmes des oiseaux ne sçauroient voler par dessus. On trouve d'abord à la descente, une porte de diamant gardée par Eaque, le cousin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbère, qui est un chien à trois têtes, qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au delà du marais est un grand pré d'Assodéle, à travers lequel passe le fleuve d'oubly, qui est le mortel ennemy de la memoire, si l'on en veut

croire ceux qui en sont revenus, quoy qu'il soit assez étrange, comme ils ont pû s'en souvenir, après en avoir beu, & conter toutes ces choses, qu'on ne sçait que par leur raport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine; l'une fille de Ceres, qui a esté enlevée, & emmenée là par force; & l'autre frere de Jupiter, qui a eu cet Empire pour son partage; & se nomme Pluton, qui signifie Richesse, à cause qu'il est riche en morts, comme m'a dit un homme qui le pensoit bien sçavoir. Il a pour ministres les Peines, les Terreurs & les Furies, sans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candios qui rendent la Justice très-sévérement. Pour Mercure, il n'est là que comme un oiseau de passage. Les gens de bien sont envoyez aux Champs Elisées, qui est un lieu de delices; & les méchans, en des cachots éternels; où ils sont gênés & tourmentez; les uns dans le feu, les autres sur des gibets ou sur des roües. Celuy-cy pour son supplice, traîne un rocher, ou puise de l'eau dans une cruche percée; cét autre est rongé d'un Vautour, ou meurt de soif, sans pouvoir se defalterer, quoy qu'il soit dans l'eau jusqu'au col. Le reste qui n'a fait ni bien ni mal, se promène dans le pré que j'ay dit, où il est nourry des viandes qu'on porte aux morts, & des effusions que l'on fait sur leurs sepulcres; quoy qu'après tout, ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pòvres gens qui n'ont ni parens, ni amis courent fortune là-bas de mourir de faim, parce que personne ne les assiste. Ces choses & autres semblables, ont tellement pris creance parmy le peuple, qu'on met une piece d'argent * en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; sans considerer si c'est une monnoye qui ait cours dans le pàys; joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renvoyer icy. Après cette ceremonie, on lave le corps du défunt; comme s'il n'y avoit point d'eau là-bas, ou qu'il deût assister

* Obole,
qui est un
carolus.

affister à quelque festin en arrivant ; Car outre cela on le parfume , on le couronne de fleurs , on l'habille de ses plus beaux habits , soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin , ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets , de larmes & de sanglots , pour répondre à un maître de ceremonie qui preside à l'action , & qui raporte d'un ton lugubre , les anciennes calamitez , pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie. Les uns donc s'arrachent les cheveux , les autres se frapent l'estomac , ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits , & qui mément de la poussiere sur leurs têtes , ou qui se couchent par terre , & se heurtent contre les murailles ; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande ; Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent , il est placé en quelque lieu éminent , lavé , nétoyé , parfumé & couronné , comme s'il vouloit aler en compagnie. En-suite, son Pere ou sa Mere s'il en a , sortent de la troupe & le viennent embrasser , avec des lamentations si ridicules , que cela seroit capable de le faire crever de rire , s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront , par exemple , d'une voix dolente & d'un ton lugubre ; Ha ! mon cher fils , pourquoy es-tu mort ? c'estoit à moy d'aler le premier ; Tu as esté bien pris sur le vert , & cueilly en la fleur de ton âge ; sans avoir goûté des plaisirs du monde , & des douceurs du mariage , & sans avoir laissé des enfans qui te ressemblent. On ne te verra plus jouïer avec tes petits camarades , ni boire & manger avec eux ; c'est ainsi qu'il parle , & comme si l'on avoit besoin de vivres là-bas , & qu'on deût mourir de faim , faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens , égorgent leurs chevaux & leurs esclaves , pour les aler servir en l'autre monde ; & brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus précieux , comme si cela leur devoit estre fort utile. Cependant , tout ce que ces gens-là disent , ce n'est , ni pour les morts , qui ne les sçauoient entendre , quand ils crie-

roient dix fois plus-haut ; ni pour eux-mêmes ; car il suffiroit de parler tout bas, ou de le penser sans le dire, si bien qu'il ne reste, sinon que ce soit par coûtume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye sans amitié, & sans sentiment pour leurs proches. Car du reste, ils ne sçavent ni où le défunt est alé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort. Au contraire, tous bien considéré, ils trouveroient peut-estre qu'il luy estoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire. Qu'avez-vous tant à pleurer, pòvres gens, & à vous tourmenter pour moy qui suis plus-heureux que vous ? Voudriez-vous que j'eusse vécu jusqu'à un âge décrépit, pour estre à charge à mes amis & à ma famille, & en risée aux autres, après avoir perdu tous les sens, & souffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrétez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire ; Mais n'est-il pas plus avantageux de n'avoir plus besoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier ; Ha ! mon fils, Tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie ! Tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaud, de soif ni de faim ! Tu n'aprehenderas plus les menaces d'un Tyran, ni les embûches d'un ennemy ! Tu ne seras plus tyrannisé des passions, ni travaillé des débauches de la jeunesse, & ne craindras plus les douleurs ni les tourmens de la vieillesse ! Ces plaintes, à vôtre avis, ne seroient-elles pas plus justes, & moins ridicules ? Il pourroit encore ajoûter ; Est-ce que les tenebres où je suis vous font peur, & que vous aprehendez que je ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulcre ? * Mais un mort n'a rien à craindre, puisqu'il ne sçanroit plus mourir ; & mes yeux pourris ou brûlez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand je serois miserable, à quoy me serviroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnés contre l'estomac, à la cadence des instrumens, & cette tombe couronnée, & ces effusions & ces lamentations de femmes ? Croyez-vous que ce vin que vous répandez, descende jusqu'aux enfers, & soit encore bon

* On,
trouvé
dedans.

bon à boire en l'autre monde? Car pour les bestes que vous brûlez en sacrifice, une partie s'en va en fumée, & le reste n'est que cendres, qui seroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-tems qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empêche. Si le mort reffuscitoit à vôtre avis, n'auroit-il pas plus de raison de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils disent? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui sont semblables par tout; mais les sepultures sont différentes, selon les diverses nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les enbaument ou les mangent. J'ay assisté à des festins en Egypte, où l'on les place au bout de la table; & quelque fois un homme par nécessité, preste la carcasse * de son Pere ou de sa ^{* Quelc.} Mere, pour servir à cét usage. Pour les monumens, ^{se corps} les colonnes, les inscriptions, & les pyramides, y ^{seché.} a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule? Il y en a qui celebrent des jeux à la memoire du défunt, & qui font des oraisons funebres sur son sepulcre, comme si cela luy devoit servir là bas de certificat & d'attestation de vie & mœurs. Après tout cela, on traite l'assemblée, où les amis vous consolent & vous convient à manger. Jusques à quand, disent-ils, voulez-vous pleurer un mort? Vous ne le appellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour desesperer vos amis, & laisser vos enfans orfelins? Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vôtre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre après beaucoup de resistauce, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. Voilà une partie des choses qu'on fait dans le deuil, & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaise coûtume, que par une fausse opinion que la mort est mal.

L'ORATEUR RIDI- CULE.

C'est proprement une Satyre contre quelque particulier qui l'avoit offensé, qu'il traite de ridicule, prenant le contrepied de la véritable Eloquence pour décrire la sienne.

JE te louë, mon fils, d'avoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus divin, que de sçavoir gouverner les hommes, les regir par le discours, & se faire obeïr sans garde ni sentinële? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de tems & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entreprise: au contraire, il faut réveiller tes forces, pour vaincre les difficultez qui se presentent; & considerer combien de gens se sont rendus illustres par là, qui n'estoient rien auparavant. D'ailleurs, je ne te conduiray pas par un chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agréables valons; où tu trouveras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promesses sont grandes, mais veritables, car si Hésiode pour avoir mâché quelques feuilles de laurier sur la montagne d'Hélicon, de simple berger, devint grand Poëte, pourquoy l'Eloquence coûtera-t-elle plus à aquerir? veu qu'elle le cede beaucoup à la Poësie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majesté de l'expression. Il faut que je te conte à ce propos, ce qui arriva à Alexandre, lors qu'après la journée d'Arbelles, il se vit maître de l'Asie. Car comme il vouloit établir des Courriers par tout pour envoyer ses ordres plus promptement; & estre averty plutôt de ce qui se passoit dans son Empire; un marchand Fénicien luy proposa de percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perse en Egypte, qui estoit fort long, & où l'on ne pouvoit aler qu'avec beaucoup
de

* Ou, tra-
verser.

de tems & de peine, à cause des grands détours qu'il falloit prendre. Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord, qui ne le sont pas en effet, Alexandre ne goûta pas-cét avis, quoy qu'il fût pressé de donner ordre aux affaires de l'Égypte; mais l'expérience a fait voir depuis qu'il estoit tres-bon. Ne rejéte donc pas le mien, & sage aux dépens d'Alexandre, croy que je te puis faire traverser sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de tems grand Orateur. Mais je te veus décrire premierement le pàys où tu dois aler, & t'en dresser la figure. l'Eloquence habite sur une haute montagne, dans une pompe & une majesté extraordinaire; car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puissance & les richesses, sans parler des loüanges & des applaudissemens, qui l'entourent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui se jouient autour du Nil, si jamais tu l'as veu comme on le peint monté sur un crocodile ou sur un cheval marin. Imagine-toy que tu es l'un des courtisans de cette Belle, ou plutôt l'un de ses galans qui la recherche en mariage, pour jouïr de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu aprocheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veüe du rocher de Aorne; car elle est teinte tout autour de roches affreuses. Mais enfin, après avoir bien tournoyé, tu trouveras deux chemins, l'un qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant desert, & tout couvert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si mal-heurenx que de prendre le premier, pour n'avoir découvert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car je croyois le Poëte, qui dit, Que les biens proviennent des maux, & que les roses se cueillent sur des épines; mais j'ay trouvé au contraire, que plusieurs

plusieurs ont aquis beaucoup d'estime & de reputation, sans jamais avoir travaillé; & qu'ils triomfent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour avoir sçeu bien choisir d'abord. Je sçay bien que du commencement tu ne sçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de resolution pour quitter la trace des anciens, & estant charmé d'autre côté, par l'invention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, un homme fort & robuste, mais d'une mine grave & severe, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demostène, & te dira que si tu le quittes, tu tomberas dans des abîmes & des precipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont mâles & nerveuses, & où tous les pas sont marquez; & tu diras que tu ne peux réussir autrement, ni arriver où tu pretens, qu'après beaucoup de tems & de peine; ce qui te desesperera d'abord, car il ne parlera que de lustres & d'Olympiades, & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux rêveur avec sa mine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes; sans considerer que cela estoit bon sous le regne de Philippe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous jouïssons maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs tems. Si tu me veus croire, tu quitteras ce bon-homme & son chemin raboteux, par où tu n'arriverois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a decouvert depuis peu, qui est plus aisé & plus batu. Tu trouveras à l'entrée un homme de bonne mine, vêtu à la mode, avec une contenance lascive, & un port effeminé, qui te conviera à le suivre, en se gratant la tête du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheveux. Pren garde de ne le pas rebuter, car c'est un tresor qui s'offre à toy, & le favory d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je, il n'aura pas plutôt

plutôt ouvert sa bouche de roses, que tu seras charmé de la douceur de son Eloquence, & jureras qu'il n'a esté nourry que de Nectar & d'Ambrosie. Si tu le suis, tu deviendras en moins de rien tres-celebre, & comme luy, tu regneras dans les assemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajouter foy à ses preceptes; mais il vaut mieux les entendre de sa bouche, de peur que je ne les puisse rapporter si bien que luy. Il te dira d'abord avec un souris, en passant la main sur ton front, & radoucissant sa voix, Est-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a envoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il envoya autre-fois Céréfon vers le plus grand des Filosofes; * ou si vous y avez * *Secraria* esté conduit par la foule & porté sur l'aîle de la Renommée. Mais quoy qu'il en soit, je vous feray voir que j'ay le même avantage sur les autres, que la trompète a sur la flûte, & la cigale sur les abeilles; car il parle de soy avec grande modestie. Pour devenir donc Orateur, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à suivre mes pas, & à faire ce que je vous diray. Premièrement, je me moque du sçavoir & de l'étude; l'Eloquence est quelque chose au delà, & il n'est pas si nécessaire d'estre sçavant que d'estre hardy, & bânir cette sôte pudeur qui donne mauvaise opinion de soy. En un mot, pour estre bon Avocat, aussi bien que bon Courtisan, il faut estre un peu effronté, & se souvenir que la resolution n'est guere plus nécessaire à la Guerre qu'au barreau. Car pourveu que vous parliez d'un ton de commandement, & que vous ayez la démarche fière, l'habit magnifique, la suite de même, il faut croire que tout ira bien. Après avoir eu soin de son habit & de sa mine, il faut toujours tenir à la main un livre, comme si l'on étudioit quelque chose, quoy qu'on ne fasse rien moins que cela; Avoir à commandement de beaux mots, & des frases à la mode, pour se faire admirer: En faire même de nouvelles; sans se soucier de celui, qui dit à l'Empereur qu'il n'avoit pas droit de faire un mot. Que si on les rebûte, ou quelqu'autre chose semblable

blable que vous voudrez introduire, ne manque pas d'avoir tout prêt le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriser, quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste, ne vous amusez point à l'Eloquence froide & surannée de Platon, d'Isocrate & de Demosthène, mais ayez toujours devant les yeux celle des modernes, qui est plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne soyez point en peine de traiter vôtre sujet, mais parlez indifferemment de tout, sans avoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout ne manquez pas dans Atènes d'alleguer les coûtumes des Indes ou d'Egbatane; car c'est le moyen de se faire admirer. * Ayez toujours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaînez l'Hellespont, obscurcissez le Soleil des flèches des Perses, tarissez les fleuves de leur multitude, poursuivez Xerxés, soutenez Leonidas, fidez les caracteres sanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artemise & de Platées. Enchassez par tout ces beaux mots & ces belles frases dont j'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque serment ou quelque exclamation. Répétez souvent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frapez-vous sur la cuisse, carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez vous la tête & aux autres à force de crier. Que si l'on vous fisle, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabroüez les auditeurs, & arrêtez ceux qui voudront sortir. Reprenez toujours les choses des leur origine, & remontez, s'il se peut, jusqu'à la guerre de Tröye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apercevront vos défauts, & ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie, & vous aurez toujours l'approbation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merveilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne l'admiration, ou sert

* Choses
illustres
de l'His-
toire
Greque.

d'excuse ; au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé. C'est pourquoy je vous déconseille la meditation, tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou fassent quelqu'autre chose, pour avoir le tems de songer à ce que vous avez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir une cabale, qui rabille nos défauts & celebre nos avantages, & qui nous applaudisse à la fin, pour servir d'exemple aux autres, & nous acompagne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-même de celebrer vos louanges, & quand vous aurez harangué, raportez les plus beaux endroits de vôtre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuera le plus à vôtre gloire, c'est de n'estimer que soy-même ; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arrivez toujours le dernier dans une assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer ; & tandis que chacun est en atante, dites quelque chose qui fasse dresser l'oreille aux assistans, & perdre créance à celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas ; ni se lever qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il se faut toujours moquer de ce que les autres disent ; car il y a mille occasions de médire, pourveu que la calomnie soit delicate, & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la debiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on passe le tems dans les jeux & la débauche, en seignant toujours d'avoir quelque bonne fortune, & tâchant de se métre bien avec les Dames ; car cela sert à donner de la reputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses, vous réussirez parfaitement ; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reviendra. Car vous sçavez ce que j'estois, & ce que je suis devenu ; Comme je suis nai de bas lieu, & que j'eus bien de la peine à me faire valoir

d'abord par quelque agrément que j'avois, & ensuite par les bonnes graces d'une vieille dont la faim me faisoit trouver les caresses agréables, quoy qu'elle n'eût plus que quatre dents, encore estoient-elles ratachées avec des filets d'or. Cependant, j'aurois esté son héritier, sans un coquin de valet qui m'accusa d'avoir acheté du poison, pour m'en défaire plutôt. Elle me chassa donc honteusement, & me reduisit à faire le métier d'Avocat, par le moyen duquel je subsiste, en faisant semblant d'avoir cōnoissance avec les Juges, & trahissant mes parties. Car quoy que cela me fasse passer pour un méchant homme, cela sert toujours à me faire craindre, & empêche qu'on ne s'ose ataqer à moy. Du reste, bien que je ne remporte pas souvent la victoire, je ne laisse pas de couronner ma porte de festons pour entretenir ma réputation, & tromper ceux qui n'en sçavent rien. Voilà l'Eloquence que je vous propose, dont je suis un vivant exemple, comme estant parvenu par là. Ce sont-là à peu près les paroles que te dira ce galant-homme; & si tu le crois, tu reüssiras comme luy, sans avoir besoin pour subsister, de faire la cour aux vieilles; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & seras porté sur le char ailé de Platon; si bien qu'il te fierra mieux de parler de toy, qu'à luy de Jupiter. Mais pour moy, qui suis trop timide & trop retenu, je ne sçauois me rendre illustre par cette voye; & je te cederay cet honneur, aussi bien qu'à ton maître. Que dis-je, j'y renonce déjà, & je t'abandonne le prix de la course, pourveu que tu avoies, que ce n'est pas pour avoir esté plus vite que moy, que tu m'auras devancé; mais pour avoir pris le plus court chemin.

LE MENTEUR, OU L'INCREDULE.

D I A L O G U E

DE FILOCLÉS ET DE TYQUIADE.

Il se moque des contes que l'on fait des apparitions & des esprits, & accuse la Magie de fausseté & d'imposture.

TYQUIADE. **D**'Où vient, Filoclés, que la plupart des hommes aiment à mentir, & ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre; & triomfent, quand on les entretient de fornécés, ou qu'ils en content eux-mêmes?

FILOCLÉS. Quelques-uns le font pour le profit.

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-là, & j'accuse même ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Ulysse, ou pour faire quelque fortune; sans parler des mensonges louables qui se font pour tromper son ennemy. Mon étonnement est d'en voir, qui aiment le mensonge pour luy-même, & sans qu'il leur en revienne ni profit ni honneur.

FILOCLÉS. Y a-t-il des gens assez extravagans pour cela?

TYQUIADE. Plusieurs, & de tres-grands personages, qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper eux-mêmes; ce qui me donne de l'étonnement, mêlé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poètes, n'avons-nous pas des Historiens, comme Ctésias & Herodote, qui non contents d'abuser ceux de leur siècle, ont voulu consigner leurs Fables à la posterité? Mais je ne puis souffrir dans les Poètes mêmes, de voir que Saturne châtre son pere, que Prometée est ataché

* *Le Ciel.* en croix, que les Géans font la guerre aux Dieux ; * fans parler de la Tragedie des enfers, & des diverses metamorfoses de Jupiter, & une infinité d'autres semblables. Ajoutez à cela les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & autres pareilles réveries, pour faire peur aux petits enfans. Encore passe pour les Poëtes, & les anciens Historiens, qui n'avoient rien de meilleur à nous debiter ; Mais que dirois-tu de voir mentir des nations toutes entieres, comme les Candios lors qu'ils montrent le sepulcre de Jupiter, & les Aténiens quand ils disent qu'Ericton & leurs predecesseurs nâquirent de la terre, comme si c'estoient des chous, encore les faudroit-il semer ? Les Tébains sont encore plus extravagans, qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant ; ceux qui ne croient pas ces choses & autres semblables, passent pour impies, comme s'ils s'ataquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouvoir, tant le mensonge a trouvé de creance parmy les hommes. Pour moy, je le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus Auguste ; mais de voir des Filosofes qui travaillent à la recherche de la verité, se plaire à conter & à entendre des fables, comme si c'estoient des veritez infaillibles, c'est ce que je ne puis comprendre, & que je trouve tout à fait ridicule & insupportable. Car je viens tout presentement de chez Eucrate, où j'ay oüy dire tant de fadaïses, que j'ay esté contraint de sortir, parce que cela me faisoit mal au cœur.

FILOCLES. Tu m'étonnes ; car je l'ay toujours pris pour un homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentit en sa presence.

TYQUIADE. Si tu sçavois les sottises qu'il a dites, & comme il les a assurées, jusqu'à prendre ses enfans à témoin, tu perdrois bien la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, je le regardois entre deux yeux, comme s'il fût devenu fou ; & quelquefois je le prenois pour un imposteur, & m'étonnois qu'il

qu'il nous eût imposé si long-tems avec sa mine grave & sévère.

FILOCLES. Mais encore, que disoit-il ? car je voudrois bien sçavoir les impostures qu'il cachoit sous une si grande barbe ?

TYQUIADE. J'avois coûtume de l'aler voir de tems en tems, lors que j'estois de loisir ; & ayant appris qu'il estoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois quelque affaire, estoit chez luy, j'y suis allé pour les voir tous deux ; & en arrivant j'ay trouvé que mon amy n'y estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le Philosophe Péripatéticien Cleodème y estoit, avec le Stoicien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit seulavoir pénétré dans les secrets de son maître ; Tous chefs de secte, & autant de lumières de vertu & de doctrine, dont la présence seule devoit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les jambes ; & chacun se méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coûtume. Après l'avoir salué, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plutôt, sur ce que je ne faisois que d'apprendre son indisposition, Il me dit d'une voix assez basse, que je me misse sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui parloit avec grande action ; & comme je luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher à ses jambes, Cleodème poursuivant son discours ; En levant, dit-il, de la main gauche la dent d'une bête qui ait esté tuée de la sorte que je viens de dire ; & la liant dans la peau d'un lion nouvellement écorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apaisera aussi-tôt. Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune biche ; ce qui est plus probable à cause de la vitesse de cet animal, quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car sa graisse, jointe à son pié droit & aux poils de son menton, a de grandes vertus, pourveu qu'on sçache les

paroles qu'il faut dire ; mais cela ne sert de rien à la goutte. J'ay crû autre-fois comme vous, repartit Cleodème, que la biche estoit plus propre à cela que le lion ; mais un Afriquain me dit une raison qui me fit rendre ; c'est que les lions préntent les cerfs, qui est une marque qu'ils sont plus vîtes qu'eux, & la compagnie aplaudit à cette raison. Estes-vous si fous, leur dis-je, que de croire qu'on puisse guérir un mal, de paroles, si ce n'est un mal d'esprit, & que des remèdes si extravagans ayent esté destinez par la Nature qui est si sage, à la guérison des maladies ? Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance, bien que le Médecin * qui estoit présent, témoignât d'estre de mon avis pour se venger, à ce que je croy, de ce qu'ils condamnoient le sien, qui estoit de diminuer les forces du malade en luy ôtant le vin, & ne le nourrissant que d'herbages. En-suite, Cleodème me dit en souïrant ; Quoy Tyquiade ! tu ne crois pas que le remede que nous avons dit, puisse guerir la goutte ? Non, dis-je, quand on enfermeroit une douzaine de belétes dans la peau d'un lion, fut-ce celuy de Némée, veu que le lion même est tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne sçais donc pas, reprit Dinomaque, qu'on charme tous les jours la fièvre, qu'on enchante les serpens, & qu'on guerit les maladies avec des paroles que les vieilles sçavent. L'un est aussi incertain que l'autre, repliquay-je ; & jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit, je prendray cela pour des contes de vieille. Il semble à t'ouïr parler, ajoûta Dinomaque, que tu ne crois pas seulement qu'il y ait des Dieux, ou que tu doutes de leur puissance. Nullement, luy dis-je, il se peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne soit que fables. Pour moy, je révére leur pouvoir, & admire tous les jours les merveilles qu'ils operent dans la Nature, par le moyen des remedes qui sont destinez pour cela. Mais Esculape & ses descendans ne guerissoient pas les maladies avec la peau d'un lion &

les dents d'une beléte, ni en murmurant des paroles, mais en apliquant des remedes salutaires. Laissez-là cét incrédule, dit Ion, pour ouïr ce que j'ay veu en ma jeunesse. On vint dire un jour à mon pere, que son vigneron se mouroit de la morsure d'une vipere; & là dessus on vit entrer ses camarades qui le portoient à demy-mort sur un petit liét, ayant le corps tout enflé & tout livide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cét estat, un de ses amis qui estoit present; Ne crain rien, dit-il, je te vay querir un Caldéen qui le guerira. Pour le faire court, le Caldéen vint, qui le guerit, avec des paroles, en pendant à son pié une pierre tirée du sepulcre d'une vierge. Aussitôt le malade chargea son petit liét sur ses épaules, & s'en retourna travailler à la vigne, où il avoit esté mordu. Pour comble de merveilles, ce Magicien alant le matin à la campagne, fit un grand cerne qu'il purifia avec une torche & du soufre, puis faisant trois tours, & prononçant sept noms d'un vieux livre, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la reserve d'un vieux dragon, qui ne se pouvoit presque plus traîner de vieillesse, ce qui l'empéchoit d'obéir. Alors le Magicien en colere commanda au plus jeune de l'aler querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous arrivez, il ne fit que souffler dessus, & les consuma en un instant; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy répondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par dessous les bras, ou s'il s'apuyoit sur un bâton, parce qu'il ne se pouvoit plus soutenir. Tu te moques, reprit Cleodème, & j'ay esté quelque tems comme toy que je ne voulois rien croire, jusqu'à ce que je vis ce Magicien du Septentrion, voler & marcher sur leseaux, ou bien à travers le feu, avec des Garbatines, qui est la chausure du pays. * Je ne parle point de chasser les démons, ressusiter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais je vous diray ce que je luy ay veu faire à Glaucias. Ce jeune

* Peaux
de bestes
nouvelles-
ment
écorchées.

homme après la mort de son pere , devint extrêmement amoureux de Chrysis, la fille de Déménet ; & comme il estoit mon disciple ; il me découvrit sa passion. J'en fus bien fâché, car il étudioit fort bien ; & à l'âge de dix-huit ans sçavoit une grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que je ne le pouvois détourner de cét amour , je luy amenay ce Magicien , à qui je donnay cent francs pour faire quelques sacrifices , & luy en promis quatre fois autant ; si Glaucias pouvoit jouir de sa maîtresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le tems le plus propre pour cela, il fit une fosse sur le minuit, dans le logis de Glaucias, où après avoir prononcé quelques paroles, aparut premièrement le pere , qui estoit mort, il y avoit sept mois, & qui se mit fort en colère contre son fils : mais à la fin il se rendit à sa passion. En-suite, vint Proserpine qui ménoit Cerbère en lesse : puis la Lune, qui est un monstre à plusieurs formes, & qui n'est jamais en même estat. Après cela le Magicien fit un petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'envole aussi-tôt ; & au bout de quelque tems on ouït Chrysis fraper à la porte, vaincüe par la violence de son amour ; & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias, & demeura avec luy jusques au jour. Alors tous les fantômes disparurent, & elle se retira. Si tu avois veu cela, ajouta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray ; luy dis-je, que je le croirois, si je l'avois veu ; mais jusques-là vous me permettez d'en douter ; outre que je cõnois Chrysis pour une Courtisane assez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose, sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre, ni remonter Proserpine ; car elle acourt au son de l'argent, comme les démons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais je m'étonne qu'avec un si beau secret, ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde, sans avoir besoin de chercher sa vie. Tu es insupportable, dit Ion, de ne vouloir rien croire ;

mais

mais que répondrois-tu à ceux qui chassent les diables, & qui guerissent les démoniaques avec des paroles? Tout le monde conoît ce Syrien de la Palestine, qui pour de l'argent délivre les lunatiques & les possédez. Car tandis qu'ils sont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy répond en Grec ou en autre langue, sans que le patient remüe les lèvres, tant que le démon est contraint de sortir par la force de ses conjurations & de ses menaces, & j'en ay veu sortir un qui estoit tout noir & enfumé. Je ne m'étonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choses, veu que tu aperçois les idées, * qui sont d'une nature bien plus spirituële & plus invisible. Comme s'il estoit seul qui eût veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontrât pas à toute heure de jour & de nuit. J'en ay veu cent fois en ma vie, & du commencement j'en avois peur; mais maintenant, j'y suis tout acoûtumé; Sur tout, depuis qu'un Arabe m'a donné un anneau du fer d'une croix, & qu'il m'a appris une oraison où il entre plusieurs noms, mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reste. Je n'ay garde de démentir, luy dis-je, un si venerable vieillard, & particulièrement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaît. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, comme une de mes statües s'aparoît à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je? Cette belle répondit-il, qui est de la main de Démétrius: & qu'on voit sous le porche en entrant. Est-ce le Discobole, luy repartis-je, qui se panche pour jéter le palay, & se tourne un peu vers celuy qui le porte, pour le prendre de sa main, tandis que l'autre se baisse pour le luy donner, & semble n'atandre pour se redresser, sinon que son compagnon l'ait jété? Celuy-la est un chef-d'œuvre de Myron, dit-il, & ce n'est pas celuy dont je veus parler, ni cét autre de Polyclète avec ses tresses entortillées, ni pas un de ceux de la main droite, où sont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas veu

* Il raille
les Platoniciens.

une statue près de la fontaine, où les veines paroissent comme sur un corps véritable? Elle est chauve, à demi-nüe, avec un gros ventre & quelques poils de barbe qui semblent agitez du vent. Je croy que c'est la statue de Pelicus Général des Corinthiens. Oüi, dis-je, je la connois, elle est à la main droite de Saturne, & a des bandelètes, des guirlandes seiches sur la tête, & l'estomac couvert de lames d'or. C'est moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'avoir guéry d'une fièvre, qui me tourmenta l'espace de trois jours. Comment, luy dis-je, ce Général des Corinthiens estoit aussi Medecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne se jete sur toy; ou qu'il ne t'envoye quelque maladie; car puis qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'estre favorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouvoir; mais que fait-il encore la nuit par la maison? Il se leve, dit-il, de dessus son pié d'estal, & court par tout, sans faire tort à personne, pourveu qu'on le laisse passer. Il chante même quelquefois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-estre, luy dis-je, que ce n'est pas la statue du General des Corinthiens, mais celle du neveu de Dedale,* qui couroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit aussi d'airain. Si celuy-cy estoit de bois, aussi bien qu'il est de cuivre, je croirois que ce fût quelque machine de son oncle qui se remuât par ressorts. Pren garde, répondit Eucrate, qu'il ne se ressent de cette raillerie, comme il fit contre un de mes palefreniers qui luy avoit fait un vol. On avoit coûtume de luy faire quelque offrande à toutes les nouvelles Lunes, & il y avoit à ses piez plusieurs pieces de monnoye, & quelques-unes d'argent attachées sur sa cuisse avec de la cire; outre des lames de même métal, qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il avoit guéris de la fièvre. Ce coquin ala dérober tout cela la nuit, comme la statue çouroit par la maison; mais au retour, ayant découvert le larcin, elle l'étourdit de sorte, qu'il ne pût sortir du porche toute la nuit, non plus

* Tale,
Inten-
dant de
Adinos,
qui faisoit
la revue
du pãys
avec des
tables
d'airain.

plus que d'un labyrinthe, & il y fut trouvé encore au point du jour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien fouéter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & battu toutes les nuits, jusques-là qu'il nous montrait le matin les marques des coups qu'il avoit receus; si bien qu'il ne vécut pas long-tems après. Va te moquer maintenant, & dire que je suis un réveur. Tant que cette statue sera d'airain, luy dis-je, & l'ouvrage de Démétrius, je ne la craindray point, parce que je ne craindrois pas l'Ouvrier, ni même l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole; j'ay, dit-il, chez moy une petite statue d'airain d'Hipocrate, de la hauteur d'environ une coudée, qui court aussi toute la nuit, si-tôt que la lampe est éteinte, & renverse toutes mes bouïetes, brouille toutes mes drogues, * & ouvre le portes avec grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coûtume. Quoy! dis je, Hipocrate veut maintenant qu'on luy sacrifie? il n'estoit pas si glorieux de son vivant. Il se devoit bien contenter, à mon avis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere effusion. Ecoute, incredule, reprit Eucrate, une chose qui m'est arrivée dequis cinq ans, & que je prouveray par de bons témoins. Comme j'estois aux champs pendant la vendange, & que je me promenois seul en un bois sur le midy dans une profonde réverie, j'entendis prémierement japer des chiens, & crû que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit de coûtume. Mais quelque tems après, j'ouïs la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre; & vis venir à moy un spectre de la hauteur des Cédres, avec une torche en une main, & une épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'estoit une femme coëffée de serpens, comme on peint Méduse, dont les uns estoient entortillez autour de son cou en forme de carquans, & les autres estoient épars sur ses épaules; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme un dragon.

Enfin,

* Les Medecins alors faisoient les remedes eux-mêmes.

Enfin, c'estoit le plus éfroyable monstre qu'on vit jamais, & tout le poil me dresse encore du souvenir; & là dessus il nous montra celui de ses bras tout hérissé. Cependant, les autres demeuroient transis de peur, & je riois en moy-même de voir des Philosophes s'épouvanter de chimères, & ne différer en rien des enfans que de la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole, De quelle taille, dit-il, estoient les chiens, puisque le Veneur estoit si grand? Plus grans que des Eléfans, répondit Eucrate; mais noirs, sales, velus, & tout hériffés. Ce spectacle m'arrêta tout court, ajouta-t-il; mais comme j'eus retourné en dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donné, le fantôme disparut, & s'abîma dans les enfers, après avoir frapé la terre du pié. Je m'approchay tout curieux, pour regarder par cette ouverture; & m'apuyant contre un arbre de peur de tomber, je découvris clairement l'Acheron, le Flégeton & le Cerbère, & reconnus quelques-uns d'entre les morts, & mon Pere même, en l'estat où nous l'avions ensevely. Que faisoient-ils là bas, dit Ion? Ils estoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans un pré d'Assodéle. Qu'après cela, ajoute l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne t'en point mentir, dit Eucrate; mais je crû reconoître Socrate à sa tête chauve & à son gros ventre. L'abîme en suite se referma; & lors que mes gens qui estoient alez en vendange, arriverent, il ne l'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas vray, Pyrrhias, dit-il à l'un de ses gens? Oüi par les Dieux, répondit-il; & j'ouïs encore l'aboy d'un chien, & entrevis la lumiere d'une torche. Je me pris à rire de voir que le valet ajoutoit encore du sien au mensonge de son maître. Cette vision ne m'étonne point, dit Cleodème; car l'autre jour que j'avois une fièvre ardente, & qu'on m'eût laissé seul par l'ordre du Medecin, pour voir si je pourrois reposer, estant aussi éveillé que je suis, ils'aparut à moy un beau
jeune-

jeune-homme vêtu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où je vis ces celebres criminels des Fables, avec les Parques, les Furies, & Pluton luy-même qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui devoient mourir. Là dessus, mon guide s'avança, & me presenta à luy; mais il le rabroua, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener, mais un de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout joyeux, ayant recouvré la santé; & mon voisin mourut aussitôt, comme je le predis à ceux qui me vindrent voir. Je ne trouve pas cela étrange, reprit le Medecin qui estoit present; car j'ay veu un homme qui avoit esté mort vingt jours, & l'ay traité devant & après sa resurrection. Mais comment, luy dis-je, ne s'estoit-il point corrompu pendant tout cetems-là, si ce n'estoit quelque Epimenide? Sur ces entrefaites arriverent les fils d'Eucrate qui revenoient des exercices, & s'affirent sur le liêt de leur Pere, après qu'on m'eut donné un siege. Alors ce bon-homme, comme si cela l'eût fait souvenir de quelque chose; Je te jure, dit-il, par l'amour que je porte à ces enfans, que je ne te diray rien que de veritable. Tout le monde sçait combien j'ay aimé leur Mere, & je l'ay témoigné à sa mort. Car je brûlay sur son bûcher ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais sept jours après, comme j'estois en ce même liêt, où me voilà, & que je lisois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame, pour me consoler de sa perte, elle s'aparut à moy, & s'affit où est cét enfant, montrant le plus jeune de ses fils, ce qui le fit tressaillir; car il pâlissoit déjà à ce recit. Mais son Pere continuant, Je commençay, dit-il, à pleurer lors que je la vis, & à l'embrasser; mais elle me consola, & me dit que parmy tant de témoignages que je luy avois rendus de mon affection, elle avoit trouvé à dire que j'eusse manqué à brûler avec elle un de ses patins qui estoit doré. A ces mots, un petit chien qui estoit sous mon liêt aboya, & elle disparut; mais je fis rechercher ce patin, qui fut trouvé

fous un cõfre, & le fis brûler. Hé bien, incredule; me dit-il, ne croiras-tu point des choses toutes publiques? Non, dis-je, je meriterois d'estre fessé de ce patin, si j'en doutois tant soit peu. Sur ces entrefaites arriva un Philosophe Pythagoricien aux cheveux longs, qu'on surnommoit le Divin, à cause de son éminent sçavoir, qui le faisoit renommer par tout; ce qui me réjouit, croyant que c'estoit un Dieu qui acouroit à ma défense & à celle de la verité, & que son autorité fermeroit la bouche à l'imposture. Cleodème donc lui ayant fait place auprès de lui, il demanda au malade des nouvèles de sa santé, & luy témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que je n'interrompe point, dit-il, võtre entretien; car j'ay bien oüy en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ni qu'il revienne des esprits. A ces mots, je baissay la veüe de honte: & le Pythagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle, je ne le condamne point. Il entend parler de tout, repart Dinomaque. Quoy, dit-il, en me regardant de travers, tu nies des choses toutes visibles; & que tout le monde sçait? Je ne trouve pas étrange, luy dis-je, que ceux qui les sçavent & qui les voyent, y ajoutent foy; mais pour moy qui ne voy rien, il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas jamais à Corinthe, reprit le Pythagoricien, demande le logis d'Ebatide, qui est près du Cranée; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le démon que je chassay. Dy-nous ce que c'est, interrompit Eucrate. Ce logis, poursuivit-il, estoit abandonné, à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient; de sorte qu'ils'en aloit tout en rüine, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouvèles je pris quelques livres Egyptiens, dont j'ay grand nombre qui traitent de ces choses, & y alay sur le minuit, quoy que mon hôte

hôte fit tout ce qu'il pût pour m'en détourner. J'y entray seul avec une lampe à la main, que je pendis dans un grand vestibule, puis je me couchay auprès, & m'amusay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en plusieurs formes toutes hideuses, pour tâcher à m'épouvanter. Mais je n'eus pas plutôt achevé de lire une conjuration éfroyable, qui estoit dans mon livre, qu'il s'ala cacher en un coin, où je le suivis, & le vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouver mort, j'alay dire au maître du logis qu'il pouvoit maintenant y aler demeurer sans crainte; & le prenant par la main, je l'y menay sur l'heure, suivy d'une grande foule de peuple; & ayant fait creuser à l'endroit que je montray, on trouva une carcasse de mort que je fis enterrer ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Après que le Philosofe eut achevé ce recit, il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condannât mon opiniâtreté, si je n'ajouôis foy à un personnage si vénérable, & d'une si profonde doctrine. Mais sans craindre ni sa mine ni sa réputation; Qu'est cecy, dis-je, Arignote, je pensois avoir trouvé un trésor, comme dit le Proverbe, & ce ne sont que des charbons? Tu trahis ainsi la verité, dont je te prenois pour le défenseur. Je ne sçay pas qui tu croiras, répondit-il, puis que tu ne crois pas ceux-cy, non plus que moy. Je croyay Democrite, luy dis-je, qui s'estant renfermé dans un sepulcre, * qui estoit hors de la ville, pour

* C'e-
stient
des lieux
où l'on
pouvoit
demeurer.

estre moins interrompu dans ses études, quelques jeunes gens vindrent la nuit sauter & dancer autour de luy, après s'estre déguisez en fantômes, pour luy faire peur. Mais sans lever seulement les yeux de dessus son livre, tant il estoit bien persuadé que tout cela n'estoit que chimere: Ne cesserez-vous point, dit-il, de faire les fous? Il en estoit un luy-même, dit Eucrate, s'il estoit de ton opinion; mais je te veus dire encore une chose à laquelle peut estre tu te rendras; car j'en suis témoin oculaire. Comme on m'eut envoyé jeune étudier en Egypte, il me prit envie

envie de voir les ratetez du päys, & entr'autres la statue de Memnon, qui fait du bruit au lever du Soleil. J'y alay donc, & n'ouïs pas seulement quelque son comme les autres; mais elle me prononça un Oracle, que je rapporterai, si je ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'avois avec moy un scribe de Memfis, qui avoit demeuré dans une grôte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Déesse Isis luy avoit appris tous ses mysteres; de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Panerate mon precepteur, dit le Pythagoricien, qui est un grand homme camus, vêtu de lin, qui a les jambes grêles, les lèvres grosses, la tête rase, & parle bon Grec. Luy-même, reprit Eucrate, & je ne le connoissois pas d'abord; mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & aprivoisoit des bestes farouches, je reconnus que c'estoit un homme divin, & tâchay de gagner ses bonnes graces, pour apprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memfis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions arrivez à l'hôtellerie, il coeffoit un bâton ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & après avoir prononcé dessus quelques paroles; on voyoit trôter ce bâton par le logis, & faire tout ce qu'il falloit; & quand c'estoit fait, il luy rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, je me cachay en un coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & je l'ouïs prononcer un mot à trois syllabes, que je retins; & si-tôt qu'il fut sorty, je le prononçay sur un pilon qui fut aussitôt animé, & commença à tirer de l'eau dont j'avois besoin. Mais comme il en eut apporté un seau, & que je luy eus commandé de s'arrêter, il n'en voulut rien faire, & se mit toujours à en tirer jusques à ce qu'irrité de sa desobeïssance, & craignant qu'il ne nous noyât, je le coupay en deux d'un coup de coignée; mais chaque piece commença à puiser séparément;

ment; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriva qui défit l'enchantement, & puis après disparut. Sçais-tu encore ce mot, qui pût faire un si grand miracle, interrompit Dinomaque? Oui, dit Eucrate; mais si le fantôme se métoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maison; car je ne le pourrois faire cesser. N'avez-vous point de honte, leur dis-je, à vôtre âge, & dans l'estime où vous estes, de venir conter ces fadaïses, quand ce ne seroit que pour le respect de ces jeunes gens dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition toute leur vie. Je voudrois bien sçavoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Profeties; car j'ay un anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, je me contenteray de rapporter ce que j'ay veu & ouï, à Mâles, à Pergame, & à Patare? Comme je revins d'Egypte, ayant appris la renommée de l'Oracle d'Amfiloque, qui répondoit clairement & ponctuélement sur tout ce qu'on desiroit sçavoir, pourveu qu'on le donnât par écrit à son Profete, j'eus la curiosité de le consulter en passant. Je me levay là dessus, voyant qu'il aloit commencer un long discours, & pris congé de la compagnie, sous pretexte d'aler trouver cét amy à qui j'avois à faire; outre que je voyois bien que je leur estois à charge; mais je leur dis en partant, que puis qu'ils n'estoient pas satis-faits des choses humaines, ils apellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, jet'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car j'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il m'est avis que je ne voy que des fantômes.

FILOCLES. Tu m'as presque communiqué ton mal; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé; donnent la rage aussi bien que le chien même.

TYQUIADE. Il ne faut que la verité pour te défendre contre ces mensonges, pourveu que tu la

178 HIPPIAS, OU LE BAIN.
veilles écouter ; car elle dissipera tous ces bruits
avec le flambeau de la raison.

HIPPIAS, OU LE BAIN.

*C'est la description d'un lieu pour les bains & les
études, fait par un excellent
Architecte.*

On ne sçauroit trop louer les Philosophes qui ont confirmé par leurs exemples les règles de bien vivre qu'ils nous ont laissées; & ceux qui ne l'ont pas fait, méritent plutôt le nom de Sôfistes que de Philosophes. Car on n'appelle pas dans les maladies ceux qui discourent le mieux du mal, mais ceux qui sçavent donner les meilleurs remèdes; & le Musicien qui joint la pratique à l'art, est bien plus excellent que celui qui n'a que l'art sans la pratique. Les Généraux d'armée qui combattent à la tête de leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre, sont bien plus estimés que ceux qui n'ont que la théorie d'une science si périlleuse. Aussi, à mon avis, Archimède & Sostrate dont le premier brûla les Galères des Romains au siège de Syracuse, par un artifice admirable; & l'autre défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis sans combat, après avoir détourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui n'ont que de vaines spéculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que Thalés, qui étoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Crésus de faire passer le fleuve de la Lydie à pié sec à toute son Armée, en détourna aussi le cours, quoy qu'il ne fût ni ingénieur, ni Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artisans de notre siècle, Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que l'expli-
cation

ration & l'exécution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté inventées par les anciens ; mais il ajoutoit encore à leur invention, & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans la Mécanique, mais il sçavoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement ; & réussissoit si bien en chacune, qu'on eût dit qu'il ne sçavoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son tems, tant dans la Geométrie & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'avoient rien entendu au prix de luy. Mais le dernier ouvrage que j'ay veu de sa façon, m'a remply d'étonnement, quoy que ce ne fût que l'édifice d'un Bain, qui est une chose toute commune, mais ce qu'il y a fait n'est pas commun. Il est bâti sur une pente assez roide, qu'il a égalée par le moyen d'une base soutenüe par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice, qui est bien lié depuis le haut jusqu'en bas, pour durer à perpetuité. Le bâtiment n'excede pas l'étendüe du lieu, & s'accorde fort bien avec le plan dans toutes ses proportions. On trouve d'abord en entrant un grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrez, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand salon, où tous les valets & les officiers peuvent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir, accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairés ; ce qui est de grande commodité pour un bain. En-suite est l'appartement pour les personnes de condition, qui a sur les ailes des garderobes pour se deshabiller. Au milieu est un autre, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide : il est revêtu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'un represente la santé, & l'autre Esculape. De là on entre dans un appartement en ovale, où l'on sent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu ;

d'où l'on passe à main droite dans un autre fort clair, pour s'huiler, qui a des entrées de part & d'autre, revêtues de pierre Frygienne, pour recevoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, est un autre appartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour se tenir debout, que pour se ventrer & s'asseoir; enfin, où l'on peut demeurer tres-sainement, & qui est revêtu de la même pierre, depuis le haut jusqu'en bas. En-suite est un passage chaud, revêtu de pierre de Numidie, * qui donne entrée au dernier appartement, lequel brille d'une clarté vermeille comme de pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on se peut retirer après, dans ceux d'eau froide, par une étuve, sans passer par les mêmes lieux par où l'on est entré. Tout l'édifice, comme j'ay dit, est tres-bien percé, & les appartemens dans une juste proportion, de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut que soient les entrées des ouvrages; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, des lieux qui ont besoin de froid, quoy que pour la liberté de l'air & de la veüe, il ait laissé quelques ouvertures du côté du Midy. Les autres appartemens sont exposez au Soleil. Ajoûtez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui sont tout proches des autres, tant pour la santé, que pour la commodité. Du reste, que personne ne s'imagine que j'encherisse sur la vérité, pour vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont veu ce chef-d'œuvre, tomberont d'accord de ce que j'ay dit; & avouïeront avec moy, qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux pour joindre l'utile au delectable. Chaque appartement a double entrée, & double issue, sans parler des autres portes pour communiquer en divers lieux; & deux horologes, l'une au Soleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louer cette merveille, après l'avoir veüe, ce n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de reconnaissance; c'est pourquoy j'ay voulu consacrer ce petit discours

* Toutes ces pierres sont especes de marbre.

à sa gloire. Que si je m'y baigne jamais, je ne manqueray pas d'entendre les louanges des autres, après vous avoir dit les beautez que j'y ay remarquées.

B A C C H U S.

Cette piece & les deux suivantes sont des especes de prefaces & d'avant propos, dont l'Auteur s'est servy comme de petits discours Académiques, particulièrement des deux premières; car l'autre n'est qu'un exorde.

BACCHUS fit l'entreprise des Indes, parmi la raillerie des uns & la compassion des autres, qui croyoient qu'il dût estre écrasé par les Elefans, quand il échaperoit la fureur des armes. Car son armée n'estoit composée que de femmes éprises d'une fureur divine, qui au lieu de boucliers portoient destambours * & des cymbales; pour lances ou javelots, des bâtons entortillez de lierre; au lieu d'armet, des guirlandes du même arbre; & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles estoient suivies d'une troupe de Satyres qui ne faisoient que sauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils avoient la queue & les cornes. Bacchus estoit aussi cornu, mais sans barbe, vêtu de pourpre avec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raisins, entrelassez parmy ses tresses. Il estoit monté sur un Char traîné par des Tygres, qui est tout ce qu'il y avoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans estoient, l'un un petit vieillard camus tout tremblant, vêtu de jaune, avec de grandes oreilles droites, & un gros ventre, monté la plupart du tems sur un âne, ou à son defaut apuyé sur un bâton; mais du reste, grand Capitaine. L'autre, un Satyre cornu, avec des cuisses velues, & la barbe, & les piez de bouc, qui tenoit de sa main gauche une flûte, & de l'autre un bâton courbé, & couroit par

* Tam-
bours de
Basque.

tout le camp en sautant & dansant, & faisant grand peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere; & lors qu'il s'aprochoit, elles couroient toutes échelées, criant *Evohé*, comme le reconnoissans pour maître. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, métoient en pieces les troupeaux, & en mangeoient la chair crüe. Les Indiens voyans un si grotesque équipage, plus propre à un balet qu'à un appareil de guerre, dédaignerent d'abord de prendre les armes, & voulurent envoyer leurs femmes pour le combattre, de peur de souiller leur valeur par une indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée, quoy que ridicule, métoit le feu par tout; car le feu est le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de son Pere; ils s'armerent en hâte, & montans sur leurs Elefans, vindrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces boute-feux. Comme ils furent en presence, ils se rangerent en bataille, couvrans le front de leurs troupes d'Elefans. Bacchus rangea aussi son armée, & mit Silène à la droite, qui est ce gros camus dont j'ay parlé, Pan à la gauche, & pour lui il se plaça au milieu, après avoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot, *Evohé*. Aussi-tôt les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales; & un Satyre ayant entonné un cor, l'âne de Silène commença à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccantes, qui découvrirent alors le fer de leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient ceintes, les Indiens & leurs Elefans prirent la fuite, avant que d'estre à la portée du javelot. Ils furent donc défaits & assujétis, ayans appris à leurs dépens, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemy. Si l'on demande à quel propos j'ay allegué cette fable, je dirai qu'il me semble, sans vouloir faire comparaison avec un Dieu, qu'il m'est arrivé presque la même chose qu'à lui. Car la plupart persuadent que ces Dialogues ne sont que des grotesques & des chimeres, s'en moquent

quent & les dédaignent ; mais ceux qui s'en approchent, découvrent le fer, qui est caché sous les feuilles de lierre, & une redoutable valeur sous un appareil ridicule. Ils font plus ; car s'apivoisans petit à petit à leurs charmes, ils se métent à la fin à sauter & à gambâder avec moy. Chacun peut faire ce qu'il lui plaira ; car je ne veus contraindre personne à m'entendre ; mais tandis que je suis aux Indes, je vous veus encore regaler d'une merveille du pàys, qui fait à nôtre sujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'étendent le long du fleuve Indus jusqu'à la mer, du côté de main gauche en descendant, il y a un petit bois sacré tout couvert de pampres & de lierres, qui font un ombrage tres-agréable. Dans ce bois sont trois fontaines d'une eau claire & argentine, l'une consacrée à Pan, l'autre à Siléne, & la troisième aux Satyres. Les jeunes gens boivent de la première, les vieillars de la seconde, & les enfans de la troisième ; car on s'y assemble à certain jour tous les ans, pour ce sujet. De dire maintenant ce qui leur arrive à tous, après avoir bù, cela ne fait rien à mon dessein ; mais les vieillars demeurent alors comme stupides & hébétéz, sans pouvoir prononcer une parole ; & quelque tems après ils se débordent en un si grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempêtes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homère ; & cette fureur leur dure jusqu'à la nuit. Ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayans entamé un discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'achever, ils recommencent l'année d'après à l'endroit où ils en sont demeurez, & le continüent jusqu'à la fin. * Il n'est pas nécessaire d'ajuster davantage cette comparaison ; car vous voyez bien que c'est une raillerie que je fais contre moy-même ; mais si ce que j'ay dit vous plaît, il le faut attribüer à la fureur du Dieu qui m'inspire ; sinon, c'est un effet du bréuvage, qui a coûtume de troubler les sens & la raison.

* C'est sans doute qu'il a voit recommencé sa harangue par où il a voit finy l'année précédente.

L'HERCULE GAULOIS.

Les Gaulois apellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauve, ridé, basané; semblable à ces vieux Nautonniers, ou plutôt à Caron lui-même, ou à Japet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'est tout autre chose qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la massüe, avec un arc rendu à la main gauche, & un carquois sur l'épaule. Je crus d'abord qu'ils le faisoient pour se moquer des Grecs, ou pour se venger des courses qu'il fit en leur pays; en son voyage d'Espagne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchaînez par l'oreille une infinité de peuples, qui sont attachés à sa langue par des filets d'or fort déliés, comme par autant de chaînes, & le suivent volontairement sans se débatre; tant on diroit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme je m'étonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, un des Docteurs du pays qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit contenu sous cette énigme, & commença ainsi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le Symbole, ou plutôt le Dieu de l'Eloquence, comme on l'apelle, mais plutôt Hercule, qui est beaucoup plus puissant. Et nôtre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'un vieillard, parce que la raison n'est accomplie qu'à cet âge; c'est pourquoy Homere fait découler un fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vécu trois âges d'homme, & compare à un parterre de fleurs, les discours des vieillards de Troye. Ce Dieu tient tout le monde attaché par les oreilles, qui est l'effet du raisonnement, & sa langue où ils sont pris est l'instrument de leur captivité. Ses

dars

dars sont la force de ses raisons, qui sont empennées, à cause que les paroles sont allées, comme Homere les appelle. Pour appliquer cecy à mon sujet, je vous diray que le souvenir de cette figure m'a donné courage, comme je doutois si je me devois remettre à mon âge, aux exercices de la jeunesse, * de peur qu'on ne * *Declamations.* crût que je retournaſſe en enfance. Mais je dis Adieu de bon cœur aux avantages du corps, qui ſont propres aux jeunes gens. Que ton petit Dieu, Anacréon, s'enfuye bien loin de moy avec ſes ailes dorées, c'est le moindre de mes ſoucis, pourveu que je rajeuniſſe en Eloquence, & que je captive tout le monde par la douceur & la force de mon diſcours, ſans crainte que mon carquois ſoit jamais dégarny de flèches. Voilà ce qui me conſole dans mon arriere-ſaiſon, & qui me donne la hardieſſe de me remettre ſur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourveu que vôtre faveur enſe mes voiles, afin qu'on puiſſe dire de moy ce qu'Homere dit d'un autre vieillard; *Dieux! quelle force il cachoit ſous de vieux haillons, ou plutôt, ſous une contenance décrépite.*

DE L'AMBRE OU DES GYGNES.

LORS que j'oyois dire en ma jeunesse que le long de l'Eridan il y avoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cét ambre estoit les larmes des ſœurs de Faëton, qui avoient eſté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore ſon infortune; je m'imaginois que ſi je paſſois jamais par là, j'étendrois mon manteau deſſous, pour recevoir cette precieuſe liqueur. Mais comme je navigeois depuis peu ſur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres ſur ſes bords, où le nom de Faëton n'eſt pas ſeulement cõnu, je demanday aux Matelots quand nous arriverions en ces lieux qui ſont ſi fameux chez

les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance, & s'étonnerent qu'il y eût des gens assez infolens pour debiter ces impostures. Ils ajoutèrent que s'il y avoit des arbres en leur pays, qui produisissent un si grand trésor, ils ne s'amuseroient pas à tirer la racine, pouvant s'enrichir en un instant. Cela me rendit tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & je regrétois ces choses, comme si je les eusse perdies. Je croyois aussi oüir chanter des Cygnes le long de ce fleuve, ayant appris que les compagnions d'Apollon y avoient esté changez en oiseaux, * qui conservoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouva pas plus véritable que le reste; & comme je m'en enquerois aux mêmes gens, ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chant ou plutôt leur cry n'estoit pas plus agréable que celui des autres oiseaux de riviere. C'est ainsi qu'il s'est trouvé de tout tems des hommes qui se sont plû à en faire accroire aux autres. Cependant, je crains qu'il ne vous soit arrivé la même chose qu'à moy, & que vous ne trouviez pas que je réponde à l'opinion que vous aviez conceüe de mon éloquence, sur le raport de la renommée. Mais je vous puis bien assurer, pour le moins, que je ne suis pas cause de cette erreur, & que je n'ay jamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouverez assez d'autres dont le chant égalera celui des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & n'y a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contempnent quelque objet dans l'eau, où il leur paroit plus grand, & qui s'étonnent après, lors qu'ils le voyent plus petit, c'est ce que vous jugerez tantôt de mon éloquence, à comparaison de ce que l'on en publie.

L O U A N G E D E L A M O U C H E.

LA mouche n'est pas moins grande à l'égard des moucheron, & autres semblables insectes, quelle est petite à comparaison des abeilles. Mais on peut dire que la délicatesse de son aile surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mesurer en ce nombre, que la soye surpasse le fil ou la laine. Elle n'est pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crêpe fin comme les Cygales; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diverses couleurs, ainsi que la queue du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'est pas à tire d'aile comme celui des oiseaux, ni par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles; mais flexible & qui tourne en un instant; & le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas si rude que celui des cousins & des guêpes, mais ressemble au son des flûtes comparé aux haubois ou aux trompètes. Elle a un gros œil à fleur de tête, qui est dur & luisant comme de la corne, & sa tête, n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles; mais y tient par le moyen du cou, & se remue de tous côtés. Son corps est ramassé, ses jambes longues, & non pas courtes comme celles des guêpes, son ventre couvert de lames luisantes, de même qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un aiguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche, & qui a au bout une espèce de dent, dont elle mord, & suce le sang & le lait, mais sans faire beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les deux de devant luy servent comme de mains; car elle s'en débarbouille, & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naît de corruption; & de ver devient peu à peu oiseau, poussant dehors des pieds & des ailes; puis elle engendre un autre ver, qui se change

change après en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & goûte de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est un poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agréable. Il est vray qu'il y en a qui vivent long-tems, qu'on appelle mouches canines ou militaires, qui sont vives & bruyantes, & se conservent dans les maisons tout l'Hyver, sans prendre aucun aliment. Il ne luy fait pas peu d'adresse pour éviter les pieges de l'araignée, qui luy tend par tout des embûches, où sa hardiesse quelque-fois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage ni de sa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous ses Heros, plutôt qu'aux lions ou aux tygres; & qui dit que ce n'est pas temerité, mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguillon à sa vertu; c'est pourquoy il ne se peut lasser de la louer, & a embelly de ses comparaisons divers endroits de son Poëme. Tantôt il décrit son vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plain de lait, ou vers du sang qu'on a répandu des sacrifices. Tantôt il se sert de son exemple, lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerve défend Menelaüs. En un autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguillon, & que ses blessures ne sont pas dangereuses, comme celles des guêpes & des abeilles, & nomme ses essains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouvoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en scauroient défendre. Son amour est libre & celeste, car elle vole en l'air acouplée avec son mâle; & l'on dit même qu'elle a les deux sexes comme les hermafrodites, & qu'elle se sert tantôt de l'un & tantôt de l'autre. Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'elle vit, ayant la tête séparée du corps; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec un peu de cendres chaudes, & son ame vient ramener son corps comme l'ame d'Hermitime Clazomenien, qui s'a-

loit promener, à ce que content les Fables; & je m'étonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cet avantage, qu'ayant peu à vivre, elle trouve toujours la nâpe mise; & l'on dit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'assied la premiere à la table des Rois, & fait l'essay de toutes leurs viandes. Elle n'a point de retraite assurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scytes, elle se couche par tout où la nuit la surprend; car elle ayme la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois une Musiciëne, rivale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop souvent chanter & folâtrer autour de luy, lors qu'il estoit endormy, la Lune envieuse la changea en mouche par jalousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les jeunes gens, non point par haine, mais par amour, pour prendre sur eux des baisers qui mordent un petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'allegueray point à sa loüange qu'il y a eu autrefois une Dame de son nom qui faisoit fort bien des Vers, & une Courtisane illustre à Atènes, à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit ses Amans jusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la mouche de Pytagore, puis qu'elle n'est que trop cõnûe; outre que si je m'étendois plus avant dans ses loüanges, on pourroit m'actuser de vouloir faire d'une mouche un Elefant.

CONTRE UN IGNORANT QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE.

*C'est une invective contre quelqu'un qui
l'avoit offensé.*

TU penses passer pour habile-homme, en a-
tant beaucoup de livres, mais cela ne sert qu'à
faire paroître ton ignorance ; car comme tu
n'y cõnois rien , il faut que tu t'en fies au raport d'au-
truy, qui est bien souvent trompeur ; de sorte que tu
és le jouët des Sçavans & des Libraires. Dy-moy , je
te prie, à quoy peus-tu discerner les bons Livres d'a-
vec les mauvais , si ce n'est que tu juges de leur bonté
par leur vicillesse , & que tu en fasses plus de cas lors
que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu les
pourrois conoître, quel avantage en tirerois-tu , veu
que tu ne les entens pas , & que tu ne peus juger des
beaux endroits, non plus qu'un aveugle des couleurs ?
Je te vois ouvrir de grands yeux à l'ouverture d'un li-
vre, & le courir d'un bout à l'autre ; mais cela n'est
rien, si tu n'en peus remarquer les beautez ni les de-
fauts. Car ou l'aurois-tu appris, si ce n'est que les Mu-
ses t'ayent inspiré comme Hesiodé ? mais tu ne sçais
pas seulement où est l'Helicon ; & si tu y voulois
monter , au lieu de te presenter une branche de lau-
rier, comme à cét illustre Pasteur, elles t'en chasse-
roient à coups de fourches, de peur que tu ne vinsses
troubler leur fontaine ; outre que ta vie est trop in-
fâme, pour avoir commerce avec des vierges. Enco-
re que tu sois bien effronté, tu n'oserois dire que tu
ayes appris leurs mysteres en ta jeunesse, ou que la con-
versation des Dõctes te les ait rendu familiers ; mais
tu crois reparer ce defect, en faisant une grande Bi-
bliothèque. Je t'avertis pourtant que quand tu aurois
tous les manuscrits de Demostène, qui avoit écrit
huit

QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE. 191
huit fois de sa main l'histoire de Thucydide; & que
tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Atenes,
cela ne te serviroit de rien, non pas même quand tu
les atacherois à ta ceinture, & que tu les ferois suivre
par tout, ou que tu dormirois dessus. Un Singe est
toujours Singe, comme dit le Proverbe, fût-il tout
couvert d'or & de pourpre. Il est vray que tu as tou-
jours un livre à la main, mais tu ne l'entens pas mieux
qu'un âne fait la Musique. S'il suffisoit pour estre
docte, d'avoir beaucoup de volumes, les Libraires
seroient les plus sçavans de tous les hommes; car pour
un livre ou deux qu'un autre manie par jour, ils en
manient cent; mais leur boutique, sur tout, qui
en contient une infinité, seroit tres-sçavante. Tu
n'as donc que faire de vanter ta Biblioteque, pour
marque de ta doctrine. Parle, ou si tu ne le peux, fay
moy signe au moins de la tête. Quand quelqu'un qui
ne sçauroit pas jouer de la flûte, auroit celle de Timo-
tée, ou cette autre qu'Ismenias acheta si cher, * en * 7 To-
seroit-il plus sçavant? Non; quand il auroit outre *lens.*
cela celles d'Olympe & de Marsias. On n'est pas
Hercule pour avoir son arc ou sa massüe; & pour se
servir de ses flèches, il faut estre un Filoctete. Celuy
qui n'est pas Pilote, ne sçauroit conduire un vaisseau,
ni un mauvais Ecuyer monter un cheval de manei-
ge. Avoüe-moy donc franchement que tout ce que
tu fais, ne sert qu'à te faire moquer de toy. Il n'y a
pas long-tems qu'il y avoit en Asie un homme riche,
qui avoit perdu les pieds pour avoir traversé de gran-
des neiges pendant la rigueur de l'Hyver; mais pour
couvrir son défaut, il aloit toujours chauffé fort
proprement, quoy qu'il ne peût marcher, qu'à l'aide
de deux grands valets, qui le soustenoient par dessous
les bras. Ses souliers avoient beau estre bien faits, ils
ne luy servoient que d'entraves, comme sont les li-
vres à un ignorant, qui sont autant de pieges pour le
surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres tu
n'ayes Homere, faistoy expliquer l'endroit où Ther-
site est décrit haranguant; car tu n'as que faire du
reste.

193 **C O N T R E U N I G N O R A N T**
reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il eût pris les armes d'Achille, eût retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts, & tué Hector de sa main, avec plusieurs autres des Princes Grecs ? Je m'assure que tu diras que non, & qu'il se fût fait moquer de luy, lors qu'on l'eût veü courbé sous le faix de son bouclier, & broncher à chaque pas ; ou guigner à travers son casque avec ses mauvais yeux ; & sa bosse faire lever sa cuirasse sur ses épaules. En un mot, il eût deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes, & le Dieu qui les avoit faites. Ne peut-on pas dire la même chose de toy, quand tu lis quelque beau livre, dont tu corromps le sens & la frase ? car encore que tes flateurs t'applaudissent, ils ne laissent pas d'en rire quand tu es le dos tourné. Il faut que jé te conte à ce propos ; ce qui arriva un jour aux jeux Pytiques. Il prit envie à un riche Tarentin, nommé Evangelus, d'y vouloir remporter le prix ; & parce qu'il n'avoit pas assez de force ni de vitesse pour disputer celuy de la course ou de la lûte, il se vouloit hasarder dans la Musique. Il arriva donc à Delfes à la persuasion de ses flateurs, & se presenta aux jeux avec une robe de toile d'or, & une couronne de laurier, dont les feuilles estoient d'or massif, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierreries, avec des figures d'Orfée, d'Apollon, & des Muses. Un si superbe appareil ravit tout le Théâtre en admiration, & fit naître l'esperance de voir & d'entendre des merveilles ; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il sçavoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens ; au lieu des miracles qu'on en atendoit, on ouït un miserable fausset qui n'estoit pas d'accord avec sa lyre ; & pour comble de malheur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement ; il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il avoit paru sur le Théâtre, après un autre qui avoit assez bien fait : puis l'indignation succedant à la risée ; les presidens des jeux piquez de son insolence, le firent chasser

fer du Théâtre a coups de foüet ; si bien qu'il traversa la Scene tout sanglant , ramassant les ornemens de sa lyre , que l'on foüetoit avêque luy. En-suite parut un excellent Musicien de l'Elide nommé Eumele , qui ravit chacun en admiration ; de sorte qu'il fut proclamé victorieux , quoy qu'il fut fort mal vêtu , & qu'il n'eût qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il se moqua assez plaisamment du Tarantin , qui avoit si mal reüssi. Tu avois , dit-il , une couronne d'or & de pierreries , parce que tu estois riche , & moy une de laurier , parce que je suis pòvre ; mais tout pòvre que je suis , j'ay esté couronné , & tes richesses n'ont servy qu'à faire éclater ta honte , & empêcher qu'on n'eût compassion de toy. Je trouve que cét exemple te vient fort bien , car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'acabler , je veus ajouter à ce conte , une autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace déchirerent Orfée , on dit que sa tête qu'elles avoient jétée dans la riviere , flota long-tems sur la lyre , poussant des accens funebres à l'honneur de ce Heros , & que la lyre touchée par les vents , répondoit à ce chant lugubre. En cét estat elle aborda en l'Isle de Lesbos , où les habitans du pàys luy dresserent un sepulcre , à l'endroit où est bâty maintenant le Temple de Bâchus. Mais ils pendirent sa lyre en celuy d'Apollon , où elle fut gardée long-tems , jusqu'à ce que le fils de Pittacus , ayant ouï dire qu'elle sonnoit toute seule , & qu'elle avoit charmé les arbres & les rochers , la voulut avoir , & l'acheta à grand prix du Sacrifain. Mais ne croyant pas en pouvoir jouïer seulement dans la ville , il se retira la nuit aux faux-bourgs , où comme il la pensoit toucher , il fit un tel charivary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit , que les chiens y acoururent & le déchirerent , qui fut la seule chose qu'il eut commune avec Orfée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art , mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher

d'anciens exemples, puisqu'il s'est trouvé un homme
 en nos jours qui a acheté trois mille dragmes * la
 lampe de terre du Philosophe Epictete, comme s'il eût
 acheté avec elle son sçavoir? Un autre depuis donna
 un talent † du bâton du Philosophe Peregrinus, qu'il
 montre maintenant comme on feroit la massüe
 d'Hercule, ou comme les Tégéates, montrans la
 peau du sanglier Calydonien, les Tébains le corps
 de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Déesse
 Isis. Celui-cy te surpasse, à mon avis, en impertinence; & ce bâton met à couvert ta Bibliothèque. On
 dit aussi que Denis le Tyran ayant fait une Tragedie
 ridicule, & puny tres cruellement Filoxéne pour s'en
 estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eschy-
 le, où il écrivoit ses belles pieces de Théâtre, s'imaginant
 peut-estre que cela serviroit à rendre les siénes meil-
 leures; mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait
 auparavant. Peut-estre aussi que tes livres te garent
 la cervelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les avois
 point. A quel propos donc les acheter si chèrement,
 & les faire relier avec tant de soin? En és-tu plus élo-
 quent pour cela, ou plutôt, n'és-tu pas plus muet
 qu'un poisson? Mais tes débauches parlent assez, &
 te rendent odieux à tout le monde; Que si tes li-
 vres en sont cause, tu les devrois fuir avec autant
 d'ardeur que tu les recherches, puisqu'ils ne te sont
 utiles, ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peu-
 vent servir que de pâture aux vers, d'exercice aux
 rats, & de supplice à tes gens, que tu châties, pour
 n'en avoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte
 lors que quelque docte te rencontre avec un livre à la
 main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à
 louer ou à blâmer quelque endroit, de ne sçavoir que
 répondre; & n'en rougirois-tu pas, s'il te restoit
 quelque pudeur? On dit que le Philosophe Cynique
 Demetrius, ayant trouvé un jour à Corinte les Bac-
 chantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les
 déchira, & dit qu'il valoit mieux que Pentée fût dé-
 chiré par luy une fois, que de souffrir tous les jours
 mille

* 750. li-
vres.

† 500.
den.

mille affronts de la main d'un sot. Pour moy, je n'ay
 pû trouver la raison pourquoy tu achètes tant de li-
 vres, quoy que je l'aye recherchée avec grand soin ;
 car c'est comme si un pelé achetoit un peigne , ou un
 aveugle un miroir , & un sourd quelque instrument
 de Musique. Est-ce pour montrer tes richesses en la
 possession de plusieurs choses superflües ? Mais je sçay
 fort bien que si tu ne te füsses introduit par fraude
 dans le testament d'un homme riche , il t'eût falu
 mourir de faim ou vendre tes livres. Il ne reste donc
 maintenant , sinon que tu en achètes pour entretenir
 ta reputation, & confirmer les louanges de tes flatteurs,
 qui disent que tu es non seulement beau & aimable ,
 mais Philosofe, Orateur , & Historien. On dit même
 que tu lis tes harangues à table , & qu'ils ne boivent
 point , qu'ils ne se soient alterez à force de les louer.
 Car tu es facile à surprendre , & à croire tout ce qu'on
 te dit ; jusques là qu'ils t'ont persuadé que tu ressem-
 blois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux
 Alexandres, de faux Nerons, & de faux Filippes. Et il
 n'est pas étrange que tu l'ayes creû, estant sot comme
 tu es, veü que Pyrrus se laissa bien persuader qu'il
 ressembloit à Alexandre, jusques à ce qu'une vieille
 de Larisse chez qui il logeoit, le détrompa. Car
 comme il luy eût montré les portraits de Philippe, de
 Cassander, d'Alexandre & de Perdicas, & qu'il luy
 eût demandé à qui de tous ceux-la il ressembloit, elle
 répondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenouille-*
re, comme en effet il y en avoit un à Larisse de ce
 nom, qui avoit beaucoup de son air. Je ne voudrois
 pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas
 peut-estre à ton avantage : mais je sçay bien que tout
 le monde te prend pour un fou, de croire ressembler à
 l'Empereur, & de tâcher à le contrefaire par l'habit,
 le regard, & la démarche. Il ne faut donc pas s'éton-
 ner qu'un homme qui se conoît si mal en ressem-
 blance, croye ressembler à un Docte, quoy qu'il n'en
 ait aucun trait. Mais j'ay découvert à la fin où est
 l'encloüëure ; c'est que tu t'imagines que ta fortune

seroit faite, si le Prince qui aime les Létres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour un sçavant. Toutefois, crois-tu, sot que tu es, qu'il ne sçache pas bien la vie que tu menes, & que tu employes plus de tems à la débauche qu'à l'étude? Ne sçais-tu pas que les Rois ont une infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est cónüe de tout le monde. Dymoy, si quelqu'un de ces débauchez que tu hantes & qui t'aprenent à tout faire & à tout souffrir, estoit habillé en Hercule, le prendroit-on jamais pour luy? & quand il auroit sa peau de lion & sa massüe, ne le reconoitroit-on pas à sa démarche lascive, & à ses parures deshônêtes, suivant le Proverbe qui dit, qu'on cacheroit plutôt un Elefant sous sa robe, * qu'un effeminé. Ne pense donc pas te couvrir sous la peau d'un lion, puis qu'on reconoitra toujourns à ton cry que tu n'es qu'un âne. Enfin, ce n'est pas des Libraires, qui te métront en pourpoint si tu n'y donnes ordre, que tu dois atandre la reputation de sçavant; mais des personnes qui s'y cónoissent, & de la verité. Tu devrois vendre plutôt ta Biblioteque, pour payer ta fôle dépense, & les frais que tu fais en esclaves; car ce sont là tes deux passions, dont une seule est capable de te ruiner. Suy donc mon conseil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honête homme auprès de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divulguer tes débauches, comme ils font. Car j'en vis un l'autre jour sortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, jusqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à témoin pour le confirmer. Mais j'ateste les Dieux & ceux qui estoient presens, que je faillis à le battre, tant j'en estois indigné pour toy. En tout cas, s'il est difficile de quitter un métier où l'on est acoutumé, garde plutôt ton argent pour tes débauches, que pour tes livres. Car à quoy sert d'entasser volumes sur volumes? tu es assez sçavant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas seulement en la bouche toute

* Il y a au
Grec sept.

l'Antiquité; mais tu cōnois tous les Poëtes, les Ora-
 teurs, & les Historiens, & sçais tous les défauts & tou-
 tes les vertus de la langue; car rien n'empêche que
 nous n'insitions davantage sur ces choses. Mais je te
 demanderois volontiers, quels livres tu lis principale-
 ment? Est-ce Platon, Antistène, Archiloque, Hippo-
 nax; ou si tu quites les Filofofes & les Satyriques pour
 les Orateurs? As-tu veû la harangue d'Eschinés con-
 tre Timarque? mais tu sçais peut-estre tout cela, &
 aimes la Comedie? As-tu leû les Baptes, * ou plutôt
 les as-tu pû lire sans rougir? Dy nous, quel livre t'est
 familier? car quoy que tu en portes toujours, on ne
 t'en voit jamais lire. Est-ce de jour où de nuit, devant
 ou aprêtes débauches, que tu t'apliques à la lecture?
 Quite, quite toutes ces choses, pour vivre comme tu
 as fait, quoy que ta vie soit encore plus honteuse que
 ta doctrine, & que tu deusses aprehender les repro-
 ches que la † Fedre d'Euripide fait aux femmes, &
 prendre garde que les murailles ne divulgent ton in-
 famie. Que si tu as resolu de mourir, comme tu as
 vëcu, & d'acheter toujours des livres, laisse-les là pour
 le moins sans les lire, ni toucher aux paroles & aux
 actions des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal.
 Je sçay que tout ce que je dis, ne te servira de rien, &
 que tu ne laisseras pas de continuer à te faire moquer
 de toy, par les habiles gens, qui ne prént pas garde
 à tes livres, mais à ta doctrine. Tu penses, toutefois,
 couvrir par là ton impertinence, comme ces mauvais
 Chirurgiens qui ont des étuis dorez, dont ils ne se
 sçauoient servir; au lieu qu'un excellent Artisan se
 fait admirer avec des outils ordinaires. Encore ceux-
 là les prestent-ils quelquefois à ceux qui les peuvent
 métre en œuvre: Mais tu ressembles à ce chien des
 Fables, qui estoit ataché au ratelier, & ne pouoit
 manger du foin, ny souffrir que le cheval en mangeât.
 Voilà ce que j'avois à dire de ta doctrine; Je parleray
 une autrefois plus amplement de tes débauches.

* C'est
 qu'on y
 traitoit
 des vices
 où il estoit
 sujet.

† Qu'elles
 ne crai-
 gnent
 point les
 tenebres
 complices
 de leur
 débauche.

DE LA CALOMNIE.

Qu'il ne faut pas ajouter foy temerairement au raport d'autruy.

C'EST une mauvaise chose que l'ignorance , & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aveugle les hommes de telle sorte , qu'ils bronchent à chaque pas , sans voir ce qui est à leurs piez , & n'aprehendent pas un danger present , tandis qu'ils en craignent quelquefois un qui est bien éloigné. C'est elle qui fait la plûpart des Tragedies dont on oit retentir les Théâtres , & qui excite des divisions dans les Estats & dans les Familles , qui les entraînent à leur ruïne , par le moyen de la calomnie , qui est son plus dangereux aiguillon. Je veus donc faire icy la description de ce monstre , & en emprunter le tableau d'Appelés. Car ayant esté accusé par un Peintre jaloux de sa gloire , d'avoir conjuré contre le Roy Ptolemée , & causé la revolte de Tyr & la prise de Peluse ; Ce Prince qui avoit esté nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour , prit tellement feu là dessus , que sans considerer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de même profession , & le peu d'aparance qu'il y avoit qu'un Peintre eût entrepris un si grand dessein , & un Peintre qui luy devoit sa fortune , il s'emporta contre luy comme contre un traître & un assassin ; & il luy eût fait trancher la tête , si l'un des complices ne l'eût déchargé à la question. Mais lors qu'il eut appris son innocence , il fut touché d'un tel repentir , qu'il luy donna cent talens , & luy mit entre les mains l'accusateur , pour en faire ce qu'il luy plairoit. Appelés donc pour se vanger de la Calomnie qui luy avoit fait un si mauvais tour , fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles , comme on en peint à Midas , assis sur un Thrône , environné du Soupçon & de l'Ignorance. En cét estat il tend de loin la main à la Calomnie , qui s'avance vers luy le

village

visage tout en feu, avec des traits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux un jeune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Devant elle marche l'Envie au visage hâve & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & ajustent la Calomnie, pour la rendre plus agréable. Après vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vêtue de deuil avec ses habits déchirez, qui tourne la tête vers la Vérité, & pleure de regret & de honte. Voilà l'Emblème de la Calomnie, dont je te veux faire ensuite un portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ses couleurs. Pour commencer par sa définition, c'est un faux rapport que l'on fait d'autrui en son absence, auquel d'ordinaire on ajoute foy, sans donner les moyens à l'accusé de se justifier. On doit donc considérer trois choses dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celui à qui l'on s'adresse pour médire, qui est comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puisqu'il joue le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un méchant homme; car les gens de bien ne se mêlent point de ce métier, & tâchent plutôt à reconcilier les ennemis, qu'à semer de la division parmi les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement méchant, il est injuste; car il ne se contente pas d'accuser à faux, il empêche qu'on n'oye l'accusé en sa défense, contre l'ordre de la Justice, qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celui qui fait autrement, commet une injustice, quand il rendroit un Jugement juste, & offense même les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement injuste, mais impie. Cependant, il tâche d'exciter la colere dans l'esprit de celui à qui il parle, pour l'empêcher d'entendre les raisons de l'accusé; ce qui ajoute encore à ses crimes la mauvaise foy. Mais l'homme de bien, quand il accuse, veut que la défense soit publique, aussi bien que l'accusation,

parce qu'il a intérêt que la vérité soit connue ; comme celui qui peut vaincre son ennemy à force ouverte, n'use point de trahison ni de ruse. Le thronne de la Calomnie est dans la Cour des Princes, où regne l'Envie & la Haine, & où se présentent à toute heure mille occasions de mentir & de flater. Car où l'on voit croître à tous momens l'esperance & l'ambition, là sont les envies les plus crüelles, les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Un Courtisan est toujours en garde, comme un Gladiateur, pour porter le coup de la mort à son ennemy, s'il luy donne la moindre prise ; de sorte qu'à la Cour un homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble, est en un instant supplanté, quoy que celui qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long-tems que luy, & que le vainqueur & le vaincu soient envelopez souvent dans une même ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de chose, & qu'il y va de la faveur du Prince, on est perpetüellement aux écoutes pour l'obtenir ; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le métier d'un sot, & il faut estre tres-habile pour y reüssir. Car si ses traits ne sont trempés dans la vray-semblance, ils sont sans effet, parce que la vérité ne peut estre vaincüe que par un ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie, comme fille de l'envie, s'atache toujours à ceux qui sont les plus élevez, par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une carriere, chacun tâche de devancer son compagnon, soit par art ou par vitesse ; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriver à la gloire, où les autres ne peuvent parvenir que par surprise. Cependant celui qui est le premier, est toujours en bête aux autres, & l'objet de l'envie & de la haine, si bien qu'on luy dresse mille pieges le plus adroitement que l'on peut ; car s'ils viennent à estre découverts, ils sont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celui qu'elle veut calomnier. On accuse un Medecin d'em-

poison.

passionnement, un Ministre de trahison; un Grand de faire des entreprises; mais la passion du Prince fournit le plus souvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a dessein sur sa femme; à celui qui se pique d'esprit, qu'on se moque de ses ouvrages, comme on accusa Filoxene auprès de Denis le Tyran, de blâmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux, on calomnie un homme auprès de luy d'impieté ou de libertinage, Car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable d'entendre des raisons ni des excuses. Voilà ce que font les calomniateurs, pour irriter davantage celui à qui ils s'adressent, de peur que s'il n'estoit pas assez animé, il ne donnât du tems à la recherche de la verité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empêche qu'on n'en veuille ouïr la defense. On accusa le Philosophe Demetrius devant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu déguiser aux Bacchanales, & de n'y avoir beu que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fût travesty & n'eût beu du vin en la presence du Roy, & dancé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit un grand crime devant Alexandre, de ne pas reconoitre Efestion pour un Dieu: Car non content de luy faire une pompe funebre, qui coûta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'envy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de jurer par son nom, & un crime capital de s'en moquer. Car les Courtisans pour flater la passion du Prince, luy contoient des chimeres & des visions; Qu'Efestion leur estoit apparu en songe; Qu'il guerissoit ceux qui l'invoquoient; raportans de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; * si bien qu'Alexandre qui avoit toujours les oreilles bâties de ces discours, les créüt à la fin, & se glorifia de pouvoir faire un Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honêtes gens

* Comme
qui dirois
Ange-gar-
dien.

disgraciez, pour avoir resisté à la passion du Prince, ou témoigné de l'aversion pour ses frenesies. Le Capitaine Agathoclez qu'il estimoit, aloit estre exposé aux lions, pour avoir pleuré devant le sepulcre d'Efestion, comme s'il l'eût creû mortel, si Perdicas n'eût juré ses grands Dieux, & particulièrement Efestion, que ce nouveau Dieu luy estoit aparû à la chasse; & luy avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonât à Agathoclez, s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son amy, & qu'il eût pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouvroit une large porte à la calomnie. Car, comme on attaque toujourns une place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toujourns celuy qui l'écoute par la partie qui est la plus ouverte à la médisance; parce que c'est le lieu le moins défendu. Voilà les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour ministres, le dégoût du present, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & défiant, que les faux rapports. Il est donc aisé d'attaquer un cœur exposé de tous côtez à la bâterie, & de perdre un innocent qui ne se défend point; car l'accusé en cette rencontre meurt comme un homme endormy qu'on tue dans une prise de ville. Ce qui est de plus déplorable, c'est qu'on va trouver son amy, comme auparavant, sans sçavoir rien de ce qui se passe; & qu'on donne soy-même dans le piege. Mais un homme d'honneur ne condamne point son amy sans l'oûir, & sans luy donner les moyens de se justifier; au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'écotent pas, ou font semblant de recevoir ses excuses, en âtantant l'occasion de s'en vanger; sur tout, quand le Calomniateur est leur amy, ou qu'il feint de l'estre de celuy qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empêcher d'ajouter foy à son

raport ; sans considerer qu'il arrive tous les jours mille sujets de rompre, même entre les plus grands amis. D'ailleurs, la Calomnie n'attaque jamais un ennemy découvert, parce qu'elle perdrait creance ; mais souvent son propre amy, ou pour le moins celui qu'on feint estre tel, pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux interets de celui à qui l'on parle. Quelques uns honteux d'avoir ajouté foy à de faux rapports, & n'ayans pas la hardiesse de souffrir le visage de leur amy offensé, rompent avec luy, comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois déplorer la misere de nôtre vie, dont la calomnie est un des principaux fleaux. Il faut que tu meures, s'écrie Antia, à son mary, ou que tu tues Bellerophon, qui a attenté à ma pudicité ; quoy que ce fût elle même qui l'eût sollicité au mal. Il s'en falut peu pourtant qu'il ne portât la peine de sa chasteté, & de la luxure de son hôtesse, & qu'il ne perit au premier combat qu'il eut contre la Chimere ; car pour un semblable sujet, Fédre perdit Hippolite. Mais, dira quelqu'un, il faut ajouter foy aux rapports, lors qu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t-il quelqu'un de plus juste qu'Aristide ; il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle, par la jalousie de sa gloire, comme les plus gens de bien ont leurs défauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs, * ne dressa-t-il pas des embûches à son parent, son amy, & son compagnon d'armes ? Socrate fut accusé d'impiété, Miltiade, & Themistocle de trahison, après avoir rendu de tres-grans services à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage ? Il fermes les oreilles à la Calomnie, comme Ulyssé au chant des Sirenes, & n'ajoutera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection, mais demeurera sur la défiance. Il est ridicule de métre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celle de nôtre ame dégarnie. Quand on nous fera donc quel-

* Ulyssé
d'Palamede.

que

que rapport, il faut examiner la chose en soy-même ; sans avoir égard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abject, qui se laisse emporter en jeune-homme ? & c'est l'une des plus grandes injustices qu'on puisse commettre. Il ne faut déférer ni au jugement, ni à la passion d'autrui ; ni considérer pas davantage l'accusateur que l'accusé, & se défier toujours de celuy qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant, la cause de ce mal-heur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme ; car si l'on pouvoit pénétrer dans ses sentimens, la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde, pour faire place à la Verité, qui dissiperoit toutes ses ténèbres par sa lumière.

L' APOFRADE, OU LE MAU- VAIS GRAMMAIRIEN.

C'est une invective contre un homme qui avoit condamné le mot d' Apofrade, qui signifie proprement, un jour malencontreux.

ON voit bien que tu ne sçais ce que signifie le mot d' *Apofrade* ; autrement tu ne m'aurois pas accusé de barbarie pour t'y avoir comparé. Mais nous parlerons tantôt de sa signification ; je me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'alle la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette insecte qui crie assez haut d'elle-même, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi, ce Poëte porté de son naturel à la Satyre, laissoit à juger ce qu'il feroit, estant offensé. C'est dequoy je t'avertis maintenant, non pas pour me comparer à un si grand personnage, mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il associeroit avecque luy Hipponax & Simonide, * car tous ceux

* Anciens
Satyri-
ques.

ceux qu'ils ont âtaquez, n'estoient rien au prix de
 toy. Cependant, il semble que quelque Dieu t'ait
 mis dans la fantaisie, de reprendre ce mot, pour dé-
 couvrir ton ignorance, qui ne sçait pas les choses les
 plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres de-
 fauts. Car outre que j'ay quelque talent dans la Sa-
 tyre, je cōnois tes vices dès l'enfance, & ne man-
 que ni de capacité ni de hardiesse pour les publier.
 Je parle de la sorte, parce qu'il ne seroit de rien
 de t'en avertir en particulier, pour tâcher de t'en
 corriger; puis que tu ne peux non plus changer de
 Nature, que ces sales animaux qui vivent dans l'or-
 dure & dans le fumier; outre que tes crimes ne sont
 gueres plus secrets que ceux de ces celebres crimi-
 nels des Fables; & que ton ignorance est si publi-
 que, qu'il n'est point besoin que personne t'ôte la
 peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un âne.
 Mais je les veus métre icy, de peur qu'on ne croye
 que je sois le seul qui les ignore. Qui apellerons-
 nous à nôtre secours pour cela? Sera ce quelque
 Dieu des Comedies de Menandre, tel qu'Elencus,
 Dieu de liberté & de verité, * qui est ton plus grand *
 ennemy, puis qu'il sçait tout ce que tu fais, & ce
 que tu souffres tous les jours, & qu'il le veut publier.
 Il fera doncicy le prologue de ma Satyre, comme il
 fait quelquefois chez cét Auteur; afin d'apprendre
 à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy
 en vain, ni par une inimitié particuliere, mais pour
 vanger le public. Et quand il aura parlé, il se pourra
 retirer à la bonne heure, & nous laisser faire le re-
 ste, parce que nous sommes assez capables pour te
 confondre, & qu'il n'est pas seant à un Dieu de par-
 ler de si grandes abominations. Voicy dont ce qu'il
 dira par forme d'avertissement. Ce Sofiste qui
 contrefaisoit le Philosofe, c'est de toy qu'il parle,
 vint un jour aux jeux Olympiques pour y reciter
 une harangue, qu'il avoit composée sur le sujet de
 Pytagore, lors qu'on le voulut empêcher de parti-
 ciper aux mysteres d'Eleusine, à cause qu'il estoit
 étran-

* Comme
 qui diroit
 la Rai-
 son.

206 L' A P O S T R A D E, O U L E
étranger, & qu'il avoit esté Euforbe durant la
guerre de Troye. Sa harangue, comme la Cor-
neille d'Esope, estoit toute parée des plumes d'au-
truy, & bâtie de pieces raportées. D'ailleurs, elle
estoit premeditée de long tems: mais pour faire
croire qu'il l'avoit faite sur le champ, il fit tant par
l'un de ses amis, que lors qu'il demanda un sujet tout
haut, on luy donna celuy-cy. Cependant, comme
il ne jouoit pas bien son personnage, & qu'il rapor-
toit des choses tirées de loin & étudiées, personne ne
se pouvoit empêcher de rire, & de faire signe à cét a-
my qu'on reconnoissoit bien la fourbre; quoy que nô-
tre Sosiste tâchât de suppléer à tout par son impu-
dence. Quelques uns donc à mesure qu'il parloit,
ne faisoient autre chose que remarquer les endroits
qu'il avoit dérobez des Anciens. Celuy qui a fait ce
Discours & qui m'a introduit icy estoit de ceux-là;
car il ne se pouvoit tenir de rire, non plus que les au-
tres. Et pourquoy n'eût-il pas ry d'une si grande & si
publique effronterie? Outre qu'il est assez porté au
ris de son naturel. Mais il ne pût s'empêcher d'écla-
ter une fois tout haut, entendant cét âne qui vouloit
comme on dit jouër de la lyre, ce que ce galant-hom-
me aperçeut en se retournant, & c'est ce qui les a mis
mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'an-
née, ou plutôt le troisiéme jour de la grande nou-
vèle Lune, * où les Romains suivant une coûtume
ancienne, font des vœux & des sacrifices, pour tout le
reste de l'an; sur la creance que les Dieux écoutent
alors plus âtentivement nos prieres. En cette grande
feste donc, & ces Calendes sacrées, celuy cy voyant
nôtre imposteur qui étaloit ses larcins sous le nom
de Pytagore, comme il le conoissoit parfaitement,
& qu'il sçavoit ce qu'il faisoit, & ce qu'il souffroit
tous les jours, où il avoit esté même surpris; il dit à
un de ses amis qui estoit près de luy, Sortons d'icy,
que cét infâme par ses abominations ne nous change
ce jour heureux en un funeste, il se servit pour cela
du mot d'*Apostrade*. Cependant, nôtre imposteur ne
l'eut

* Du mois
de Jan-
vier.

Peut pas plutôt oüi, que pour se vanger de cette raillerie, il s'écria; Quelle beste est-ce qu'*Aposrade*? Est-elle mâle ou feméle, terrestre, ou aquatique? car pour moy, je ne la cõnois point. Mais en pensant exposer l'autre en risée, il s'y exposa lui-même, & fit voir son ignorance. C'est là le sujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improviste, ignore les choses les plus vulgaires, & que les artisans de la Grece sçavent. Voilà ce qu'avoit à dire le Prologue; c'est à moy d'achever le reste, & de représenter icy ce que tu as fait en diverses parties du monde, & ce que tu fais presentement à Efése, qui est le comble de ta doctrine, & le chef d'œuvre de ta Morale. Mais auparavant il faut parler du mot d'*Aposrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choque-t-il si fort? Est-ce qu'il est barbare, & que tu ne l'as pû souffrir, parce que tu as l'oreille delicate? Mais y a-t-il rien de plus commun à Atènes? Tu prouveras plutôt à un Aténien, que Cecrops & Erectée estoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont communs, avec le reste des Grecs; mais celui-cy leur est propre & ils s'en servent pour exprimer un jour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliere, soit pour quelque grande défaite qui est arrivée ce jour-là, ou pour quelque autre calamité. Mais il n'est pas peut-estre seant d'apprendre ces choses à ton âge; outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne sçais point qui sont beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où és-tu, de ne le pas sçavoir? car encore qu'on te deût permétre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, apeller un jour malencontreux, d'un autre nom, si tu veus parler comme l'on a fait à Atènes. Mais tu diras peut-estre qu'il n'est plus en usage, & qu'il ne se faut pas servir de mots que l'on n'entend point. Il est vray que j'ay failly de m'en servir en ta presence; car je devois parler Capadocien

cien, Paflagonien, ou Bactrien, pour faire que tu m'entendisses; mais il faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot est de ceux qui se sont conservez en usage dans cette grande revolution qui arrive tous les jours dans les Langues; & je rapporterois le nom de ceux qui en ont usé, si je ne craignois de troubler ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Historiens qui te sont inconnus. J'aurois plutôt fait de dire ceux qui ne s'en sont pas servy; quoy que pour te dire la verité, je n'en sçache point, & t'offre quelque honête present, si tu peus nommer quelqu'un qui ait exprimé autrement la chose qu'on veut signifier par là. Car celuy qui ignore ce mot, peut ignorer où sont situées les villes d'Atènes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-estre qu'il est bon, mais non pas au sens que je l'ay pris, ou bien que je l'ay allegué hors de propos. Je te satisferay encore là-dessus, si tu es capable de raison. Car les Anciens se sont servis de plusieurs pareilles metafores, contre ceux qui te ressembloient; Ils ont apellé un * Orateur qui changeoit à toute heure d'avis, *Cothurne*, pour marquer son instabilité, à cause de la peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Un autre, † *Lypé*, qui avoit acoutumé de troubler les Assemblées. Un autre, ‡ *Hebdomas*, qui railloit & folâtroit avec le peuple, comme les écoliers font aux jours de congé. † Pour quoy donc ne pourra-t-on pas nommer *Aposrade*, un mal-encontreux personnage comme toy; Car il est certain que lors que nous rencontrons quelque chose de mauvais augure, & particulierement le matin, comme un châté, un boiteux, ou un singe, nous avons coûtume de rentrer aussi-tôt, comme si ce jour-là nous devoit estre funeste. Si le premier jour de l'an donc, on trouve un homme comme toy, qui passe pour un infame, un méchant, un imposteur, un parjure, un monstre, une peste, ne le fuira-t-on pas comme un oiseau de mauvais augure, capable de troubler le plus beau jour, & de le

* On, un homme dont la vie estoit incostante.

† Troublé.

‡ C'est qu'ils avoient congé une fois la semaine.

rendre mal-encontreux ? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me semble que tu fais gloire de la chose, outre que tu aurois bien de la peine à prouver le contraire à tes citoyens, qui sçavent comme tu as vécu dès ton enfance, & comme tu te mis au service d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, jusqu'à ce qu'il te quita, comme on fait un habit lors qu'il est usé. Tu servis depuis au Théâtre, & fus avec une compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faisois le Prologue, & entrais paré avec des brodequins dorez, & un habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander bonne audience. Mais maintenant tu es devenu Orateur; c'est pourquoy quand on le sçaura en ton pais, on croira voir deux Thèbes & deux Soleils, comme cét Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aler, quoy que ce soit la plus grande & la plus belle ville de la Fenicie, & un tres-agréable séjour. Mais tu as honte de ton premier métier, & craindrois d'ouïr en allant par les rües, Voilà celui que nous avons veu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuser à ces choses; car quelle impudence égale la tienne; & qu'as tu jamais trouvé de honteux ? J'aprens que tu possèdes dans la ville de ta naissance un grand Palais, à comparaisson duquel le tonneau de Diogene pourroit passer pour le thrône de Jupiter. Tu ne pourrois donc empêcher que ces citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reste de la Syrie est de même sentiment. Tout Antioche a veu comme tu débauches ce jeune garçon qui venoit de Tarse. Mais il n'est pas honête de remüer ces ordures, & tu sçais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est que tu l'ayes oublié, à cause que tu n'as point de memoire. Tu n'es pas moins connu en Egypte, où tu fus receu fugitif après ces beaux exploits de Syrie, lors que tu estois talonné par les Fripiers, qui t'avoient presté les habits, avec lesquels tu trouvois à dîner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas témoin de tes débauches,

aussi bien que celle d'Antioche? Ouy sans doute, puis qu'elles y ont esté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencontras qu'un homme dans toute la ville, à qui tu pûsses persuader ton innocence, & qui te servît de support, & te donnât à vivre. Tu me permétras de taire son nom, puis qu'il est connu de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te souvient-il quand il te surprit entre les genoux de ce jeune Echançon? Quelle opinion penfes-tu qu'il eut alors de ta preud'homme, s'il n'avoit perdu les yeux? Aussi te chassa-t-il honteusement, & purifia sa maison après ton depart. Toute la Grece & l'Italie furent remplies ensuite de ta renommée & de ta gloire; & je m'étonne qu'il y en ait maintenant qui trouvent à redire à ce que tu fais dans Efése, s'ils n'ont perdu la memoire, aussi bien que toy. Il est vray que tu y as ajoûté à tes autres débauches, celles des femmes; & après cela, tu trouves étrange que pour exprimer l'horreur de tes vices, on se serve d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'alât baiser pour recompense? Il vaudroit mieux baiser un aspic ou une vipere; car encore pourroit-on guerir de leur morsure, à l'aide de quelque contrepoison; mais après s'estre souillé de tes baisers, on n'oseroit aprocher des Autels; & c'est un crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant, tu railles de paroles des autres, sans prendre garde à tes actions. Pour moy, j'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien loin de me repentir de l'avoir dit. Ce sont les barbarismes & les solécismes que tu prononces tous les jours, dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique. Ou l'aurois tu aussi aprise? si ce n'est dans quelque vieux bouquin, ou dans les livres de Filénis, que tu as toujours entre les mains, & qui sont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puis que j'en suis venu jusques-là; Que dirois-tu, je te prie, si ta langue t'appelloit en Justice, & qu'elle te fit ces reproches? Quoy ingrat! après t'avoir retiré de la necessité, & t'avoir rendu celebre sur les Théâtres, en te faisant jouer le

personnage tantôt d'un Heros, & tantôt d'un Dieu; Après t'avoir nourry maître d'Ecole; Après t'avoir fait passer pour Orateur, & reciter ces belles Harangues empruntées qui t'ont aquis tant de gloire; estoit-il juste pour recompense, de me faire servir à tes fautez? N'est-ce pas assez des mensonges & des parjures que tu me fais prononcer tous les jours, sans parler de tes sottises & de tes impertinences? Me falloit-il occuper la nuit à un infame ministere, & me faire souffrir mille opprobres? Il y a d'autres membres qui sont destinez à cet office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupée, comme on fit celle de Filoméle. Car les langues de ceux qui ont devoré leurs enfans, ont moins eu à souffrir que moy. Dy-moy, par les Dieux, si ta langue parloit de la sorte, & qu'elle prit ta barbe à témoin, que luy répondrois tu? Ce que tu fis n'agueres à celuy qui te reprenoit d'un crime que tu venois de commétre? Que c'estoit par là que tu t'estois mis en credit. Car d'où vient, à ton avis, la grandeur de ta reputation? Crois-tu que ce soit de tes Harangues? Il fût fit, me diras-tu, que je sois illustre par quelque biais que ce soit. Veus-tu que je raporte tous les sobriquets qu'on t'a donné en divers lieux où tu as esté? C'est une chose étrange, que tu n'ayes pû souffrir un mot, après avoir souffert tant d'infamies. On t'apelloit en Syrie, Rhododafné * Pour quel sujet? j'ay honte de le dire, & il ne tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En Palestine on t'apelloit, la Ronce, à cause que ta barbe piquoit tes beaux amoureux; car tu te rasois alors. En Egypte on te nommoit l'Esquinancie, parce que tu faillis à estre suffoqué par un matelot, qui te l'enfonça jusqu'au gosier. Pour les Aténiens, fanstant de ministere, ils ne firent qu'ajouter une lêtre à ton nom, & te nommer † Atimarque; car tu devois avoir quelque chose de plus que celui contre lequel ‡ Esquinés a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le nom heroïque de Cyclope, pour avoir contre fait celui d'Homere dans une débauche, afin d'ajouter cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à

* *Lauriers rose.*

† *Sans honneur.*
‡ *Timarque.*

212 L'APOFRADE; OU LE MAUVAIS GRAMM.
 demi yvre, qui âtandois l'âtaque de ton Ulyffe, c'est
 à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest,
 pour te crever l'œil; mais il gauchit un peu, & t'en-
 fonça la machoire, ou plutôt comme un autre Ca-
 rybde, tu ouvris la gueule pour l'engloutir lui & son
 navire. Cependant, d'une débauche si publique, tu
 n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton
 yvrongnerie. Et après cela tu trouves étrange que
 l'on te nomme Apofrade? Et que dis-tu quand on t'a-
 pelle Lesbien? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-
 tu que ce soit pour te louer? ou si tu l'entens mieux,
 parce que la chose t'est plus familiere. Tes vices sont
 connus maintenant, jusques aux femmes. Car depuis
 peu, comme tu en faisois rechercher une en mariage
 à Cyzique; Je ne veus point, dit elle, d'un homme
 qui a besoin d'un autre homme. Et après cela, tu te
 cabres pour des paroles? Mais certes tu as raison; car
 tout le monde ne peut pas inventer de belles frases
 comme les tiennes; Qui seroit si insolent que de de-
 mander un trident, au lieu d'une épée, pour venger
 trois adulteres, & de dire que Theopompe parlant sur
 trois chefs; * avoit défait les principales forces de la
 Grece avec une arme à trois pointes, & qu'il estoit le
 chien à trois têtes? Il y a cent autres choses dans tes
 Harangues; dont il ne se faut pas souvenir, non plus
 que des fautes, que la pòvreté te contraint de faire,
 comme de dénier un dépost en jugement, dérober
 en demandant l'aumône, & plusieurs autres fripon-
 neries. Il faut pardonner à un homme qui meurt de
 faim, s'il tâche à subsister du mieux qu'il peut; mais
 ce qui est insupportable, c'est que tes débauches ab-
 sorbent, ce que tes crimes ont aquis. Il est vray que
 tu as fait depuis peu un trait qui merite d'estre loié;
 c'est que sçachant le métier de Tisias, tu as joué le
 personnage de Discorax, en déroband trente pieces
 d'or à ce vieux fou, qui à cause de Tisias a donné par
 surprise sept cens cinquante dragmes d'un livre. Je
 pourtois dire bien d'autres choses, mais je n'en ajou-
 teray qu'une. Fay ce que tu voudras, & ne cesse de pe-
 cher

* Ou,
 pour le
 Tricaran-
 nu.

cher contre toy-même ; mais ne fais plus cecy , car il n'est pas juste que ceux qui vivent de la sorte , & qui trahissent leurs amis , comme tu fais , soient sous un même couvert , ni boivent & mangent avec les autres. N'ajoute point aussi les baisers aux complimens , & particulièrement quand tu salueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuse. Enfin , puisque j'ay commencé à t'avertir en amy , ne t'amuse plus à parfumer une tête blanche , ni à te faire arracher le poil

* où tu sçais. Car si c'est pour la propreté , tu en devrois faire autant par tout ; mais pourquoy te t'parer en des lieux qu'il n'est pas honête de montrer ? Il ne te reste que les cheveux blancs , pour paroître sage ; épargne les donc , & particulièrement ta barbe ; & si tu peux , ne fay tes salerez que de nuit , afin que la lumie-re n'en soit point souillée. Tu vois qu'il ne falloit pas réveiller , comme on dit , le chat qui dort , ni condamner le mot de malencontreux , qui rendra toute ta vie malencontreuse. En veus-tu davantage , car je t'en diray tant que tu voudras , bien assuré que je ne manqueray jamais de matiere. Un infâme comme toy devoit craindre d'offenser un homme d'honneur. Tu diras peut-estre que je t'ay âtaqué par des Enygmes que tu n'entens point ; Comme si tu ne sçavois pas le nom des crimes que tu commets ? Mais je te permets d'en rire , si je ne suis vengé au double. Prengarde seulement à l'avenir comment tu vivras , & ne te prens qu'à toy de cette Satyre , puisque selon le dire d'Euripide , *l'infelicité est la fin d'une bouche sans retenüe , aussi bien que de la folie & de la méchanceté.*

* On mé-
tre du de-
pilatoire.
† Ou ,
pour la
santé.

LOUANGE D'UNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fût si transporté , en voyant la beauté de la riviere du Cygne , avec la clarté & la fraîcheur de ses eaux , qu'il ne pût s'empêcher de s'y baigner , parce qu'elle n'estoit pas trop

profonde, ni son cours trop violent. Je me sens de même épris d'amour, à la veüe d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en conoître toutes les perfections, & d'en celebrer les loüanges. Car je ne croy pas qu'il y ait une plus grande marque de stupidité & de barbarie, que de s'estimer indigne de posséder ce qui est beau, & comme s'en bâtir volontairement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admirent pas en silence les belles choses, comme font les autres; mais ils aiment à se répandre en loüanges, pour payer en quelque sorte leur hôte, & faire voir qu'ils sçavent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconoître les faveurs que l'on leur fait. Or de le louer simplement, cela peut estre bon pour ceux qui ne peuvent

* *Tele-*
maque. rien davantage, comme ce jeune Insulaire * qui contemploit le Palais de Ménelaus, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y avoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne conoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire une harangue à sa loüange, dans une compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoutez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans un si auguste lieu, & que la voix y retentit agréablement. Si l'Echo se plaît à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musètes, dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-t-il point des douceurs d'Apollon & des Muses dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere? D'ailleurs, il semble, que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & plus belles expressions, & réveille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égalier, comme le courage d'Achille se sentit ému par la veüe des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit à entretenir Fédre sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'avoit point de honte à son âge d'invoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour: Et ne croirons-nous pas qu'elles accourront volontairement, pour inspiter celui qui vient chanter les loüanges d'un séjour si agré-

agréable? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ni dans un Palais qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celuy du Roy de Perse; mais dans un chef-d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse la matiere, toute precieuse qu'elle est, & qui ne demande pas un spectateur rustique, mais sçavant. Pour commencer donc sa description, il est tourné au Soleil levant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les régles de l'art y sont gardées. Les vents peuvent rafraîchir en toute saison; & comme il est percé de tous côtez, la liberté de la veüe ne contribue pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas en assez les uns sur les autres, ni l'or répandu par tout; mais comme une honête femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe; à l'exemple du Ciel, qui n'est pas tout semé de feux, car autrement, au lieu d'estre agréable, il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'en trop avoir. L'or est donc icy menagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le mêle parmy la pourpre & l'ivoire, pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'étoûfer; & il semble ajouter à la lumiere du jour, une lumiere plus precieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce superbe édifice, au plancher des Cieux; & les beautez des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortèles, comme n'estans jamais souillées par l'atouchement d'une main grossiere, & ne souffrant que l'aproche de la veüe. D'ailleurs, il y a icy un Printems perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merveilles, & piqué de les décrire, quand on devoit estre surmonté par la grandeur de la matiere? Car la beauté a des charmes inexplicables,

bles, pour nous attirer à soy; & il semble qu'il y ait du plaisir à courre dans une belle carrière, où l'on imprime doucement ses pas, & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Pâon à l'entrée du Printems, lors qu'il voit naître les premières fleurs, qui sont non seulement plus belles, mais s'il faut aussi dire, plus fleurs que les autres, étale avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses ailes; & dispute avec le Printems, à qui produira de plus belles choses. Il fait la rouë; Il se tourne & se mire dans ses plumes dont l'éclat est redoublé par celui de la lumière, qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais les multiplie. Cela arrive particulièrement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ses ailes, & ressemblent chacun à un arc en ciel, qui change de couleur selon les divers aspects de la lumière. Combien la Mera-telle de charmes pour nous attirer à soy, quand sa surface est unie comme la glace d'un miroïer, & qu'on la peut appeler à bon droit, le miroïer des Cieux. Les plus grands ennemis des eaux desirent alors de s'embarquer & de s'éloigner du rivage; sur tout, lors qu'on voit un petit vent enfler doucement les voiles, & le navire couler légèrement sur les ondes. Il en est de même de ce Palais, dont la beauté m'enchanté & me ravit, jusqu'à me perdre dans ses louanges. Et je m'imagine que quand je serois sans éloquence, elle suppléeroit à mon défaut. Mais ne me trompe-je point aussi dans ce ravissement; & les merveilles qui sont icy, ne nuisent elles point plutôt à mon dessein. Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour les jeter sur leurs pierreries; Celuy qui harangue dans un lieu remply de tant de beautés diverses, a ce malheur que les yeux des auditeurs sont plus occupez que leurs oreilles; & que la lumière de son discours est obscurcie, comme celle d'un flambeau par une plus grande lumière. Ajoutez à cela, que la voix retentit trop en des lieux si élevez, & qu'on ne l'entend pas si distinctement, soit parce qu'elle fait

comme un Echo qui la trouble, ou parce qu'elle est absorbée dans ces voutes, comme le son de la flûte, par celui de la Trompète, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempête. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu, excite celui qui parle, qu'elle l'étonne plutôt, & l'intimide, par une juste crainte, de n'avoir rien qui soit digne d'un Palais si admirable, & d'un auditoire si celebre. Car, comme l'éclat des armes de celui qui fuit, ne sert qu'à rendre sa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne sert qu'à decouvrir davantage les defauts de l'Orateur, & à faire paroître sa foiblesse. C'est ce que celui-là dans Homere semble avoir bien reconnu, lors qu'il s'excuse sur son ignorance, pour faire que sa Harangue soit plus admirée, parce que ce qui est beau, ne tire pas son lustre de ce qui l'égalé ou qui le surpasse, mais de ce qui est moins beau que luy. Joignez à cela, que la veüe de celui qui parle, aussi bien que l'oreille de celui qui entend, est divertie par la beauté des objets qui l'empêchent de songer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choses, pour détourner les assistans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils sont devenus spectateurs. Si-tôt qu'on est entré icy, on se trouve ébloüï de tant de clartez, qu'il faudroit avoir perdu l'usage des yeux, pour conserver celui des oreilles, ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Aréopage. Les Fables des Gorgones & des Sirenes enseignent assez les avantages de la veüe sur l'ouïe, puisque les unes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant vite on s'exemptoit du charme des autres. L'exemple même du Pâon fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne seroient pas capables de nous divertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploye ses aïles au Printems, & qu'il étale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'ouïe est pus infidele que la veüe, & par là il donne l'avantage aux yeux par dessus les oreilles; & avec raison. Car les paroles ont des aïles, & s'envolent à même temps qu'on les prononce; mais le plaisir de

la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublés, & par ce moyen inévitables. Mais pourquoy chercher des preuves plus loin, puisque tandis que nous parlons, je vous voy jeter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; dequoy vous ne devez pas avoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'utilité des histoires anciénes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veus décrire, pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à celuy de l'ouïe, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisément quand je n'atindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous représente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Greque, jointe à celle d'Étiopie. Voilà Persée qui tue un monstre marin, & qui enleve Andromède. Considérez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nue regarde le combat, du haut d'un rocher. Considérez l'épouventable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le petrifie par la force des regards de Meduse, tandis qu'il luy décharge un coup d'estramaçon sur la tête. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit métre fin à l'aventure. Après vient un exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sofocle ou d'Euripide. Pylade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon; où entrant à la dérobee,

ils tüent Egipthe; car Clytemnestre est déjà morte, & étendue sur ce list à demy nue. Voyez comme toute sa Cour est étonnée de cet assassinat; les uns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux-cy cherchent à se sauver, ceux-là résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel, & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere, parce que cela eût fait trop d'horreur; mais il le dépeint tuant l'adultere de sa famille, & le meurtrier de son pere. En cét autre tableau est un passe-tems amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chasseur assis sur ce roc, avec un lièvre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent sauter après. Apollon, qui aime ce beau fils, est tout proche, qui sourit de cette action. En-suite est encore Persee, qui execute l'entreprise des Gorgones, & coupe la tête à Meduse, estant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne sçait pas encore quelle sera la fin de l'avanture, & n'a pas vu la tête de la Gorgone placée dans le bouclier; car il sçait bien que la veüe en est mortelle. Vis à vis de la porte * est en relief sur la paroy, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Déesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroît en un autre estar au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour; & de la violence de sa passion, naît un monstre demi-dragon & demi-homme. Ce qui suit est une vieille histoire d'Orion aveugle, qui porte quelqu'un, qui luy montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouvrer la lumiere; & le Soleil qui paroît guerit son aveuglement; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Après, est Ulyssé qui contrefait le fou, pour ne point aler au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y convient de la part de leur Maître. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa fureur, tant en son visage effaré, qu'en sa charrië âtelée à rebours, de deux animaux dissemblables, avec lesquels il laboure le rivage. Palamede pour opposer une feinte à une autre, fait

* Ou au
dessus,
vers le
milieu de
la sale.

† Ou qui
meins a,
&c.

sem-

semblant de vouloir tuer son fils, ou plutôt le couche sur le billon, afin que le contre de la charrië le tië en passant. Le pere à ce danger s'arrête; & en ce faisant découvre sa fourbe. La dernière histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie, regarde ses enfans de travers, & medite déjà un sanglant dessein. La voyez vous avec une épëe nue à la main, toute preste à l'exécuter. Ces petits innocens luy sourient, ne sçachans rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrêtent vôtre veüe, & la détournent sur des objets étrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant, de ce que j'ay dit à son avantage; mais j'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vôtre attention, & pour vous représenter les merveilles de ce chef-d'œuvre, dont j'avois entrepris la loüange.

DE CEUX QUI ONT LONG-TEMPS VÉCU.

VOIC Y la liste de ceux qui ont long-tems vécu, que je te presente, illustre Quintile, après l'avoir faite sur un avertissement que j'eus en songe, le jour que tu donnas le nom à ton second fils, comme je le dis alors à quelques-uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, je me contentay de prier les Dieux qu'ils te conservassent long-tems en vie avec toute ta famille, tant pour l'interêt de tous les honêtes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme je révois là-dessus, parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon, je crûs que c'estoit de toy qu'il vouloit parler; & j'ay atandu le jour de ta naissance, comme le plus propre à te faire ce present, & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'y arriver, en vivant
comme

comme ceux dont je te conteray l'histoire. Et pour commencer, Homere qui est le plus ancien Ecrivain qui nous reste de l'antiquité, dit que Nestor, qu'il propose pour un exemple de prudence & de sagesse, avoit vécu trois âges d'homme, sain de corps & d'esprit ; car je ne parleray que de ceux-là ; & les Poëtes tragiques en donnent une fois autant à Tirefias ; ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de vivre. Il y a des professions où l'on vit long-tems, Témoin les Prêtres d'Egypte, * & les Interprètes des mysteres parmy les Assy-^{* Les Scribes.} riens & les Arabes, sans parler des Mages de Perse & des Gymnosofistes des Indes, à cause du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a même des Nations toutes entieres qui mènent une longue vie comme les Seres, soit à cause de la bonté du pàys & du climat, ou parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent jusqu'à troiscens ans ; les Athotes cent trente ; & les Caldéens un peu moins, en se nourrissant de pain d'orge, qui éclaircit la veüe & rend les sens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers, qui ont long-tems vécu pour avoir mené une forme de vie convenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous ayons, est celuy de nôtre Prince †, de qui l'heureuse & longue † ^{Marc-Aurele.} vie, comble de toutes sortes de felicitez cét Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de respect envers les Dieux, & dont le regne a esté tres-florissant, vécut plus de quatre-vingts ans, comme fit aussi Servius Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe vécut plus de quatre-vingts & dix ans, dans une parfaite santé, s'estant retiré à Cumes depuis son exil. J'ajoutéray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont aussi vécu long-tems, & à la fin je te donneray la liste des Romains qui sont parvenus à une longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie ; ce qui nous donne l'esperance de conserver encore l'Empereur plusieurs années, pour le bien general du monde ; & refute ceux
qui

qui condamnent ce climat. Argintonius Roy des Tartesiens, vécut cent cinquante ans si l'on en veut croire Anacréon & Herodote ; car les autres n'en sont pas d'accord ; & Agatoclés Roy de Sicile, quatre-vingts quinze, au raport des Historiens Démocares & Timée. Hieron Roy de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts douze ans, après en avoir regné soixante & dix, comme disent Demetrius Callistianus, & plusieurs autres. Anteus Roy de Scyrie, mourut en une bataille contre Philippe, âgé de plus de quatre-vingts dix ans ; & Bardylis Roy des Illyriens aussi environ le même âge, en combattant à cheval, dans une guerre qu'il eut contre ce même Prince. Terés Roy des Odrysiens, ala jusqu'à quatre-vingts douze ans, à ce que dit Téopompe ; & Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, mourut à quatre-vingts un, dans un combat contre Seleucus & Lyfimacus en Frygie, au raport d'Hieronime, qui y estoit ; qui dit presque la même chose de Lyfimacus aussi Roy de Macedoine. Antigonus fils de Démétrius, & petit-fils de ce premier Antigonus, regna quarante quatre ans en Macedoine. & en vécut quatre-vingts, au raport de Medie, & des autres Historiens ; & Antipater fils d'Iolas, qui gouverna la Macedoine sous plusieurs Rois, en vécut autant & un peu davantage. Ptolomée fils de Lagus, le plus heureux de tous les Princes de son siecle, vécut quatre-vingts ans, après en avoir regné quarante deux ; & avant sa mort, laissa l'Empire au plus jeune de ses fils, surnommé Filadelfe. Fileteré le premier Roy de Pergame, qui estoit Eunuque, mourut à quatre-vingts ans ; & Artalus, l'un de ses successeurs, qu'on a nommé aussi Filadelfe, vers qui Scipion fut envoyé, en a vécu quatre-vingts deux. Mirridate Roy de Pont, surnommé, le Bâtisseur, mourut âgé de quatre-vingts quatre ans, poursuivy par Antigonus le borgne, à ce que dit Hieronime, & les autres Historiens. Araratés Roy de Capadoce, vécut quatre-vingts deux ans, au raport du même Auteur, & ne mourut pas de

mort

mort naturelle, mais fut attaché à un gibet par Perdicas, après avoir esté pris en un combat. Le vieux Cyrus, premier Roy de Perse, mourut âgé de cent ans, comme il est gravé sur les colonnes qui servent de bornes à la Perse & à l'Assyrie, à quoy semble s'accorder Onésicrite; encore ne mourut il pas de mort naturelle, mais de dépit; ayant appris que la plupart de ceux qu'il aimoit avoient esté tuez par son fils Cambyfés, sous un faux ordre. Artaxerxés Mnémon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts six ans; encore Dinon dit-il quatre-vingts quatorze. Un autre Roy de Perse de même nom, qu'Isidore Caracénien dit avoir regné un peu avant son tems, fut tué en trahison à quatre-vingts treize ans par son frere Gofitrés. Sinartocle Roy des Partes, estant de ^{*} retour de Scytie, com- ^{* On, ra-} mença à regner à l'âge de quatre-vingts ans, & en re- ^{mené par} gna sept. Tigranés Roy d'Armenie, à qui Lucullus ^{les Scy-} fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingts cinq ^{tes.} ans. Hyspafine, Roy des Carasiens, vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à même âge; & Tirée le troisiéme d'après luy, à quatre-vingts douze. Artabaze, le septième après Terée, commença à regner à quatre-vingts six ans, à son retour des Partes. Mnascirés Roy des Partes, vécut quatre-vingt seize ans; & Massinissa Roy de Numidie, quatre-vingts dix, après en avoir regné soixante, & eut un fils à quatre-vingts six ans, tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roy du Bosphore, combattit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingts dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingts treize, ayant appris qu'Auguste avoit donné [†] l'intendance de la [†] guerre à Scribonius. Isidore Ca- ^{† On, que} racénien dit que Goëse, qui de son tems estoit Roy ^{ses Sol-} des Omaniens, en l'Arabie heureuse, mourut de ma- ^{dats s'en-} ladie à cent quinze ans. Voilà tous les Princes de lon- ^{stoient} gue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme ^{mis du} les gens de Létres ont vécu aussi fort long-tems, par ^{party de} un grand soin de leur santé, nous en rapporterons aussi ^{Scribo-} ^{nus.}

les exemples, & premierement ceux des Philosophes. Democrite si celebre, mourut d'abstinence à cent quatre ans. Xenofile le Musicien qui faisoit profession de la Philosophie de Pytagore, mourut à cent cinq ans & plus, dans Atènes, où il avoit ébly sa demeure, au rapport d'Aristoxene. Trois des sept Sages, Solon, Thalés, & Pittacus, vécutent chacun cent ans; & Zenon chef de la secte Stoïque, quatre-vingts dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Ecole, il s'écria; Que me veus-tu? & estant de retour chez luy, il s'abstint de manger, & mourut. * Cleanté son successeur & son disciple, eut une apostume à la levre à l'âge de quatre-vingts dix-neuf ans, & se laissa mourir de même façon; avec cette particularité, qu'ayant reçu lètre dans cet intervalle, de quelques-uns de ses amis qui le prioient de diverses choses, il se fit apporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, poursuivit son dessein, & mourut. Xenofanes fils de Dexine, & disciple du Philosophe Archelaüs, vécut quatre-vingts onze ans; & Xenocrate disciple de Platon, quatre-vingts quatre. Carneadés chef de la nouvelle Academie, en vécut quatre-vingts cinq; Chryssippe le Stoïcien quatre-vingts un, & Diogéne Seleucien de la même secte, quatre-vingts huit. Posidonius Philosophe & Historien natif d'Apamée, ville de Syrie; & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingts quatre ans; Critolaüs le Peripateticien à plus de quatre-vingts deux, & le divin Platon à quatre-vingts un. Aténodore de Tharse Philosophe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguste, & obtint de luy un droit d'exemption pour son pays, c'est pourquoy on luy sacrifie tous les ans, comme à un Heros, mourut à quatre-vingts deux ans. Nestor precepteur de Tybere, du même pays, & de la même secte, en vécut quatre-vingts douze; Xenofon plus de quatre-vingts dix. Voilà la liste des Philosophes. Pour les Historiens, Crémbius mourut en se promenant à l'âge de six vingts quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronyme dont j'ay déjà fait mention après avoir soufert

* C'est
qu'il pre-
noit cela
pour un
avertisse-
ment de
Dieu.

toute sa vie beaucoup de blessures & de fatigues à la guerre, mourut à cent quatre ans, au raport d'Agatarcydes au neuvième livre de l'Histoire d'Asie. Helianicus de l'Isle de Lesbos, & Férécidas l'Historien, ont vécu chacun quatre-vingts cinq ans; Timée Tauroménire quatre-vingts seize; & Aristobule de la ville de Cassandre en Macedoine, quatre-vingts dix, après avoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingts quatre, comme il dit luy même en sa Preface. Polybe Mégalopolitain, fils de Lycortas, mourut à 82. d'une chute de cheval, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisenien homme de grande érudition, à quatre-vingts douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profession d'éloquence, le Reteur Gorgias mourut faute de manger, à cent huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit arrivé à un si long âge, que c'estoit en vivant chez soy, sans frequenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si celebre à l'âge de quatre-vingts seize ans, & mourut à quatre-vingts dix-neuf, sur la nouvelle de la bataille de Chéronée, après avoir préveu la captivité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quitant un jour la ville de Sidon.* Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguste en éloquence, comme Aténodore en Philosophie, vécut quatre-vingts deux ans; & Potamon Orateur assez illustre, quatre-vingts dix. Pour les Poètes, Sofocle fût étranglé d'un grain de raisin à l'âge de quatre-vingts quinze ans; & un peu avant sa mort, estant accusé par son fils de n'estre plus capable du gouvernement de son bien, il leut aux Juges la Tragédie d'Edipe, qu'il venoit de composer, & fut renvoyé absous, & son fils déclaré fou par Arrêt. Le Poète Comique Cratinus vécut quatre-vingts dix-sept ans, ayant remporté encore à cet âge le prix des jeux, pour une Comedie qu'il venoit de faire. Polemon, autre Poète Comique mourut au même âge à force de rire, pour avoir veu un âne manger des figues qu'on avoit servies sur la table. Epicarme

de même profession en vécut autant, & Anacréon Poëte Lyrique, quatre-vingts cinq; Stésicore de même; Simonide de Cée plus de quatre-vingts dix. Pour les Grammairiens, Ératostène le Cyrenien, qui a esté aussi Poëte, Matématicien & Philosofe, mourut à quatre-vingts deux ans; & Lycurgue le Legislateur, à quatre-vingts cinq. Voilà la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Létres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaît aux Dieux, un Traité à part des Romains, comme je l'ay promis.

L O U A N G E D E L A P A T R I E.

IL y a long-tems qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajoûter ni de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons, puisque c'est à elle que nous devons nôtre naissance & nôtre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les pàys Etrangers, on en revient toujours là, où l'on y veut revenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir une illustre Patrie, ignore à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance, puisqu'il témoigne par là qu'il l'estimeroit moins si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nôtre Patrie. Lors que l'on compare ensemble les pàys, on fait cas de l'un pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a une passion pour le sien, qui ne considere point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fût plus riche ou plus agréable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en contente. Comme un honête homme ne changeroit pour rien du monde son pere

pere ni ses enfans, jusques-là qu'il couvre leurs de-
 fauts, & qu'il fait valoir leurs avantages: Il en est de
 même de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus
 tendre. Et véritablement elle nous doit estre en plus
 grande consideration, puis qu'elle nous est plus pro-
 che, & que la Loy ni la Nature ne content le devoir
 envers les parens, qu'après celuy-là. Car ils sont tous
 enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où
 toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mêmes
 semblent aimer leur Patrie, & n'ont soin du monde,
 que comme estant leur pays, puisqu'ils sont comme
 nous Citoyens de l'Univers; mais ils considerent
 particulierement le lieu où ils ont pris naissance.
 Leur ville leur est toujours plus agréable, & les Isles
 où ils sont nals, plus saintes, jusques-là que les vœux
 & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur nais-
 sance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de
 Patrie est aimé des Dieux mêmes, qui n'ont point pro-
 prement d'autre Patrie que le Ciel, comment ne le
 fera-t-il point des hommes? C'est là qu'ils contem-
 plent premierement la lumiere du Soleil, lequel en-
 core que commun à tous, est estimé neantmoins par-
 ticulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là
 qu'ils commencent à former les premiers mots, & à
 avoir quelque cōnoissance des choses du monde. Que
 si quelqu'un a une Patrie si desavantageuse, qu'il en
 ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un hon-
 nête homme doit sçavoir, il ne laisse pas de luy avoir
 toujours de l'obligation, puisque c'est elle qui le rend
 capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les
 Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus utile
 à sa Patrie, & l'on ne possède du bien que pour l'em-
 ployer à la servir dans la necessité. Que si l'on fait au-
 trement, on manque non seulement de reconnoissan-
 ce, mais de raison, puis qu'elle enferme tout ce que
 nous avons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer
 la vie. Si nous sommes obligez aux particuliers qui
 nous font du bien, nous le sommes à plus forte raison
 à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que

les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les parricides, regardent particulièrement la Patrie, comme la mere commune, & comme nôtre bien-faitrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son pays, qu'il ne s'en souviene quelquefois, & n'en demande des nouvelles, lors qu'il est absent; & la plûpart s'écrient dans les pays étrangers, qu'ils ne goûtent aucun plaisir. C'est pourquoy quelque fortune que nous fassions hors de là, nous croyons qu'il manque toujours quelque chose à nôtre félicité. Ceux qui se sont rendus illustres parmy les autres Nations, soit pour leur sçavoir, ou pour leurs richesses, meurent d'envie de revenir là, pour y faire montre de leurs avantages, d'autant plus qu'ils ont aquis plus de bien ou plus de reputation. Les jeunes gens sont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieillars, qui ont plus de cõnoissance des choses; c'est pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre bany même après sa mort, & desire d'estre ensevely dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des Pays étrangers, sont estimez comme des bâtards, ne se soucient point de ce qui peut arriver, pourveu qu'ils ayent dequoy vivre, comme les bestes. Les autres l'aiment, quoy que sterile; & ne la pouvans louer par la fertilité, la louent par le nom de Patrie. Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela, & aiment mieux voir monter la fumée de leur toit, comme dit le Poëte, que de goûter hors de là tous les plaisirs imaginables. Mais il n'y a rien qui montre tant l'avantage de la Patrie, que ce que le bannissement est conté entre les plus grands suplices. Les Legislatteurs n'ont pas esté seuls de ce sentiment, car les grands Capitaines n'ont point de plus bel aiguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Patrie, pour laquelle il est même glorieux de mourir. Cela réveille le courage des plus lâches, & fait qu'on ne considere plus le peril.

DES DIPSADES.

C'est une espece d'avant-propos, ou plutôt un petit discours Academique, comme celui de Bâchus & de l'Hercule Gaulois.

LE côté Meridional de la Lybie, n'est qu'une vaste plaine de sablons ardens, sans aucune plante ni verdure; & si l'on trouve par hazard de l'eau, dans le creux de quelque rocher, c'est de l'eau puante & bourbeuse, reste de quelque torrent dont le plus alteré ne scauroit boire. Il ne faut donc pas s'étonner si c'est un pâys inhabité; car qui voudroit habiter des lieux si secs & si steriles, & dont l'air est comme de feu? Les seuls Garamantes, Nation sauvage & vagabonde, & qui se plaît à la chasse, y font quelquefois des courses vers le Solstice d'Hyver, lors que l'air est rafraichy, & le sable affermy par les pluyes; & leur chasse est d'Anes sauvages, & d'Austruches: mais particulièrement de Singes, & quelquefois d'Elefans; car ce sont-là les animaux qui endurent mieux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si-tôt qu'ils ont consumé leurs provisions, & que le Soleil revient, de peur que les sables venans à sécher, ne rendent leur retour impossible, car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que je viens de dire, n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Viperes, Cerastes, Bouprestes, Fyfales, Javelots, Dragons, Amphisbenes, & autres monstres effroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes, les uns terrestres, qui ont l'épine du dos fort souple, avec quantité de vertebres; les autres aériens & plus petits, qui ont des ailes de crêpe comme les chauve-souris, les cygales & les fauteréles, & qui volent & rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous

les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipere; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables jusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle, altere & pourrit; & ceux qui en sont affligez, crient comme s'ils estoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils souffrent une soif extrême, sans se pouvoir desalterer; car plus ils boivent, & plus ils ont envie de boire. Cela même les altere davantage, comme si le breuvage servoit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on versât de l'huile sur du feu; ce que les Medecins attribuent à la qualité du venin, qui est un poison grossier, lequel estant détrempé par l'eau, augmente ses forces & s'épand par tout. Je n'ay jamais voyagé en des pays si deserts & reculez, ni n'ay veü personne qui ait esté mordu de ce serpent; mais j'ay oüï dire à un de mes amis, qu'il avoit leü l'Épitafe d'un homme qui en estoit mort, en traversant les rochers qu'on nomme la grande Syte; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est bâti des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statüe d'un homme, comme on peint Tantale dans un marais, qui puize de l'eau pour boire, & a une Dipsade entortillée autour de son pied. Il est environné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses côtez a des œufs d'Austruches, qu'il aloit querir aparamment quand il fut piqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuvent faire de leur terre qui est sablonneuse; outre qu'il y en a de si grands, que chaque moitié peut couvrir la tête d'un homme. * Mais ces serpens en sont comme les gardiens, & sortent du sable pour piquer ceux qui en aprochent. J'ay rapporté cette merveille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature; car c'est plutôt aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouver quelque remede; ni pour le dis-

* On, leur
fers de
chapeau.

sputer

DIALOGUE DE LUCIEN ET D'HESIODE. 231
sputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé ; mais parce
qu'il me semble qu'il m'est arrivé quelque chose de
semblable ; & je vous prie de ne pas condamner ma
comparaison , pour estre un peu hardie. Car depuis
que j'ay eu l'honneur de vôtre conversation , je ne
m'en puis plus desalterer. Et avec raison certes ; car
où pourroit-on trouver ailleurs des esprits mieux
faits & plus raisonnables ? Pardonnez moy donc si
je recherche de nouveau vôtre entretien , comme
ceux qui sont mordus des Diplades ont recours à
l'eau, & si je me plonge dans la source. Dieu veuille
qu'elle ne tarisse jamais , & que je ne demeure pas
bâillant après, comme un Tantale. Car pour ma
soif, elle sera éternelle , puisque comme dit Platon,
on ne se lasse jamais de voir & d'aimer ce qui est beau.

D I A L O G U E
DE LUCIEN ET D'HESIODE.

*C'est une raillerie contre Hesiodé, qui s'est vanté d'a-
voir eu commerce avec les Muses.*

LUCIEN. **T**Es vers témoignent assez que tu
és grand Poëte , car tu ne dis rien
de commun, & l'on voit bien que
tu as reçu une branche de laurier de la main des Mu-
ses. Mais je voudrois bien sçavoir pourquoy ayant
dit que ce divin present t'apprendroit le passé & l'ave-
nir ; tu as parlé de l'un , sans nous rien dire de l'au-
tre ? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux , à
commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos &
l'Amour ; tu as donné en suite des preceptes de l'A-
strologie , pour le pilote & le laboureur ; tu as parlé
de la vie rustique , des vertus des femmes , & autres
choses semblables ; mais tu n'as pas dit un seul mot
de l'avenir, ce qui eût mieux marqué ton inspiration,
& eût esté plus avantageux aux hommes. Est-ce que
tu nous en as fait accroire, ou que tu as voulu cacher

232 DIALOGUE DE LUCIEN ET D'HESIODE.
ton secret, ou bien que tes profeties ne sont pas ve-
nues jusqu'à nous? Car il n'y a pas d'aparance que les
Muses n'ayent tenu qu'une partie de leur promesse, &
qu'elles ayent oublié à t'apprendre l'avenir, qui estoit
le principal. Dy nous hardiment ce qui en est, car
personne ne le sçait mieux que toy; & il est juste que
vous autres favoris des Dieux les imitez, en faisant
comme eux du bien aux hommes, & par vos lumie-
res, dissipant les tenebres dont ils sont envelopez.

HESIODE. Il est aisé de te répondre, que n'ayant
rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à
te rendre compte de leurs actions; mais si tu desires
de sçavoir quelque chose de mon métier, je te diray
ce que je sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne
se revelent qu'à qui il leur plaît, ils ne revelent aussi
que ce qu'il leur plaît, & ne m'ont rien appris de ce
que tu desires sçavoir. D'ailleurs, il ne faut pas atan-
dre des Poëtes une verité historique, ni leur demander
raison de toutes leurs fictions; outre qu'ils ont cou-
tume d'ajouter beaucoup de choses pour remplir la
mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admira-
tion; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois
tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beau-
tez de l'invention & de l'expression, qui sont leurs
principaux talens, tu t'amuses à chicaner leurs paro-
les, comme tu ferois celles d'un contract, qui est la
marque d'un esprit pointilleux à l'exemple de ces
Critiques, qui censurent les vers d'Homere. Je laisse
à part ce que tu trouveras dans mon Poëme, qui s'in-
titule *les Oeuvres & les Jours*, diverses prediCTIONS, que
je fais à ceux qui cultiveront bien ou mal leur champ.

LUCIEN. Tu parles veritablement en Berger, ou
plutôt en Entouffiaffe, de ne pouvoir rendre raison de
ce que tu as dit, ni dire pourquoy tu l'as dit. Car du re-
ste, nous n'atandons pas des Muses des preceptes de
l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux ap-
prendre qu'elles; mais des secrets où l'esprit de l'hom-
me ne peut arriver. Ce n'est pas pronostiquer l'avenir,
que de predire à un homme qui marche pieds nuds,
qu'il

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS. 233
qu'il s'enrhumera, ou qu'il se piquera à quelque épine, & autres choses semblables que l'expérience nous apprend mieux que tous les Poëtes. Laisant donc là toutes ces excuses frivoles, dy que tu ne sçavois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration; ce qui n'est pas encore bien assuré, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS.

D I A L O G U E

DE LYCINUS, DE TIMOLAÛS, DE SAMIPE, ET D'ADIMANTE.

Il prend occasion d'un Navire qui estoit arrivé au port de Pyrée, pour se vire des souhaits que l'on fait, & de leur extravagance.

LYCINUS. **N**E disois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa Maîtresse, que Timolaüs ne perdrait son humeur curieuse, & que pour voir quelque chose de nouveau il iroit plutôt tout courant d'Atènes à Corinthe?

TIMOLAÛS. J'estois alé voir ce grand vaisseau nouvellement arrivé au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans d'Egypte en Italie; & je croy que ni toy ni Samipe n'estiez sortis de la ville à autre dessein.

LYCINUS. Il est vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit avêque nous, mais il s'est égaré dans la foule.

SAMIPE. Sçais tu en quel endroit c'a esté? C'est lors que nous avons veü sortir en chemise * ce beau * *On verra*
garçon, qui avoit ses cheveux retrouffez & noüez par *en de lin.*

derriere. Car si je le cõnois bien, il s'est arrêté à ce spectacle, & en a esté touché.

LYCINUS. Je ne le trouve pas si beau que tu dis avec ses grosses levres & ses jambes grêles; outre qu'il est noir de visage, & qu'il ne fait que bredouiller, & a un mauvais accent. D'ailleurs ses cheveux nouëz par derriere montrent que c'est un esclave; & tu sçais qu'il y a tant d'autres beautez à Atènes pour qui il est plus honête de soupïrer.

TIMOLAÛS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Egypte ont les cheveux de la sorte, & c'est une marque de noblesse en ce Pays-là. Nos ancêtres même de Pallene nourissoient leur cheveleure, & la portoient retroussée avec un crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en mémoire ce que Thucydide dit de nôtre ancien luxe, en sa Preface, lors que nous envoyâmes une peuplade en Ionie.

TIMOLAÛS. Il me souvient maintenant où nous avons laissé Adimante; ç'a esté dans ce navire lors que nous nous sommes arrêtés près du mât, à compter la multitude de ces cuirs entassés les uns sur les autres, & à admirer l'assurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIPE. Tu as raison, l'atandrons-nous icy, ou si je l'iray querir?

TIMOLAÛS. Continuons plutôt nôtre chemin; car il y a aparance qu'il aura passé outre, & qu'il s'en fera retourné à la Ville; après nous avoir cherché en vain. En tout cas il sçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINUS. Alons, si Samipe le trouve bon, quoy qu'il ne soit pas trop honête de quitter sa compagnie.

SAMIPE. Alons, peut-estre que nous trouverons encore le lieu des exercices ouvert. Mais tout en allant, faisons reflexion, je vous prie, sur la grandeur de ce vaisseau, qui a six vingts coudées de long, vingt neuf

de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du mât, de la grandeur de l'antenne, & de la grosseur de la corde qui sert à la remuer. Avez-vous remarqué comme d'un côté la poupe s'éleve peu à peu en rond, & porte au sommet un oiseau d'or qui a les ailes étendues; & de l'autre, la proue avance un long bec, & a de part & d'autre la Déesse Isis, qui est le nom du Navire. Parleray-je du reste des ornemens? des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des appartemens de la poupe? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots, & la charge épouvantable qu'il porte, capable de nourrir tout un an, à ce qu'on dit, la ville d'Atènes, & tout le pays. Cependant un seul homme gouverne tout cela avec une perche dont il remue le Gouvernail, qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard qui estoit chauve & crépu, nommé, s'il m'en souvient bien, Heron.

TIMOLAUS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus sçavant qu'un Protée dans la Marine: car vous sçavez ce qui leur est arrivé en chemin.

LYCINUS. Nullement, nous ferons bien aises de l'apprendre.

TIMOLAÛS. Il me l'a conté luy-même, car il est bon homme & fort civil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par un assez beau-tems, & virent le septième jour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il se leva tout à coup un vent d'aval qui les repoussa sur la côte de Fenicie. Que de là ils furent portez par la tempête jusqu'aux Isles Quelidoniennes où ils faillirent le dixième jour d'estre submergez. J'ay passé par là, & sçay comme les vagues y sont enflées par les vents de Sudoüest. Car c'est là qu'est la separation de la mer de Lycie & de Pamfylic, où s'avance un cap qui n'est qu'un amas d'écueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les éleve quelquefois aussi haut qu'à luy. Il ajoûtoit que sur le point de perir, il avoit paru
des

des feux sur la côte, à la lueur desquels ils s'estoient reconus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au haut du mât, avoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il aloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, après avoir perdu leur route, ils avoient esté contrains de naviger à la bouline, parce que le vent estoit contraire; si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & de prendre au dessus du Promontoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils devoient estre déjà arrivez.

LYCINUS. Ce bon homme s'est bien égaré, mais ne voy-je pas Adimante ?

TIMOLAÛS. C'est luy-même, apellons le; Adimante, Adimante.

LYCINUS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colere, qu'il ne nous répond point; Car je le reconois à son habit & à sa démarche; sans parler de ses cheveux courts; doublons le pas pour l'âtraper. Demeure là. Quoy! tu ne t'arréteras pas si l'on ne te prend par le manteau? ou tu rêves profondément, ou tu ne fais pas semblant de nous ouir.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes pensées.

LYCINUS. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est un trop grand secret; mais nous sommes initiez dans les mysteres, & sçavons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est une chose trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINUS. Est-ce quelque pensée amoureuse? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celui des richesses, & nâgeois dans l'opulence, lors que vous estes venus interrompre ma rêverie.

LYCINUS. Fay nous part de tes thresors, puisque nous sommes tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en seriez pas plus riche, ni moy plus p^ovre, quand je vous aurois tout donné. Mais je vous diray à quoy je révois puisque vous le voulez sçavoir. Je vous ay perdus en entrant dans le navire, comme je m'amusois à mesurer l'Anchre, après avoir mis en seureté Lycinus. Quand j'eus donc bien considéré tout, je demanday à l'un des Matelots combien ce Vaisseau pouvoit rapporter par an à son maître, & il me dit douze talens ; Si bien que ne sçachant que faire, je me métois en sa place, & songeois ce que je ferois s'il estoit à moy. Je bâtissois donc un Palais au dessus du Pecile ; dresseois mon train & mon équipage, & navigeois déjà avec les acclamations de tout le monde, aimé des uns, respecté des autres, & envié de tous ; lors que vous estes venus troubler ma felicité, & submerger mon navire au sortir du port, comme il v^oguoit à pleines voiles.

LYCINUS. Je suis d'avis que tu nous fasses un procès comme à des Pirates qui t'ont enlevé ton Vaisseau, si tu n'aimes mieux en équiper un autre sur l'heure, ou plut^ot cinq ou six ; car cela ne te coûte pas davantage. Mais toutefois tu serois trop insupportable ; Car si n'ayant qu'un Navire, tu ne faisois pas semblant de nous écouter, que ferois-tu dans une si grande opulence ? Continuë donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouvelles à ceux qui viendront d'Egypte, ou bien d'Italie.

ADIMANTE. N'avois-je pas raison de ne vous pas dire à quoy je pensois, estant bien assuré que vous ne manquerez pas de vous en moquer ? Adieu, je me vai rembarquer tout presentement : car j'aime mieux encore entretenir mes matelots que des gens qui se moquent de moy.

LYCINUS. Tout beau, nous voulons estre de la partie.

ADIMANTE. Je vous en empêcheray bien ; car je tireray l'échelle lors que je seray monté.

LYCINUS. Nous te suivrons à la nage ; car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire de souhaits.

hairs. J'en feray un de nager plus vite que ton Vaisseau. Tu sçais que nous avons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es devenu grand Seigneur, tu méprises tes vieux amis, & ne les veus pas souffrir en ton Navire. Tu te méednois bien dans la fortune; Je ne m'étonne pas que tu ayes quitte la maison de ton Pere, pour en bâtir une prés du Pecile, & dresser un si grand équipage: Apporte nous du moins au retour quelque saligne d'Egypte, & des parfums de Canope; * Si tu n'aimes mieux charger l'une des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de la porter.

* Ville
d'Egypte.

TIMOLAÛS. C'est trop Lycinus, après avoir ruiné Adimante, de se moquer encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin † jusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si vous voulez, & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira; cela servira à nous faire trouver le chemin plus court, & à nous réveiller l'esprit. On verra pour le moins, qui sçait mieux faire des souhaits, & qui useroit mieux de son bien, s'il estoit riche.

† 4. stades.

SAMIPE. Je le veus, & je ne m'y épargneray pas, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille aussi.

LYCINUS. Je ne m'opposeray jamais à vôtre félicité; mais qui commencera? Je suis d'avis que ce soit Adimante; car il doit avoir la préférence: Puis Samipe & Timolaüs: Je me garderay pour le dernier, & ne veus que le demy stade le plus proche de la Ville, encore le feray-je en courant.

ADIMANTE. Je ne quitteray point mon premier souhait, si vous le trouvez à propos: mais j'y ajoutteray encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez vous donc que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans, & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

SAMPSE. Ce beau garçon que nous avons veü y est-il aussi ?

ADIMANTE. Ouy, & de plus, tous les grains de bled qui y sont, sont autant de grains d'or.

LYCINUS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaisseau, & te fera perir toy & ton souhait : car l'or est bien plus pesant que le bled.

ADIMANTE. Je te prie, ne borne point mes souhaits, ni ne porte envie à ma fortune. S'il est besoin je feray que cét or ne pesera pas plus que du bled. Quand ce sera à ton tour je te laisseray faire toutes tes extravagances sans te venir troubler hors de saison.

LYCINUS. Je le faisois pour ton profit, de peur que tu ne vinsses à perir avec toutes tes richesses, & à entraîner dans ton malheur ce beau fils qui ne sçait pas peut-estre nager.

TIMOLAÛS. Ne crain point, les Daufins le chargeront plutôt sur leur dos comme ils firent Arion, ou cét enfant mort qu'ils porterent à Corinthe. Crois-tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un Mort ou un Musicien.

ADIMANTE. Quoy, tu te méles aussi de me railler. Nous verrons quand ce sera à toy si tu réves plus regulierement.

LYCINUS. Veritablement il me semble qu'estant maître de ton souhait, tu le devois faire plus raisonnable; & même il eut esté plus commode de trouver ce thresor dans ton logis pour n'avoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison en ce point, je veus qu'il soit sous le Mercure de nôtre salle, & qu'il y en ait dequoy la remplir. J'achéteray d'abord une maison comme un commencement de ménage, ainsi que dit Hesiodé; mais je veus qu'elle soit grande & magnifique. En-suite j'aquerray toutes les terres qui sont autour de la Ville; hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux, s'il me prend
envie

envie d'y assister; Puis toute la pleine de Sicyonë & en un mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grece. Je veus que tout cela soit à moy, sans contrôleur; Et ne veus point d'autre vaisselle que d'or; non pas quelque coupes legeres comme celle d'Équécrate; car les miennes peseront chacune deux ta-

* 120. li- lens. *

ures.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les porter? il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades; car tu ne pourrois pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Je te prie laisse dormir ta raison, quand je feray des souhaits, je veus pour te faire enrager que ma table & mon lit soient d'or; & si tu me fâches, mes valets en feront aussi.

LYCINUS. Et ton boire & ton manger, si tu veus; quand tu devrois mourir de faim comme un autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables; quand ce sera à ton tour; pour moy je veus que les miens soient extravagans comme ils ont acoutumé d'estre. Après ces meubles, je veus des habits magnifiques, une table somptueuse & delicate, un doux sommeil, d'agréables songes; Que mes amis me fassent toujours quelque demande, que je leur accorderay. Que les plus Grands me viennent faire la cour, & se promènent de grand matin devant ma porte, & parmi eux les Ministres de l'Empereur; & j'ordonne que lors qu'ils voudront entrer, on leur ferme la porte au nez, comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand je jéteray les yeux de tous côtez, comme le Soleil fait ses rayons, je ne les veus pas seulement regarder, ni tous ceux qui leur ressemblent. Mais si je voy quelque honête homme qui soit pôvre, comme je l'estois avant mon souhait, je le prendray par la main & le meneray dîner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mépris que je feray d'eux, que par l'estime que je feray des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire.

gloire. Quand je porteray à quelqu'un une fanté dans une coupe d'or, je veus lors qu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour montrer ma liberalité; car les plus riches ne seront que des coquins * * *Le Grec dit Bourgeois.* auprès de moy. Dionique ne fera plus montre de quelque chetive vaissèle d'argent que son Pere luy a laissée, voyant que ce sera le service de mes valets. Je donneray tous les mois cent dragmes par tête à chaque Pôvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Je construiray des bains publics, des amphitheatres & autres choses pour la necessité, le plaisir, ou l'ornement. Je feray venir la mer jusqu'au Dipy-le par le moyen d'un grand canal, afin que mes richesses abordent de plus prés. Mais non, il n'en sera plus de besoin; car j'ay trouvé tout ce qu'il faloit dans ma salle; Enfin pour conclure, puisque ce ne seroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, je vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remontrances. Voilà la vie que je veus mener, passant mon tems dans les divertissemens de la Ville & de la Campagne, & je prie Mercure qu'il accomplisse mon souhait.

LYCINUS. Quand je devrois perdre encore ma tonne d'or, je ne puis m'empêcher de te dire que ton souhait ne tient qu'à un filet, & s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le tems que tout cela devoit durer, & peut-estre que la mort te prendra au milieu de tous tes Thresors avant que d'en avoïr joiïy. Veus-tu que je t'allegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arrivé? Ne sçais-tu pas que Cresus & Polycrate, qui estoient plus riches que toy, furent depouillez en un instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languissante, sans pouvoir

goûter aucun plaisir ? Je ne parle point des pièges qu'on leur dresse tous les jours, ni de la haine, & de l'envie qui s'attachent à eux, & qui ne les sçauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en es une bonne preuve; car tu n'as cessé de me persecuter depuis un moment que j'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que je t'ay promise.

LYCINUS. Tu es déjà de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contredise, & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais je te quite de bon cœur de la tienne, aussi bien voilà l'érendue de ta felicité passée. C'est à Samipe à souhailer à son tour.

SAMIPE. Pour moy, qui ne suis pas voisin de la Mer, je ne souhaileray point de Navire; car je veus que mon päs contemple ma gloire. Et je ne feray point de petits souhails comme Adimante: Mais je veus estre Roy, & pour mieux goûter ma felicité, monter par degrez à l'Empire. Car je ne veus point devoir le Thrône au merite de mes Ancêtres, mais au mien; Il n'est rien de plus grand ni de plus divin que d'estre soy-même l'Auteur & l'Arbitre de sa fortune.

LYCINUS. Courage, c'est souhailer que cela; Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton päs ne croyoit pas avoir élevé un Empereur en ta personne. Mais regne, triomfe, équipe des Flôtes & des Armées; Que feras-tu après tout dans une si haute condition ?

SAMIPE. Je feray la guerre; Ecoute, sry-moy, car je te veus faire General de ma Cavalerie.

LYCINUS. Je vous remercie, grand Prince, & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perfes, pour vous rendre grace d'une si grande faveur. Mais que vôtre Majesté donne ce commandement à un autre: car je n'ay jamais esté à cheval, & je croy qu'il me faudroit âtacher à la selle pour m'empêcher de tomber, particulièrement si j'estois sur quelque cheval

cheval de bataille qui vint à se cabrer au son des Trompètes; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportât au milieu des Ennemis. Mais dites-moy, pourquoy voulez vous faire la guerre? Voilà un beau passe-tems d'aler tourmenter les autres, & soy-même. Ne vaudroit-il pas mieux jouir en paix de vôtre Empire?

SAMIBE. Tu es un poltron, & ne sçais que c'est que d'estre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commandement, Sire, je m'en aquiteray mieux que luy; joint que je merite quelque faveur, pour vous avoir départy si liberalement mes thresors. Ce sera assez pour luy, de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMIBE. Il faut sçavoir premierement, si ma Cavalerie te voudra bien recevoir. Que tous ceux qui sont de cét avis, levent la main. Voilà qui va bien, tu seras mon General, & Lycinus commandera mon alle droite. Je donneray la gauche à Timolaüs; car pour moy je me placeray au milieu, suivant la coûtume des Rois de Perse, dont je ne veus point d'autre témoin que Xenofon. Mais commençons à marcher, voilà mon Armée en bataille; Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes, après avoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes, & particulièrement celle de Jupiter, qui est le Protecteur des Rois. Quand j'auray subjugué toute la Grece, qui ne peut resister à ma puissance, j'embarqueray mes troupes & gagneray l'Ionie. Car mon Armée navale m'atand déjà à Cenchrées, où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane & laissé par tout des Gouverneurs, je passeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamphilie, d'où j'entreray en Syrie, après avoir traversé la Plsidie, & la Cilicie, & viendray jusqu'à l'Eufrate.

LYCINUS. Je supplie vôtre Majesté de donner le commandement de son alle droite à un autre; car

je voy bien que v^otre dessein est de marcher contre les Armeniens, & les Parthes, & je craindrois trop que leur Cavalerie ne me passât sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à coups de flèches. Laissez-moy, je vous prie, pour v^otre Antipater en Grece, afin de tenir le p^oys en paix, & empêcher qu'il ne se revolte en v^otre absence.

SAMIPE. Tu recules, poltron! Et ne sçais-tu pas qu'on punit de mort les deserteurs? Mais puisque nous avons tout conquis jusqu'à l'Eufrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons, de nous subjuguier l'Egypte, la Fénicie & la Palestine, passe le premier à la tête de l'aîle droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest; je te suivray avec la bataille, & Timolaüs aura soin de conduire l'arrière-garde. Avance toy, Adimante, avec la Cavalerie. Dieu soit loué, voilà toute la Mesopotamie sous notre pouvoir. Tout se rend, personne ne se presente; Babylone ouvre les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Ctesifonte, & assemble ses Troupes à Seleucie. Les Coureurs rapportent qu'il à déjà un milion de combatans, sans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore arrivées. Il faut tenir un conseil de guerre pour sçavoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Je suis d'avis que l'Infanterie tire droit à Ctesifonte qui est un p^oys montueux, & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPE. Quoy tu trembles aussi, Adimante, lors qu'il faut venir aux mains! Quel est ton avis Timolaüs?

TIMOLAÛS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Enemy, avant que toutes les siennes soient assemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus?

LYCINUS. Le mien, est de nous reposer sous ces Oliviers auprès de cette colonne: car c'est une assez grande traite, d'aler au port de Pirée, & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIRE. Tu crois estre encore à Atènes, malheureux ! tandis que nous sommes rangez en bataille sous les murs de Babylône, & que nous delibérons par quel chemin nous âtaquerons l'Ennemy.

LYCINUS. Tu as bien fait de m'en faire souvenir, car je ne croyois pas rêver.

SAMIRE. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voilà les Ennemis qui se presentent ; Choquons brusquement, qu'ils ne nous accablent de leurs flèches. Bon, nous voilà aux mains, sans qu'elles nous aient fait beaucoup de mal. L'aile gauche triomfe déjà sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perses se défendent bravement à la bataille, animez par la presence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahis point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINUS. Que voulez-vous que je fasse ? J'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me secourez en diligence, je me vai sauver tout courant dans le lieu des exercices, & abandonneray là toute la conquête de la Perse.

SAMIRE. Nullement, Te voilà dégagé. Timolaüs victorieux a pris les Ennemis en queue & en flanc, il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a envoyé défier au combat.

LYCINUS. Pren garde que tu n'y sois blessé ; on perd souvent la vie en disputant une Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'effleurer la peau : mais je l'ay percé luy & son cheval, de mon javelot. Coupons luy la tête & la métons au bout d'une pique. A cet aspect tout se rend, ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares se prosternent devant moy, pour m'adorer à leur façon ; mais je ne veus pas le souffrir des Grecs, ni enfreindre les loix de mon pays. Combien je m'en vai bâtir de Villes, & en détruire d'autres ? Toutefois il faut que je me vange auparavant de cet usurier, qui m'a chassé de mon heritage pour l'avoir.

LYCINUS. Tout beau, la clemence sied bien aux

Rois; Puis il est tems de de se reposer après une si grande victoire, & de festiner vos amis dans Babyloze: Mais voilà ton tems achevé, c'est à Timolaüs à souhaiter à son tour.

S A M I E L. Hé bien, m'entens-je à faire des souhaits ?

L Y C I N U S. Je t'y trouve encore plus impertinent qu'Adimante. Car il bernoit les siens à des richesses, & à faire bonne chere à ses amis, qui est une chose assez douce. Mais tu te vas exposer aux dangers par vaine gloire, & souhaiter une condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis, mais tes domestiques; sans goûter jamais aucun repos, non pas même en songe. Car tu seras accablé de mille fâcheux soucis, & tourmenté de la crainte, tantôt d'une revolte de tes sujets, tantôt d'une invasion de tes ennemis. Tu t'es laissé ébloüir, mon amy, à l'éclat d'une Couronne; & pour une felicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui, tu en abandonnes une veritable. Quand il n'y auroit autre chose, ne seroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème, & que tu seras malade comme les autres? Que dis-je? pour une maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des statües qui seront ruinées par le tems; & quand tout cela subsisteroit, il ne t'en reviendroit aucun profit. Voilà donc ta felicité durant ta vie; des craintes, des soupçons, des defiances, des soins, des veilles, des inquietudes; & après ta mort, ou l'oubli, ou le mépris, ou l'execration, ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est tems que Timolaüs entre en lice. Prends garde de n'aller point faire des souhaits extravagans, comme les autres.

T I M O L A Ü S. Considere Lycinus, si l'on peut condamner celuy-cy. Je ne demande ni les tresors, ni les grandeurs: mais premierement la santé, & une santé vigoureuse qui ne puisse estre ébranlée

par aucun accident; puis la force, la beauté, la vitesse, & par dessus tout l'invisibilité; Estre aimable à toutes les Dames, ouvrir toutes les portes fermées, voler, estre invulnérable; Et tous ces avantages, non pas pour un siecle ni pour deux, mais pour sept ou huit cens ans; toujours à la fleur de son âge & sans vieillir, ni rien perdre de sa vigueur. Considere ce souhait, ne te semble-t-il pas raisonnable? Car par ce moyen tous les thresors me seront ouverts; je seray à couvert contre tous dangers; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde, sans avoir besoin de le faire venir avec beaucoup de tems & de dépense. J'auray avec la science des choses cachées, la jouissance de tous les biens qui sont répandus en divers lieux; outre le plaisir qu'il y auroit, par exemple de dîner à Arènes, & de coucher en Babylone; Sçavoir en un instant des nouvelles de tout le monde, jusqu'à celles des Antipodes, s'il y en a; En un mot tout ce qui se passe sur la terre & dans le Ciel; car l'élément du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs je pourrois en cet estat faire tout le bien & le mal que je voudrois, à mes amis & à mes ennemis; & châtier tous les tirans qui sont au monde, sans courre fortune, par le moyen de mon invisibilité. Coucher avec les plus belles Dames, sans crainte des maris ni des Meres; assister sans peril à tous les combats, & donner à qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car je ne voudrois pas avoir ces qualitez en un degré ordinaire, mais au plus-haut point, qu'on les puisse imaginer. Que peus tu reprendre en ce souhait?

LYCINUS. Rien, car il ne fait pas peur de contredire un homme qui a de si grands avantages. Mais je te demande par les Dieux, toy qui as veü tant de pays sur l'aile de tes souhaits, si tu as veü quelque part un petit bon homme, camus & pelé comme toy, qui fût aimé de toutes les Dames, & qui triomfât des Armées, estant si foible! Tu n'as oublié qu'une chose dans ton souhait, c'est d'estre sage, car

cela seul eût sùfi sans tout le reste, & t'eût empêché de faire toutes ces extravagances.

TIMOLAÛS. J'âtons le tien pour voir ce que tu diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est point de besoin, car nous voilà arrivez au Dipyle où se doivent terminer tous nos souhaits; & vous avez consumé le mien parla longueur des vôtres. Mais je ne m'en plains pas: car je n'aime point les felicitez en peinture, ni à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lors que je viendrois chez moy, de ne trouver rien de tout ce que j'aurois souhaité; Comme ces Comediens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contraints chez eux de jouier celuy de fâquin. En un mot tous ces beaux souhaits ne serviront qu'à vous rendre votre condition plus insupportable; & particulièrement à Timolaüs, de qui les alles seront tantôt fondües comme celles d'Icare. Pour moy je ne veus de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire. Car qui eût jamais pensé que de telles chimeres fussent entrées dans l'esprit de trois Filosofes?

DIALOGUES DES COURTISANES.

Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & découvre leurs défauts & leurs artifices, à l'imitation de Menandre, & des anciens Comiques.

DIALOGUE DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. **T**E souvient-il de ce Capitaine étranger qui est toujours si magnifique, & qui a en-

tre.

retenu l'une de mes compagnes, avant que de me faire l'amour?

THAIS. Il m'en souvient fort bien, c'est celuy qui fit la débauche avec nous, l'année dernière, à la Feste de Cerés; mais qu'a-t-il fait? car il semble que tu en veuilles dire quelque chose.

GLYCERA. Ifante qui fait profession d'amitié avêque moy, me l'a débauché.

THAIS. Et cela te pique?

GLYCERA. Qui en doute? Je ne te cele point, que cela me touche sensiblement.

THAIS. Je ne l'approuve pas non plus que toy; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de s'enlever ainsi leurs Galans; de sorte que si j'estois que de toy, je ne romprois pas avec elle pour cela, non plus que Filis ne rompit pas avêque toy, pour luy avoir fait le même tour. Mais je m'étonne comme il t'a peu quitter pour elle, s'il n'est tout à fait aveugle; Qu'el charme a-t-il trouvé en des lèvres mortes & des joies pendantes? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa tête chauve, & son grand col éfilé? En un mot je ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le souris.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a pris? C'est que sa mere est une sorciere qui se change la nuit en hibou, & va criant par les cimeties. On dit qu'elle peut faire descendre la Lune en terre par ses fortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

THAIS. Comme tu l'as plumé, & en plumeras un autre; mais pour celui-cy, je te conseille de le laisser en paix, & de songer à d'autres conquêtes.

DIALOGUE

DE MIRTIUM, DE PAMFILE ET
DE DORIS.

MIRTIUM. **Q**UOY Pamfile! tu te maries à la fille du pilote Hieron! Et que sont devenus tant de pleurs & de soupirs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner jamais? As-tu oublié que je suis grosse de toy & toute prête d'accoucher, qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane? Mais ne crains point que j'expose l'enfant; je veus l'élever pour me consoler, particulièrement si c'est un fils; afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valût mieux que moy? mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vis l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Cérés, & je n'avois garde alors de croire qu'elle me deût faire un si mauvais tour. Epluche bien, je te prie, tous ses défauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins, & ses regards de travers; Enfin elle est toute faite comme son pere, qui n'est pas fort beau, comme tu sçais.

PAMFILE. Je ne puis plus long-tems t'ouïr parler d'une fille, que je ne sçay si elle est belle ou laide. Je ne sçay pas seulement si celui dont tu parles a une fille; outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit; & je croy qu'il luy en est deü encore quelque chose. Que si je me voulois marier j'épouserois bien plutôt la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année dernière les Armées de la République, & qui m'est aliée du côté de ma mere. Dymoy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'éprouver.

MIRTIUM. Quoy! il n'est pas vray?

PAMFILE. Que tu es sôle! Je croy que tu te
sens

sens encore de la débauche d'hier; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIUM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme; car étant allée acheter quelque chose pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia qui luy dit. . . . Mais qu'elle te le conte elle-même, si elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puisse mourir si j'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'aborda en riant, & me dit: Hé bien Doris, vōtre Galant se marie! Et comme je faisois l'étonnée; Tu n'as qu'à passer par sa rüe, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la musique.

PAMFILE. Et tu y as passé?

DORIS. Ouy, & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit, veritable.

PAMFILE. Je voy bien ce que c'est, tu as pris une porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au soir, Hé bien Pamfile quand veus tu quitter tes débauches? Voilà le fils de nōtre voisin qui se marie, qui est beaucoup plus jeune que toy, & tu t'amuses encore à entretenir des femmes? Je m'endormis à ce discours, & suis fort y aujourd'huy de grand matin; de sorte que je ne sçay ce qui s'est passé: mais ce que dit Doris, pourroit bien estre, hormis qu'elle a pris un logis pour l'autre; Que si tu ne me veus croire, envoie l'y une seconde fois, & tu trouveras ce que je dis veritable.

MYRTIUM. Ha Pamfile! tu me rends la vie, car je fusse morte de déplaisir.

PAMFILE. Ne crain pas que je te quite jamais, & encore en l'estat où je te voy maintenant.

DIALOGUE

DE FILINE ET DE SA MERE,

LA MERE. **E**S-TU fôlé ma fille, ou si tu estois yvre hier, car Difile m'est venu voir ce matin en pleurant, & se plaignant que quoy qu'il te pût dire, tu te levais de table pour dancer, & comme tu vis que cela le piquoit, pour le faire enragé davantage, tu t'alas assoir auprès de Lamprias & te mis à le caresser. Il dit même que tu te dérobas la nuit, & alas coucher sur un petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous à pas dit qu'il m'avoit quittée auparavant pour entretenir la maîtresse de Lamprias, avant qu'il fût arrivé; & qu'il commença à la caresser, quoy que je luy fisse signe qu'il s'arrêtât. Pour me faire plus de dépit il la prit par le col & la baisa si amoureuxment qu'il ne pouvoit retirer ses levres de dessus sa bouche. En-suite il luy parla à l'oreille, & je vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de tems en tems en souriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Après qu'ils furent bien las de s'entretenir, & de se baiser, Lamprias estant arrivé, je ne laissay pas de m'aler métre à table auprès de mon infidèle Amant, afin qu'il n'eût point d'excuse. Alors Thais se levant commença à dancer, trouffant sa robe pour montrer sa belle jambe; Et mongaland de la louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Difile ne se pouvoit lasser d'admirer ses perfections; & disoit qu'elle avoit le pied, & l'oreille excellente, & que jamais il n'avoit veü mieux dancer. Cependant vous la connoissez; car vous l'avez veüe aux bains avêque moy. Si vous scaviez alors comme elle fit la coquète. Elle me dit que je n'osois dancer de peur de montrer mes longues flûtes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs

seurs autres choses, qui me piquerent si fort, que je sautay en place, & me mis à dancer aussi bien qu'elle. Cependant Difile regardoit en haut & ne baissa jamais la veüe, quoy que Lamprias fit tout ce qu'il peüt pour me louer. Voudriez vous que j'eusse souffert tout cela, & que j'eusse laissé regner Thaïs en ma présence ?

LA MERE. Mais il n'estoit pas nécessaire d'aller caresser en-suite Lamprias.

LA FILLE. Difile avoit bien caressé Thaïs, pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour ?

LA MERE. Mais après, ne vouloir pas coucher avecque luy, & se métre à chanter tandis qu'il pleuroit ; c'en est trop ma fille ; Que fussions nous devenues cet hyver sans luy ?

LA FILLE. Et pour cela je souffriray qu'il me méprise ?

LA MERE. Non, mais je ne le mépriserois pas aussi : car tu sçais que le mépris fait perdre l'amour ; D'ailleurs tu ne luy as jamais témoigné aucune tendresse, qui est ce qui touche le plus un Amant. Pren garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gâtes tout.

DIALOGUE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. JE te prie Bacchis, si tu conois quelque Magiciéne qui donne des breuvages pour faire aimer, de me l'amener ; car je donnerois tout ce que j'ay au monde, pour r'avoir Charmide, & pour faire qu'il eût autant d'averfion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy ! Charmide te quite pour elle, après avoir souffert pour toy la haine de ses parens, & refusé le meilleur party de la Ville ?

MELIS-

MELISSE. Il est vray Bacchis, & l'on dit qu'il est enfermé presentement avec elle, chez un de ses amis.

BACCHIS. Je te plains Melisse, mais encore d'où vient sa froideur ?

MELISSE. De jalousie. Comme il revenoit l'autre jour du port de Pirée demander quelque argent que l'on devoit à son pere, il entra chez moy, sans me saluer. Et lors que je courus l'embrasser selon ma coûtume, il me repoussa, & me dit que j'alasse caresser Hermotime, & que nôtre amour estoit si public que les murailles en parloient. Alors il se coucha sans me répondre, & ne voulut point souper ; Et comme je fus près de luy, il me tourna le dos, quelque chose que je luy peusse dire, jusqu'à me menacer de se lever, & de s'en aler en plein mynuit, si je l'importunois davantage.

BACCHIS. Mais est-il vray que tu vois Hermotime ?

MELISSE. Je ne sçay pas seulement qui il est : mais comme Charmide fût party, j'envoyay dès le point du jour ma servante au Ceramique, où elle trouva écrit contre les murailles, *Melisse aime Hermotime, & Hermotime Melisse.*

BACCHIS. C'est une piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalousie, à cause qu'on le connoît de cette humeur. Si je le voy, je me moquerois bien de luy, & l'appelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre aux petites finesses de la jeunesse.

MELISSE. Où le trouveras-tu ? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez un de ses amis, tandis que ses parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir si tu pouvois trouver quelque femme de Thessalie qui me le ramenât par ses charmes.

BACCHIS. Je conois une Syriène qui sera bien ton fait : car elle fit revenir Fanius après une absence de quatre mois, comme je desesperois de le revoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque fortilege selon leur coûtume, après que je luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut beu toute seule dans une coupe; mais il faut avoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Comme quoy ?

BACCHIS. Des cheveux, ou quelqu'autre bagatèle.

MELISSE. J'ay ses meules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à une cheville, & fera dessus quelques suffumigations, * Avec un ne sorcha alumée. puis elle jétera du sel dans le feu, en prononçant ton nom & le sien. Alorstirant de son sein un miroir magique, elle le tournera de tous côtez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voilà ce qu'elle fit pour moy, & Fanius revint aussi-tôt malgré les remontrances de ses amis, & les pleurs de sa nouvelle maîtresse. Elle m'aprit aussi le moyen de faire hâyr, en marchant sur les pas de quelqu'un, métant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le gauche; puis disant, *Je te surmonte, & suis plus fort que toy*; je l'ay éprouvé, & il ma reüssi.

MELISSE. Ne tarde pas davantage à envoyer querir cette femme; & toy, Filine, * Servante de Melisse. prepare ce qu'elle a dit.

DIALOGUE

DE CLEONARIUM ET DE LEÆNA.

CLEONARIUM. **O**N dit d'étranges choses de toy, Leæna; Que Megille cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit un homme; Qu'en est-il? Turougis; Cela est-il vray?

LEÆNA. Il en est quelque chose.

CLE-

CLEONARIUM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses, je ne le puis comprendre ? Tu ne m'aimes point ; car tu ne me le celerois pas.

LEENA. Je t'aime plus que personne, mais j'ay honte de le dire ; C'est une étrange femelle.

CLEONARIUM. Pensez que c'est quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

LEENA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIUM. Conte moy comment elle te declara sa passion, ce que tu luy repondis, & le reste de cette aventure.

LEENA. Elle faisoit la débauche avec Démônasse de Corinte, qui est de son humeur, & elles m'envoyèrent querir comme une Musiciéne, pour chanter & jouër des instrumens pendant leur repas. Après avoir fait bonne chere, elles me retinrent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles, & qu'elles me métroient au milieu ; ce que je n'osay refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lors que nous fûmes au liçt elles commencèrent à folâtrer, & à métre la main dans mon sein, non pas en riant comme font les filles, mais avec témoignage d'une passion violente, dont je demeuray toute interdite, ne pouvant deviner ce que c'estoit. A la fin Megille toute en fureur, ôta sa coifure, & parut toute nue, & la tête rasée comme un Athlete ; ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole, As-tu veu, dit-elle, un plus beau garçon ? Je ne vois point là, luy dis je, de garçon. Ne m'offense point, dit-elle, je ne m'appelle pas Megille, mais Megil, & voilà ma femme, montrant Démônasse. Je me pris à rire à ce discours, & luy dis ; Quoy ! tu nous as trompées si long-tems, estant homme & passant pour femme, comme Achille parmy les filles. Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais je n'en ay pas besoin ; & si tu veus l'éprouver, tu trou-

vers qu'il ne manque rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'es-tu point hermafrodite, luy dis-je, comme on dit qu'il y en a plusieurs ? ou comme ce Devin de Tèbes, dont m'a parlé ma compagne Ismenedore, qui devint homme après avoir esté femme. Non, dit-elle, mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit present d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau ; & m'embrassant, me baïsa, & satisfit à sa passion.

CLEONARIUM. Mais que fit elle, & comment ? car c'est là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas davantage ; car il ne m'est pas honête de le dire, ni à toy de l'entendre.

DIALOGUE

DE CROBYLE ET DE CORINNE.

CROBYLE. **E**T bien, Corinne, est-ce une chose si fâcheuse, de perdre son pucelage ? Tu y as plus gagné que perdu ; car il te reste de l'argent dequoy avoir un colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celui de Filenis.

CROBYLE. Il sera tout semblable, mais il faut que tu aprènes maintenant à vivre avec les hommes ; car tu sçais que nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous avons subsisté du mieux que nous avons pû, de ce qu'il nous avoit laissé ; car de son vivant nous n'avions faite de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouvrier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais son semblable ; mais depuis sa mort, nous avons vécu comme tu sçais en grande misere, & vendu piece à piece toute sa

boutiqué , en atendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-je pour cela ?

CROBYLE. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est une garce.

CROBYLE. Qu'importe ? Tu deviendras riche comme elle, & auras de beaux Galans. Tu pleures, petite sôte ; Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des presens de tous côtez ? J'ay veû le tems qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle est vêtue comme une Princesse.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait ?

CROBYLE. Elle a esté adroite à gagner les cœurs , toujours propre & bien mise , témoignant beaucoup de douceur & de modestie , & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toujours la sôte. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans s'amuser à les railler ni à les reprendre ; & lors qu'on la métoit de quelque partie, elle ne se crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïssent tant ; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & beuvoit à petits traits, & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy ! elle n'osoit boire tout son saoul, quand elle avoit soif ?

CROBYLE. C'est alors qu'elle estoit plus retenüe, de peur de faire quelque chose de mauvaise grace. Après, elle n'entretenoit que celui qui la menoit, sans rire comme toy à tout le monde ; & lors qu'on la vouloit caresser, elle n'estoit si sôte ni effrontée. En un mot, elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir, à ceux qui faisoient de la dépense pour elle, qui est ce que les hommes desirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuse & toy aussi ; car tu es plus belle & plus agréable qu'elle n'estoit : Songe seulement à conserver ton embonpoint & ta gayeté.

CORIN-

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celui qui vient de partir ?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t-il que je caresse ceux-cy, aussi bien que les autres ?

CROBYLE. Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse, & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut toujours avoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la rüe, Dieux ! qu'elle est brave & bien parée, & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne répons rien. Ne feras-tu pas ce que je dis ? Ouy, je le sçay bien ; car tu es bonne fille ; & tu passeras toutes les autres ; mais va au bain, si par hazard ton Galant revenoit ce soir, comme il l'a promis.

DIALOGUE

DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

LA MERE. **N**OUS sommes trop heureuses, ma fille, si nous trouvons toujours un Galant comme celui-cy. Quoy ! depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles ? *Si mon pere meurt ! Si je suis jamais le maître ! Si je puis avoir du bien, tout sera à toy, & autres choses semblables ; mais pour de l'argent ou des presens, point de nouvelles, il ne te donne pas seulement des parfums. Croit-il nous payer toujours d'excuses & de reverences. C'est faire l'amour à bon marché.*

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois ; Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis

tabague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fût vendue, & que l'argent fût dissipé. Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverses hardes, & tout cela, sans m'en parler !

LA FILLE. Comme il a le cœur généreux, il n'oubliera jamais les faveurs que je luy fais ; Et si tôt que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouser. Vous sçavez que c'est le meilleur party de la ville ; Puis il est beau, jeune, galant, de bonne maison ; Que voulez-vous davantage ?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loage de la chambre, ou le boulanger & le cordonnier, se contentera-t-on de cela ? & sera-ce assez de dire, atandez, s'il vous plaît, que le pere de Chærea soit mort ? N'est-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni collier ni pendans-d'oreilles ?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MERE. Non ; mais elles sont plus sages, & ne prennent pas pour argent contant, les promesses des amoureux, qui sont toujours prêts à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront jamais d'autres ; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est une chose assez plaisante pour une Courtisane. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posséder une nuit, tu fus si sotte que de le refuser.

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que j'eusse chassé Chærea, pour faire entrer un je ne sçay qui ?

LA MERE. Mais, ce je ne sçay qui, avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nôtre voisin, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Chærea jura de le tuer & moy aussi, s'il nous trouvoit jamais ensemble.

LA MERE. Ha ! c'est trop, ma fille, d'être à même tems gueux & jaloux ; Il faudra donc pour luy obéir, que tu vives comme une Prêtresse

de

de Cérés. Mais à propos, c'est aujourd'huy la feste de cette Déesse, t'a-t-il envoyé seulement dequoy la faire?

LA FILLE. Que voulez vous qu'il fasse, il n'a pas un sou?

LA MERE. Qu'il ne fasse pas l'amour. Est-il le seul de la jeunesse qui n'ait point d'invention? N'en sçauroit il excroquer à son pere? Que ne menace-t-il sa mere d'aler à la guerre? Pleût à Dieu qu'il fût déjà si loin, qu'on ne le revît jamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre toujours jeune, ou que sa passion dure toujours? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera-là; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je sçay qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'est qu'il t'aime presentement, & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encore venue; mais atan un peu. Dieu veuille que je m'abuse, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.

DIALOGUE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q**Uoy Ampélis! si l-on n'est jaloux, & qu'on ne bâte & tempête, on n'est point amoureux? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs & les caresses, ne sont que de jeux d'enfant; la jalousie est la preuve que l'Amour est arrivé à son période. Sçache donc que ton Galant t'aime, puisqu'il te traite de la sorte; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me bâte toujours ?

AMPÉLIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en méroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais je n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie ? Pour avoir loué en sa présence le fils d'un Banquier, il a mal à la tête.

AMPÉLIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & ses presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPÉLIS. Ah ! il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veus-tu que je te die ce que je fis un jour à un Galant, dont la passion commençoit à se refroidir. Je luy fermay la porte, & en fis entrer un autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le desesperé ; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs, & à ne plus découcher d'avecque moy. Cependant sa femme crioit que je l'avois enforeclé, & que je luy avois donné un breuvage pour me faire aimer ; mais tout ce breuvage n'estoit qu'un peu de jalousie mêlée bien à propos. Use de cette recette, & tu t'en trouveras bien ; J'ay deux fois ton âge, & sçay mieux que toy comme il se faut gouverner.

D I A L O G U E

DE DORCAS, DE PANNYQUIS, DE
FILOSTRATE ET DE POLEMON.

DORCAS. **N**OUS sommes perdus, ma
Maitresse, Nôtre Capitaine
est de retour avec un équipage
de Prince. & tout le monde le va voir, & luy
fait la reverence ; J'ay trouvé Parmenon à qui j'en

ay demandé des nouvelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela ? C'est bien débuté ? Tu devois joindre les mains en le voyant, & rendre grâces aux Dieux de ce qu'il estoit revenu en bonne santé ; luy dire que je ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maître, & m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi ; mais je voulois rapporter simplement ce qu'il m'avoit dit ; car je commençay d'abord. Ah Dieux ! Parmenon, je croy que les oreilles vous ont bien corné en votre absence ; car nous n'avons fait autre chose que parler de vous. Ma Maîtresse estoit si triste, qu'elle ne vouloit voir personne ; & elle estoit plus morte que vive, lors qu'il arrivoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit batus.

PANNYQUIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En suite je luy dis ce que je vous viens de dire ; & il me répondit, qu'il en estoit encore plus qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy ! sans dire auparavant que son Maître pensoit toujours à moy ; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouver malade à son retour.

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable ; mais le principal est, qu'ils sont revenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de belles nipes. Parmenon même avoit au petit doigt un gros rubis taillé à facettes, qui j'étoit un feu merveilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter leurs prouesses, pour me hâter de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous aviez à ce que vous avez à faire. Car Polemon viendra icy, si-tôt que la foule sera écoulée ; & s'il y trouve Filostrat, je ne sçay ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention ; car tu sçais que je ne le puis chasser, après ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il

m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans une si haute fortune, il est dangereux ; car s'il vouloit tout tuer quand il n'avoit rien, que sera-ce maintenant, qu'il est si riche ? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voila Filostrate & luy ; qui arrivent à même tems par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux ! nous sommes perduës. Je voudrois estre cont piez sous terre ; car je ne sçay que faire, ni que dire.

FILOSTRATE. Et bien Pannyquis ne ferons-nous pas la débauche ce soir ?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Filostrate. Bon jour, Polemon, je suis ravie de vous revoir, après une si longue absence.

POLEMON. Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familièrement ? Vous ne répondez rien, Pannyquis ? Ha ! je voy bien ce que c'est ; vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence ; J'ay eu grande raison de me hâter de revenir, pour apprendre plutôt vôtre honte & la mienne. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée ; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estes-vous, le beau fils ?

FILOSTRATE. Qui és-tu, toy-même ?

POLEMON. Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

FILOSTRATE. Et moy, Filostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite ; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis ; Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas ?

DORCAS. Il n'y a point d'aparance de demeurer avec Polemon irrité. Rentrons.

POLEMON. Vous pouvez bien vous réjouir pour la dernière fois ; car après avoir répandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuny. Moy qui vange les querèles des au-

tres ; ne vängerois-je pas les miennes ? Parmenon, fay avancer mes gens, & les range à droit & à gauche ; mets en tête les mieux armez, & le reste sur lesalles, avec un gros de reserve à leurs épaules.

FILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron ? croit-il nous épouvanter de paroles ? Il me porte bien la mine de n'avoir jamais veü la guerre qu'en peinture, & d'estre toujours demeuré renfermé dans quelque méchante garnison.

POLEMON. Tu le sçauras tantôt, lors que tu nous verras aux mains.

FILOSTRATE. Je ne veus que ce petit l'aquais pour me défendre, & pour t'empêcher à coups de pierre, d'entrer.

D I A L O G U E

DE QUELIDONIUM ET DE DROCE.

QUELIDONIUM. **D**'où vient, Drocé ; qu'on ne voit plus icy Clinias ?

DROCE. C'est son Maître qui l'empêche d'y venir.

QUELIDONIUM. Qui ? Diotime. Il est de mes amis ; si tu veus je luy en parleray.

DROCE. Non, c'est Aristenet, le plus débauché de tous les Filosofes.

QUELIDONIUM. Quoy ! ce vieux Barbon, toujours pensif & melancolique, qu'on voit se promener avec ses Echoliers au Pœcile ?

DROCE. Ouy, ce glorieux Pedant, que je voudrois avoir veü traîner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela ?

DROCE. Je ne sçay ; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix jours qu'il n'y est

entré. Cependant, j'ay envoyé ma servante a sa découverte, qui m'a raporté qu'elle l'avoit trouvé à la promenade avec son Maître; mais si-tôt qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la veüe, sans plus tourner la tête de son côté, de sorte qu'elle revint toute surprise. En quel estat penses-tu que je fus alors? Tantôt je m'imaginois qu'il estoit amoureux d'une autre; Tantôt qu'il estoit piqué contre moy; Tantôt que son Pere luy avoit défendu de me voir: mais à la fin il m'envoya ce Billet par son laquais. Tien, lis-le roy-même.

QUELIDONIUM. N'y a-t-il rien de secret?

DROCE. Non, que tu ne puisses voir.

QUELIDONIUM. Il est assez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la hâte. BILLET DE CLINIAS A DROCE. *Les Dieux me sont témoins, ma chere Droce, que je t'ayme plus que moy même, mais Aristenes à qui mon Pere m'a donné pour apprendre la Philosophie, me suit partout, & ne me préche que la Vertu, pour me divertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si je le veus croire: mais je ne trouve point de plus grande felicité, que de te posséder. Vis contente, & n'oublie jamais ton* CLINIAS.

DROCE. Que dis-tu de cette lêtre, Quelidonium?

QUELIDONIUM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE. C'est ce qu'il me semble: mais cependant, je meurs de dépit & d'amour. Au reste, j'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Philosophe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes; jusque-là qu'il a menacé d'en donner avis au Pere de Clinias.

QUELIDONIUM. Il le faloit bien faire boire.

DROCE. Je l'ay fait aussi, & suis assésée de luy; car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage, Droce, tout ira bien; Je feray écrire aux lieux où le Pere se prome-

promene, que le Philosophe Aristenet caresse son disciple; ce qui joint au raport du laquais, fera sans doute quelque effet.

DRACL. Mais comment pourras-tu écrire cela, sans estre aperçüe?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur les parois du Ceramique.

DRACL. C'est bien dit; joint tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

DIALOGUE

DE TRYFENE ET DE CHARMIDE.

TRYFENE. **C**OMMENT! après avoir donné de l'argent à une fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que soupirez; & outre cela, avoir révé pendant tout le repas? Pour qui soupirez-vous, Charmide; Ne me le celez point, que j'apprenne le nom de cette Belle, pour récompense de la mauvaise nuit qu'elle me fait passer auprès de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryfene, je le confesse.

TRYFENE. Je voy bien que ce n'est pas pour moy; car on diroit que vous avez peur de me toucher, tant vous vous estes bien envelopé de la couverture. Mais encore, quelle est cette crüelle? peut-estre que je vous y pourray servir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYFENE. Son nom?

CHARMIDE. Filematium.

TRYFENE. Laquelle, car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nôtre General, qui est la plus jeune; & une autre déjà vieille, qu'on nomme le Trébuchet.

CHAR.

CHARMIDE. C'est ce Trébuchet qui m'a pris.

TRYFENE. Y a-t-il long-tems, ou si votre amour ne fait que de naître ?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dès la première fois que je la vis.

TRYFENE. Avez-vous bien remarqué son âge & ses rides ?

CHARMIDE. Elle jure qu'elle n'a que vingt deux ans.

TRYFENE. Mais à qui croirez-vous plutôt, à ses sermens ou à vos yeux ? Voyez vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples ? Que si vous l'aviez veüe toute nue.

CHARMIDE. Elle ne me l'a jamais voulu permettre.

TRYFENE. Avec raison ; car elle a le corps marqué comme un Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez ? Vous estes à plaindre, Charmide ; mais se peut-il faire qu'elle vous méprise ?

CHARMIDE. Pour ne luy avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit ; car tu sçais l'avarice de mon Pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon rival ; de sorte que je ne te cele point que c'est pour la faire enrager que jet'ay envoyé querir.

TRYFENE. Vrayement je vous ay bien de l'obligation. Si je l'eusse sçeu.... Mais je me vai lever, aussi bien est-il déjà jour.

CHARMIDE. Non, mon cœur ; car si cela est, je n'en veus point d'autre que toy.

TRYFENE. Demandez-le à votre Mere, qui peut l'avoir veüe au bain. Car pour son âge, votre grand'mere vous le pourra apprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur ; Orons tous ces obstacles qui nous empêchoient de nous toucher ; Je dis Adieu pour jamais à Filematium.

DIALOGUE

DE JOESSE, DE PYTHIE, ET DE
LYSIAS.

JOESSE. **T**U te moques de moy, Lyfias, & avec raison; parce que je net'ay jamais demandé d'argent, comme font les autres, ni net'ay fermé la porte de mon logis, ni net'ay obligé à dérober ton Pere ou ta mere, pour me faire quelque present; mais je t'ay reçu d'abord, sans que tu m'ayes rien donné. Cependant, tu sçais combien j'en ay éconduit pour l'amour de toy. Premièrement Eteocle, qui est maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Melisse l'un de tes camarades, * qui est nouvellement enrichi de la succession de son Pere; le tout, pour te posséder seul comme un Adonis. Car insensée que je suis, je croyois à tes sermens, & vivois en Penelope pour ton sujet, malgré les reproches de ma Mere. Cependant, comme tu me vis bien éprise de ton amour, † tantôt tu louois en ma presence l'une de mes compagnes, tantôt tu faisois des caresses à une autre, pour me faire dépit; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient-il de la débauche que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fites venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy: mais combien fis tu de caresses muétes a l'autre? tantôt luy faisant signe des yeux que tu alois boire à sa santé, tantôt disant à l'oreille à ton laquais, qu'il ne donnât à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantôt luy jettant des fleurs, tandis que son Galant regardoit d'un autre côté, & elle les métoit dans son sein, après les avoir baisées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais tu cela? t'ay-je offensé en quelque chose? ay-je fait

* On, de son âge.

† Avoir en un enfant de toy.

quel-

quelque faveur à d'autre qu'à toy ? Vis-je pour autre que pour toy seul ? Croy-moy , ce n'est pas une grande victoire , que de triomfer d'une fille ; & il n'y a point de gloire à mépriser , une personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront , & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regréteras un jour , lors que je seray morté de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents ? & me regardes-tu de travers ? Dy ce que tu as sur le cœur , j'en feray juge Pythie. Quoy ! tu t'en vas sans me répondre ; Regarde , ma Compagne ! comme il me traite.

PYTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare , pour n'estre pas touché des larmes d'une Maitresse ! C'est toy Joësse qui l'as perdu , en luy témoignant trop de passion. Il falloit estre plus sice & plus retenüe ; mais si tu m'en crois , tu cesseras de te plaindre , & le bâniras de ton logis & de ton cœur.

IOESSE. Ne m'en parle point , je ne le puis faire.

PYTHIE. Le voilà qui revient.

IOESSE. Ah tu m'as perdüe ! sans doute qu'il t-a otie.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que je retourne , Joësse , n'en prens point de vanité. C'est pour ta Compagne , de peur qu'elle n'ait mauvaise opinion de moy ; car tu m'és trop indifferente , pour faire quelque chose en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir ; car j'eusse publié partout ton incivilité.

LYSIAS. Dy moy , Pythie , voudrois-tu que je souffrisse une infâme , qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy , après l'avoir trouvé couchée avec un Galant ?

PYTHIE. Quand cela seroit , Lysias , tu sçais la fragilité du sexe , & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fût-ce que cela arriva ?

LYSIAS. Chez elle-même. Car comme mon Pere ayant découvert mon amour , eut fermé la porte

Porte d'ulogis, avant que de se coucher, & en eut emporté la clef, je montay par dessus la muraille, à l'aide de mon laquais; & me rendant chez elle, j'ouvris doucement la porte, parce que je sçavois le secret, & entrant dans sa chambre, je la trouvay endormie entre les bras d'un jeune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si j'eusse eu mon épée, je les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous?

IOESSE. Voilà le beau fils entre les bras de qui je dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

IOESSE. Pourquoy non, c'estoit elle-même que j'avois priée de coucher avecque moy en ton absence.

LYSIAS. A d'autres, si n'avoit point de cheveux; luy font-ils crus en un jour?

IOESSE. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa dernière maladie. Je te prie, Pythie, souffre que je te décoiffe, pour luy faire voir son impertinence; Tien jaloux, voilà mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y eût esté trompé? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & je touchay seulement sa tête de la main.

IOESSE. Hé bien! me crois-tu à présent? & ne crains-tu point que je te fasse enrager à mon tour?

LYSIAS. Non; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a servy à nôtre reconciliation.

IOESSE. Je le veus, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Pren garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as veü.

DIALOGUE

DE LEONTIQUE, DE QUENIDAS,
ET D'HYMNIE.

LEONTIQUE. **C**onte-luy un peu, Quenidas, comme au combat contre les Galates, je m'avancay hors du front de la bataille, monté sur un superbe cheval, & mis tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis, que jamais personne n'osa se présenter devant moy. Dy comme ensuite je tuay d'un seul coup le General de leur Cavalerie, & le perçay luy & son cheval; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'estoit ferrée en un gros bataillon pour me faire tête, je passay sur le ventre de sept des principaux Officiers; & d'un revers fendis la tête avec l'armet à un Colonel, & fis une large voye à ceux qui marchoient sur les pas de victoire.

QUENIDAS. Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous défites en Passagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison; car outre son énorme grandeur, qui l'eût pû faire passer pour Geant, il défioit seul toute nôtre Armée, avec un courage invincible; & cependant tu sçais comme je me presentay devant luy, quelque effort qu'on fit pour me retenir.

QUENIDAS. Je ne vous cele point que j'eus peur alors; mais vôtre résolution me rassura, & le souvenir de vos Triomfes,

LEONTIQUE. À qui me comparois-tu en cet estat glorieux, tout couvert d'armes brillantes?

QUENIDAS. À Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrape rompit sa lance sur mon écu, sans m'ébranler non plus qu'un rocher; mais je le perçay d'outre en outre avec la mienne; Puis sautant légèrement en terre,

terre, je luy separay la tête des épaules, d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante, & qui degoutoit sur mes habits.

Hymnie. Ha Dieux ! vous me faites horreur, je n'ay plus garde de vous embrasser.

Leontique. Ne crain point, ma mignonne, si je suis un Mars à la guerre, je suis un Adonis en amour.

Hymnie. Il me semble que je vous vois encore porter la tête de ce Satrape.

Leontique. Que dirois-tu donc, si tu m'avois veü les armes à la main, tout couvert de sang & de poussiere ?

Hymnie. Je m'enfuirois ; & je pensé déjà voir devant moy les ombres de ceux que vous avez tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fendites la tête en deux avec son casque.

Leontique. Que tu és foible ! je ne dis ces choses que pour te réjouir.

Hymnie. Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui trempent leurs mains dans le sang de leurs maris ; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet, je frissonne au recit de vos exploits ; & tandis qu'il fait jour, je m'en retourne au logis. Suivez-moy, Lydé, Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

Leontique. Arrête, arrête, Hymnie. Quoy ! elle s'en va, j'ay beau la prier.

Quenidas. A quoy pensez vous aussi, de luy aler conter ces extravagances ; je la voyois à tous coups pâler & changer de visage.

Leontique. C'est toy qui m'as mis en humeur, par la défaite de ce Geant.

Quenidas. Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir ; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos loüanges.

Leontique. Suy-la, Quenidas, & luy persuade de revenir.

Quenidas. Que voulez-vous que je luy die ?

Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez dit , & que c'estoit pour luy faire peur ?

LEONTIQUE. Non , cela feroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement ; Il vous faut refoudre à perdre vôtre maîtresse , ou la gloire de vôtre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jètes dans de grandes extrémités. Dy luy ce que tu voudras , pourveu que tu la ramenes.

DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. **T**U me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avêque toy ; mais lors que j'estois riche, j'estois ton tout & ton favory ; & depuis que ce Marchand de Bithynie est venu, l-on me ferme la porte , & l-on ne me confidere plus.

MYRTALE. O les grands presens que tu m'as faits ! Veus-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné ? Premièrement , des escarpins de Sicyone , qui valent environ deux drachmes ; & pour cela tu couchas avêque moy deux nuits ; puis une bouëte de parfums , lors que tu revins de Syrie. Que veus-tu que nous meétions pour cela ?

DORION. Elle coûtoit , par mes grands Dieux , autant que les escarpins.

MYRTALE. Mais lors que tu partis , je te donnay aussi une petite casaque de Matelot , qu'un Pilote avoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray ; mais il la reprit en Sicyone , après m'avoir bien frôté , croyant que je la luy avois dérobée. Outre cela , je t'ay raporté des oignons de Cypre , avec un cabat de figues , & un fromage de Gythie ; sans parler de huit pains de Navire que je t'ay donnez , & des pantoufles de Patare , ingrater ?

MYR-

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'est toujours beaucoup pour un p^ovre homme comme moy, qui en ma vie n'ay donné à ma propre Mere, la valeur de la tête d'un oignon. Après, j'ay mis pour toy une dragme d'argent aux pieds de Venus, au jour de sa feste; & en ay donné deus autres à ta Mere, pour avoir des souliers, & de tems en tems quelques sous à ta servante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues.

DORION. Je ne serois pas Matelot, si j'estois riche; mais je voudrois bien sçavoir ce que ton usurier t'a donné.

MYRTALE. Premièrement la jupe & le c^olier que tu vois.

DORION. Ha! je t'ay veû le c^olier, ne ments point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as veû, estoit plus petit, & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans-d'oreilles, avec un tapis, & a payé le loâge de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatèles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un vieux pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à un âne de chanter. Dieu te conserve un si beau Galant, & te fasse la grace d'avoir de sa race; Pour moy, je trouveray une fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles & des c^oliers de pierres.

MYRTALE. Ha que celle qui te possedera sera heureuse! quand tu luy raporteras tes beaux presents. Adieu mes pantoufles de Patare, mes oignons de Cypre, & mes escarpins de Sicyone!

D I A L O G U E**DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.**

COCHLYS. **Q**U'AS-TU à pleurer, Parthenice? Qui t'a ainsi maltraitée?

PARTHENICE. L'Amant de Crocale, qui arriva hier pendant le souper, & renversa la table & les verres; puis me bailla un soufflet de rage, pour estre venue chez elle à la priere de son rival. Il ne le traita pas mieux que moy; car il le traina par les cheveux, & luy donna cent coups de pieds & de poin; de sorte que je ne sçay si le pòvre homme en pourra échapper.

COCHLYS. Estoit-il fou ou yvre, de faire ces insolences?

PARTHENICE. C'estoit jalousie; car sa maîtresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long-tems; & comme ils soupoient ensemble, ce malheur-là arriva.

COCHLYS. Conte-moy la chose plus particulièrement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échaûfer, & que ce laboureur se preparoit à danser au son de la flûte, on ouït tout à coup un grand bruit, & l'on vit entrer aussitôt ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que je viens de dire. Crocale se sauva chez une de ses voisines, & ils me traiterent de la sorte que tu vois, dequoy je me vai plaindre à mon maître; & l'autre assemble ses amis, pour en tirer raison.

COCHLYS. Voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là; Ils font les Grands & les fanfarons: mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas un sou, & vous re-

mécent

métent toujours à la montre & au quartier d'hiver; Aussi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy; & j'aimerois mieux un Matelot, ou un Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plutôt la main à l'épée qu'à la bourse.

LA MORT DE PEREGRINUS.

C'est l'Histoire de la vie & de la mort d'un Philosophe, qui se brûla publiquement aux jeux Olympiques.

LUCIEN A CRONIUS.

CE malheureux Peregrinus a eu le même destin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car après s'estre changé en mille formes, à la fin il est devenu feu, & s'en est allé en fumée comme Empedocle; avec cette différence, que ç'a esté à la veüe de tout le monde, & dans la plus illustre Assemblée de la Grece; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que je te voy éclater de rire à cette nouvelle, & t'écrier, Ah la grande folie! & que l'amour de la gloire nous fait faire d'extravagances! J'en ay dit autant que toy, à la veüe de ce spectacle; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que j'ay failly à estre déchiré par les Cyniques, comme Acteon le fut par ses chiens, & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'Histoire de cette Tragedie; Tu en cõnois l'Auteur, & sçais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ni Sofocle. Lors que je fus arrivé à Elide, j'aperçeus en passant par le lieu des exercices, un Philosophe Cynique, nommé Theagene, qui crioit contre tout le monde, selon leur coûtume, & prêchoit tout haut la vertu. En-suite, il vint à tomber

sur nôtre Protée, & s'emportant contre ceux qui l'accusoient de vaine gloire, il s'écria, ô Ciel! ô Terre! ô Mer! ô Hercule, nôtre Patron! Quoy! Peregrinus pour te vouloir imiter, est accusé d'ambition! Mais s'il eût esté ambitieux, eût-il donné tout son bien, comme il a fait à sa Patrie, au lieu de l'employer à son agrandissement? Eût-il abandonné deux ou trois millions d'or, pour disputer de la Vertu avec Jupiter? Pour estre emprisonné en Syrie, chassé de Rome, & errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Univers? Hercule ne s'est-il pas brûlé avant luy? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumez du feu celeste? Empedocle ne s'est-il pas jété tout vis dans la fournaise du mont Ethna? Comme il disoit cela avec de grans cris, je demanday à l'un de ceux qui estoient presens, qu'avoit cela de commun avec nôtre Protée? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé? C'est, dit-il, qu'il se doit brûler publiquement aux jeux Olympiques. Comment, dis-je, & pourquoy? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que je ne puis entendre la réponse. Il falut donc écouter le reste de sa Harangue, où il se répandit en de vaines & excessives louanges de son Heros. Car non content de le métre au dessus d'Antisthene, de Diogene, & de Socrate, il le compara à Jupiter Olympien; & dit que le monde voyoit deux grands chefs-d'œuvres, le Jupiter de Fidias, & le Philosophe Peregrinus; l'un l'ouvrage de l'art, & l'autre celuy de la raison: mais qu'enfin, le dernier aloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur, il fit semblant de s'arracher les cheveux, & commença à pleurer si ridiculement, qu'il faisoit rire les uns, & donnoit de la pitié aux autres, tant que ses camarades l'emporterent, dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus un Philosophe de Secte contraire, prenant sa place, commença sa Harangue par une risée; & dit qu'il estoit bien juste de faire

• Ou
simple-
ment un
autre
homme.

faire

faire succeder le ris de Democrite, aux pleurs d'Heracleite; Car qui pourroit s'empêcher de rire, dit-il, en voyant un Philosofe Cynique, faire des tours de passe-passe, & sauter dans un brasier ardent, pour se faire admirer du genre humain. Mais afin que vous scachiez quel est cét illustre Bâteleur, & ce grand chef-d'œuvre de la Raison, comme son camarade l'appelle; Voicy ce que j'en ay veü moy-même, & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut devenu grand, car je ne veus point parler de son enfance, il fut surpris en adultere, & contraint de se jeter du haut en bas d'une maison, avec une rave dans le cul, * après avoir esté bien frôlé. En fuite, il débaucha un jeune garçon; & pour se sauver des mains de la Justice, donna sept cens cinquante livres au Pere & à la Mere qui estoient pövrés. Mais je ne luy veus pas reprocher les fautes de sa jeunesse; car ce divin portrait n'estoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Enuyé de ce que son Pere luy retenoit trop long-tems son bien, par une longue vieillesse, il l'étoüfa comme vous avez pü entendre; & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de päys, tant qu'il se méla parmy les Chrestiens en Judée, & aprit leur admirable doctrine. Mais il leur montra bien tôt qu'ils n'estoient que des novices auprès de luy; car il ne devint pas seulement Profete, mais chef de leur Congregation; Il interpretoit leurs écritures, & en composoit luy-même; si bien qu'ils le confideroient comme leur Legislatteur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent, a esté crucifié dans la Palestine, pour avoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nôtre Protée ayant esté arrêté à cause de sa nouvelle doctrine, cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en credit. Car, sur cette nouvelle les Chrestiens, qui de son malheur particulier, faisoient leur calamité publique, commencerent à remüer Ciel & Terre, pour

* Ancien
éprobre
des adul-
teres.

* Ou, luy
envo-
yoient
toute sor-
te de ra-
fraichisse-
mens.

tâcher à le tirer de là; Et comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ils luy rendirent tous les devoirs imaginables; pour tâcher d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du jour à la porte de la prison, une troupe de vieilles, de vèves, & d'orfelins; & les principaux passoient la nuit avèqueluy; * après avoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient même, & y celebrient leurs mysteres; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie, pour luy témoigner leur deplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est une chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres; n'épargnans rien pour s'entresecourir au besoin; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce pretexte; & cela luy fût de grand revenu. En un mot, ces miserables méprisent toutes choses, & la mort même, sur l'esperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux supplices. Car leur premier Legislatteur leur a fait croire qu'ils sont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à nôtre Religion; & qu'adorans le Crucifié, ils vivent selon les loix; de sorte qu'ils méprisent tout, & croient que tout est commun, recevans ses dogmes avec une obeïssance aveugle. S'il se trouve donc quelque imposteur parmy eux, qui soit adroit à prendre son tems, & à se servir de l'occasion, il s'enrichit en moins de rien, & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut élargy par le Gouverneur de Syrie, qui aimoit les Létres & ceux qui en font profession, & qui avoit pitié de luy, sçachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouva toute sa ville irritée, pour le meurtre de son Pere, & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien avoit esté dissipé en son absence, de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages, qui pouvoient monter à quinze talens, † & non pas à quinze mile; comme a dix cet imposteur; veü que toute sa ville, avec cinq des meilleures des environs,

† 7500.
écus.

ne vaut pas cela. * Comme le meurtre donc estoit * *Parid*
 tout recent, on croyoit à toute heure qu'il se presen-
 teroit un dénonciateur; car on murmuroit tout-haut
 pour le regret qu'on avoit de ce bon vieillard, qui a-
 voit esté meurtry si indignement. Mais nôtre impo-
 siteur, pour esquiver ce danger, se presente à l'assem-
 blée du peuple en équipage de Philosophe, avec le bâ-
 ton à la main & la besace sur l'épaule, couvert d'un
 méchant manteau, & s'estant laissé croître le poil,
 car il commençoit déjà à contrefaire le Cynique, dit
 tout-haut, qu'il donnoit au public tout ce que son
 Pere luy avoit laissé. Cela fut reçu avec des aplau-
 dissemens extraordinaires du peuple, qui bâilla a-
 près les distributions; & l'on cria qu'il n'y avoit que
 luy de veritable Philosophe, & qu'il estoit le digne suc-
 cesseur de Cratés & de Diogene, ce qui ferma la
 bouche à ses ennemis; & ceux qui en voulurent par-
 ler, faillirent à estre lapidez. Il sortit donc une se-
 conde fois de son pays, ayant assez de revenu en la
 simplicité des Chrestiens, qui le suivoient par tout,
 & qui ne le laissoient manquer de rien. Mais ils l'a-
 bandonnerent quelque tems après, pour l'avoir sur-
 pris mangeant de quelques viandes défendües; si
 bien que n'ayant plus dequoy subsister, il presen-
 ta requête à l'Empereur, pour estre relevé de sa do-
 nation, & pour entrer dans son bien; mais sa vil-
 le s'y opposant, il n'en put venir à bout. Il sortit
 donc pour la troisiéme fois, & se transporta en Egy-
 pte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une étran-
 ge sorte à la vertu. Car il alloit tout nud par la rüe,
 avec le visage barbouillé de bouë, & la moitié de la
 tête rase; & devant tout le monde faisoit ce dont
 on accuse Diogene, comme une chose indifferente,
 & cent autres extravagances; se donnant la disci-
 pline sur le derriere avec une serule, & souffrant
 même d'estre fessé par les autres. Ainsi discipliné il
 passa en Italie, où il se mit à crier contre tout le
 monde, & particulièrement contrel'Empereur, qui
 le souffrit avec sa modestie ordinaire, ne voulant pas

qu'on luy peut reprocher d'avoir puny un Philosophe pour des paroles, & particulièrement un Cynique, qui fait profession de dire des injures; ce que le Galland n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardy. Cependant, cela le mit en estime parmy le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la ville se passeroit bien de luy; ce qui contribua encore à sa reputation, comme ayant esté bany pour avoir dit la vérité trop librement; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion, de Musonius, & d'Epictete, & autres semblables Philosophes qui avoient esté traitez de même. Il passa donc en Grece, où tantôt il injurioit ceux d'Elide, tantôt il sollicitoit les Grecs à la revolte; Et il fut si insolent, que de crier en public contre une personne de merite & de dignité, qui entr'autres services qu'il avoit rendus au pàys, avoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des jeux, où l'on mouroit de soif auparavant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoy qu'il ne laissât pas de se servir de cette eau, ainsi que les autres, & de jouir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eut esté lapidé par le peuple, pour cette extravagance, s'il ne se fût refugié à la statue de Jupiter Olympien; de sorte qu'aux jeux d'après, il se dédit tout haut, par une harangue premeditée, & loua celuy contre lequel il avoit tant declamé; quoy qu'il tâchât d'excuser ce qu'il avoit fait. Comme il se vit par là décrié, & qu'il n'avoit plus d'invention nouvelle pour rétablir sa reputation, ni pour jouir de la gloire dont il estoit si amoureux, il s'avisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par une extravagance; & se courre le bruit qu'il se brûleroit aux jeux suivans. Il travaille maintenant à cela, & creuse une fosse, où il porte luy-même du bois pour son bucher, afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il devrait plutôt témoigner la force de son esprit, à atandre la mort en patience, sans sortir de la vie comme un fugitif; ou

Il a résolu absolument de mourir, choisir une fin
 moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaît
 tant, que ne va-t-il se brûler, à son exemple, sur
 quelque montagne reculée, en la présence de Téagé-
 ne, qui * luy servira de Filoctète. Mais de vouloir * *C'est le*
 mourir sur un bucher aux jeux Olympiques, à la veüe *nom de*
 de toute la Grece, c'est une vanité insupportable; quoy *celuy qui*
 qu'il ait mérité le feu par ses crimes. Il faudroit seu- *venoit de*
 lement que ce fût dans le Taureau de Falaris, par une *baran-*
 affreuse & longue mort, & non pas estre dévoré en *guer.*
 un instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à
 ouvrir la bouche, pour estre incontinent suffoqué.
 Mais ce spectacle luy plaît, & il fait gloire de mourir
 en un lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer
 les morts; ce qui me fait souvenir de celui qui brûla
 le Temple d'Efese, pour se rendre plus illustre. En
 effet, cela part d'une même vanité, quoy que celui-cy
 publie que c'est pour apprendre aux hommes à mé-
 priser la mort. Mais premièrement, il est dangereux
 de faire ces leçons aux méchans, qui en pourroient
 abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui
 les peut retenir en leur devoir. Que s'il dit qu'il ne
 le fait que pour les autres; comment en pourra-t-il
 faire la distinction? D'ailleurs, je sçay bien que vous
 ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suivit cét ex-
 emple; & son compagnon luy-même, qui chante si
 haut ses loüanges, ne le veut pas suivre; En quoy il
 me semble qu'il est sans excuse; car puisqu'il le
 prend pour modele, il le devoit imiter en sa princi-
 pale partie, & aller trouver Hercule dans le Ciel avec
 luy. Ce n'est pas dans les choses extérieures, que
 l'imposteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les
 grands hommes; mais dans le dernier acte de leur
 vie, qui est toûjours le principal. Il me semble aussi
 qu'il devoit dresser un bucher de bois vert, pour estre
 étouffé par la fumée, & que cela conviendroit mieux
 à sa vanité; & sans affecter le destin d'Hercule &
 d'Esculape, qui est aussi celui des assassins & des sa-
 crileges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on

en dit, se brûla pour éviter les tourmens qu'il enduroit : Mais qui peut obliger à cela nôtre Protée, que son extravagance? Il ne fert de rien d'alleguer l'exemple des Brachmanes : Comme s'il n'y avoit point de fous aux Indes, aussi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Davantage; s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux? Car ils ne se jettent pas dans le feu, pour estre devorez en un instant; mais auroient port d'Onésicrite, qui a veu mourir Calanus, ils se couchent doucement sur le bucher, sans changer de posture ni de contenance, tant que le feu les ait consumez entierement. Il y en a qui disent qu'il ne mourra pas, & qui content de certaines fables, comme si Jupiter ne devoit pas souffrir que l'on profane un lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce côté-là; car je ferois serment qu'il n'y a pas un Dieu qui ne soit bien-aîsé de luy voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aîsé d'en échaper; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses côtez, qui l'empêchent de se dédire; & il feroit un beau coup, s'il en pouvoit entraîner deux ou trois après luy pour se venger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phénix; comme s'il devoit renaître de ses cendres, ou parce qu'il dresse son bucher luy même, comme cet oiseau, qui se brûle à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie même des Oracles & d'anciénes Propheties, qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit; & l'on voit bien qu'il médite déjà des Autels & des Statués. Pour moy, je ne doute point que parmy tant de fous, il ne s'en trouve quelqu'un qui jure qu'il aura esté guery par son moyen du mal des dents, ou de la fièvre quarte, & que ce Dieu de la nuit, luy sera apparu durant les tenebres. Il me semble que je voy déjà ses disciples dresser un Oracle sur son bûcher, où il prédira l'avenir, comme le Protée des Fables, & établir des Prêtres qui se fouëteront, ou se feront quelque brûlure à son intention. On ne manquera pas de ce-

lebrer quelque cérémonie nocturne à sa mémoire où l'on portera des torches à son bûcher. Theagène publie déjà un Oracle de la Sibille, qui dit, *Quand le meilleur de tous les Cyniques se brûlera près du Temple de Jupiter, & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcain & d'Hercule.* Mais j'en sçay un autre de Bacis, tout contraire, *Quand le Cynique à plusieurs noms, piqué de l'éguillon de la gloire, se précipitera dans les flâmes, il faut que ses disciples suivant son exemple, s'ils ne veulent estre lapidex comme des lâches, qui préchent la Vertu, & qui ne la veulent pas pratiquer.* Que vous en semble, Messieurs? Cét Oracle n'est-il pas aussi bon que l'autre? pour le moins, il est aussi veritable. Il ne reste plus à ses disciples, que de choisir un lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'évaporer; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors toute l'assistance s'écria qu'ils l'avoient bien merité; & celuy qui avoit harangué, se retira en souffrant. Mais Theagène ayant oui la huée, remonta en chaire, & commença à crier contre luy. Pour moy, je le laissay declamer tout son soul, & sortis pour voir les jeux; car on disoit que les Juges avoient déjà pris leur place. Voilà ce qui se passa à Elide. Depuis estant arrivé à Olympie, le derriere du Temple estoit plein de gens qui louoient ou blâmoient son dessein; & des injures on en vint aux coups, jusqu'à ce qu'il sortit suivy d'une foule de peuple; & discourut de sa vie passée, & des dangers qu'il avoit courus; rapportant tout ce qu'il avoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais je n'en pus entendre qu'une partie à cause de la foule, & sortis de peur d'estre étouffé dans la presse; disant un long Adieu à notre imposteur, qui faisoit son Oraison funèbre avant sa mort. J'ouïs seulement qu'il disoit, *Qu'il vouloit couronner une illustre vie, par une mort encore plus illustre: & qu'ayant vécu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy.* Qu'il apprendroit du moins par là, à mépriser la vie, & qu'il vou-

loit que tous les hommes luy servissent de Filoçtés. Alors, le peuple commença à crier, qu'il se conserrât à son pāys: mais les Sages l'encouragerent à poursuivre son dessein, ce qui l'étonna & le fit pālir, de sorte qu'il se retira tout tremblant, sans plus rien dire: car il s'estoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa resolution. Je te laisse à penser, si je riois de toute ma force: car je ne pouvois avoir pitié de luy à cause de sa vanité: mais sa passion fut satisfaite, lors qu'il vit tout le monde le suivre, sans considerer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au supplice. Enfin, les jeux Olympiques estant finis, qui furent les plus beaux que j'aye jamais veus; je ne pus partir avec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, nôtre Filosofo après avoir toujourns differé, choisit la nuit pour l'exécution de son dessein, afin que le spectacle fût plus beau. Un de mes compagnons m'ayant donc éveillé sur le milieu, j'alay avec luy où le bûcher estoit préparé, qui estoit à plus de demy lieüe de la ville du côté de l'Hippodrome, vers le Soleil levant. Lors que nous fûmes arrivez, nous trouvâmes que le bucher estoit enfoncé dans terre environ la hauteur d'une brasse; & composé de fagots & de branches de sapin, pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fût levée, car il faloit qu'elle fût de la Comedie, il sortit avec ses habits ordinaires, tenant une torche à la main, suivy d'une troupe de Cyniques, parmy lesquels estoit Téagène, qui jouïoit assez bien son personnage, & portoit aussi une torche. Comme ils eurent mis le feu au bucher, l'un deçà l'autre delà, il s'aluma en un instant: mais il faut réveiller icy ton attention. Alors nôtre Hercule métant bas la peau de lion, & la masfûe, c'est à dire son bâton & sa beface, avec son méchant manteau, demeura en chemise, & en chemise bien sâle. Aussi-tôt ayant jété quelques grains d'encens dans le feu, il se tourna du côté du Midy; car cela estoit aussi de la farce, & commença à invoquer ses Dieux paternels & maternels, pour recevoir son ame.

ame. Après cela il se lança dans le feu , où il fût en un instant envelopé de la flâme , & dérobé à la veüe. Il me semble que je te voy rire encore de cette Catastrophe , & avec raison. Pour moy , je ne trouvay pas étrange qu'il invoquât les Dieux de sa mere ; mais lors qu'il parla de son pere, me ressouvenan du crime qu'il avoit commis, je ne pûs m'empêcher de rire , & le pris pour une juste punition de son parricide. Cependant, les Cyniques environnans le bucher, témoignoient leurs douleurs par un triste & morne silence, ayans toujours les yeux fichez dessus, sans verser des larmes ; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance, je m'écriay , Sortons d'icy, fous que nous sommes ! quel plaisir y a-t-il à voir rôtir un vieillard , & à estre suffoqué de la puanteur ? Atandons-nous que quelque Peintre viene faire un tableau de nous, comme des amis de Socrate dans la prison ? A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer ; & quelques-uns levoient le bâton, lors que je menaçay de jeter dans le feu le premier qui branleroit ; ce qui les arrêta. Je me retiray donc , rêvant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus sages ont de la peine à se défendre ; & à plus forte raison celui-cy , qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour j'en rencontray plusieurs qui acouroient au spectacle , sur le bruit qui avoit couru le jour auparavant , qu'il ne commenceroit qu'après le lever du Soleil , lors que ce Heros auroit salüé cet astre à la façon des Brachmanes. J'en ramenay donc plusieurs, à qui je contay par le chemin comme la chose s'estoit passée, sans rien ajouter ni diminüer, non plus que je fais maintenant , sinon lors que je voyois que c'estoit des fots qui bâilloient après des miracles. A ceux là je disois que le Philosofe n'avoit pas plutôt esté dans le feu , qu'il s'estoit fait un tremblement de terre, avec des mugissemens effroyables ; & qu'un vautour s'estoit envolé du milieu de la flâme , criant en voix humaine, Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre , pour gagner le Ciel.

Ils demeuroient comme immobiles à ces discours ; & levans les yeux & les mains en haut, me demandoient si le vautour avoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident ; & je leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme je fus arrivé au lieu des assemblées, je trouvay un venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé, & ajoûtoit que le defunt luy estoit apparu en habit blanc, couronné de branches d'olivier, & qu'il l'avoit laissé tout joyeux, qui se promenoit sous le portique des sept Échos. Il ajoûtoit la piece du vautour, que je venois d'inventer moy-même, & juroit qu'il avoit veu cét oiseau. Tu peux juger par là, de la suite. Combien d'essains d'abeilles se trouveront sur son sepulcre ? Combien de Cygales ? Combien de Corneilles ? comme en celuy d'Hésiode, & autres fantaisies semblables. Il me semble que je voy déjà une infinité de statuës dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cét imposteur a envoyé des instructions à toutes les grandes villes, par forme de testament, & qu'il les a fait porter par ses principaux amis, comme s'il dépéchoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a jamais eu de passion que pour la gloire, sans aucune amour de la verité ; & qui s'est à la fin brûlé, pour aquerir de la reputation, lors qu'il ne seroit plus capable d'en jouir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay déjà dit à mon retour de Syrie, comme je navigeay avec luy depuis la Troade ; & qu'entre ses autres débauches, il corrompit un beau garçon pour luy servir d'Alcibiade, sous pretexte de le faire de sa Secte ; Qu'une tempête estant survenuë en suite, il se mit à pleurer avec les femmes, luy qui faisoit semblant de mépriser tant la mort. Mais huit ou neuf jours avant sa fin, il cut un grand vomissement, pour avoir peut-estre trop mangé, qui fut suivy d'une fièvre violente. Le Medecin qui le traita m'a dit qu'il le trouva par terre, qui ne pouvoit souffrir l'ardeur de la fièvre, & qui demandoit de l'eau fraîche ; mais il ne luy en voulut

voulut point donner, & luy dit que s'il souhaitoit la mort, il la faisoit prendre maintenant quelle se presentoit d'elle-même, & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bûcher. A cela il répondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souvient que quelques jours auparavant, je le vis frôter d'un médicament si acre, qu'il le faisoit pleurer; qui est à peu près comme si un criminel se faisoit penser d'un mal de doigt, avant que d'aler au sùplice. Que penses-tu qu'eût fait Democrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il eût eu une assez grande source de ris, pour ne se point épouiser. Ry tout ton soul comme luy, car la chose le mérite bien; & sur tout, lors que tu verras des fots faire le paranymphe de cette mort.

LES FUGITIFS,

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE JUPITER,

Où plusieurs autres parlent.

C'est une Satyre, contre trois coquins qui avoient embrassé la Philosophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abusoient de ce nom en leurs débauches.

APOLLON. **E**ST-IL vray, mom pere, qu'un Philosofe s'est brûlé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'estoit un Galant, qui avoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celui-là?

JUPITER. Il est vray, mon fils; & je voudrois que cela ne fût pas arrivé.

APOLLON. Pourquoi? Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon?

JUPITER. Ce n'est pas cela; mais c'est qu'il s'exhaloit une si mauvaise odeur du bûcher, que je fus

contraint de me sauver parmy les parfums de l'Arabie; Et le souvenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si crüe mort? Et quel avantage y a-t-il à se brûler tout vif?

JUPITER. Tu aurois la même demande à faire à Empedocle, qui se jéta dans la fournaise du mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons?

JUPITER. Veus-tu que je te die ce qu'il allegua pour sa justification, dans l'assemblée de toute la Grèce? Il dit, s'il m'en souvient bien... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grand pas toute éplorée? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille? & pourquoy quites-tu le monde? Le peuple te persecute-t-il encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate?

LA PHILOSOPHIE. Non; à peine qu'il ne m'adore; quoy qu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, je ne le puis dire sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui! les Philosophes?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les véritables; mais quelques-uns qui n'en ont que l'aparance, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vites le monde rempli d'erreur & d'injustice, vous en eûtes pitié, & vous m'envoyâtes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me dites: Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice: Va les trouver; car tu es seule capable de les détromper, & de les guerir.

JUPITER. Il me souvient bien que je dis quelque chose de semblable ; mais conte-moy un peu comment ils te receurent d'abord ? & ce qu'ils t'ont fait depuis ?

LA FILOSOFIE. Je n'alay pas du commencement vers les Grecs, mais je commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, je creus en venir à bout aisement, & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'alay donc vers les Indiens, qui est un grand peuple, que je fis descendre de ses Elefans, pour m'écouter ; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nécréens & des Oxydraques, recut ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

JUPITER. Tu veus dire les Gymnosofistes de qui l'on dit entr'autres choses qu'ils se brûlent sur un bucher, sans témoigner la moindre apprehension ; & tu as pû voir depuis peu la même chose aux Olympiques.

LA FILOSOFIE. Je n'y alay pas, pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, j'alay en E-tiope au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prêtres & à leurs Profetes. En-suite, je passay en Babylône, pour instruire les Caldéens & les Mages. Puis en Scytie, d'où revenant par la Thrace, je conversay avec Eumolpe & Orfée, & les envoyay devant moy en Grece ; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres ; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre ; mais à mon arrivée, on ne me recut ni bien ni mal. Toutefois avec le tems, je gagnay les sept Sages ; l'un en un lieu & l'autre en un autre ; mais sur ces entrefaites s'éleverent les Sofistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçavoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulierement la presomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met tout en contro-

verse, & qui ne sçauroit rien résoudre; Ces réponses doubles, & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & convaincus par mes disciples, ils se mettent en colere, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer delors, ne pouvant plus souffrir cette injure; mais Antisthene & Diogene, & en-suite Cratés & Menippe, m'arréterent; Pleût à Dieu que je ne les eusse pas creus! je n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

LA FILOSOFIE. Le voici. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dès leur jeunesse à la Philosophie, à cause de leur pôvreté, & qui ont esté contraints, pour gagner leur vie, de se mettre au service des Grands, ou d'apprendre quelque métier; si bien qu'ils ne cōnoissent pas seulement mon nom. Mais lors qu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont veu l'avantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles; ils ont creu cette profession tres-avantageuse, & approchante de la tyrannie. Et parce que leur métier ne leur fournissoit pas de quoy vivre, qu'avec beaucoup de travail & de peine, ou qu'ils estoient las de la servitude, ils ont eu recours à moy, comme à un dernier azile. Mais comme il leur eût esté trop long, & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres, & encore plus de les pratiquer; ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Filosofes, & ont apelé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont creu que le peuple, qui ne juge que par l'exterieur, ne reconnoitroit pas leurs défauts; & comme l'âne d'Esoppe, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais il ont esté reconus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres; mais ils vivent dans la débauche, & ne travaillent qu'à

amaf-

amasser; tirans tribut de leurs disciples, ce qu'ils appellent tondre leurs oüilles, outre que plusieurs leur donnent, soit par respect, ou pour les empêcher de crier. Car ils aboyent tout le monde; & lors qu'on les attaque, ils se défendent par des injures, qui est une belle marque de vertu, dont le plus beau caractere, est l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Filosofes; car la difference en est trop visible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on jete les yeux sur leur vie; & lors que l'on condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en est rempli, & particulièrement de ceux qui se disent disciples de Cratés, d'Antisténe, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cause de leur impudence; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidelité du chien; mais bien la luxure, la gourmandise, & la flaterie; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçay pas ce qui en arrivera; car les Arts sont aujourd'huy abandonnez, à cause de la peine qu'il y a, & du peu de profit, tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence, demandans hardiment, prenans de même; & disans des injures quand on les refuse, sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant, ils croyent vivre comme des Dieux, & faire reflourir le siecle d'or. Non contents de ces choses, ils débauchent jusqu'aux femmes de leurs hôtes; & quelques uns en ont emmené une depuis peu, comme pour luy apprendre à filosofer. Ils disent qu'ils suivent en cela, la doctrine de Platon, qui approuve la communauté des femmes, ne sçachans pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches, & comme ils se crevent dans les festins, tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'yvrongnerie. En un mot, il n'y a rien de si contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flaterie, & en pourroient faire leçon aux courtisans; ne préchant que

la verité, & débitent par tout le mensonge ; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure ; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere, ils y sont plus sujets que les enfans ; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant, pour peu que l'on leur résiste. Car incontinent leur visage est tout en feu, leurs yeux renversez, leur bouche pleine d'écume, ou plutôt de venin, contre ceux qui les repréent. Cependant, ils font un fâle trafic de la Philosophie, & il n'y a point de métier qui rapporte tant à son maître ; & lors qu'ils ont bien amassé, ils quittent le bâton & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela s'en prend à moy & me méprise ; de sorte, que je ne puis plus gagner personne ; & comme la toile de Pénélope, tout ce que je fais de jour, est défait par eux la nuit ; & par tout l'ignorance & l'injustice triomfent du sçavoir & de la vertu.

JUPITER. Dieux ! combien la Philosophie a souffert de ces fripons, mais il faut aviser aux moyens de les punir ; En tout cas, un coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort ; & je vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont j'épouse les interêts, d'y envoyer Mercure, qui discernera bien-tôt les véritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas ; & qui châtierà les uns, & recompensera les autres.

JUPITER. Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la défaire de tous ces monstres.

HERCULE. J'aymerois mieux nétoyer une seconde fois l'étable d'Augie, que d'avoir à faire à ces marautes qui m'iront dire quelque sottise ; mais je suis enfant d'obéissance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy aussi, quoy que je n'y aille qu'à regret.

MERCURE. Descendons tout à cette heure, afin d'en défaire une partie dès aujourd'huy. Où pensestu que nous les devons trouver, ma sœur ? Ne crois-tu pas que ce soit en Grèce ?

LA FILOSOFIE. Nullement, le pàys est trop pòvre; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Alons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison, je vous y conduiray; car je cònois le pàys, pour l'avoir bien frequented en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le mont Hémus, & l'autre celui de Rhodope, pour descendre de là dans la plaine, qui est tres-fertile, & s'élève en petites colines qui servent comme de forteresse à la ville de Filippes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà déjà au dessous des niées; Métons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous, pour découvrir où sont ceux que nous cherchons?

HERCULE. C'est à toy, qui fais le métier de Sergent, de les trompeter.

MERCURE. Mais je ne sçay pas leur nom.

HERCULE. Que la Filosofie te l'enseigne; car elle les doit bien conoître.

LA FILOSOFIE. Je ne les cònois pas trop bien, car j'en ay pas grand commerce avec eux; mais comme ils aiment la gloire, les richesses, & les presens, je croy qu'on ne sçauroit faillir de les nommer Posidoniens, ou de quelqu'autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'aprochent de nous; il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire?

SERGENS. Ne sçavez vous point où nous trouverons trois imposteurs, avec une Dame rasée à la Laconique; d'une façon mâle & vigoureuse?

LA FILOSOFIE. Ils cherchent la même chose que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené une femme, & nous les alons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Sinope, dont le nom signifie posseder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec un visage pâle & défait; la mine triste, la parole rude; le bâton, la besace, & le manteau de Filosofe; du reste colere, ignorant,

injurieux: Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

LE MAÎTRE DE L'ESCLAVE. Je le cõnois; C'est mon valet l'Escarbot, qui a coupé ses cheveux & laissé croître sa barbe, depuis qu'il ma quité.

SERGENS. Et quel métier faisoit-il?

LE MAÎTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philosofe, tant il est changé.

LE MAÎTRE. Vrayement c'est bien à luy à faire? Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais je le reconõtray bien.

LA FILOSOFIE. Qui est celuy-cy qui s'avance avec une lyre à la main? il a bonne mine.

HERCULE. C'est Orfée, Dieu te gard, le Patron des Musiciens: Il me semble que je suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y délasses par la douceur de tes chansons. Ne cõnois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORFÉE. Si fais bien, & Mercure même avec la Filosofie: mais que me donnerez-vous, si je vous enseigne ce que vous cherchez?

MERCURE. Les nourissons des Muses ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la recompense.

ORFÉE. Tu as raison: Ceux dont je parle demeurent proche d'icy; mais je ne veus pas qu'ils me voyent; car ils ne cesseroient de m'aboyer, s'ils sçavoient que je vous eusse découvert leur gîte.

MERCURE. Montre le nous seulement.

ORFÉE. Le voilà.

MERCURE. Arrête: j'enten la voix d'une femme qui chante quelque chose d'Homere.

UNE FEMME. *Je ne häys pas moins que l'enfer, celuy qui ayme l'or, & qui fait semblant de le häyr.*

MERCURE. Il faut donc häyr celuy que nous cherchons, qui de plus a débauché la femme de son hôte.

LE MARY. C'est moy qui suis cõt hôte, & à qui ce traître témoignoit tant d'amitié.

LA FEMME. *Turongna, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf; qui n'és bon ni pour le conseil, ni pour*

l'ex-

*l'exécution, & qui ne fais que crier comme un mal-
encontreux corbeau!*

LE MAÎTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbère à triple tête, monstre plus grand que la Chimère, qui as le devant d'un chien, le derrière d'un lion, & le milieu d'une chevre.*

LE MARY. Dieux! que ma femme a souffert de ces misérables Cyniques? On dit même qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque Geryon, ou quelque petit Cerbère; mais les voilà qui sortent.

LE MAÎTRE. Je te tiens, méchant. Voyons un peu ce qui est dans ta besace? Quelque bribe, sans doute, ou quelques lupins? *

MERCURE. Non, par les Dieux; mais une ceinture d'or. * *Espece de pays.*

HERCULE. Ne t'en étonne point; Il estoit Cynique en Grece, & il est icy Chrysipe. † Mais je t'en voyeray bien-tôt vers Cleanthe, méchant; car tu seras pendu icy par la barbe. † *Or, &c.*

UN AUTRE. Et voicy mon valet, La Bouteille! O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosofe!

MERCURE. Et ce troisième-cy, n'a-t-il point de maître?

LE MAÎTRE. Oüi; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi?

LE MAÎTRE. Parce qu'il put; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons avoient acoustumé de l'appeller le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Philosofe? Tiens, mon amy, repren ta femme.

LE MARY. Je n'en veus point, qu'elle ne m'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvele

Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maîtres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de ravaudeur; mais auparavant je veus qu'on lave bien celuy-cy après luy avoir mis du dépilatoire, & qu'on le pende sur le mont Hémus, pour l'éventer, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel suplice !

LE MAÎTRE. Qu'est ce que tu veus crier, fuy-moy; mais quite auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un âne.

LES SATURNALES.

DIALOGUE

DE SATURNE ET DE SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe.

LE MINISTRE. **P**UISQUE nous sommes maintenant sous ton regne, ô pere des Dieux, & que nous te faisons des vœus & des sacrifices; Dymoy, je te prie, que me donneras-tu pour les offrandes que je t'ay faites ?

SATURNE. Penses-tu que je sois Devin, pour sçavoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires, je ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-tems que j'y songe; mais je n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'estre ton Ministre.

SATURNE. Cela n'est pas encore en mon pouvoir, mon amy; Il te faut adresser à Jupiter, lorsque ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de jours;

Car

Car pendant tout mon regne, qui ne dure qu'une semaine, il ne m'est pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere; mais seulement de boire, chanter, jôuer, faire des Rois imaginaires; mettre les valets à table avec leurs maîtres, & les barbouiller de fuye, ou les faire sauter dans l'eau la tête la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. Le reste est de la juridiction de Jupiter, qui m'ôteroit mon petit Empire, si j'avois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais je suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souvent il prefere les fots & les méchans, aux gens de bien & d'esprit. Mais encore, ton pouvoir ne s'étend-il qu'à ces bagatèles?

SATURNE. Non. Quoy tute refrongnes? Penses-tu que ce soit si peu de chose, de gagner quand on jôie? Ne voy tu pas que plusieurs s'entretiennent du jeu, tandis que les autres s'y ruinent. D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de sçavoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre élu Roy par le sort, commander en maître, & n'estre point obligé d'obeir à des commandemens ridicules; comme de s'injurier soy-même; danser ou chanter tout nud, avec des postures & des contenances lascives; faire trois tours avec une Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extravagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que je ne fais trembler personne comme Jupiter? adresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Tirans, je n'ay que faire de tout cela; car je ne boy ni ne jôie. Dy moy seulement s'il est vray ce qu'on dit, que tu devores tes enfans, & que tu en eusses fait autant de Jupiter, si ta femme nel'eût enlevé & n'eût mis une pierre en sa place, que tu avalas comme une pilule. Mais lors qu'il fut devenu grand, il te dépos-

se da & te precipita dans les enfers, avec tous ceux qui avoient tenu ton party.

SATURNE. Si nous n'estions en un tems où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense ; je vous apprendrois bien, maître sot, à me porter plus de respect, & à ne me pas venir dire des injures, sous pretexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis, grand Dieu ; c'est la voix publique, après Hésiode & Homere.

SATURNE. Et penses-tu qu'un berger & un aveugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel ? Considere toy-même, si tu as jamais veu de Pere assez méchant, pour devorer ses enfans ? Tu sçais combien le crime de Thyeste fait d'horreur sur les Théâtres, encore fut-ce une supercherie. Mais quand j'aurois esté assez furieux pour cela, pourrois je manger une pierre sans m'étrangler, ou me casser les dents ? Jupiter aussi ne m'a point depossédé, mais je luy ay cédé le thrône volontairement ; & je ne suis pas dans les enfers comme tu vois, si tu n'es plus aveugle qu'Homere.

LE MINISTRE. Mais qui t'a meü de te défaire de ton Empire ?

SATURNE. C'est que j'estois vieil & goûteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux piez ; de sorte que j'estois incapable de pourvoir à tout, & de punir les méchans, dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut avoir incessamment la foudre en main ; & je ne voy point de charge plus penible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien aquiter. D'ailleurs il me semble que c'est le fait d'un bon Pere, de partager son bien à ses enfans durant sa vie, pour éviter les queréles après sa mort ; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Je voulois vivre en repos, sans avoir la tête rompüe de mille importunes demandes, qui se contredisent l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à toujours tonner, pleuvoir, venter & gréler.

gréer. Maintenant je vis à mon aise, & me soule de Nectar & d'Ambrosie, m'entretenant avec Japet & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Jupiter est accablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feste, que je reprends l'Empire pour quelques jours, afin de n'estre pas méprisé; & pour faire souvenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleuves de lait, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y avoit ni pòvre ni riche; on ne trompoit ni ne trahissoit personne; enfin c'estoit le siecle d'or; C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en font l'image, il n'ya ni maître ni valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour réjoüir les valets, & adoucir leur servitude, par le souvenir de la tienne.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais dy-moy, jouïoit-on aux dez de ton tems, comme l'on fait à ta Feste.

SATURNE. Oüi; mais non pas des millions comme à present; on jouïoit des noix & autre chose semblable, où à qui boiroit le premier, pour passer le tems & se réjoüir, sans se métre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lorsqu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire, & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien; car à quoy eût-il servy de gagner, quand tout estoit en commun? Mais tandis que tu parlois, je pensois en moy-même que si quelqu'un de ce siecle d'or revenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir, & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthee. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & même à tromper aux jours de Feste; & que c'est alors qu'on jouie le plus beau jeu? Tandis que les uns se levent de table,

table, après avoir dépouillé leurs amis; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais je m'étonne, que toy qui es un Dieu de plaisir & de débauche, ayes pris pour ta Feste le tems le plus desagréable de toute l'année, où les arbres & les champs sont dépouillez, & où l'on ne voit que glace & que neige; il me semble que cela n'estoit pas fort propre à un vieux goûteux comme toy.

SATURNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en un tems où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes une partie de mes plaisirs, pour vouloir trop Filosofer. Vien t'en rire & jouier avec moy, & faire des Rois comme les petits enfans; car je veus faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillards reviennent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison; Que celuy qui condamnetes innocens plaisirs, n'en goûte jamais; & comme Tantale, qu'il soit toujourn alteré sans pouvoir boire. Je suis satisfait de ce que tu m'as dit, & en vai faire un Dialogue, que je communiqueray à tes supports, & à ceux qui en sont dignes.

C R O N O S O L O N O U L E L E G I S L A T E U R D E S A T U R N E .

Aux Riches de son Empire.

J'A Y écrit dans une autre lêtre les loix qui concernent les pōvres, & qu'ils observeront ponctuellement, s'ils ne veulent estre châtiez: Mais pour vous autres, Messieurs, qui n'avez pas acouûtumé d'obcir, si vous ne gardez celles-cy, n'atandez pas
MOINS

moins que le courroux de nôtre Dieu, qui me les a dictées luy-même. Car il m'est aparû de jour, & non en dormant; & n'estoit point crasseux, ni chargé de chaînes, comme le feignent les Peintres, trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majesté, & vêtu en Prince avec une faux tranchante à la main. En un mot, tel qu'on ne le pouvoit mépriser impunément. Comme il me vit réveur & mélancolique, il en devina aussi-tôt la cause, parce que les Dieux n'ignorent rien, & se douta bien que c'estoit la pôvreté; car je n'avois qu'un méchant habit pour mon Hiver, sans aucune provision pour sa Feste; au lieu qu'on a coûtume de faire de grands preparatifs pour ces jours-là. Il s'aprocha donc de moy par derriere, comme je me promenois tout pensif; Et me tirant par l'oreille, Qu'as-tu, me dit-il, d'estre ainsi triste? Qui ne le seroit, luy dis-je, de me voir gueux & méprisé, tandis que les méchants triomfent dans les honneurs & dans l'opulence? Et ce malheur s'en va commun à tous les gens de Létres, si tu n'y aportes quelque reglement, & ne remets les choses dans l'égalité. Il est difficile, dit-il, de changer l'ordre des Parques; mais pour ce qui concerne ma Feste, je veus que la pôvreté en soit bânie, & que les riches communiquent leurs biens aux pôvres; sans manger, comme on dit, leur pain dans leur poche. Comme je m'excusois d'estre fort mauvais Legislatteur, il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot; & lors qu'il l'eut fait, il ajoûta. Dy leur que s'ils ne les observent, je leur apprendray que je ne porte pas une faux en vain; & qu'après avoir châtré mon Pere, il me feroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra, n'a qu'à faire provision de flûtes & de cymbales, pour devenir Prêtre de Cybelle, assuré que le reste ne luy manquera point. * Voilâ ce qu'il me dit, à quoy vous

ferez bien de prendre garde, & voicy les Loix toutes divines qu'il m'a dictées.

* d'estre châtré.

LOIX DES SATURNALES.

ON ne fera aucune affaire ni publique ni particulière, pendant tout mon regne ; & de tous les métiers il n'y aura que celui de Cuisinier & de Patissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis, si ce ne sont ceux de recreation ; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter, qui ne soit conforme au tems & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pòvres, maîtres, esclaves.

Il n'y aura ni débats, ni querèles, ni reproches, ni injures, ni menaces ; il ne sera pas seulement permis de se métre en colere.

On ne tiendra aucun conte du revenu, ni de la dépense ; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles, ni de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma feste.

Les riches feront un estat auparavant de tous ceux qu'ils veulent traiter, où à qui ils doivent envoyer des presens ; & métront à part pour cela la dixième partie de leur revenu, sans qu'on la puisse divertir à autre chose, sous quelque pretexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habits, & ce qui ne leur sert de rien, ou n'est pas à leur usage, pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille, après avoir purifié leur maison de toute souilleure, & en avoir bany l'orgueil, l'ambition, & l'avarice, pour sacrifier à la douceur, à la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la liste qu'ils auront faite ; & ayans mis à part pour chacun ce qui luy est propre, ils enverront sur le soir leurs presens par quelques personnes fideles, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est un coup à boire ; & pour plus grande seureté du present, on en fera mention dans un billet.

On enuoyra touïours le double aux personnes de Létres, comme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de besoin; sans qu'ils soient obligez pour cela de renuoyer des loüanges & des flâteries; mais tant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modestement du present, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de presens aux riches, ni les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des pòvres, jusqu'au loège de leur maison, s'ils ne sont pas capables eux-mêmes de le payer; & auront grand soin de voir ce qui leur manque, pour les en assister au besoin, que s'ils ne sont pas à la ville durant ce tems, ils leur enuoyeront au retour, ou l'année suivante, ce qu'ils leur auront destiné.

Personne ne se repentira de son present, après l'auoir fait, & encore moins avant que le faire, & donnera sans reserve ni lézine, ce qu'il aura envie de donner.

On ne pourra enuoyer aucune chose qui soit bonne à boire ou à manger; mais on sera obligé de la garder chez soy, pour en traiter ses amis. On ne pourra aussi donner en present des bagatèles, pour faire fraude à la Loy; mais quelque chose de solide & de considerable. Toutefois, quoy que ce puisse estre, les pòvres seront obligez de s'en contenter, & de le recevoir sans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de leur métier; & si c'est un homme de Létres, un ouvrage de sa façon, ou quelque livre ancien qui traite de choses agréables & conformes au tems & au sujet. * Et les riches seront obligez de le recevoir de bonne grace, & de témoigner

d'en faire estat, à peine d'estre châtrés. Que s'il arrive à un pòvre d'enuoyer à un riche de l'argent, ou quelque autre chose de prix, j'ordonne qu'il sera confisqué & mis dans mon tresor; & que pour punition, le riche luy donnera une douzaine de coups de fouët.

* Lors que la li-
gne sera
de fin
pièce.

LOIX DU FESTIN.

ON entrera au bain un peu devant le repas, & auparavant on pourra jouër aux dez, comme j'ay dit, par forme de divertissement; mais quiconque jouëra de l'argent, j'ordonne que pour punition, il soit condamné à jeûner le reste du jour.

On se métra à table comme on se trouvera, sans aucune distinction de merite ni de rang, & l'on servira les conviez également & de même viande, car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de même vin, sans qu'on en puisse donner de meilleur au maître ou à quelqu'autre, sous aucun pretexte; & les valets auront l'oreille attentive pour donner à boire si-tôt qu'on leur en demandera, & ne desserviront trop tôt ni trop tard, ni l'un plutôt que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes sortes de verres, grands & petits, où chacun boira, quand il luy plaira, & tant & si peu qu'il luy plaira, sans pouvoir estre forcé sous pretexte de boire à la santé de quelqu'un, non pas même du maître de la maison.

Si l'on fait entrer un jouëur de lyre, ou quelque baladin, pour réjouïr la compagnie, on aura soin de prendre toujourns les meilleurs, parce que ces choses-là ne valent rien, si elles ne sont en leur perfection.

Lors que le maître de la maison traitera ses gens selon la coûtume, ses amis serviront à table avec luy. Et il sera permis de railler, pourveu que la raillerie soit delicate, & que celuy qu'on raille, en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra jouër ou danser, & faire tout ce qu'on voudra, sans que personne le puisse trouver mauvais; & se retirer aussi, ou demeurer si l'on veut.

Ces Loix seront gravées sur une Colonne d'airain , qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche ; & tandis qu'elle subsistera , il n'entrera dans le logis , ni peste , ni guerre , ni famine , ni aucun autre fléau du genre humain : Que si l'on vient à l'ôter , il arrivera tout le contraire.

ÉPIÎRES SATURNALES ,

Sur le même sujet.

C R O N O S O L O N A S A T U R N E .

JE t'ay déjà écrit le danger que je courois , d'estre privé des réjouissances de ta Feste , & la honte que c'estoit de voir les uns mourir de faim , tandis que les autres se crevent ; mais n'ayant point reçu de réponse , j'ay crû qu'il estoit de mon devoir de faire une recharge. Car il est de ton honneur d'ôter cette inégalité , & de remétre les choses en commun , pour le moins en ce tems-là , à cause que tout est si pervers ty maintenant , que c'est comme on dit , l'aliançe de la fourmy & du chameau ; ou si tu veus , c'est chauffer un escarpin d'un pié , & un cothurne de l'autre. Car on voit les uns haut montez , tandis que les autres rampent contre terre , qui joueroient aussi bien leur personnage , s'ils avoient d'aussi beaux habits. Cependant , les Poètes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement , & que la terre fournissoit de tout en abondance , sans estre cultivée , les fleuves découloient de lait & de miel , & quelques uns même donnoient du vin. En un mot , c'estoit le siecle d'or ; au lieu que celuy-cy n'est pas seulement de fer. Car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur corps , avec beaucoup de travail & de peine ; tandis que quelques-uns se gorgent de biens sans rien faire , & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut donc reformer cela , & ordonner aux riches

de faire part aux pòvres de leurs richesses, sur peine de remettre tout en commun, & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnassent quelques-uns de leurs habits, dont leurs garderobes sont pleines, que de les laisser manger par les vers dans leurs còfres? & qu'ils admissent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu qu'il y a toujourns à manger dix fois plus qu'il ne faut, que de se souler tout seuls, & manger les bons morceaux, sans en faire part aux autres? N'est-ce pas une honte de les voir s'entretenir trois heures à table, quand ils sont sòuls, tandis que leurs valets sont derriere eux qui meurent de faim, & qui n'ont quelquefois ni bù ni mangé de tout le jour. Il y a un autre defaut tres-considerable; C'est que quand ils traitent quelqu'un, ce qu'ils font rarement, vous n'avez pas plutòt commencé à manger, qu'ils vous font desservir; & s'il-y a quelque bon morceau, Monsieur qui est au haut-bout, le mange tout seul, & ne vous envoie que la carcasse. Ajòutez à cela, qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir, parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent jamais du même vin qu'à leurs maîtres. Si tu reformes ces choses, tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Si non, je prie Dieu que tout aille sans-dessus-dessous, afin que les riches ne puissent jouir de leurs richesses; Que leurs cuisiniers brûlent leurs viandes, & gâtent leurs sausses, & que les chiens & les chats les déniaissent; Que les chev-reuils & les sangliers se sauvent tout rôtis de leur broche; Que le gibier s'envole tout plumé; Que les fourmis emportent leur or; Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tigne leurs habits; Que leurs petits Ganymedes, qui sont si beaux & si polis, deviennent en un instant vilains, pelez, & barbus. Voilà les imprecations que je fais contr'eux, & plusieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

REPON.

RE PONSE DE SATURNE.

A Quoy révois-tu, mon amy, de m'aler écrire ces extravagances? Ne sçais-tu pas que quand il seroit juste de remétre tout en commun, ce seroit à Jupiter à le faire, & non pas à moy? Es-tu le seul qui ignores que mon regne est passé, & que je ne me suis réservé que les jeux, les ris, & la bonne chere? encore n'est-ce que l'espace d'une semaine. Mais si pendant cétems-là, il se passe quelque chose qui deshonne ma Feste, & qui soit contraire à mes Ordonnances, je sçauray bien y remédier, J'écriray donc aux riches, comme je veus qu'ils se gouvernent pour ce regard; car tes remontrances me semblent justes, s'ils n'ont quelque chose à dire au contraire, qui ne me soit pas connu. Du reste, ils ne sont pas si heureux que vous les faites, vous autres pòvres; & vous vous trompez de croire que la felicité consiste dans les richesses. Car la peine qu'elles coutent, vaut bien le contentement qu'elles donnent; & la peur de les perdre, égale presque le plaisir de les posséder. Si vous sçaviez les craintes & les soins qu'ont les riches, vous trouveriez leur condition miserable. Il faut toujors qu'ils soient sur leurs gardes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe; Qu'ils fassent les pòvres, pour s'exempter de l'envie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour avoir leur bien. Si la gloire & la grandeur estoient si considerables que vous pensez, je ne m'en serois pas defait; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une apparence trompeuse, j'ay esté bien aise de m'en décharger sur un autre. Ce que tu dis est quelque chose; il est vray que les riches mangent tout seuls les bons morceaux; mais tu ne dis pas qu'ils sont toujors malades ou languissans, & que le repentir des plaisirs dure bien plus que le plaisir même. Je ne parle point des maux qui suivent leur

intemperance, sur tout, s'ils ont ajouté les passe-tems du li&t, à ceux de la table, comme il arrive ordinairement. Lors qu'ils sont devenus vieux, ils ne se peuvent plus tenir sur leurs jambes; & il les faut porter à quatre dans une chaise, comme s'ils estoient morts. Ils sont tout couverts d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous autres, vous possédez la santé, qui est un bien inestimable. D'ailleurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance engendre le dégoût; Au lieu que dans vos petits festins, vous ne manquez jamais d'appetit, qui vaut mieux que tous les ragoûts du monde; & ils envient plus vos repas que vous ne faites les leurs. Je laisse à part les calamitez, aux-quelles ils sont plus sujets que vous. Car plus un homme tient à la fortune, plus il est capable de recevoir de peine & de mécontentement; & lors qu'il luy est arrivé quelque malheur, il ne se réjouit pas tant de ce qui luy reste, qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoûtez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent, avec l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'est-ce pas un malheur qu'ils ne sçauraient sçavoir s'ils sont aimez? & si on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a une infinité de choses semblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs delices, sans aller plus loin. Que si vous les méprisiez & les laissiez jouïr tous seuls de leurs richesses, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux mêmes; car ils ne sçauraient que faire de leurs biens, sans vous; & c'est peu de chose que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute sa felicité consiste en l'opinion d'autrui. Voilà ce que j'avois à vous dire, après avoir éprouvé l'une & l'autre condition; C'est pourquoy je vous conseille de laisser ces soins, & de ne songer qu'à vous réjouïr. Considérez qu'après tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quitter cinq sous, que dix mil écus de rente. Je ne laisseray pas de

de leur toucher quelque chose de vos plaintes; & je croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.

SATURNE AUX RICHES.

L Es pòvres m'ont écrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remétre tout en commun, & de faire de nouveaux partages. Et véritablement, il n'y a rien de plus juste que de voir les uns se souler, tandis que les autres meurent de faim. Mais je les ay renvoyez pour ce sujet à Jupiter: Toutefois, pour ce qui concerne ma Feste, j'ay promis de vous en écrire, parce que cela est de ma juridiction, & qu'il semble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen qu'ils se puissent réjouir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur acordiez une partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous fera pas difficile; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoutent, que si vous les priez quelquefois à dîner, c'est si rarement, & avec tant de mépris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de même vin, & qu'ils ne mangent pas de même viande? Véritablement, je trouve qu'ils sont de grands coquins de le souffrir, & qu'ils vous devroient laisser manger vôtre dîner tout seuls. Quelques-uns disent même qu'ils ne boivent pas tout leur soul, & que vos gens font la sourde oreille, lors qu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derrière vous comme des statües, sans vouloir se remüer qu'à vôtre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins, qui a esté si chere à nos Ancêtres, qu'ils ont étably quelqu'un pour y presider, afin qu'il ne se fit point d'injustice. Donnez donc ordre que je n'enten-

de plus à l'avenir ces murmures, de peur que je n'y apporte quelque severe reglement, qui ne vous plairait pas trop. Ne seriez-vous pas plus aises de vous voir cheries & adorez de tout le monde, que d'oïr crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le jour? S'il prenoit envie aux pòvres de se retirer, & de vous laisser-là, ils vous métroient bien en peine; car vous ne demeureriez pas tout seuls dans les villes; & vôtre felicité seroit bien estropiée, si vous estiez contrains de vous servir vous-mêmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à vôtre divertissement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on se puisse louer de vôtre courtoisie & de vôtre liberalité. Pour peu de chose que vous leur donnez, ils se tiendront obligez toute leur vie; & cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous scauroient quitter. Car qui voudroit haïr celuy qui n'est pas chiche de ses biens, & qui en fait part à tout le monde? On seroit des vœux continuels pour vôtre prosperité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne scay quel plaisir vous prenez à vivre tout seuls comme des loups-garoux, & que vous ne faites plus d'estat de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela merite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encourez, & le danger même; car il ne fait pas peur d'estre haï de tout le monde. Prenez donc là dessus une bonne resolution, convenable à vôtre seureté & à ma Feste.

REPONSE DES RICHES.

CE n'est pas à Saturne seul que les pòvres adressent leurs plaintes, Jupiter n'a la tête rompuë d'autre chose, & ils ne font que pester contre luy & le destin, mais il s'en moque; car il scait qu'ils sont cause eux-mêmes de leurs malheurs.

Cela

Cela n'empêchera pas que nous ne nous défendions des choses dont ils nous accusent, pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honête, que de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin; mais premierement ils disent qu'il ne leur faut pas grand' chose, & on ne les sçauroit contenter jamais: Car depuis qu'on leur a donné une fois, ils ne font autre chose que demander, & entassent requête sur requête; si bien qu'il se faut résoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à estre réduit comme eux à la mandicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traitez, ils ne peuvent s'empêcher de caresser la maîtresse ou la servante du logis, & ont aussi-tôt oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à le croire, vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion, qui après avoir esté admis à la table de Jupiter, luy voulut planter des cornes. Voilà une partie des raisons pourquoy nous les avons chassés, & nous ne leur faisons plus de bien; Que s'ils veulent estre à l'avenir plus modestes, nous promettons de leur continuer nos faveurs comme auparavant, & de leur donner de quoy rassasier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à la charge, que de flâteurs ils deviendront nos amis; & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.

LES LAPITHES,
O U
LE BANQUET DES PHILOSOPES.
D I A L O G U E
DE FILON ET DE LYCINUS.

*C'est la description d'une Nôce, ou des Pedans com-
viez font & disent cent extravagances, jus-
qu'à en venir aux mains, & s'estro-
pier l'un l'autre.*

FILON. **O**N dit qu'il y eut hier grande dif-
pute à table chez Aristenet, &
qu'on y agita diverses questions
de Philosophie, où l'on vint des paroles aux coups; &
si l'on en veut croire Carinus, il y eut bien du sang
répandu.

LYCINUS. D'où l'a-t-il pû sçavoir, qu'il n'y
estoit pas?

FILON. Du Medecin Dionique.

LYCINUS. Il est vray qu'il y eut grand scandale;
mais Dionique n'a pas tout veû; car il narra que sur
le milieu de la queréle, un peu avant qu'on en vint
aux mains.

FILON. Aussi dit-il qu'il le faloit apprendre de toy,
qui avois assisté à tout, & qui te souviendrois de tous
les discours qu'on avoit tenu. Je te conjure donc de
me regaler de ce recit, comme du festin le plus a-
gréable que tu me puisses faire; d'autant plus que je
seray à l'abry des coups, & que je n'auray pas la tête
embrouillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINUS. Je ne sçay s'il ne seroit point plus à
propos, de couvrir ces choses du voile du silence,
que de publier les defauts de ces Grands hommes, où
les

les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon avis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on se souviene de ce qui s'est passé dans une débauche. Car il n'y en avoit pas un qui n'eût la cervelle échauffée des mysteres de Bacchus. Dionique eût mieux fait de ne point reveler la honte de sa mere, qui est la Philosophie.

FILON. Ce n'est pas à moy qu'il faut faire ces discours; Je connois trop ton humeur, & sçai que tu as plus d'envie de me le dire, que je n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y avoit personne pour l'écouter, tu le conteroies plutôt aux forests & aux rochers. Il me prend envie de me retirer, afin que tu me rapelles, & que je te jouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçavoir.

LYCINUS. Je te le diray donc; mais c'est à la charge que tu ne l'iras dire à personne.

FILON. Si je te connois bien; Tu l'iras assez trompéter toy-même. Mais dy-moy premierement, si ce n'estoit pas la nôce du fils d'Aristenet?

LYCINUS. Non; mais de sa fille, qui se marioit au fils d'un Banquier.

FILON. Je le connois; c'est un garçon bien fait, qui aime la Philosophie; mais il est encore bien jeune pour se marier.

LYCINUS. On n'en a point trouvé de plus propre, tant pour le bien que pour la personne; car c'est un fils unique.

FILON. Tu dis là le point. Il vaut bien autant pour le mariage estre fils d'un Banquier, que d'un Philosophe; mais qui estoient les conviez?

LYCINUS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y avoit le vieux Stoïcien Zenothemis, avec Difele de la même Secte, surnommé le Labyrinthe, * qui est le Precepteur de Zenon fils d'Ariste- * à cause de ses discours embrouillez. Puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'épée & le poignard, à cause de son adresse à attaquer & à defendre. Ajoutez à cela Hermon l'Epicurien.

curien, que les Stoïques regardoient de travers, comme si ç'eût esté un sacrilege ou un parricide; Tous amis d'Aristenet, aux-quels on avoit joint le Grammairien Istiée, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu sçais comme il est beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est un esprit fort réglé; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il falut se métre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'épousée au milieu, couverte d'un voile, prirent le côté de main droite; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet; en-suite Zenothemis & Hermon, après avoir contesté quelque tems à qui passeroit le premier, à cause que celui-cy estoit Prêtre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la ville. Mais le Stoïcien dit tout resolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asseoir un Epicurien devant luy; & comme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prêtre Epicurien; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Après eux s'assit le Peripateticien Cleodeme, puis le Platonicien, & en-suite le marié; Moy après, le Precepteur de Zenon après moy, puis son disciple, le Rheteur, & le Grammairien.

FILON. C'estoit-là véritablement le banquet des Muses; car il n'y avoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je louë Aristenet, d'en avoir usé de la sorte.

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Létres, & y a passé une grande partie de sa vie. Mais pour continuer, on mangea assez paisiblement d'abord; car il y avoit quantité de viandes, & fort bien apprêtées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire un inventaire de toutes les sauces, & de tous les ragoûts qu'on y servit. C'est assez de dire qu'après avoir esté quelque tems à table, Cleodème se baissant à l'oreille du

Pla-

Platonicien; Voy un peu; dit-il, comme ce bonhomme, montrant Zenothemis, mange avec tant d'avidité, qu'il en laisse tomber une partie sur ses habits; Et voy comme il en donne une autre à son valet qui est derrière luy, sans s'apercevoir que tout le monde le regarde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin; car je l'avois déjà remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homere qu'on a coûtume de dire en ces rencontres; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouverent mauvais; & l'on murmura tout bas d'autres vers d'Homere; *Tu es fou, Menelaüs;* Et, *Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon,* & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire ouvertement, à cause de son insolence; & que c'est le plus injurieux de tous les Cyniques. Mais le maître de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prit un siege près de Dionysodore & d'Istiee. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme je vous vois, à demy renversez sur ce lietz, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veus tenir debout, & paître deçà & delà, à la façon des Scythes; Ce qu'il fit, sans se faire beaucoup prier, s'arrêtant comme eux aux endroits où il y avoit plus grasse pasture. Car Aristenet luy laissa faire ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à tors & à travers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre un crime; disant, que celle de terre sùffisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnât à boire un grand trait de vin assez pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'apercevoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boüete de Pandore. Car l'ayant pris, il se teut quelque tems; puis jeta son manteau par terre, & se coucha dessus, s'apuyant à demy nud sur son coude, & tenant son

verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. * D'autre côté, les santez couroient à la ronde; & l'on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de laquelle j'aperçeus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodeme, & se soûrioit. Car je croy estre obligé de te rendre compte fidèlement de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodeme luy serra le doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent; mais soit qu'il ne les aperceût pas, ou autrement, elles tomberent à terre avec quelque bruit; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la tête de ce côté là; mais on ne sçavoit à qui estoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fût à luy, & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristenet; qui l'apercevant, convia chacun à boire; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit un autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déjà bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veüe du côté des femmes, & dit; Je boy à toy, † Cleanthis, au nom d'Hercule nôtre Patron; & comme tout le monde se fut pris à rire; Quelle impertinence, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bû a elle, au nom d'Hercule? Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit; & en disant cela, il se découvrit jusqu'à la ceinture; ce qui fit rire encore davantage. Il se leva donc tout en courroux, avec un regard menaçant; & eût peut-estre frapé quelqu'un de son bâton, si l'on n'eût apporté tout à propos une grande tarte, ‡ sur laquelle il ala décharger sa colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit déjà gaye, & l'on faisoit fort grand bruit; car le Rêteur s'amusoit à debiter des tripes

* Pho-
lo, filr
d'Ixion
& de la
nuée.

† On, je
se porte la
santé.

‡ On gâ-
tean.

de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui estoient derriere: Et le Grammairien entrelassoit parmy cela des Vers d'Hésiode, d'Anacreon, & de Pindare; ce qui faisoit un concert étrange d'yvrognerie & de doctrine. Mais il sembloit, profetiser l'avenir, lors qu'il disoit; *Ils s'entrechoquerent de corps & de boucliers*; Et, *Tout retentit de plaintes & de cris*. Cependant Zenothemis s'amusoit à lire un manuscrit tout griffonné, que luy avoit donné son valet. Comme on tarδοit à rapporter un nouveau service, Aristenet qui ne vouloit pas qu'il se passât un moment sans quelque divertissement, fit entrer un bœuf, pour réjouir la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec sa tête rase & son corps tout disloqué, & à chanter des Vers en Egyptien; après quoy il se mit à railler chacun, dont on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcidas, l'appellant son petit chien, le Cynique menaça de le bâtre, si pour le satisfaire il ne lûtoit contre luy; & jétant son manteau, le défia au combat, de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau spectacle, de voir un Philosophie & un Bâteleur aux prises, avec divers succès. Les uns en avoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cynique fut bien frôlé; ce qui fit rire encore plus. Là dessus arriva le Medecin Dionique, s'excusant de n'estre pas venu plutôt, sur une aventure assez étrange qui luy estoit arrivée; Car estant alé voir un Musicien de sa cōnoissance, qu'il traitoit de la frenesie, ne sçachant pas que son accès l'eût encore pris, il ne fut pas plutôt entré, que l'autre ferma la porte; & tirant son épée, menaça de le tuer, s'il ne jouoit d'une flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant pû faire, il luy bailla un grand coup de foüet. En cette extrémité le Medecin s'avisâ d'un stratagème, qui fut de le défier à qui enjoueroit le mieux, à la charge que le vaincu recevroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition; & le Medecin prenant la flûte, commença à en jouer du

mieux

320 LE BANQUET, OÙ
mieux qu'il pût ; puis la luy rendant , il prit le fouët
de sa main , & se saisissant de son épée , tandis qu'il
jouïoit , la jéte par la fenêtre , & apella les voisins à
son aide. Ils acoururent aussi-tôt , & enfonçans la
porte , les trouverent tous deux aux prises ; le Medec
cin ayant déjà reçu quelques coups , dont il portoit
les marques sur le visage. Cette aventure ne fit pas
moins rire la compagnie , que le combat du Cynique.
Après cela , le Medecin se mit à table près d'Istée ; &
l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure , pour les
maux qui arriverent en-suite. Car sur cesentrefaites
entra un valet d'Etemocle le Stoicien , qui dit que son
Maître luy avoit donné charge de lire tout haut un
billet qu'il tenoit en main : Et après en avoir obtenu
la permission d'Aristenet , il s'aprocha de la lumiere,
& commença à lire.

FILON. C'estoit sans doute quelque Paronymfe de
la mariée , ou quelque Epithalame , selon la coûtume.

LYCINUS. Nous le croyions ainsi d'abord , mais
cela en estoit bien éloigné ; car le billet portoit ces
mots , ETEMOCLE A ARISTENET. *Ma vie passée té-
moigne assez combien j'ay l'esprit éloigné de la débauche ,
car importants tous les jours par de plus grands Seigneurs
que toy , de manger avec eux , je ne leur ay jamais
voulu accorder cette grace , à cause du dérèglement des
festins ; mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant
profession d'amitié avec que moy depuis tant d'années , tu
as oublié de me prier à la nôce de ta fille ; en quoy tu es
d'autant plus de tort , que je suis ton voisin. Je n'en
suis donc pas fâché pour moy , mais pour toy , comme
une marque d'ingratitude. Car du reste , je ne mets pas
ma felicité à faire bonne chere ; & si je l'aimois , je reçois
assez de presens de ceux qui sçavent mieux leur devoir
que toy. Aujourd'huy même j'ay pu manger chez Pam-
menés , l'un de mes disciples , en un festin d'importance.
Mais je n'y ay pas voulu aler , croyant que je serois pris
ier. Ce qui me fâche le plus , c'est que tu en as prié d'au-
tres , qui ne me valent pas ; en quoy tu montres que tu n'as
pas la cervelle trop bien faite. Je voy bien que tu l'as fait*
à la

à la sollicitation de Zenobemis & de Disfile, à qui je voudrois fermer la bouche d'un seul argument; car ils ne sçavent pas seulement les éléments de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus épineuses. Mais j'ouï à la bonne heure de leur conversation; car pour moy qui ne trouve rien de grand que la vertu, le mépris ni la honte ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcusable, je s'ay abordé deux fois aujourd'hui, l'une chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voilà ce que j'avois à te représenter sur ce sujet. Que s'il te semble que je me mette en colère pour peu de chose, songe à celle qu'eut Diane, pour n'avoir pas esté conviée à un Sacrifice avec les autres Dieux, & comme elle s'en vangea cruellement. Cependant, tu as négligé un Personnage comme moy, pour prier un Disfile, qui aime peut-estre trop son fils, pour estre son Precepteur; & son valet s'en pourroit bien dire des nouvelles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'alegresse des festins, encore que Disfile le méritât bien, pour m'avoir débauché deux de mes disciples, dont je veus bien me saine, pour le respect de la Philosophie. Du reste j'ay défendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque chose, pour montrer que ce n'est pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on lisoit ces choses je suois de dépit & de honte, & eusse voulu estre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole; sur tout, ceux qui connoissoient le personnage, & l'on s'étonnoit de ce qu'il leur avoit pu imposer si long tems par la hauteur de ses sourcils, & la profondeur de sa barbe. D'ailleurs, Aristenet ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il deût venir, à cause de sa gravité. Comme le valet eut achevé, chacun jeta les yeux sur Disfile & sur son disciple, qui estoient si confus, qu'ils sembloient par là confirmer ce que l'autre en avoit dit. Cela surprit aussi Aristenet; mais pour le dissimuler, il tourna la chose en raillerie, & invita tout le monde à boire,

322 LE BANQUET, OU
renvoyant le valet, avec ordre de dire à son Maître qu'il y songeroit. Quelque tems après, Zenon se déroba du festin; Disile luy ayant fait signe qu'il se retirât, & que son Pere le souhaitoit ainsi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occasion de donner à dos aux Stoïques; Comment! dit-il, Cleanthe, Zenon, & Chryssippe font ces extravagances? Certes, on dira que toute vôtre sagesse ne consiste qu'en paroles, & que vous n'avez que le masque de la vertu. Que voilà un grave Personnage, de se métre en colère pour n'avoir pas esté prié d'un festin, & de se comparer à Diane? & que cét exemple est de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjouiissance du jour? Par les Dieux! dit Hermon qui estoit assis au dessus de luy, & sçavoit qu'on devoit servir un sanglier, * il en faut envoyer un morceau à Etemocle, de peur qu'il ne seiche sur le pié, comme Meleagre; quoy que cela luy deût estre indifferant, selon la doctrine de Chryssippe. Quoy maraus? dit alors Zenothemis en se levant; Vous parlez de Chryssippe & de Cleanthe, & jugez par un imposteur, de la vertu de ces grands Hommes? Et qui estes-vous, Hermon & Cleodeme, dont l'un à coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux, de qui il est Sacrificateur; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Sofstrate; & ayant esté pris sur le fait, a souffert ce qu'il vouloit faire. Et après cela vous ne rougissez point, de parler des Stoïques? Mais je ne suis pas le Maquerau de ma femme, reprit Cleodeme, & je n'ay jamais dénié un dépost en Justice, ni presté à usure, ni voulu étrangler mes écoliers, pour ne m'avoir pas payé assez tôt. Tu ne peux nier, reprit Zenothemis en courroux, que tu n'ayes donné du poison à Criton, pour faire mourir son Pere; & en disant cela il beut la moitié de son verre, & luy jéta le reste au nez; dont le Platonicien, qui estoit proche, eut sa part, aussi bien qu'Hermon, qui commença à s'effuyer, & à se plaindre de cette insolence. Mais Cleodeme sans s'amuser aux paroles, empoigne Zenothemis

* Il fait allusion au Sanglier Calydonien, qui estoit l'effet de la colere de Diane.

nothemis par la barbe ; & l'aloit affommer à coups de poin, si Aristenet ne l'eût retenu, & ne se fût assis entre-deux pour les separer. Pour moy, contemplant ces choses, je disois en moy même, que la Science sans les mœurs, ne seroit de rien ; & qu'elle corrompoit plutôt l'esprit, qu'elle ne l'éclairoit. Car on voyoit là les plus sçavans hommes, qui se faisoient môquer d'eux par leurs impertinences ; & il n'y en avoit pas un d'eux tous, qui n'eût déjà fait quelque sôrise, sans qu'on le peût attribuer à la débauche ; puis que celuy qui avoit fait la plus grande, l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Filosofes ont accôstumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Filosofes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en avoient eüe, comme ayans esté trompez par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous ; & tout en mangeant se disoient des injures ; puis venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yvre, pissoit devant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes ; & l'on eût dit que c'estoient les nôces de Thetis & de Pelée ; car la lêtre d'Etémocle fut véritablement la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodeme & Zenothemis continnoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fût entre-d'eux ; C'est assez, dit le premier, que je t'aye convaincu aujourd'huy d'ignorance, demain je me vangeray d'une autre forte. Répon-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & ne songez qu'à amasser ; préchez la sobriété, & vous crevez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. En disant cela, il voulut déplier la serviette que tenoit son valet qui estoit derriere ; & eût tout répandu, si le garçon n'eût esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent un peu, je te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & sont plus dereglez que les autres ? Qu'il réponde

plutôt, dit Zenothemis, pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes? Mais toy-même, dit l'autre, & là dessus la dispute aloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Cessez, dit-il, de vous entrebâter, & je vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à son tour, comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eût approuvé sa proposition, & particulièrement Aristenet & Eucrite, pour se delivrer de la peine où ils estoient, Aristenet s'ala remétre en sa place croyant que tout estoit apaisé, & l'on aporta le dernier service, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, & un morceau de venaison, * de poisson, & de dessert; En un mot, tout ce qu'on peut honnêtement, ou manger, ou emporter chez soy. Mais on avoit servy deux portions à chaque plat; En l'un, pour Aristenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothemis; Pour Ion & Cleodeme, en un troisiéme; puis pour le marié & pour moy, & pour le Precepteur, & son disciple. Retien bien tout cecy, car il est nécessaire au sujet. Alors, Ion commença à dire, après s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier, Qu'il eût esté à propos de parler des idées & des substances incorporées, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y avoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discouriroit du mariage; Et premierement, qu'il feroit à souhaiter qu'on se peût passer de femmes, suivant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des Filosofes; mais puis que cela ne se pouvoit, qu'elles devroient estre pour le moins communes, pour bânir la jalousie. Cela fit éclater de rire tout le monde, qui admira le jugement du Filosofe, de louer l'amour des garçons devant des Dames, & parler de la communauté des femmes en une nôce. Mais le Rheteur ne put s'empêcher de reprocher tout haut au Platonicien, son extravagance; Et comme la dispute commençoit à

* de sanglier, de lièvre, &c.

s'échau-

s'échauffer, le Grammairien pour les faire taire; leut l'Epithalame qu'il avoit faite, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié, à Nérée & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prit sa part du service. Aristenet & Eucrite n'eurent aucun différent pour ce sujet, non plus qu'Ion & Cleomede, ni le marié & moy. Car outre que les parts estoient égales, on avoit mis à chacun la sienne de son côté. Mais Difile voulut prendre celle de son disciple avec la sienne, parce que le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; sur tout, lors qu'on vit qu'il s'en fâchoit, comme ayant reçu une grande injure. Zenothemis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'opposant, il nâquit entr'eux un grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait une grande huée, ils commencerent à s'entrebâtre chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les jouës; puis se prenans à la barbe, apellerent à leur secours, l'un Cleodeme, & l'autre Alcidamas & Difile; de sorte que tous les Filosofes prirent party, horsmis le Platonicien, qui demeura neutre. * Comme on estoit aux mains, Zenothemis prit la grande coupe d'Aristenet, & la jéta à la tête d'Hermon, mais il faillit son coup, & ala casser la tête du pòvre marié; ce qui fit jéter un grand cry aux femmes, qui entrerent là dessus dans la mêlée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y avoit le plus d'interest; puis la Mere toute transie, de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le moulinet avec son bâton, & en rompit la tête à Cleodeme, & à Hermon la mâchoire; puis blessa quelques valets qui se voulurent entremêtre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien défendre; & Cleodeme d'un coup de poing, † jéta un œil hors de la tête à

* Il fait allusion à l'incertitude de l'Academies.

† Du bout du doigt dans l'œil.

326 LE BANQUET, OU LES LAPITH.
Zenothemis, & luy arracha le nez à belles-dents; & comme Difile acouroit à son secours, Hermon le renversa cul par dessus tête. Le Grammairien fut aussi blessé, comme il se vouloit mêler de les separer, & reçut dans les dents un coup de pié de Cleodeme, qui le prenoit pour Difile; de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents, comme dit son Homère. Tout estoit plein de cris & de tumulte; les femmes environnoient le marié en pleurant, & l'on avoit bien de la peine à les apaiser. Mais le plus grand de tous les maux, estoit Alcidamas, qui imitant son Hercule, faisoit des merveilles de sa massuë; & si elle ne se fût rompuë dans sa main, je ne sçay ce qui en fût arrivé. Pour moy, je me tenois cõlé contrela muraille, sans m'entremètre des querelles des Filosofes, ni me mêler de ce que je n'avois que faire, instruit par l'exemple d'Istiee, qui avoit reçu un *qui-pro-quo* fort dangereux, en se voulant mêler de les separer. On eût dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous eussiez veu renverser les tables & les bufets, voler les plats & les assiètes, jeter les coupes à la tête, & couler le sang avec le vin. A la fin, Alcidamas ayant renversé d'un coup de bâton la lumiere, le danger creût par l'obscurité; mais les valets en ayans raporté aussi-tõt, tout se tourna en risée. Car on vit Alcidamas qui levoit la jupe à une Musicienne, & Dionysodore qui s'estoit accommodé d'une coupe d'or, qui luy tomba de dessous son manteau dans la surprise; mais il s'excusa sur ce qu'on la luy avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fût rompuë; & Ion le confirmoit. Voilà comme le combat finit par une raillerie. Cependant, on emportoit les blessez en un fort piteux estat, & particulièrement Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort-haut de la douleur qu'il souffroit; ce qui ne put empêcher Hermon avec sa mâchoire fracassée, de crier, Victoire, & que les Stoiques avoüoient que la douleur estoit un mal. Le Medecin Dinique mit le premier apareil à la playe du marié,

marié, qui estoit fort profonde; & il fut emporté avec sa tête entortillée, dans le char qu'on avoit préparé pour sa maîtresse. En-suite, il pensa les autres, qui furent emportez aussi chacun chez eux, après avoir reposé quelque peu; & ne se purent empêcher la plupart de dégoûter par les chemins. Alcidas se coucha de travers sur un liêt, d'où l'on ne pût jamais le faire lever, Voi!à comme se passa le festin, dont tu as voulu sçavoir le détail, & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choses, contre l'esperance des hommes.* Car qui eût jamais creü voir des Filosofes estropiez à une nôce? Ce qui nous apprend à ne nous point mêler parmy eux, si nous n'y avons affaire.

LA DÉSSE DE SYRIE.

C'est la description du Temple de cette Déesse, de son origine, & de ses ceremonies. Du reste, je doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition; outre qu'elle est en langue Ionique.

IL y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, une ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dédiée à Junon l'Assyrienne; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte * du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mysteres s'y celebrent. J'ay fait dessein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Festes & les Sacrifices, mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et je ne diray rien que ce que j'ay veü moy même qui suis du pais, ou que j'ay appris des Sacrificateurs de la Déesse; encore ne sera-ce que pour les choses qui se sont passées devant moy, & que je n'ay pû sçavoir que

par le raport d'autrui. Les Egyptiens sont les premiers, de tous les peuples que nous connoissons, qui ayent eu quelque lumiere des choses divines, & qui ayent étably des Temples, des mysteres, & des ceremonies. Car les Assyriens l'ont appris d'eux quelque tems après, & ont ajoûté. au culte des Dieux, celui des Idoles, parce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay veü une grande partie. l'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celui des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi un grand Temple en Phenicie parmi les Sidoniens, qui est dédié à Astarte, que je croy estre la Lune; encore qu'un Prêtre du Temple m'ait dit que c'est Europe, sœur de Cadmus, & fille d'Agenor, qui disparut je ne sçay comment; & qu'en suite ceux du pais luy bâtiront ce Temple, & publierent que Jupiter l'avoit ravie pour sa beauté. On la voit encore gravée sur leur monnoye, assise sur un Taureau; mais il y en a qui ne croyent pas que ce soit elle à qui ce Temple est dédié. Il y a encore dans le pais un grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois je ne l'ay pas veü, quoy que je sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay veü à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, aux-quels je suis initié. Car on dit que ce fut en ce pais-là qu'il fut tué par un sanglier; & en memoire de cette aventure, on luy fait tous les ans un deuil public, où l'on se bat & se lamentte, puis on luy dresse des funerailles comme à un mort, bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est envolé dans le Ciel; & l'on se rase la tête comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont contraintes de se prostituer tout un jour aux étrangers, & l'argent qui vient de cette débauche, est consacré à la Déesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font toutes

toutes ces ceremonies; & qu'il est enterzé en leur pais, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il arrive tous les ans une tête, du bois qu'on nomme Papyrus, qui est portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'espace de sept jours; & je l'ay veü moy même. Il y a encore une autre merveille en ce pais-là; c'est qu'une riviere qui porte le nom d'Adonis, & se rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains tems, & teint la mer comme de sang, ce que l'on impute à miracle; & c'est le tems qu'on prend pour célébrer les mysteres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voila comme la plus-part le content: mais un homme du pais m'a dit une raison plus vray-semblable de cette merveille; Que la terre du Liban étant rougeâtre, est soufflée par les vents dans la riviere à certain tems de l'année, ce qui la rend de cette couleur; & je trouve cela plus raisonnable, quoy qu'on puisse imputer ces vents à une cause superieure. Du reste, j'ay monté de Byblis sur le Liban, le chemin d'une journée, pour voir un Temple de Venus fort ancien, qui y a esté bâti par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque consideration, qui sont en Syrie. Mais parmy cette quantité, je ne pense pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguste que celui dont je veus parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les offrandes qui y sont en tres-grand nombre, il y a des marques d'une divinité presente. On y voit les statuës, suër, se mouvoir, rendre des Oracles; & l'on y entend souvent du bruit, les portes étans fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus à ma conoissance. Car on y apporte des présens de toutes parts, d'Arabie, de Phenicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Assyrie, & de Babylone; Et j'ay veü le thresor, avec tous les ornemens, & les autres choses qui égalent le prix de l'or & del'argent. Pour les festes & les solemnitez, il ne s'en trouve pas tant nulle part. Comme je m'enquerois de l'origine du

Temple, & du Dieu qu'on y adore, j'ay pris plusieurs choses, les unes secrètes, les autres publiques; mais la plupart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de conformes à celles de la Grece; & je les veus rapporter icy, bien que je ne les aprouve point. La plus commune opinion est que Deucalion de Scythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estans cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, perirent tous par le deluge; la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossirent les fleuves, & firent déborder la Mer, à l'aide des pluyes; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauvé dans une Arche avec sa famille, & une couple de bestes de chaque espece, qui le suivirent volontairement, tant sauvages que domestiques, sans s'entremanger ni luy faire mal. Il vogua ainsi jusqu'à ce que les eaux fussent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont je parle, ajoutent à cecy une autre merveille; qu'il s'ouvrit un abîme en leur pais, qui englourit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette aventure, y dressa un Autel, & bâtit un temple, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore une ouverture qui est fort petite; mais je ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du pais avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, accourent deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou; & l'origine de cette ceremonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souvenir de cet accident. Voilà la plus ancienne opinion, touchant ce Temple, mais il y en a qui croient qu'il a esté fondé par Semiramis, en l'honneur de sa mere Decréto, dont j'ay veu la figure en Phenicie, qui est une femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queue de poisson; mais la statue qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une

d'une femme toute entiere; & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant, les poissons & les colombes sont sacrées en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Decréto & de Semiramis, dont l'une est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, je croy aisément que le Temple a esté bâti par Semiramis; mais je ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore une autre chose, que j'ay apris d'une personne digne de foy; que ce Temple a esté consacré à Rhea par Atis, qui a le premier enseigné aux hommes ses mysteres. Car tout ce qu'en sçavent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui estoit Lydien. Depuis que Rhea l'eut fait Eunuque, il vécut en femme, & en prit l'habit; & en cet estat il courut le monde, où il divulgua ses ceremonies & ses mysteres. Lors qu'il fut arrivé en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà d'Euphrate ne le vouloient pas recevoir, il s'y arrêta, & y bâtit un Temple à la Déesse, comme plusieurs choses le témoignent. Car la statuë est sur un char atélé par des lions, & tient un tambour à la main, estant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voilà ce qu'on dit, & que ses Prêtres ne se châtrent pas en l'honneur de Junon, mais de Rhea, à l'imitation d'Atis, dont je rendray pourtant ailleurs une raison plus vray-semblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se raporte aux Grecs, me plait fort, Que la Déesse est Junon; & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Semele, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor, des vêtements étrangers, des pierres precieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au parvis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Que Bacchus les a consacrez, à Junon sa belle-mere.* Ces preuves là suffiroient, s'il n'y en avoit en-

core de plus fortes; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans ses ceremonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a un tres-grand. Je parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celui qui est à present, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le tems; mais que celui-cy a esté bâti par la Reine Stratonice, qui est celle comme je croy, qui fut aimée par son beau fils, & dont l'amour fut découvert par l'adresse d'un Medecin. Car ce jeune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur pâle, & le reste des marques de cette passion, sans aucun autre mal dedans ni dehors, il se douta de ce que c'estoit; & pour en découvrir la cause, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une après l'autre, tandis qu'il avoit la main sur son cœur, & vit qu'il ne s'émeut pour pas une que Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lors qu'il la vit, avec un tremblement & une sueur par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui estoit fort en peine de la maladie de son fils, & luy dit qu'il se falloit résoudre à le perdre, parce que son mal estoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'estoit; c'est, dit-il, un crime, plutôt qu'une maladie, car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy accorder cette faveur, & de n'estre point cause de sa perte, qui causeroit un deuil general par tout l'Empire. Il ajoûta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Medecin feignant d'estre mécontent, de se voir contraint d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le jeune Prince estoit amoureux de la sienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit; ce que le Roy ayant assuré: C'est d'elle, dit-il, qu'il est amoureux; mais je ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que je n'eusse découvert

votre

vôtre sentiment. Cela eut tant de pouvoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylone, où il fit bâtir une ville de son nom, sur l'Euphrate. Voilà comme le Medecin découvrit la maladie de ce jeune Prince, & la guerit. Mais avant que cette Princesse eût quité son premier mary, Junon luy apparut en songe, & luy commanda de bâtir un Temple dans la ville sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cét avertissement d'abord; mais estant tombée malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary; & par son avis, fit vœu de bâtir ce Temple, après avoir apaisé la Déesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plutôt guerie, quelle partit par ordre du Roy, pour aler accomplir son vœu; avec une suite nombreuse, dont une partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy même envoya avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy qu'il fit tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa jeunesse & sa beauté ne donnassent quelque prise à la médifance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy fort triste, après avoir obtenu sept jours pour se preparer au départ. Il commença là à déplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes graces du Prince dont il estoit le favory, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre accusé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir, il se coupa les parties qui pouvoient donner du soupçon de luy; & les ayant fait embaumer, les porta au Prince dans un vase cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor Jusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit; & après l'avoir scéelé encore de son cachet, le remit entre les mains de ceux qui avoit la garde de son cabinet. Combabe partit en-suite, & fut trois ans à son voyage. Cependant, ce qu'il avoit apprehendé, arriva; car cette jeune Princesse devint amoureuse de luy, par une longue frequentation, en l'absen-

l'absence de son mary. Ceux du pais l'attribuent à la colere de Junon, pour avoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Déesse de faire paroître la vertu de Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle put pour vaincre ou dissimuler son amour; mais comme elle vit que cela ne servoit qu'à l'augmenter, & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si accompli, l'alloit de plus en plus, elle resolut à la fin de se declarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit un grand festin, afin d'avoir moins de pudeur, & de le pouvoir atribuer à gayeté. Et comme ils eurent soupé, elle entra dans l'appartement de Combabe, & luy découvrit sa passion; il luy répondit premierement qu'il voyoit bien qu'elle le faisoit par galanterie, & pour l'éprouver; afin de se moquer après de luy; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein, il s'excusa sur la fidelité qu'il devoit à son maître. A la fin, comme elle ne recevoit aucune excuse, il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir, ajoutant les raisons qui l'avoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si impreveu, quitta sa poursuite, & non pas son amour; de sorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy, & tâchoit à divertir sa passion, dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prêtres du Temple, qui deviennent ainsi amoureux des femmes, & elles d'eux, * sans que les maris en prennent aucune jalousie, l'imputant à la divinité. Cependant, l'amour de la Reine devint si public, qu'il vint jusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rapella Combabe en diligence. Quelques-uns disent que ce fut la Princesse même qui l'acusa de l'avoir voulu corrompre, comme Phédre fit Hippolite, voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout. Mais je ne puis croire, si elle l'aymoit veritablement, qu'elle se pût refoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence près du Roy, assuré sur sa vertu, il ne fut pas plutôtrivé,

* Ils sont
Eunu-
ques.

vé, qu'il fut arrêté prisonnier ; & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'accusa publiquement d'avoir débauché sa femme, trahy son bien-facteur, & souillé les mysteres des Dieux, par un adulateur. Toutes les excuses qu'il eut pû alleguer, ne luy eussent servy de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y avoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Aussi ne répondit-il rien à ces accusations ; mais comme il vit qu'on l'alloit envoyer au suplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépost qu'il luy avoit donné, comme l'accusant sous main de se le vouloir approprier. Le Prince l'ayant fait venir aussi-tôt, il rompit le cachet, & fit voir les pieces justificatives de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre soy-même. Mais pour le consoler du mal qu'il luy avoit fait, il envoya sur le champ tous ses accusateurs au suplice ; & ils receurent la mort, sur le point qu'ils atandoient la recompense. En suite, il combla ce jeune Seigneur de nouvelles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Après, il le renvoya à sa priere, travailler à l'accomplissement de l'ouvrage qui estoit demeuré imparfait ; & pour recompense de sa vertu, luy fit dresser une statue d'airain dans ce même Temple, en habit d'homme, avec un visage de femme, faite de la main du meilleur Maître de ce tems-là. * On dit que plusieurs de ses amis, par complaisance ou inspiration, se firent Eunuques à son exemple, & alerent passer là avec luy, le reste de leurs jours, pour le consoler. Cette coutume se conserve encore parmy les Prêtres de ce Temple, mais ils n'ont plus ni d'autre habit, ni d'autres occupations que celles des femmes, & cela par une rencontre malheureuse qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'une jeune étrangere estant devenuë amoureuse de luy, se tua de desespoir, après qu'elle eût appris ce qu'il estoit, de sorte que touché

* *Hermoclés le Rhodien.*

vrayement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'avenir n'y fût trompé. Voilà l'histoire de Combabe. Je parleray tantôt plus particulièrement de ces Prêtres, je diray leurs coutumes & leurs ceremonies; mais je veus avant cela vous décrire le Temple & sa situation. Il est bâti au milieu de la ville sur une coline, & ceint de deux murs, dont l'un est fort ancien & l'autre tout nouveau. Il y a un parvis de cent toises, où sont ces priapes dont j'ay parlé, qui ont trois cents brasses de haut. Nonobstant tout cela, il y a un homme qui y monte deux fois par an, & y demeure perché l'espace de sept jours. La plupart croyent qu'il converse là haut avec les Dieux, qui entendent de plus pres ses prieres, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du pais. Mais les autres croyent que c'est en memoire du déluge, où les hommes se sauverent au plus haut sommet des arbres & des rochers. Toutefois, je croy plutôt que c'est en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on luy dresse, ont acoustumé d'avoir un homme de bois au haut bout, dont je ne diray pas la raison. * Or ces gens-cy y montent de cette sorte; Ils se lient à travers le corps avec la statuë; & appuyans le bout du pié sur les endroits qui débordent, se guident en haut, levans la corde où ils sont attachés, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont au haut, ils jétent en bas une corde qu'ils ont porté avec eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter, & le reste de leurs commoditez. Ceux qui entrent, leur donnent quelque piece d'or, d'argent, ou de cuivre; & disent leur nom à un homme qui est en bas, qui en avertit celuy qui est en haut, lequel prie aussi-tôt pour eux, en sonnant une clochéte qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entieres sans dormir; & que si-tôt qu'il veut sommeiller, il y a un Scorpion qui le réveille, ce que je ne sçay point; mais cela fait partie de ces mysteres; Et véritablement, la crainte qu'il a de tomber,

* Ou, parce qu'il ne la fait pas, ou parce qu'elle est mystérieuse.

ber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'Orient, & ressemble à ceux d'Ionie; il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits degrés de pierres; après quoy l'on trouve un grand portique, d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couverture, sans parler du dedans qui brille par tout de même métal. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort long-tems, & se fait sentir de fort loin; de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties, dont l'une est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrés; mais il n'est permis qu'aux Prêtres d'y entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statues d'or de Jupiter & de Junon, toutes deux assises; mais l'une portée sur des bœufs, & l'autre sur des lions. Ils appellent Jupiter d'un autre nom, quoy que sa statue soit toute semblable aux autres du même Dieu.

Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Déeses; * car elle tient un sceptre en une main, & en l'autre une quenouille; elle a la tête couronnée de rayons, elle est coëfée de tours, & ceinte d'une écharpe, comme la Venus celeste. Elle est ornée d'or & de pierreries de diverses couleurs, † qu'on apporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Armenie, Medie, Babilone, & des Indes mêmes: Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est une pierre precieuse qu'elle a sur la tête, qui jete tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumiere, & paroît seulement comme de feu. Cette statue a une autre merveille; c'est que de quelque côté qu'on la considere, il semble toujours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter, il y en a une autre de même métal, qui n'a point de nom; ‡ aussi ne ressemble-t-elle

* *Minerve, Venus, la Lune, Rhéa, Diane, Nemesis, les Particulières, Sardonic, Hyacinthes, Emeraüdes, &c.*
 † *On, né de forme particulière, mais porte l'image des autres Dieux.*

* On, au
haut.

elle à aucune statuë des Dieux, & l'on se contente de la nommer, la statuë. Les uns disent que c'est Bacchus, les autres Deucalion ou Semiramis, à cause qu'elle a une colombe d'or sur la tête. * C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a une niche pour la statuë du Soleil; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de representation du Soleil ni de la Lune, parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statuë d'Apollon, puis d'Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollon est peint barbu, & en un âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coûtume, parce qu'ils disent que c'est une imperfection. Sa statuë a encore cela de particulier, qu'elle est habillée, au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. J'en pourrois conter plusieurs autres particularitez; mais je me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle; qu'Apollon rend luy-même; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prêtres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors ses Prêtres le prennent sur leurs épaules; & s'ils ne le font, il se meut de luy-même, & suë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme un cocher fait ses chevaux, tournant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre; tant que le souverain Prêtre l'interroge de ce qu'il veut sçavoir. Si la chose luy déplaît, il recule; si-non, il s'avance, & je l'ay veu une fois s'élever & marcher par l'air. Voilà comme ils deviennent sa volonté; & ils ne font rien en public ni en particulier, sans l'avoir consulté auparavant. Il prédit le changement des tems & des saisons, & la mort même; jusques là que cette statuë sans nom, que l'on porte vers la Mer; ne se remuë que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a un grand Autel d'airain, avec plusieurs statuës, tant de Rois que de Sacrificateurs,

teurs, dont je diray les principales. Celle de Semiramis est à main gauche, étendant la main, & montrant le Temple; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé un jour qu'on n'adorât qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans de grandes calamitez; qui l'ayans faite devenir sage, elle ordonna qu'on adoreroit desormais Junon au lieu d'elle; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. J'y ay veu aussi les statuës d'Heleine, d'Hécube, & d'Andromaque; celles de Paris, d'Hector, d'Achille, de Nirée, de Progné & de Philomele; celles-cy en l'estat quelles estoient avant que d'estre changées; & Térée peint en oiseau. Il y en a encore une autre de Semiramis, celle de Combabe dont j'ay parlé, une de Stratonice, qui est fort belle; & une d'Alexandre, peint au naturel, avec Sardanapale tout auprès; mais en autre figure & en habit. Au parvis du Temple sont plusieurs bestes sauvages & domestiques, * qui vivent ensemble sans se faire mal, ni à personne; ce qu'on impute à la divinité, à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Prêtres, dont les uns sont employez à égorger les victimes, † les autres à faire des effusions; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à servir à l'Autel. Il y en avoit de mon tems plus de trois cens, seulement occupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc, & portent un chapeau sur la tête; mais le souverain Pontife est vêtu de pourpre, avec une Tiare d'or, & s'élit tous les ans. Il y a une autre multitude de gens qui servent aux Ceremonies, comme jouëurs de flutes & de chalumeaux, & Prêtres châtrez; sans parler des femmes éprises de fureur prophetique. On sacrifie deux fois le jour, & chacun se trouve au sacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Jupiter, au lieu qu'on celebre ceux de Junon avec force chansons, au son des flûtes & des cymbales, sans qu'on sçache la raison de cette diversité. Il y a un étang fort poissonneux près du Temple, où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom,

& qui viennent quand on les appelle. J'en ay veu un plusieurs fois qui avoit sur l'aileron de l'épine du dos, un petit ouvrage d'or qu'on y avoit appliqué. On dit, mais je ne l'ay pas éprouvé, que cét étang a deus cens brasses de profondeur, mais il y a un Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui se remuë, & plusieurs le croient; mais je pense qu'il est porté sur de colonnes, qui sont au fonds de l'eau. Cét Autel est toujours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs devotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on appelle les descentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Junon toute la premiere; de peur que Jupiter n'envifage devant elle les poissons: car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le devance donc, & le prie de se retirer; ce qu'il fait à la fin, après quelque contestation. Les plus grandes ceremonies se font à la Mer, dont je ne diray rien, parce que je ne m'y suis pas trouvé; mais ceux qui y vont, en raportent chacun un vase plein d'eau, qui se doit ouvrir par l'un des Prêtres Eunuques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy est de grand revenu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple à l'honneur du Dieu; & après avoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que j'y aye veuë, est au commencement du Printems, & s'appelle la Torche, ou le bûcher. On coupe pour cela des grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chevres, & autres aimaux tout vifs, avec des habits, & des ouvrages d'or & d'argent; puis on y met le feu, après avoir promené les Dieux à l'entour. Plusieurs acourent à cette feste, tant de la Syrie que des Provinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains jours dans le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employez au service divin, qui se donnent le fouët les uns aux autres sur les

épan-

épaules, après s'estre titez du sang des coudes. Cependant, on jouë du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ: mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuvent entrer. Quelques-uns entrent alors en fureur; & après avoir jété de grands cris, tirent leurs couteaux & se coupent les parties naturelles, puis courent tout nuds par la ville, les tenans en leur main, & les jétent dans une maison, d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au bûcher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent sur leurs épaules, & les transportent hors de la ville, où ils les couvrent de pierres, puis se retirent; mais ils n'oseroient entrer de sept jours au Temple, encore faut-il qu'ils se purifient auparavant. Lors qu'ils ont veu un corps mort, ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain: mais les parens du mort n'y peuvent aller durant trente jours, & seulement après s'estre rasé la tête. Les bestes qu'on immole sont des taureaux, * des vaches, * On
des brebis, & des chèvres: mais on n'y sacrifie jamais de pourceau, quoy que quelques-uns *hausse* croient que ce n'est pas par abomination, mais par respect; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point. De tous les oiseaux, le pigeon leur est le plus saint, & ils ne l'oseroient seulement toucher; Que s'ils le font par hazard, ils sont pollus le reste du jour; c'est pourquoy les pigeons demeurent dans leurs maisons sans crainte, & mangent devant tout le monde. Ceux qui arrivent la premiere fois à cette feste, se font raser la tête & les sourcis; & après avoir sacrifié une brebis, l'apréntent & la mangent; puis étendans la peau ils s'agenouillent dessus, & se coëffans des piez & de la tête, prient les Dieux, en cét estat, d'avoir agreable le sacrifice, à la charge de leur en faire un autre plus grand. Après, ils se couronnent d'une guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent; mais depuis qu'ils

* Hiero-
polis.

qu'ils sont sortis de leur pais, jusqu'à leur retour, ils ne se lavent ni ne se désaltèrent qu'avec de l'eau fraîche, & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils arrivent dans la ville * où est le Temple, ils se logent chez un homme de leur pais, que chaque ville y entretient pour ce sujet, & qu'on nomme le Monstrueux, parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple; mais après avoir amené la victime à l'Autel, & fait ses effusions, on la ramène chez soy, où l'on fait ses prières & son sacrifice. Il y en a encore d'une autre sorte, que l'on fait en cette façon. On couronne la victime, puis on la lâche à la porte du Temple, d'où elle se précipite en bas du roc sur lequel il est bâti, & se rompt le cou. Quelques-uns en font autant à leurs enfans, hormis qu'ils les enferment auparavant dans un sac, puis les jettent en bas, leur reprochant que ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils se brûlent tous, les uns au poignet, les autres au cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brûlure. Ils pratiquent une autre coûtume, qui est de laisser croître les cheveux aux enfans, jusqu'à ce qu'ils soient grands, puis de les couper dans le Temple, & de les consacrer à Dieu dans un vase d'or ou d'argent; après avoir écrit leur nom dessus. J'en ay fait autant quand j'estois jeune; & ma chevelure est encore au Temple dans un vase; mais les jeunes gens consacrent aussi les prémices de leur barbe. Il n'y a que les Trézeniens de tous les Grecs, qui imitent cette coûtume; car les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ne se marient point, qu'ils n'ayent coupé leurs cheveux, à l'honneur d'Hip-
polite.

LA LOUANGE DE DEMOSTHENE.

*Ce Panegyrique est d'une façon toute particulière ; car
outre qu'il se fait comme en passant, il finit par un
Dialogue d'Archias & d'Antipater, & non
pas de ceux qui ont parlé d'abord.*

COMME je me promenois à Athènes sous le Portique, un peu avant midy, je trouvay en sortant à main gauche, Tersagore, dont le nom peut-estre ne vous est pas inconnu ; C'est un petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Je luy criay d'abord, d'où vient le Poëte Tersagore ; & où va-t-il ? Je viens, dit-il, de chez moy, pour me promener icy ; car je me suis levé la nuit, & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naissance ; & si tu es de loisir, je te montreray ce que j'ay fait, car je l'ay aporté avec moy. Je n'ay rien à faire, luy dis-je ; & j'entendray volontiers de ta bouche les loüanges d'Homere, comme autant de remercimens des avantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, je suis plutôt venu pour luy faire des prieres, que des actions de graces : Et en disant cela, il me montra son image qui est peinte comme tu sçais, avec de grands cheveux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Pleût à Dieu, luy dis-je, que les vœux y servissent de quelque chose ; car il y a long-tems que j'aurois fait le Panegyrique de Demosthene. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & nétoyé la poussiere de ses piez, vouloit entretenir un Athlète qui estoit prest d'entrer à la lûte ; mais l'autre luy répondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au

commencement de la carrière. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te soucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit une chose si difficile, me dit-il, que de louer Demosthène. Est-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homère que de luy; & que tu te glorifies d'avoir achevé le Panegyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'affaire à celui de l'autre? Je ne voudrois pas, reprit-il, faire naître quelque différent entre ces Heros; mais il est vray que j'ay plus d'inclination pour le premier. Ne te semble-t-il pas, luy dis-je, que j'ay le même sentiment pour Demosthène, que tu as pour ton Homère? Tu es peut-estre de ceux qui croient que la Prose n'est rien, à comparaison des Vers, & qui nous méprisent comme les Cavaliers font les gens de pié. Dieu me garde, dit-il, d'estre fou jusqu'à ce point, quoy qu'il faille de la fureur pour la Poésie. Il en faut aussi pour la Prose, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de sublime, sans quelque espece d'enthousiasme. Je me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homère, avec ceux des principaux Orateurs, & particulièrement de Demosthène, comme l'invective d'Achille contre Agamemnon, avec celle de ce grand homme contre Philippe, à qui il reproche presque les mêmes vices. *C'est un bon augure, dit l'un, de combattre pour son pais. Et l'autre; Il faut que les gens de bien qui entrent dans le manement des affaires publiques, n'ayent que de belles esperances. En un autre endroit, Quels soupirs ne pousseroient point ces Grands hommes qui se sont immolez pour la gloire & pour la liberté de leur pais? Ce qui se rapporte à ce que dit Homere; Que le vieux Pelée jüteroit de grandes clameurs, s'il avoit appris ces choses. Je compare aussi le torrent de Python, avec les tempêtes d'Ulyse; Et, Si nous estions exemts de mort & de vieillesse, Avec ces mots? La mort est commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne sont pas plus exemts*

de ses coups, que les Cabanes des Bergers. Enfin, leur esprit s'est rencontré en mille endroits, où l'on voit la même vigueur, les mêmes mouvemens, les mêmes figures, les mêmes transitions, les mêmes comparaisons, & les mêmes pensées, exprimées avec la même facilité. Mais il me semble que Demosthène a repris plus délicatement la manière des Aténiens, que s'il les eût appelés femmes, à l'exemple d'Homère, & qu'il représente plus fortement les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à ses Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres mêmes & les cadances de cet Orateur chatouillent autant mon oreille, que celles du Poète, comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur même. Car les graces de l'Art se trouvent souvent jointes dans ses ouvrages à celles de la Nature. Je ne méprise donc pas ton talent, quoy que je croye que la louange d'Homere soit beaucoup plus difficile que celle de Demosthene. Car on ne sçait ni ce qu'il estoit, ni ce qu'il faisoit, ni son pays, ni sa race, ni le tems auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colofone est sa patrie; ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Tébes, * ou cent autres villes: Ni si son Pere est * *Thébes*
 Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce *d'Égypte.*
 nom; & sa Mere Ménalopis, ou quelque Nymfe d'entre les Dryades; & s'il a vécu du tems des Heros, ou depuis. Car on ne sçait pas même s'il n'est point plus ancien qu'Hésiode, sous le nom de Méléfigène, & s'il estoit pâtre & aveugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc pas faire fondement sur des choses incertaines, il faut renfermer toutes ses louanges dans celles de la Poésie, au lieu que tout est illustre en Demosthene; & qu'il ne coûte rien à aprêter des viandes qui sont exquisés, parce qu'elles sont bonnes; même sans aprêt. Premièrement, il estoit d'Atènes qui est si celebre pour les Létres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute

la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon Heros, je pourrois parler des Dieux à qui elle doit son origine; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs presens, de leurs mysteres; Je dirois ses Loix, ses Arrests, ses Assemblies, ses Colonies, ses Victoires, & ses Trofées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre; qu'il faudroit plus d'un Demosthene pour les pouvoir dignement décrire, & qu'ils fourniroient tout seuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut joindre aux louanges d'un Heros, celles de sa Patrie; Isocrate même a inseré les louanges de Thesée, parmy celles d'Helene, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'illustres Galans: & les Poëtes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'avoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'édifice. Laisant donc là Atènes, venons à la dignité de son Pere, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la louange du fils: Il estoit Amiral, & l'on sçait que dans son pays il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orfelin, cela n'a servy qu'à faire éclater davantage la gloire de notre Orateur. On ne sçait rien de l'éducation, ni des exercices d'Homere: & pour le louer on ne peut pas se servir du laurier d'Hésiode, qui inspiroit la Poësie aux Bergers de la contrée: Mais pour toy, tu as dans les louanges de Demosthene, Callistrate, Isocrate, Isée, Alcidas, Ebulide. Tu peux ajouter qu'encore qu'il y eût mille sujets de débauche dans Atènes, capables de corrompre jusqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs Peres: tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Demosthene, non-obstant la negligence de ceux qui avoient soin de sa conduite, & la fragilité de la jeunesse. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Fryné, à l'école de Platon, d'Aristote, de Teofraсте, & de Xenocrate. Tu pourras dire là dessus, qu'il y a deux sortes d'amour; l'un brutal, & veritablement nai de la mer,

puis

puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux tempêtes & aux orages; l'autre celeste, qui nous attire à soy par une douce violence, comme par la chaîne d'or de Jupiter, & nous approche de son thronne. C'est cet amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui luy fit razer la moitié de la tête; Qui luy rendit facile la grôte, le miroir, & l'épée: Qui luy fit vaincre les defauts de sa langue, de sa prononciation, de sa membraire: mépriser les bruits du peuple, & passer les nuicts & les jours entiers à l'étude. Il ne se faut donc pas étonner si son éloquence nous étonne, tant par la multitude des pensées, & la force de l'expression, que pour ce qui concerne les passions & les mouvemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la sagesse, & de la variété. Enfin, il est le seul des Orateurs, comme dit Leosthenie, dont le discours est aimé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eschyle, qu'il travailloit après avoir bû, afin d'avoir plus de feu: veu qu'il ne bûvoit que de l'eau. De là vient la raillerie de Demadés, que les autres Orateurs haranguoient à l'eau: mais que Demosthene y composoit. * Et Pytheas disoit que ses harangues sentoient l'huile, à cause de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous avons de commun, dit-il, dans les louanges d'Homere & de Demosthene: mais venons à ce que celuy-cy a de particulier, sa douceur, son humanité, sa vigilance, sa vigueur à entreprendre & à executer. Comme il vouloit continüer, je l'interrompis, & lui dis qu'il avoit envie de me noyer, & non pas de me defalterer. Oüi, dit-il, si je venois à parler de ses grandes & immortéles actions, de sa magnificence dans les festins publics & dans les spectacles, des dépenses qu'il a faites pour armer des Galeres, pour fortifier la ville d'Atènes, pour délivrer les captifs, pour marier les pövres filles. Quand je considere toutes ces choses, avec le reste de son Gouvernement; ses Loix, ses Decrets, ses Ambassades, ses Harangues; Je dis en moy-même, Com-

* Horologe d'eau.

ment

ment un homme peut-il apprehender de manquer de matiere, dans les louanges de Demosthene? car à te voir faire des vœus & des souhaits, il sembloit que tu en fusses en peine. Mais tu devrois plutôt apprehender d'en estre acablé, & de ne pouvoir contempler tant de lurtiere. Car il m'est arrivé la même chose dans les louanges du Prince des Poëtes; & je faillis à tout quitter, pour ne les pouvoir bien comprendre. Mais pour ne point passer pour un faux ziglon dans la Poëse, j'y acoutumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton travail, comme je dis, me semble plus aisé que le mien. Car toute la louange d'Homere est renfermée dans sa Poëse, parce qu'on ne sçait rien du reste, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Demosthene est comme un parterre de fleurs, où l'œil ne sçait que choisir; ou comme ces festins de voluptueux, où l'on trouve des quoy contenter tous les sens. Ainsi, l'on ne sçait sur quoy arrêter sa veüe, lors qu'on vient à considérer, ou sa Nature, ou son art, ou son esprit, ou son éloquence, ou sa conduite, ou sa resolution; ou le mépris qu'il a fait des richesses, ou sa foy, ou sa justice, ou son humanité, ou sa prudence, ou le nombre innombrable de ses belles actions; Euboee, Megare, Béocie, Chio, Rhodes, l'Hellespont, Bisance, qui nous font écrier avec Pindare, *Que chanteray-je le premier, ou Ismena, ou le javelot doré, ou les soldats en-*

* Ou, Me-
lie à la
quenouille
dorée.

*gendrez des dents du serpent, * ou Thebes aux sept por-
tes, ou la force d'Hercule l'indomptable, ou les divers
honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie.*

Ainsi, l'on ne sçait que louer, ou ses parolés, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort, ou son éloquence, ou sa doctrine; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre separement, & s'exercer sur l'une de ces choses, comme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la métra en parallèle, avec celle de Periclés, qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laissoit un égouillon dans l'esprit; mais la nôtre a cét avantage, qu'elle a

le a solfert l'effort des tems, & le jugement de la posterité; au lieu que celle de Pericles est morte avec luy. Mais je te laisse cela à traiter, si tu prens ce sujet; Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions, tu en pourras prendre une, ou bien deux ou trois, si tu veus t'étendre davantage; car elles te fourniront une assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de louer quelquefois une partie de son Heros, comme la tête, les piez ou la chevelure, les armes mêmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne feignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Demosthene donc te pardonneroit aisément, quand tu n'entreprendrois de louer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy-même à les louer toutes ensemble. Comme Therfagore faisoit ce discours, avec beaucoup de vehemence; Je croy, luy dis-je, que tu veus faire voir que tu n'es pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Je l'ay fait, dit-il, afin que n'estant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'écoutes plus à tantivement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuille seulement que tu n'ayes fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traitent un mal pour un autre. Car tu as donné des régles pour un aprentif, & il y a long-tems que je sçay toutes ces choses. Il en est, dit-il, comme du grand chemin, qui est toujours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples; qui pour montrer son adresse, fit plusieurs tours sur une même ligne, à l'entour de l'Academie, sans qu'il parût que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire, luy dis-je, car je fais tout ce que je puis, pour m'éloigner du chemin battu, & pour quiter la route des autres, ce qui est assez difficile, quand on court dans une même carriere. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on avoit commandé de faire un cheval qui se veautrât dans la poussiere. Car comme il y travailloit, celuy qui l'avoit commandé

estant arrivé, & se métant en colere de ce qu'il faisoit un cheval courant, qui élevoit une grande poussiere sous ses piez; il ne fit que renverser le tableau, & luy demanda si ce n'estoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaisant, luy dis-je, de croire que je n'aye essayé encore qu'un chemin; tu dois plutôt craindre que je n'aye tenté toutes les voyes, & que je ne sois contraint à la fin de faire comme Protée; qui s'estant changé en mille formes, reprit la sienne, parce qu'il n'y en avoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy, pour t'empêcher de tomber dans mon sentiment. Nullement, luy dis-je, j'aime mieux laisser tout là, pour t'entendre. Car peut-estre qu'estant défait de ce qui te met en peine, tu commenceras à songer à moy. Après nous estre donc assis sur les sieges les plus proches, il me leut son Poëme, que je trouvay fort beau; mais comme il estoit au milieu, il ferma tout à coup le livre, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Atènes, lors qu'il vaque au jugement des procès, & aux affaires publiques. Car j'ay recouvré avec grand soin, dit-il, les memoires des Rois de Macedoine, où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater, avec quelques particularitez touchant Demosthene, que tu seras bien aise d'entendre. Pour recompense, luy dis-je, je te donneray une favorable audience pour oïr le reste de ton Poëme; mais après cela je ne te quitteray point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, je puis dire que tu m'astraité splendidement à la naissance d'Homere, & que tu as celebré même en quelque sorte celle de

* Ou, que
tu en
veus faire
de même
de, &c.

Domesthene. * Comme il eut achevé de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le louer; puis il me mena chez luy, où après avoir esté assez long-tems à chercher parmy ses livres, en fin il m'aporta ces memoires; & si vous voulez, je vous diray ce qui y estoit, sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lors qu'on recite à la feste des

vers de Sofocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que si l'on en faisoit exprès; & l'on commence déjà à ne plus jouïr de nouvelles Comedies ou Tragedies, aux festes de Bacchus; mais on se contente des anciennes, qui se sont pas moins agréables, lors qu'elles sont bien représentées. Voicy donc l'endroit du livre qui concerne Demosthene; & il est conceu en forme de Dialogue. Comme on eut raporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il avoit envoyé pour se saisir des bannis, estoit arrivé, il le fit entrer aussi-tôt: car il l'atendoit avec impatience, & luy avoit donné ordre d'amener Demosthene, sans luy faire aucun déplaisir. Le livre vous dira le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu as amené Demosthene.

ARCHIAS. Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouvoir. Car voilà son urne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os, & de ses cendres?

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'amener vif, quelque promesse que je luy aye pû faire; & il eût esté plus aisé de forcer les murs de Bisance, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Aténien faisoit plus de cas de moy que de sa Patrie, je luy donnerois de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me häyt pour son päys, il m'est en grande veneration; & une ville me semble heureuse, qui a untel Citoyen. Pour les traîtres, après m'en estre servy, je tâche de m'en défaire; mais je voudrois avoir auprès de moy un Ministre aussi incorruptible que celuy-là, & j'en ferois plus de cas que de toutes les troupes étrangères. Car je prefere les charmes de la persuasion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, je suis en peine de ceux qu'on a envoyez d'Atènes avec Diopithe.

ANTI-

ANTIPATER. Quoy! tu apprehendes maintenant les forces des Aténiens? Pour moy, je me moqué du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche? Sans Demosthene j'eusse pris Atènes plus facilement, qu'on n'a fait Thebes ou la Thessalie; mais il se trouvoit par tout; pour rompre mes desseins; ou les traverser. Nous ne l'avons j'amaïs pû surprendre par aucune entreprise, ni secréte ni publique. C'estoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t-il contesté Amphipolis, Olynthe, la Focide, le Pyle, l'Hellespont, la Querfonése. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens, & à les réveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de leurs yeux, à l'entretienement des soldats. Il rétablissoit la marine, en faisant observer les loix abolies par le tems & par negligence. Il faisoit souvenir le peuple d'Atènes de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne songeoient plus qu'à vivre honteusement aux dépens du public. Il réunissoit contre nous toute la Grece. On ne le pouvoit ni tromper, ni surprendre, ni corrompre. Il estoit plus redoutable luy seul, que toutes les Flôtes & les Armées; il égaloit la prudence de Periclés, la magnanimité de Themistocle, & la probité d'Aristide, & servoit autant à son pàys que tous les trois ensemble. Que s'il eût eu le commandement des Armées, & l'administration des Finances, que n'eût-il point fait, puisque nous ayons tant de peine à nous défendre de la force seule de ses paroles? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif?

ARCHIAS. Je n'ay pu.

ANTIPATER. Est-ce qu'il est mort en chemin?

ARCHIAS. Non; mais en l'Isle de Calaire.

ANTIPATER. Peut-estre, par vôtre negligence, parce que vous n'en avez pas eu soin.

ARCHIAS. Il n'estoit pas en nôtre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me contes là des Enigmes; Vous l'avez pris vif; & il n'estoit pas en vôtre pouvoir.

voir. N'as-tu pû empêcher qu'on ne luy fit aucune injure ?

ARCHIAS. Cela n'est pas arrivé par nôtre faute.

ANTIPATER. Peut-estre que vous l'avez tué vous mêmes.

ARCHIAS. Non; quoy que nous ayons tâché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeir. Mais qu'en eusses-tu fait, quand nous te l'eussions amené tout vif, sinon de le faire mourir ?

ANTIPATER. Tu ne cõnois ni Demosthene, ni moy, Archias; mais tu crois qu'on trouve des Demosthenes comme des Himerées, des Aristoniques & des Eucrates, qui se sont élevez pendant les divisions, & ont passé comme des torrens, gens sans cœur, insolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaise. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'accuser, quoy qu'il fît profession d'amitié avec luy, & de servir de ministre à un crime, dont les auteurs se repentirent incontinent: Car Demosthene fut aussi-tôt rapellé, & son retour plus illustre que celui d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cét imposteur, qui s'en estoit servy contre son amy. Mais Demosthene, me diras-tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non, quand je considere sa foy, son integrité & sa justice; car je respecte par tout la vertu, même dans un ennemy; & je n'ay pas le courage moins bon que Xerxés, qui laissa aler ces deux illustres Lacemoniens, Bulis & Sperquis, après avoir admiré leur valeur. Je révère donc Demosthene, quoy que je ne l'aye veu que deux fois dans Atènes, sans le pouvoir entretenir que fort peu; mais j'ay appris d'eux leurs ses perfections, & les ay remarquées moy-même dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que j'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Atènes, tant pour la beauté des pensées & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'élégance,

& la vigueur de la prononciation, & de l'action. Après avoir donc assemblé les Grecs à Atènes, pour accuser devant eux les Aténiens, nous nous repentîmes d'avoir crû à Python & à ses promesses, lors que nous eûmes ouï les raisons de Demosthene, où l'on ne pouvoit que répondre. Mais comme je dis, je ne mets qu'au second rang son éloquence, & j'admire bien davantage sa conduite & sa resolution, d'avoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les secousses de la fortune. Et je sçay que Philippe de Macedoine avoit le même sentiment que moy ; Car comme on luy eut présenté un jour une harangue que Demosthene avoit faite contre luy, & que Parmenion ne put s'empêcher d'en murmurer : Laissons, dit-il, la liberté de parler à Demosthene, puis qu'il n'est point à nos gages, quoy que j'aymasse mieux l'entretenir que pas un des Officiers de ma maison ; veu-que c'est luy qui dissipe tous mes conseils, & qui ruine toutes mes entreprises. Voilà ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis ; contant entre ses bonnes fortunes de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demosthene ; & songeant assez combien il seroit redoutable avec des forces, puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre. Après la bataille de Cheronée, il ne cessoit de publier le danger où il l'avoit mis, pour avoir réüny contre luy toutes les forces de la Grece, & luy avoir fermé l'entrée du päys. Car il devoit plutôt sa victoire à la Fortune, qui est la maîtresse des événemens, & au defaut des ennemis, qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Atènes estoit son Antagoniste, il disoit qu'il n'en avoit point d'autre que Demosthene ; & que sans luy, il ne seroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi lors qu'il envoyoit des Ambassadeurs vers les autres Citez de la Grece, si Demosthene y aloit pour le contrecarrer, il desespéroit du succès de son entreprise ; Il disoit que

que tous ses desseins estoient renversez, & qu'il estoit impossible de triomfer de l'éloquence de cet homme. Si j'avois donc entre les mains un si grand Personnage, je me garderois bien de le faire mourir, & me servirois de ses conseils, à l'établissement de nôtre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy, dès l'heure qu'Aristôte l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis plusieurs fois, témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. * Cependant, vous ^{* La gravité, la tempérance, la patience, la promptitude, & la liberté;} avez les mêmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule, d'un Frynon, & d'un Filocrate; & vous croyez corrompre par argent, celuy qui a dépensé tout son bien pour affranchir son pays. Mais comme vous sçavez que cela ne peut rien sur son esprit, vous tâchez de l'imiter par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Attènes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son pays, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cet employ comme une étude, & un exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posséder, pour avoir son avis sur les affaires presentes, & ouïr la voix de la liberté; parmy les applaudissemens des flâteurs, & un conseil sincere au lieu des cajoleries de la Cour. Du reste, si Demosthene merite quelque blâme, c'est pour avoir trop aimé une ville ingrate, & mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eût pû trouver ailleurs des amis plus constans & plus fidèles.

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de luy d'autres choses; mais non pas celle-là, Antipater; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le croy, Archias; mais comment est-il mort?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras davantage, quand tu le sçauras; car nous mêmes qui l'avons veu, ne

cessons de nous en étonner. Il meditoit la fin des long-tems, comme tu le jugeras par la suite, & se retira dans un Temple, d'où nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dites-vous pour cela?

ARCHIAS. Je luy ôfris le pardon, quoy que je ne fusse pas assuré de l'obtenir: car je te croyois plus irrité contre luy; mais je ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment receut-il cette proposition, ne me le cele point? Je voudrois y avoir esté present: car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage, & voir s'il a pu conserver son ame droite & sans gauchir jusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension: Au contraire, il me dit en raillant, que j'estois un trop mauvais Acteur, pour luy persuader de ta part un mensonge avantageux.

* Archias
avoit
joué des
Comedies.

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort, sans accepter tes offres?

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reste, tu jugeras qu'il y avoit quelque autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas si étrange que les Macedoniens prissent Demosthene, après avoir pris Olynthe, Amphipolis, & Oropé; & ajoûta; car j'avois donné ordre qu'on écrivît tout ce qu'il diroit, & je ne te le celeray point, puis que tu le desires, sçavoir; Il ajoûta, dis-je; Pour moy, Archias, j'aprehenderois de paroître devant Antipater, de peur qu'il ne me fît souffrir la mort, ou quelque chose de pire; Mais s'il est vray ce que tu dis, je dois plus aprehender ses caresses, de crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que j'ay aquisé, & que toute la Grece ne me considere comme un traître & un deserteur, qui l'a abandonnée pour passer au party de ses ennemis. Si je dois vivre, il faut que ce soit le Pirée qui me conserve, & les vaisseaux que j'ay équipés pour

la Republique, & les fortifications que j'ay faites à mes dépens, & les frais que j'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion, & Solon, & Dracon, & la Liberté que j'ay défendue jusqu'à la mort; & les loix navales & militaires que j'ay rétablies, & les vertus de nos ancêtres, & leurs trofées, & l'affection de mes Citoyens, qui m'ont souvent couronné, & la Grece dont jusqu'icy j'ay maintenu la puissance. Que si je dois vivre aux dépens d'autrui, que ce soit aux dépens des captifs que j'ay rachetez, & des Peres dont j'ay marié les filles, ou des pères dont j'ay aquité les dettes. Et si toutes ces choses ne peuvent rien, ni l'empire des Isles & de la Mer, que j'ay aquis à mon pays, ni la franchise du Temple de Neptune, ni son Autel que j'embrasse, je mourray plutôt que d'aler en Macedoine faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que je ne puisse gagner l'affection des Macedoniens, aussi bien que celle de mon ingrate Patrie, si je voulois imiter l'exemple de Callimedon, de Pytheas, & de Demadés; mais j'ay trop de cœur pour me repentir de ma vertu, & trop de respect pour Codrus, & pour les filles d'Erectée. * Je ne veus pas qu'on me puisse reprocher d'avoir changé avec la Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en mon pouvoir, qui est un azyle sans reproche. Je n'iray point faire la cour à un Tyran, pour deshônorer ma Patrie, & perdre ma liberté, sans laquelle il m'est honteux de vivre, & dans laquelle il m'est honête & avantageux de mourir. Il te souvient bien, toy qui as joué des Tragedies de ce Poëte qui dit d'une Dame; *Qu'elle eut soin en tombant, que sa cheute fût honête.* Si une fille a eu cette consideration, Demosthene preferera-t-il une vie honteuse à une mort honorable; & aura-t-il oublié si-tôt les beaux discours de la Philosophie, & les Traitez de l'immortalité de l'Âme, de Platon, & de Xenocrate? Après avoir dit ces choses, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miserables leur malheur, & comme j'employois

* *Quel
s'offri-
rent à la
mort, pour
leur pays*

les prieres & les menaces, pour le persuader de sortir; Je le ferois, me dit-il, si j'estois Archias; mais tu pardonneras bien à Demosthene, s'il n'est pas nai pour servir. Alors, le voulant enlever par force, il souffrit, & jétant les yeux sur la statue de Neptune, Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flôtes, les remparts & les armées, qui puissent défendre nôtre liberté: mais j'ay un azyle, que toute la puissance des Macedoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Aténiens confiaient leur salut. J'ay vècu libre dans l'administration de la Republique, je mourray de même; sans craindre ni Archias, ni Antipater, comme je n'ay crain, ni Philippe, ni Alexandre. Ayant ainsi parlé, ne me force point dit-il, je ne profaneray point, si je le puis, ce Temple, & je te suivray volontairement, après avoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche; je m'imaginay que c'estoit pour prendre congé du Dieu; mais il n'estoit pas encore hors du sueil du Temple, que me regardant, Emmene, dit-il, ce corps à Antipater; car tu n'emmeras pas Demosthene; Non par les..... Je creus qu'il aloit jurer par les morts de Marathon; mais il rendit l'esprit en cét instant. En-suite une servante qu'on a mise à la question, nous a appris, qu'il gardoit sur soy du poison il y avoit long tems, pour ee sujet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & invincible! Qu'il y a de courage & de resolution à cette mort; & qu'il y a de prudence à porter sur soy les gages de sa liberté. Il est alé mener une autre vie dans le Ciel, ou dans les champs Elysées. Renvoyons son corps à Atènes, dont il sera un plus grand ornement, que tous ceux qui sont morts à Marathon.

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

Momus veut purger le Ciel, à l'imitation d'Atènes, des étrangers qui s'y sont introduits, au préjudice des véritables Citoyens.

D I A L O G U E

DE JUPITER, DE MOMUS, ET DE MERCURE,
en la présence des autres Dieux.

JUPITER. **N**E murmurez plus, Messieurs, & ne chuchetez plus à l'oreille les uns des autres, comme vous avez de coutume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux, des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy, pour y donner ordre; & jelaissè à chacun le pouvoir de dire son sentiment en toute liberté. Mercure, fais la publication.

MERCURE. Paix! écoutez! Que celuy qui a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a quelque chose à représenter touchant les nouveaux venus; & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

MOMUS. C'est moy, s'il plaît à Jupiter.

JUPITER. Il n'est point besoin d'autre permission.

MOMUS. Je dis donc, Messieurs, que c'est une honte de voir des hommes, qui non contents d'avoir esté faits Dieux, veulent metre dans le Ciel jusqu'à leurs valets; & j'en veus dire ce qui m'en semble. Car tout le monde conoît ma franchise, & sçait que je ne sçauois rien taire de ce que j'ay sur le cœur, au hazard de passer pour un envieux & un médisant, comme quelques-uns déjà m'appellent. Mais puisque Jupiter & le cry public me le permettent, je commenceray sans crainte; & parleray com-

me j'ay fait, de ceux à qui il ne fût pas d'estre Dieux; s'ils nedeïfient les autres, qui prennent part aux sacrifices & aux distributions celestes, avant que d'avoir esté reçeus dans la congregation, & d'avoir payé leur bien-venue.

JUPITER. Ne parle point par énygmes; mais dy clairement ton avis, jusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secrètement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des défiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMUS. Grand mercy, Jupiter; c'est me grâter, comme on dit, où il me demange. Cette permission part d'un grand cœur, & véritablement Royal. Pour commencer donc, Voilà Bacchus, sans aler plus loin, qui a fait ce que je dis, luy qui n'est qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Fenicien. Car sans parler de son yvrogerie & de ses débauches, qui sont cônües de tout le monde, quelles gens nous a-t-il amenez avec luy! L'un est cornu, avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de même, suivy d'une troupe de Bâteleurs qui luy ressemblent, toujours sautans & gambadans d'une façon ridicule, & faisans peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointües, & leur longue queue. L'autre est un petit vieillard chauve & camus, la plûpart du tems monté sur un âne. Ne voilà-t-il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Erygone, dont il a mis la Couronne de l'une parmy les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de jouët, de peur que la pövre fille n'eût pas dequoy s'entretenir dans le Ciel? N'est-ce pas là se moquer des Dieux & des hommes? Passons aux autres.

JUPITER. Ne va point parler d'Hercule ni d'Esculape; car je voy bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sçais que l'un est plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Univers de monstres.

MOMUS. Je n'en diray rien, puis qu'il te plait, quoy qu'il y eût beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brûlure, comme des esclaves. Mais s'il m'estoit permis de parler de Jupiter luy-même, que ne dirois-je point?

JUPITER. Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'être un étranger & un inconnu.

MOMUS. On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis; car on y montre ton sepulchre. Mais je ne veus pas croire aux Candiots, qui sont des menteurs, niaux Egïens qui disent que tu es un enfant supposé; Je me contenteray de dire que tu es la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bâtards. Tes belles metamorphoses, m'ont quelquefois fait appréhender; tantôt qu'on ne t'alât égorger, ou atêler à la charruë, lorsque tu estois taureau; tantôt qu'on ne te mit au creuset, lors que tu estois or; tantôt qu'on ne te fit rôtir, lors que tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que je considere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euristhée est dans les Enfers, & le Temple du valet près du sepulchre du maître. Bacchus le Thebain est adoré, & ses trois cousins germains, Penthée, Acteon, & Learque sont les plus miserables de tous les hommes. En suite, le desordre s'augmentant par l'impunité, les Déessees ont failly à ton exemple; Témoin Tithon, Endymion, Jason, & Anchise. Mais je laisse ces choses qui sont trop communes, & en trop grand nombre.

JUPITER. Ne parle point de Ganymede; car je ne veus pas qu'on le fâche.

MOMUS. Je m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché jusques sur ton Thrône; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, avec Mythrés, qui porte la Tiare &

J'habit des Medes, & qui n'entend pas seulement la langue Grêque; de sorte qu'il ne sçait que répondre quand on boit à luy? Cela nous a tellement mis en mépris, que les Scythes & les Getes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux; comme entr'autres un Zamolxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien, au prix des Egyptiens. Que fais-tu là, visage de chien, entortillé d'un linge? As-tu bien l'assurance de venir aboyer dans le Ciel? Et que fait icy le bœuf Apis, avec ses Profetes & ses Oracles? J'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes; & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous, Messieurs, qu'on leur rende les mêmes honneurs qu'à vous, & quelquefois de plus grands? Et toy, Jupiter, endureras-tu toujours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore sous la figure d'un Belier?

JUPITER. Veritablement, cela est un peu scandaleux; mais ces figures sont mystérieuses; & comme tu n'y entens rien, tu n'en devrois point parler.

MOMUS. Il faut de grands mysteres, pour discerner les Dieux d'avec les Animaux; Ne le voit-on pas bien, en les regardant?

JUPITER. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il se presentera un autre tems plus propre pour en parler, & achever ce que tu as à dire.

MOMUS. Passons donc à Trophonius, & à Amphiloque, qui rendent des Oracles; & ce qui me fâche davantage, c'est que le dernier est fils d'un scelerat, qui avoit tué sa mere; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus; si bien qu'il a ôté la pratique à Apollon. Que dis-je? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veuille mêler, lors qu'il a esté huilé, & couronné; & que pour se faire valoir, il a trouvé quelque imposteur, dont le nombre augmente tous les jours. La statuë de l'Athlete Polydamas guerit de la fièvre à Olympie, comme celle de

Thea-

Theagene en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector dans Ilium, & vis à vis à Protefilas dans la Querfonesse. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on méprise les autres; & il n'y eut jamais tant de parjures, ni de sacrileges. Voilà une petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais les Dieux bâtards & étrangers, ne me font pas tant rire que ceux qui ne sont point, & qui ne peuvent estre. Où est cette Vertu tant vantée? & ces vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui se détruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre estre que dans la cervéle des Poètes & des Philosophes? Cependant, ils ont tant gagné sur l'esprit du simple peuple, qu'on ne vous veut plus sacrifier; par une fausse opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hecatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'exécuter l'ordre du Destin, & ce qui est ordonné à chacun, dès le point de sa naissance. Di-moy, Jupiter, as-tu jamais veü ces Dieux? car pour moy, j'avouë franchement que je ne les conois point; quoy que j'en aye souvent ouï parler. Mais pour métre fin à ce discours, qui n'est déjà que trop long; je te liray, si tu veus, le Décret que j'ay fait sur ce sujet.

JUPITER. Je le veus; car tu as représenté plusieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de reformation, pour empêcher que le desordre n'aille plus avant.

DECRET DES DIEUX.

A la bonne-heure.

OMUS. **L**Es Dieux assemblez légitimement le septième du courant, sous le regne de Jupiter, qui presidoit, assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus servoit de Greffier; le Dieu du Sommeil a prononcé cét Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté représenté que
 plus

plusieurs, tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cet honneur; & que non contents de jouir des privileges celestes, & de se fouler de Nectar & d'Ambrosie, qui sont encheris de moitié depuis leur venue, ils sont si insolens que de s'arroger les premiers honneurs parmy les hommes, & de se mettre à table devant les autres; de sorte qu'il n'y a tantôt plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de convoquer les Estats vers le Solstice d'hiver, pour remedier à ce desordre, & d'élire sept Commissaires, trois du regne de Saturne, autant de celuy de Jupiter, & Jupiter pour le septième, devant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuves, & qui ne pourront exercer leur commission, qu'ils n'ayent prêté le serment en la forme & maniere acoustumée, & juré par le Styx, de s'acquiescer bien & deuëment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien donner à la recommandation, ni à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffisantes, seront renvoyez en leur pais, leurs Autels profanez, & leurs statues renversées; & s'ils s'ingerent à l'avenir d'entrer dans le Ciel, ou sont trouvez sur le chemin, ils seront precipitez dans les Enfers. Que si quelqu'un manque à faire ces preuves, il sera condamné par défaut. Il est ordonné aussi, que chacun à l'avenir se mêlera de son métier, sans entreprendre sur celuy d'autruy; & que par consequent, Minerve ne s'ingerera plus de guerir personne, ni Esculape de rendre des Oracles; & qu'Apollon sera contraint d'opter, s'il veut estre Propheete, Medecin, ou Violon, sans faire tant de métiers, à quoy il ne sçauroit suffire. Enfin, que les Philosophes seront admonétez de ne plus faire de nouveaux noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

JUPITER. Le Decret est juste; Quiconque est de cet avis, leve la main. Mais non, à cause que dans cette assemblée il y en a plusieurs qui ont interest à

ce droit, j'ordonne par provision qu'il sera executé. Que chacun se retire où il luy plaira, à la charge de revenir au premier mandement, & de rapporter le nom de son pere, de sa mere, & de sa tribu, avec les titres & autres preuves de sa divinité; sans quoy il sera chassé du Ciel, quand même il seroit adoré parmy les hommes.

LE CYNIQUE.

DIALOGUE

DE LYCINUS, ET D'UN PHILOSOPHE
CYNIQUE.

*C'est une defense des Cyniques, & de leur
façon de vivre.*

LYCINUS. **P**OURQUOY portes-tu de si longs cheveux, & une si grande barbe, & vas-tu ainsi mal vêtu, & sans souliers, couchant par terre, & menant une vie sauvage, & plutôt d'une beste que d'un homme? Pourquoy es-tu vagabond, sans t'arrêter en pas un lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant jamais ce qu'il te demande? bien loin de le flâter & de luy complaire, comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que je n'ay pas besoin de beaucoup de choses, & que je n'aime que ce qui ne coûte guère, & qui ne donne pas grande peine à aquerir. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que le luxe soit un vice?

LYCINUS. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu, une vertu?

LYCINUS. Tout de même.

LE CYNIQUE. Pourquoy donc me voyant vivre de la sorte que tu aprouves, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu plutôt que moy?

LYCI.

LYCINUS. Parce qu'il y a bien de la différence entre se passer de peu, & mener la vie que tu mènes, qui est tout-à fait misérable, & ne diffère en rien de celle des gueux, qui sont toujours en peine de chercher à vivre.

LE CYNIQUE. Veus-tu, puisque nous en sommes venus si avant, que nous épluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance ?

LYCINUS. Comme tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy est nécessaire, ou s'il luy faut quelque chose davantage ?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien ; car j'ay tout ce qu'il me faut, & par conséquent je ne suis pas pòvre ; car la pòvreté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINUS. Comment cela ?

LE CYNIQUE. Tu le sçauras, en considerant par le menu, pourquoy l'on a besoin de chaque chose ; comme par exemple d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vêtir, & ainsi du reste. Or tu vois que je ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point avoir.

LYCINUS. Je ne sçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas sçavoir. A quoy servent les piés.

LYCINUS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marche-je pas aussi bien que toy ?

LYCINUS. Il le semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le tien ? car la perfection du corps consiste dans sa vigueur ; autrement, il ne feroit pas bien ses fonctions.

LYCINUS. Je le trouve même plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu vois donc que mes piés ni
mon

mon corps, n'ont pas besoin de couverture, puis-que pour n'en point avoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on souffre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal pour ne manger que des viandes ordinaires.

LYCINUS. Il le paroît.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que je prens estoit mauvaise, je ne me porterois pas si bien ; car la mauvaise nourriture ruine la santé.

LYCINUS. Il est vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si miserable ? veû-qu'elle n'altère point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINUS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prens pour règle ; Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en jouir ; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en réjouir ; & tu t'en prives volontairement d'une grade partie ; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens, & tu ne te couches pas plus môlement qu'eux ; Tu vas tout nud ou mal vêtu, & si tu es sage en faisant cela, la Nature ne l'est pas, d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vêtir, & la plume aux oiseaux pour te servir de couffin ; les raisins aux vignes, pour te produire un breuvage délicieux, & les autres choses de même, qui servent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont un present du Ciel. En un mot, elle a couvert nôtre table de toutes sortes de mets ; elle nous a donné dequoy bâtir pour nous mettre à couvert des injures de l'air & des saisons ; & nous a fait cent presents, qui ne sont pas seulement pour la nécessité, mais pour la volupté ; de sorte que c'est estre miserable, que d'estre privé de tous ces biens ; mais de s'en priver volontairement, c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais, dy moy, si un grand Prince faisoit un magnifique festin, où il y eût des viandes apprêtées pour toutes sortes de personnes, grands
& pe-

& petits, riches & pòvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas un homme qui voudroit manger de tout ? & ne trouverois-tu pas plus sage, celuy qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son humeur & à sa condition, sans étendre la main par tout, pour manger la part des autres ?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Veus-tu maintenant que nous fassions l'application de cét exemple, ou s'il est assez visible. Car vous ressemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autruy avec la leur ; puis que sans vous contenter de ce qui vous est nécessaire, vous allez chercher jusques dans les païs étrangers, la matiere du luxe & de la débauche, & fouillez les terres & les mers, pour joindre le superflu au nécessaire. Cependant, ces choses vous coûtent plus qu'elles ne valent ; & pour ne vous pouvoir passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considérez, je vous prie, combien toutes ces superfluités vous tourmentent ? Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de divisions, de meurtres, & d'empoisonnemens ? Pour cela, le fils dresse des embûches à son pere, la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches étofes pesent davantage, & n'échaufent pastant ; & ces Palais si somptueux & si dorez, ne defendent pas si bien contre les injures de l'air ; mais sont plus froids en Hiver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraîchement, mais plus dangereusement, dans ces vases precieux ; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre ; au contraire, la plûpart du tems on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de saucées & de ragouts n'apaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé, que de contenter la Nature ? Mais on se plait à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel

turel d'âler à pié, & de se servir de ses jambes, il faut âler à cheval ou en chaise, & se faire porter sur les épaules des hommes, qu'on fait servir comme de bestes de voiture. Après, on s'estime heureux, par cette extravagance; mais tout ce qui n'est pas naturel, est dangereux ou superflu; & à faute de faire exercice, le corps n'en est pas si sain, ni les membres si vigoureux. Que diray-je du luxe, qui se sert de la chair d'un poisson, à teindre des vêtements, comme si la Nature l'avoit fait pour cela? C'est à peu près comme qui feroit servir de pot, une tasse. Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend, aussi bien que toutes les maladies qu'il cause, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes, de ce que je fais, comme celuy qui estant à ce superbe festin, se contentoit de manger ce qui estoit devant luy, sans étendre la main à toutes les viandes, & tu m'accusés de vivre en beste, qui est un reproche que tu pourrois faire aux Dieux, qui se passent encore à moins que moy? Mais considere que c'est une imperfection, de ne se pouvoir passer de peu: Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En un mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe toujourns de moins; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres, & regnoit par tout où il aloit, fût miserable, pour ne rien posséder, & pour aler comme moy à demy nud? Thesée qui l'imitoit, n'estoit-il pas Roy des Atheniens, & fils, à ce qu'on dit, de Neptune? Cependant, il marchoit piés nuds, & se laissoit croître le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lyon genereux, qu'on le dépouillât des marques de sa valeur*. Car c'est un present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus delicate; c'est pourquoy les Anciens en usoient ainsi;

& comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroître. Ne trouve donc pas étrange, si je vous imiter ces Heros, plutôt que de petits effeminez, qui ne sçauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, j'aurois mieux avoir les pieds de corne comme Chiron, coucher par terre comme les lyens, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serve de liect, & le Ciel de couverture; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de vivres, mon aliment; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bien loin de moy, puis qu'il est cause de tous les maux: En un mot, que je souffre plutôt la disette, que d'aimer la superfluité! Voila mon humeur, qui est bien éloignée de celle du peuple. Ne t'étonne donc point, si estans si diffeemblables, nous vivons diversement. Les Acteurs prennent divers habits, selon les divers personnages qu'ils representent; Et tu ne veus pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le fasse reconoître? Que s'il en veut une pour les vétemens, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la molesse. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent mollement, se traitent delicatemet, se vétent lascivement, marchent aussi negligemment, ou plutôt ne marchent point; mais sont toujours charges sur quelque chariot, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, je me fers de mes jambes, à ce à quoy la Nature les a destinées; & j'ay cette obligation à ma povreté, que je supporte le chaud & le froid, sans grand déplaisir. Mais vôtrefelicité vous rend toutes choses insupportables; Vous condamnez le présent, regrettez le passé, apprehendez l'avenir, souhaitez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez avoir chaud, quand il fait froid; froid quand il fait chaud; toujours chagrins & dégoûtez comme des malades; car le vice fait

en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'estans si miserables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de vôtre misère. Vous ne faites rien d'ordre, & avec règle; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des voluptez, qui vous entraînent où il leur plait, comme celuy qui estoit monté sur un cheval fort en bouche; & qui disoit à ceux qui luy demandoient où il aloit? où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'estes pas emportez par un seul, vous estes emportez par plusieurs, tous furieux & indomtez; la cruauté, la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, la volupté, qui vous precipitent dans des abîmes, sans que vous vous en aperceviez qu'après vôtre cheute. Mon manteau déchiré, dont tu te moques, & ma chevelure negligée, me conservent la paix, la seureté & la liberté. Ce sont eux qui me sauvent de l'entretien d'un sot & d'un ignorant, & particulièrement de celuy d'un voluptueux, à qui ma pòvreté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte, & ce sont ceux-là dont j'aime la conversation. Car je ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & je méprise leur faste & leur pompe. Enfin, que celuy qui dédaigne mon habillement, sçache que c'est celuy des Dieux, & qu'on ne les adoreroit pas, si on les voyoit vêtus & parrez en Courtisans.

Il y a icy l'Original d'un Traité DU FAISEUR DE SOLECISMES, qui contiens diverses fautes contre la langue Greque, que Lucien reprend en ce mauvais Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun usage en nôtre langue, il ne peut pas seulement y estre traduit, & ne seroit pas entendu, comme le reconoltront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particulière, qui merite qu'on l'ajuste à nôtre air, & qu'on le rende par équivalent.

*Amou-
veux de
sa Patrie.*

* PHILOPATRIS,

OU

LE CATECHUMENE.

DIALOGUE

DE CRITIAS ET DE TRIEPHON.

On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des railleries contre les premiers Chrétiens, & quelques-unes contre le Christianisme ; mais il ne faut pas s'étonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIEPHON. **Q**U'as-tu, Critias, que tu es ainsi changé, & que tu vas baissant la veüe, & rêvant profondément; tout morne & pensif, comme un homme qui couve un mauvais dessein; Hecate t'est-elle apparüe, ou si Cerbere t'a aboyé? En effet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Univers seroit menacé d'un second deluge. Répon-moy, c'est à toy que je parle: Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu sourd, ou en colere? Et atans-tu que je te tire par l'oreille, & que je te réveille de ton assoupissement?

CRITIAS. Je rêve à un discours qui m'étonne; & je bouche mes oreilles, pour n'en plus oïr de semblable, de peur d'estre pétrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cleombrote d'Ambrachie, qui se precipita, après avoir leu le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIEPHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges visions, pour estre ainsi éperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes, & de toutes les rêveries des Philosophes.

CRITIAS

CRITIAS. Tout beau, Triéphon, ne me presse pas davantage, j'auray égard à tes remontrances.

TRIEPHON. Tu repasses, sans doute dans ton esprit, quelque chose de grand & d'important, & peut-être quelque mystere; car tu as la couleur toute changée, & les regards de travers, & tu vas deçà & delà, sans prendre garde à ce que tu fais; Mais repren un peu tes esprits, & conte-moy ton aventure, pour te soulager.

CRITIAS. Retire-toy, que l'esprit ne t'enleve d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Ocean inconnu. Car je suis tout plein des réveries & des impostures, que je viens d'entendre.

TRIEPHON. Je veus bien me retirer, mais tâche cependant à te décharger l'estomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces fadaïses, qui me font mal au cœur! Arriere toutes ces impertinentes pensées, & toutes ces esperances vaines.

TRIEPHON. Courage, te voilà un peu déchargé, il est sorti une grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurcy: Quelles tenebres tu avois là dedans? Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouïr tant de choses à la fois, & je ne sçay si tu n'en avois point jusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triéphon. Car on nous conte encore des choses bien plus étranges: Des enfans sortis de la cuisse ou de la tête, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En un mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veus sçavoir mon aventure, alons prendre le frais sous ces arbres, & nous remetrel'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agreable murmure de ce ruisseau.

TRIEPHON. Alons, mais je crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au soul re-

cit je ne devienne quelque marbre, ou quelque statue.

CRITIAS. Cela ne t'arrivera pas, je te jure par Jupiter.

TRIEPHON. Tu m'étonnes, de t'ouïr jurer par un Dieu qui ne sçavoit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent ?

TRIEPHON. Tu dis ce qui luy est avantageux ; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ses diverses metamorphoses, & la honte que ce luy est d'engendrer tantôt par la tête, tantôt par la cuisse ; pour ne point parler de ses amours avec Ganymede, & de ses débauches chez les Ethiopiens, où il est quelquefois douze ou quinze jours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

CRITIAS. Veus-tu que je te jure par Apollon, qui est tout ensemble, & Profete & Medecin.

TRIEPHON. Qui ! cét imposteur, qui par ses Oracles trompeurs, a perdu Crésus & ceux de Salamine, avec une infinité d'autres.

CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaît, & qui mene plus de bruit luy seul, que cent autres, tant il se tempête & se demene.

TRIEPHON. C'est un infâme, qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain délia Mars, lorsqu'il le surprit en adultere avec Venus, & qu'il les prit tous deux comme au trebuchet.

CRITIAS. Et Mercure ?

TRIEPHON. Laissons-là ce maquerreau, qui n'est pas plus sage que son Maître.

CRITIAS. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure reputation ; & prendre à témoin Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son écu la tête de la Gorgone, & qui a défait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIEPHON. Pourquoy non, si tu me veus répondre ?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy luy sert la tête de Meduse ?

CRITIAS. A épouvanter ses ennemis, & à porter la victoire où il luy plait.

TRIEPHON. Que n'invokes-tu donc la Gorgone plutôt qu'elle, puisque c'est ce qui la rend terrible.

CRITIAS. Elle ne peut nous défendre de loin, comme les Dieux ; & il la faudroit porter sur soy.

TRIEPHON. Qui estoit cette Gorgone ? car je ne suis pas sçavant comme toy dans ces mysteres ?

CRITIAS. C'estoit une belle fille, à qui le brave Persée, qui estoit grand Magicien, coupa la tête, après l'avoir enchantée par des sortileges ; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en servir de bouclier.

TRIEPHON. Mais que faisoit-elle ? le métier de Courtisane, en public ou en particulier ?

CRITIAS. Non, par le Dieu incônu des Athéniens ; car elle demeura vierge jusqu'à la mort.

TRIEPHON. Si la tête d'une vierge avoit tant de force, j'en eusse rapporté de l'Isle de Candie, qui est si fameuse par le sepulcre de Jupiter, où l'on montre les valons toujours verdoyans, qui luy ont servy de retraite ; & les Poëtes m'eussent preferé à Persée, qui n'en avoit qu'une ; car j'en pouvois rapporter plusieurs, à cause du massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ni les mysteres dont il se faut servir, pour cela ?

TRIEPHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouvoit faire revivre aussi ; mais ce sont-là des fables mal digerées. C'est pourquoy, si tu m'en croys, nous laisserons-là & Minerve & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon, qui est femme & sœur de Jupiter, qu'en dis-tu ?

TRIEPHON. Passons aussi cette incestueuse, toujours prête à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veus-tu donc que je te jure ?

TRIEPHON. Par le Pere celeste, Eternel, & Tout-

Puissant; Par le Fils, issu du Pere, Par le S. Esprit, procedant du Pere; Un de trois, & de trois un. C'est là le vray Dieu, & le Souverain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La divinité est donc un nombre, & un secret d'Arithmetique, tel que celuy de Nicomaque le Gerasenien: & je n'entens point tes trois d'un, & ton un de trois. Est-ce le fameux Quatre de Pytagore, ou le nombre de 8. & de 30?

TRIEPHON. Il ne faut pas divulguer ces mysteres, mais je t'apprendray, si tu veus, ce que c'est que cét Univers: Comment, & par qui il a esté formé, ainsi que me l'a enseigné ce Galiléen chauve au grand nez, qui a esté ravy au troisiéme Ciel, où il a appris des choses merueilleuses. Car j'estois auparavant comme toy: mais il m'a renouvelé par le Bapême, & racheté des Enfers, pour me metre dans le chemin des Bien-heureux. Et si tu me veus croire, je te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle, divin Triephton: car je suis faisi d'une sainte horreur, & j'approche de ces mysteres avec crainte.

TRIEPHON. As-tu jamais leu la Comedie d'Aristophane, intitulée *les Oiseaux*, qui porte, Qu'au commencement estoit la Nuit, le Cahos, & le noir Erébe, avec l'ample Tartare; sans qu'il y eût ni Terre, ni Ciel, ni Air.

CRITIAS. Je sçay cela; & qu'arriva-t-il ensuite?

TRIEPHON. Les lumieres furent dissipées par une lumiere invisible, incorruptible, incomprehensible; & le Cahos dissous d'une seule parole, qui
 • *Moys.* fonda la terre sur les eaux, comme l'a dit ce Begue,* étendit le Firmament, forma les Etoiles fixes, & donna le cours aux Planètes que tu adores comme des Dieux; Qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant. C'est cét Esprit qui est dans le Ciel, d'où il contemple les justes & les injustes, & écrit en un livre toutes les actions des hommes, pour rendre
 à cha-

à chacun selon ses œuvres, au jour qu'il a déterminé.

CRITIAS. Mais écrit-il aussi les Destins que filent les Parques? Car Homere dit que leurs ordres sont inviolables, & que toute la puissance de Jupiter n'en pût exempter Sarpedon, dont il pleura la perte avec des larmes de sang. Il témoigne en un autre endroit, que tous les changemens qui arrivent dans la vie, sont predestinez; & que tout ce que nous avons à faire & à souffrir, nous est ordonné en naissant. Car il attribue à la force du Destin, les erreurs d'Ulyssé, & la raison pourquoy Eole qui l'avoit si bien receu, ne le ramena pas en son pays. C'est pourquoy tu dois reverer les Parques, quand tu aurois esté ravy dans le Ciel avec ton Maître, & instruit dans ses mystères.

TRIFON. Mais comment ce Poëte dit-il en un autre endroit, que le Destin est douteux; & qu'Achille demeurant à Troye, mourroit glorieusement; ou qu'il vivroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie; Qu'Euquenor sçavoit ses Destins avant que partir, & qu'il avoit appris de son Pere, qu'il mourroit de maladie en son pays, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs. J'ajouteray à cela, si tu veus ce que Jupiter dit à Egeus, qu'il luy estoit ordonné de vivre long-tems, s'il pouvoit échaper les embûches d'Agamemnon; mais qu'il periroit, s'il aloit commettre adultere. J'en dirois bien autant que luy; Si tu tués ton prochain, tu mourras; si-non, l'on te laissera en vie. Ne voy tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel, au livre des Bienheureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais répon-moy; Ce qui se passe en Scythie, est il écrit aussi dans le Ciel?

TRIFON. Oüy, puisque Christ a esté parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel, pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

TRIEFON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Divinité; mais comme Catechumène souffre que je t'instruise, si tu veus vivre éternellement. Si Dieu a étendu le Ciel comme une peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré l'homme du neant, pourquoy trouves tu étrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait? Si tu avois établi quelque petite Republique, tu voudrois bien sçavoir tout ce qui s'y passe. A plus forte raison, celuy qui a créé l'homme, doit sçavoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent pour des Chimeres dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Je le croy: mais tes discours m'ont fait tout le contraire, de ce qui arriva à Niobe; car de statue, ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy je te jure par ce Dieu, que je ne te feray aucun mal.

TRIEFON. Si tu m'aimes, ta parole ne sera point contraire à ta pensée: Mais dy-moy, enfin, ce que tu as ouï d'admirable, afin que je l'admire à mon tour; & que je sois changé en un autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe, mais plutôt pour l'aler publier par tout, comme Filoméle.

CRITIAS. Cela n'arrivera pas, jete le jure par le Fils issu du Pere.

TRIEFON. Parle, après en avoir reçu la puissance de l'Esprit, je t'entendray paisiblement.

* Ou
grand
chemin.

CRITIAS. J'estois alé dans la grand' rue * acheter quelque chose dont j'avois besoin, lors que je vis une troupe de gens assemblez, qui chuchetoient à l'oreille les uns des autres: & je jétay les yeux par tout, pour voir si je n'y reconoltrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit, lors que j'aperceus le Politique Craton, qui avoit esté mon camarade en jeunesse, & avec qui j'ay souvent fait la débauche.

TRIEFON. Je sçay qui tu veus dire, c'est le Commissaire des Tailles; & que dit-il?

CRI-

CRITIAS. Je m'apochay de luy, après avoir
 fendu la presse; & l'ayant salué, j'entr'ouïs un petit
 vieillard tout cassé, nommé Caricène, qui commença
 à dire d'une voix grêle, & parlant du nez, * après avoir * *Ou, re-*
 bien touffé & craché, pour tirer un flegme jaune *nissant.*
 du creux de son estomach: Celuy dont je viens de
 parler, dit-il, payera les restes des tributs, aquitera
 toutes les dettes tant publiques que particulieres,
 & recevra tout le monde. sans s'enquerir de sa pro-
 fession. Il dit plusieurs autres telles fadaïses, avec
 applaudissement du peuple, amoureux de la nou-
 veauté. Un autre, nommé Chlevocarme, sans cha-
 peau ni souliers, & couvert d'un méchant manteau,
 parloit entre ses dents; & ce fut un homme mal vé-
 tu qui venoit des montagnes, & qui avoit la tête
 rase qui m'en fit apercevoir. † Ce Chlevocarme, dis-† *Ou, com-*
 je, applaudissant au discours de Caricène, dit que *me me*
 le nom de ce Libérateur estoit écrit dans le Theatre *montré*
 en lettres hirroglyphiques, & qu'il couvrirait d'or *&c.*
 le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon
 la doctrine d'Aristandre & d'Artemidore, ne vous
 pronostiquent rien de bon: car il faut prendre tout
 le contraire, & croire que les dettes de l'un multi-
 plieront, & que l'autre, n'aura pas un sou. On
 diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de
 Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de sem-
 blables rêveries si proche de la nuit. Alors ils se pri-
 rent tous à rire de mon ignorance: mais me tournant
 vers Craton, N'ay-je pas bien deviné, luy dis-je, &
 suivant la règle de ces grands Interprètes des songes;
 Tais-toy, me dit-il, Critias; car si tu veus m'écouter,
 je t'apprendray de grands mysteres, & des pre-
 dictions qui ne sont pas fabuleuses, mais qui auront
 leur accomplissement vers le mois qu'on nomme
 Mesori. Comme j'eus oüy cela, & recônu que ces
 gens avoient la cervéle mal faite, je rougis & me
 retiray tout chagrin, acusant en moy-même Cra-
 ton. Mais l'un d'entreux qui avoit le regard farou-
 che, me tira par le manteau, croyant que je fusse
 des

des leurs, & me persuada à la malheure, à l'instigation de cette ancienne Divinité, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçavoit tous leurs mysteres. Nous avons déjà passé le feuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'après avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non pas dans la sale de Menelaüs, toute brillante d'or & d'yvoire; aussi n'y vîmes nous pas Helene: mais dans un méchant gale-tas, où contemplant tout, comme ce jeune étranger dans Homere, j'aperceus des gens pâles & défaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas plutôt jété leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent tout joyeux, pour sçavoir quelque mauvaise nouvelle: car ils se plaisent à cela, & n'anoncent que des choses tristes & qui font horreur, comme les furies sur le Theatre. Après avoir donc quelque tems chucheté ensemble, ils me demanderent qui j'estois, parce que je leur paroïssois Chrétien. * Il y en a peu qui le soient, à ce que je voy, leur dis-je; & là dessus je leur dis mon nom & mon pàys; qui estoit le même que le leur. Alors, ils me demanderent des nouvelles du monde, comme s'ils n'en eussent pas esté; & je leur répondis que tout aloit bien, & que l'avenir ne donnoit que de belles esperances. Mais fronçans le sourcil, ils me dirent que non, & qu'il se couvoit quelque mal, qui estoit tout prêt à éclore. Je feignis de m'acorder à leurs sentimens, & leur dis: Pour vous, Messieurs, qui estes déjà dans le Ciel, vous découvrez bien mieux de là haut tout ce qui se passe icy bas, que nous ne faisons nous autres pòvres mortels. Mais encore, comment vont les choses de ce pàys-là? N'arrivera-t-il point bientôt quelque éclipse de Soleil, par l'interposition de la Lune? Mais regarde-t-il Jupiter de travers? & Saturne le Soleil en diamètre? Ne se fera-t-il point quelque conjonction de Mercure & de Venus, qui produira des hermafrodites, qui sont ceux que vous aymez, & qui envoyera de la grêle & des orages,

* *On de-
bonnaire.*

qui

qui apporteront la peste ou la famine ? Ce grand vaisseau suspendu, qui enferme le tonnerre, ne creverait-il point sur nos têtes ? Là dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencèrent à debiter les choses où ils se plaisent. Que les affaires aloient changer de face, Rome se troubler de divisions, & nos Armées estre défaites. Alors, ne me pouvant plus contenir, non plus que de l'eau qui boult, je m'écrie, O pòvres malheureux ! ne vous élevez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage ; & que les maux que vous annoncez à vôtre Patrie, ne retombent sur vos têtes ! Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel, & n'êtes pas fort versez dans l'Astrologie. Que si vos Profetes vous l'ont dit, vous estes encore plus miserables de les croire. Car ce sont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIFON. Et que te répondirent ces Messieurs à tête rase, & l'esprit de même ?

CRITIAS. Ils passerent cela doucement, avec leurs échapatoires ordinaires : Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe, après avoir jeûné dix Soleils, & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIFON. Et que leur répondis-tu ? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coûtume de leur dire ; Que tout ce qu'ils aleguerent, ne sont que des songes. Alors, avec un faux soufris, s'estans un peu avancez hors de leur banc : Si vous ne vous y prenez d'une autre sorte, leur dis-je, Messieurs les Celestes, vous ne découvrirez jamais la verité ; mais embabouïnez de vos rêveries, vous debitez des choses qui ne sont point, & qui ne furent jamais. Cependant, vous avez en horreur ce qui est bon, & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais ; mais vous n'avancez rien par là. Quittez de bonne-heure ces impertinens conseils, & toutes ces pensées extravagantes, aussi bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux

à lens

à leur Patrie, & qu'on ne vous fasse peut-estre pis. Alors; ils commencerent tous ensemble à me reprendre; car ils disent qu'ils sont animez d'un même esprit; & si tu veus, je t'ajouteray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet, comme une statue, jusqu'à ce que tes discours m'ont ressuscité.

TRIEFON. Ne me debite pas davantage de ces sôtes; car il me semble qui j'enfle comme ceux qui ont avalé du poison, ou qui ont esté mordus de quelque beste venimeuse; & si je ne prens quelque breuvage qui me fasse reposer & oublier tout cela, le seul souvenir m'en demeurant dans l'esprit, est capable de me causer bien du mal. Laisse les donc là, commençant ton Oraison par le Pere, avec le Cantique ordinaire * à la fin. Mais ne voy-je pas Cleolatus tout échauffé, qui marche à grand pas, comme s'il avoit bien hâte; l'appellerons-nous?

* On, ce-
lebre.

CRITIAS. Pourquoi non?

TRIEFON. Passes-tu ainsi devant tes amis, sans les saluer, & leur dire quelque bonne nouvelle, si tu en as.

CLEOLAUS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIEFON. Qu'as-tu, que tu es ainsi hors d'haleine? Y a-t-il quelque chose de nouveau?

CLEOLAUS. L'orgueil des Perses est abattu, & Suse assujétie à nôtre Empire. † Toute l'Arabie suivra ce triomfe.

† Il sem-
ble que ce
soit sous
Trajan.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les jours leurs avantages. Je me réjouis de ces nouvelles; car j'estois en peine de ce que je laisserois à mes enfans. Tu cõnois mes affaires, comme je fais les tiennes, & tu sçais que je ne suis pas riche; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nôtre Empereur: car rien ne nous manquera sous un regne si heureux; & nul ennemy ne viendra troubler nôtre repos.

TRIEFON. Et moy, je laisseray aux miens en partage, la cheute de Babylõne, avec la captivité des Perses, & la conquête de l'Egypte. Les courses des Scythes seront reprimées, &, s'il plaît à Dieu, finies pour jamais.

CARIDEME, OU LA LOUANGE DE, &c. 383.
jamais. Pour nous, adorons le Dieu incônu des Até-
niens, que nous avons découvert; & élevars les mains
au Ciel, rendons-luy graces d'avoir esté rendus dignes
d'estre assujétis à une telle puissance. Laissons rever
les autres tout leur soul. C'est dequoy Hippoclide ne
se soucie point, comme dit le Proverbe Grec.

C A R I D E M E,
O U
LA LOUANGE DE LA BEAUTE'.

*Le titre sert d'Argumens. Du reste, cette piece est des
moindres de Lucien, si tant est qu'elle soit de luy.*

HERMAPE. **C**OMME j'estois alé hier au faux-
bourg pour prendre l'air, & tra-
vailler à quelque chose que j'a-
vois dans l'esprit, je rencontray Proxéne, & luy de-
manday, selon la coûtume, d'où il venoit, & où il aloit.
Il me dit qu'il venoit là pour se divertir, par la beauté
de la campagne, au sortir de chez Androclés, qui les
avoit traitez magnifiquement au sacrifice d'action
de grace qu'il avoit fait à Mercure, pour avoir rem-
porté le prix de l'éloquence, à la feste de Jupiter. Il
dit qu'entr'autres choses, on y avoit fait la louange
de la Beauté; mais qu'il n'avoit pas la memoire assez
bonne, pour se souvenir de touz ce qu'on avoit dit, &
que je pourrois l'apprendre de toy.

CARIDEME. Il est vray que j'y estois, & que
je celebray comme les autres ses louanges; mais j'au-
rois bien de la peine aussi à te les rapporter, à cause
qu'on ne s'entend pas l'un l'autre dans ces grands fe-
stins; outre que la débauche ne contribue pas fort à la
memoire. Je ne laisseray pas pourtant de te redire ce
dont il me souviendra.

HERMAPE. Dy-moy auparavant qui en estoit, &
comme Androclés remporta le prix afin que je r'aye
l'obligation toute entière ?

CARIDÈME. Les conviez estoient ses parens & ses amis ; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beauté, furent Filon, Aristipe, & moy. Du reste, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il avoit faite, à ce qu'il dit, par un avertissement qu'il eut en songe ; & son Competiteur Diotime de Megare, récita celle de Castor & de Pollux, qu'il avoit faite aussi pour leur rendre grace d'un peril qu'il avoit échapé sur mer, où ils se montrèrent sur la hune, au plus fort de la tempête.

HERMIPÈ. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit la raison qui vous obligea à entreprendre ce discours.

CARIDÈME. Tu retardes toy-même ta curiosité. Ce fut le beau Cleonyme qui estoit présent, & qui paroît avoir de l'esprit ; car il écoutoit à tantivement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclès & moy, plusieurs ne pouvoient s'empêcher en le regardant, de dire quelque chose à sa louange ; de sorte que nous eûmes honte, nous qui faisons profession d'éloquence, de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eût pas esté honnête de louer ce jeune-homme en sa présence, nous primes sujet de parler de la Beauté en général ; non pas par discours interrompus, comme on avoit fait, mais par des harangues continües. Filon donc, s'il m'en souvient bien, commença ainsi ; Puisque tout ce que nous disons & que nous faisons, a quelque secret rapport à la Beauté ; car nous ne le dirions, ni ne le ferions pas, si nous ne le trouvions beau, il seroit injuste de ne point parler d'une chose qui est le sujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ses louanges, je diray que c'est un bien que peu de gens possèdent ; mais que chacun veut posséder, & qui n'a pas seulement fait des Déesses de personnes mortelles, mais qui a mis les hommes mêmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table
des

des Dieux, pour sa beauté; & pour le même sujet Ganymede ravy par Jupiter, qui non seulement transporte ce qui est beau dans le Ciel, mais descend luy-même en terre pour en jouir. Ne s'est-il pas changé en Cygne pour Léda, & en Taureau pour Europe? mais sans parler de ses autres metamorfoses, il prit la figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui est de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la Beauté, c'est que luy qu'on dépeint si severe, qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon même, se rend si doux & si traitable en faveur de ce qui est beau, qu'il se dépouille non seulement de sa foudre & de ses éclairs, mais de sa qualité même, de peur de l'épouvanter, & prend la forme qu'il croit luy estre la plus agréable. Mais de peur qu'on ne croye que ce discours ne contienne plutôt une secrète accusation de Jupiter, qu'une louange de la Beauté, je feray voir la même chose des autres Dieux. Neptune fut épris de celle de Pélops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Déesses mêmes font gloire de posséder un si grand thresor, & ne se contestent pas l'une à l'autre le reste de leurs avantages, mais pour la Beauté, chacune en veut remporter le prix; & la Discorde ne trouva point de plus beau secret pour les métre mal ensemble, que de leur faire naître un différent sur ce sujet. Jupiter aussi pour le décider, ne les renvoya point au plus riche ni au plus vaillant, au plus grand, ni au plus sage; mais au plus beau, comme donnant l'avantage à la Beauté, par dessus tout. Et veritablement, Minerve & Junon contestans cette aimable qualité à Venus, à qui elle semble appartenir, font voir qu'elles en font plus d'estat, que des grandeurs & des sciences, dont elles sont les Déesses, sans parler de la force & de la valeur. C'est pour cela qu'Homere ne les loue pas tant par leurs autres avantages, que par quelque epithete, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la Beauté donc est une

chose si divine & si estimable, c'est à nous en imitant les Dieux, de la reverer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajouta, qu'il en eût dit davantage, si l'entretien des festins souffroit de plus longs discours. En suite, Aristipe prit la parole, après s'estre excusé quelque tems, pour faire parler les autres avant luy. Plusieurs, dit-il, afin de faire paroître leur esprit, au lieu de louer les choses utiles & excellentes, prennent des sujets fantastiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, je diray quelque chose à la louange de la Beauté, qui est estimée de tous ceux qui ne sont pas aveugles. Du reste, c'est une chose si feconde, que je ne crains pas qu'on me prenne, si j'entreprends d'en parler après Filon; car on ne sçauroit s'épuiser en un sujet si abondant. Quand je considère donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle fût pour se faire aimer, comme son contraire pour se faire haïr, je croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ses louanges. Je n'entreprendray donc point de décrire tous ses avantages, mais j'en choisiray seulement un ou deux; encore crains-je de ne m'en pouvoir aquiter assez bien. Pour ne point parler des Dieux, après ce que Filon en a dit, les hommes l'ont en si grande estime, que Thésée, qui est un des plus grands de tous les Heros, ne creut pas pouvoir estre heureux avec toute sa vertu, s'il ne possedoit Helene, & l'enleva avant qu'elle fût en âge d'estre mariée, sans avoir égard ni à la puissance de son Pere, ni au danger qu'il couroit par là. Et il se tint si fort obligé à son amy, qui l'avoit servy dans ce dessein, qu'il ne creut pas pouvoir s'aquiter de l'obligation qu'il luy avoit, s'il * ne l'aidoit à enlever Proserpine jusques dans les Enfers; sans craindre de s'embarquer dans une entreprise si hazardeuse. Cette même Helene estant retournée depuis chez son Pere, en l'absence de Thésée, tous les Princes Grecs en devindrent amoureux; & de peur que cet amour ne fût fatal à leur pays, ils jurèrent tous en-

semble

* *Pivithois.*

semble de servir celuy qui seroit preferé; & employèrent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puissance de son mary. Paris même la prefera à toutes les grandeurs & à tous les avantages que Pallas & Junon luy prométoient; & les Troyens voyans fondre sur leurs bras toute la Grece, & pouvans se délivrer de cette guerre en rendant Helene; la voulurent conserver au peril même de leur vie, comme ne la pouvans hazarder pour une cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entreprise, quoy qu'ils prévissent leur perte, & se partagerent eux-mêmes pour une si noble queréle, qui est une grande preuve de l'estime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arrêter pas plus long-tems sur cette Histoire, comme s'il n'y en avoit point d'autre; Hippodamie estant en âge d'estre marié, son Pere Enomaüs qui la vit si belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece; & desirant se conserver ce thresor, il s'avisast d'un moyen plus criminel encore que son amour; Il avoit le chariot le plus léger, & les plus vites chevaux de tout le päys, faisant donc semblant de chercher à sa fille un mary qui fut digne d'elle, il la proposa pour prix à celuy qui pourroit le vaincre à la course; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus souffriroient la mort. Il vouloit même que la belle montât sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arrêtât & fut cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua jusques à treize de ces miserables. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce Pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzième, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Merveille. Qu'on ne trouve donc point étrange, si nous celebrons les louanges de la Beauté, dont les Dieux & les Heros font tant de cas. Après avoir dit cela, il se teut.

HERMIPPE. Qu'ajouta à ces louanges Carideme?

CARIDEME. Dispense-moy, je te prie, de le rap-

porter, & te contentes de ce que tu as ouï, puis qu'il est vray que je ne me souviens pas si bien de ce que j'ay dit, que ce qu'ont dit les autres.

HERMIPPE. Ne pense-pas t'en excuser, si tu ne veus perdre toute l'obligation que jet'ay ; Car sans cela, le reste ne passera pour rien.

CARIDEME. Puisque tu le veus, il faut tâcher de s'en aquiter, quoy qu'il m'eût esté plus avantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauvaises choses. Je commençay donc de la sorte. Si je parlois le premier, j'aurois besoin d'un long discours, pour vous preparer à m'entendre ; mais ce que vous venez d'ouïr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté, il ne faudroit rien ajoûter à ce qui a esté dit ; mais c'est un champ si ample & si vaste, qu'il peut fournir de matiere à plusieurs Panegyriques. En effet ; il se presente tant de choses à moy, que je ne sçay que choisir ; & c'est comme un parterre de fleurs, dont la derniere qu'on regarde, paroît toujours la plus belle. Premièrement, cecy ne fait pas peu à sa louange, de voir que nous portons envie aux autres perfections ; mais que nous sommes épris de la Beauté, si-tôt qu'elle se découvre, & faisons gloire de servir la personne en qui elle se rencontre. Que dis-je ? nous sommes plus aises de luy obeïr, que de commander aux autres. Dans les autres choses, l'esprit se contente d'une perfection mediocre, sans desirer par exemple d'estre le plus vaillant ou le plus juste ; Mais quand les Belles surpasseroient tout ce qu'elles conoïtroient de beau ; elles ne seroient pas encore contentes, si elles croyoient qu'il y eût quelque chose qui leur peût disputer cét honneur. Ajoutez à cela, que la Beauté est comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions, ainsi qu'a dit Filon ; & que les plus excellens artisans ne s'en proposent point d'autre dans leurs ouvrages ; au lieu que toutes les autres perfections sont bornées dans un certain espace, sans que tout le monde y pretende. Et

pour

NERON, OU L'ENTREPRISE DE, &c. 389
 pour montrer qu'on ne trouve rien de meilleur que
 la Beauté, c'est qu'on se sert de ce mot, pour exprimer
 la perfection des autres choses, & de son contraire
 pour en marquer le défaut. On a en horreur
 ceux qui servent & qui cajolent les Tyrans; mais
 personne ne trouve mauvais qu'on serve ni qu'on
 adore ce qui est beau, & la beauté regne par le seul
 respect qu'on luy porte. Puisque c'est donc une chose
 si précieuse & si divine, également estimée des
 Dieux & des hommes, nous ne serions pas excusables
 si nous n'employions tout nôtre esprit à publier ses
 louanges. Voilà à peu près ce que je dis sur ce sujet,
 laissant à part plusieurs choses, pour ne point ennuier
 la compagnie, à cause du long-temps qu'il y
 avoit que cet entretien duroit déjà.

HERMIPPE. Elle a esté trop heureuse d'oüir de si
 belles choses; & moy, je te suis trop obligé de m'en
 avoir voulu faire part.

N E R O N,

O U

* L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME.

* Dc.
 trois de
 terre en-
 tre deux
 mers.

D I A L O G U E

DE MENECRATE ET DE MUSONIUS,

en presence de quelques-autres.

*C'est une espece de Declamation contre ce Prince; & ce
 Dialogue semble avoir esté fait de son tems: &
 par consequent, n'estre pas de Lucien.*

MENECRATE.

CE dessein te semble-t-il
 avoir quelque chose de
 l'air de la Grece, que ce
 Prince affecte tant?

MUSONIUS. Il eût épargné sans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particulièrement aux Pilotes, qui font long-tems à tourner le Peloponèse; & eût servy à la défense & à l'utilité de la Grece, qui eût pû s'entrecommuniquer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le reoit de ce qui se passa en cette rensontre, puisque tu t'y es trouvé.

MUSONIUS. Je le feray tres-volontiers. L'amour de la Musique, & l'opinion que Neron avoit que les Musés ne chantoient pas mieux que luy, le porterent en Grece, pour se faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit avoir plus de part qu'Apollon même; & je ne sçay s'il ne s'imaginait point que ce Dieu n'eût osé chanter ni jouer de la lyre après luy. Ce dessein donc n'estoit pas premedité de longue main; mais comme il se trouva sur les lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, qui est d'environ trois quarts de lieües, il luy prit envie de se signaler par cet Ouvrage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Isle de Négrépont de la Béocie. Darius fit un pont sur le Bosphore, & Xerxés voulut percer le mont Athos. D'ailleurs, il estoit bien aise d'oüir celebrer ses louanges; Car les Tyrans ne sont jamais si cruëls ni si aveugles, qu'ils ne desirerent de faire quelque chose pour le public, ou pour leur gloire. Après avoir donc chanté sur le theatre de Corinthe, les louanges de Neptune & d'Amfitrite, avec un autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Melicerte, il prit un hoyau d'or qu'on luy presenta; & marchant avec chansons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on devoit faire le canal, donna quelques coups en terre; puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux qui en avoient l'intendance, * il retourna dans la ville, croyant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il travailloit à

* On, aux
princi-
paux
Magi-
strats.

ce qu'il y avoit de plus facile, qui estoit de tirer un canal dans la plaine; & les malfaiteurs * qu'on avoit tirés des prisons, faisoient le reste. Comme on eut travaillé douze jours, il vint un bruit sourd de Corinthe, que les Mathematiciens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'estoient capables d'ébranler la resolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathematiciens du monde l'eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entreprise, s'il n'eût reçu la nouvelle de la revolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

* On, estoit
claves.

MENECRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-uns disent? car les autres assurent le contraire.

MUSONIUS. Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle n'est ni fort excellente ni fort mauvaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est une espee de fausset qu'il ne conduit pas mal, & qu'il acorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne convient à un Prince. Mais lors qu'il pretend égaler les maîtres de l'Art, il se fait moquer de luy, quelque danger qu'il y ait: † Car il se balance trop; & quand il veut reprendre son vent, il se contraint, & se redresse sur le bout des piez. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ni d'haleine, elles luy manquent souvent au besoin.

† On, se
consourne
comme
ceux qui
sont sur
une rois.

MENECRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

MUSONIUS. Il fit mourir un Comedien aux jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix; car il n'y a pas moins de danger à le surpasser, qu'à se moquer de sa voix.

MENECRATE. Comment cela? nous n'en savons rien sçeu.

MUSONIUS. Cela se fit aux yeux de toute la Grece, & arriva en cette sorte. Quoy qu'on n'eût pas accoutumé de représenter des pieces de Theatre à ces jeux, non plus que de chanter aux jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se presenterent pour luy disputer le prix, estoit un Comedien d'Epire, fort celebre, qui vouloit avoir dix talens pour luy ceder cét honneur; ce qui le faisoit crever de dépit, outre que ce Comedien avoit déjà représenté en particulier; ce qui empêcha * Neron de lui accorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il recitoit avec grand applaudissement, il luy fit dire par un de ses gens, qu'il cédât cét honneur à son Prince, & sur ce qu'il n'en vouloit rien faire, & qu'il redoubloit ses efforts avec grande acclamation du peuple, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eût esté de la piece, & ces Acteurs l'ayans poussé contre une colombe, luy couperent la gorge avec des tablettes d'yvoire qu'ils tenoient à la main, qui estoient tranchantes comme des rasoirs.

* Sous la
Scène.

MENECRATE. Et après cette action, eut-il l'applaudissement des Grecs, & remporta-t-il la victoire?

MUSONIUS. Cela passoit pour jeu, en un homme qui avoit tué sa Mere.

MENECRATE. Il est vray qu'il n'est pas étrange qu'il ait voulu faire taire un Comedien, après avoir tâché à fermer la bouche à Apollon, en empêchant sa Prêtresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'avoit mis au nombre des parricides, quoy qu'elle l'eût encore épargné; Car Oreste & Alcmeon, à qui elle le comparoit; avoient tué leur Mere pour venger leur Pere, ce qui avoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

MUSONIUS. Tandis que nous parlons, Menecrate, un vaisseau s'approche du port, qui semble porter quelque bonne nouvelle; car tout le monde y est
couron-

DIALOGUE DES LÉTRÉS DE L'ALPHABET. 393
couronné comme dans un chœur de Comedie, lors
qu'il y a quelque chose de bon à anoncer. J'en voy
un qui nous fait signe de la main, & qui nous crie, ce
me semble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que
Neron est mort.

MENEGRATE. Il est vray, on l'oit plus distin-
ctement à mesure qu'il s'aproche, réjouiſſons nous;
mais ne faisons point d'imprecations contre ce Prin-
ce, car il ne faut point insulter à un mort.

D I A L O G U E
DES LETRES DE L'ALPHABET,
Où l'Usage & la Grammaire parlent.
Par Monsieur de Frémont, neveu du
Traducteur.

Si LE JUGEMENT DES VOYELLES Dialogue
*voit pu se rendre en nôtre langue, avec toutes ses de Lu-
nairetez & ses graces, on n'auroit pas entrepris cet cien.*
Ouvrage; Mais comme c'est une piece pleine de
jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que dans
les mots, il a esté impossible de luy donner un sens
en François en gardant celuy de l'Auteur. Tout ce
qu'on a pu faire, s'a esté de profiter de son inven-
tion, & pour avoir plus de matiere de s'égayer, on
a fait parler toutes les lettres de l'Alphabet l'une après
l'autre, devant l'Usage & la Grammaire, dont
l'un est comme le Juge, & l'autre comme l'Avocat
General. Du reste, cette galanterie n'est pas inu-
tile; car on y peut aprendre plusieurs choses tres-cu-
rieuses, touchant l'Orthographe & la prononciation.

L'USAGE. **P**UISQUE nous-nous sommes
assemblez pour ouir les plain-
tes des Létrés, & que vous
vous

vous estes chargée de les introduire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premierement de quelle façon vous voulez qu'elles se presentent; Si vous souhaitez de les voir en estat de suppliantes, avec les cheveux épars, & les bras étendus, elles s'habilleront à l'Arabesque; Si vous estes en humeur de leur acorder le combat, je les armeray à la Juive ou à la Syriaque; Si vous les aimez mignardes, je les orneray à l'Italiene ou à la Greque; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'un peu grossieres, je les pareray à la Gothique; Si simples & ramassées, je les accomoderay à la Françoisise.

L'USAGE. A quoy bon tant de mystere? Puisque nous sommes en France, & qu'ils s'agit d'un different entre les Letres Françoisises, il faut qu'elles se presentent habillées à la mode du país.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent?

L'USAGE. Vous y faites trop de façon; Ouvrez Huissiers; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de precipitation, souffrez que je vous parle des differens de la Prononciation, & de l'Ecriture; car cela est necessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'USAGE. Je sçay les pretentions de l'une & de l'autre, la Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à représenter aux yeux les choses, de la façon qu'on les prononce; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc decider cette affaire au Tems, mon Seigneur & Maître, qui sans craindre personne, fait le procès à tout le monde; Aussi bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation, ne pourroit souffrir qu'on luy enlevât un bien dont elle est en possession depuis si long tems. L'une & l'autre sont fondées en raison & en exemples;

mais

mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en raison, j'en uséray comme je le trouveray à propos, & plutôt que de faire de nouvelles loix, j'aime mieux observer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit permis pour le moins, de parler du genre des lettres; de leur valeur, & de leur force.

L'USAGE. Que je suis las de toutes ces pedanteries, & que je serois fâché de dépendre de la Science qui m'ôtéroit tout mon agrément, & corromproit ce bel Afr qu'on admire en moy, & que j'ay emprunté de la Cour!

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coutume de haranguer à l'ouverture des Assemblées? & me voulez-vous empêcher de rapporter plusieurs belles antiquitez, touchant l'origine des Lettres; comme elles sont passées de Phenicie en Grece, & de Grece en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas esté achevé tout d'un coup; mais qu'on y a ajouté diverses lettres en divers tems, les unes nécessaires, les autres superflües. Je sçay une belle curiosité là dessus, que vous serez bien-aise d'entendre, qui concerne l'origine des Lettres Françoises, dont on est effectivement redevable à l'amour. Car un jeune Chasseur amoureux, n'ayant pas la liberté de voir sa Maîtresse, traçoit sur le sable du rivage où la belle venoit tous les jours, la figure d'un javelot, tournant la pointe du côté où il devoit estre ce jour-la; & si elle y arrivoit la premiere, elle faisoit à même dessein diverses empreintes de son Cor; si bien qu'il se passoit peu de jours qu'ils ne se rencontraient, ce qui donna la naissance à l', & au C, qui furent les premiers caracteres François, d'où nâquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner avis qu'on les épioit, si c'estoit pour avertir la Nymphé qu'elle se donnât de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'un javelot la pointe en bas, avec un Cor derriere; & lors qu'il le mettoit devant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La

Comme
P X, &c

Belle

Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d. en métant la pointe du Javelot en haut, & le Cor devant ou derriere, selon les diverses personnes dont ils avoient à se garder. Lors qu'il estoit necessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner avis, un Javelot & un Cor, avec un autre Javelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la sçavoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre ; mais tournées diversement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes ; ainsi nâquit l'S. D'ailleurs, quand cét infortuné Chasseur ne pouvoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoit sa douleur par deux Javelots en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diverse situation. Et lors que la Belle rencontroit ces caracteres, elle joignoit deux Cors ensemble qui s'entre-regardoient, pour l'asseurer que son amitié seroit sans fin comme l'O. Ainsi pour diverses raisons qui seroient trop longues à deduire, sont venuës les autres Létrés.

L'USAGE. J'aime mieux encore cette invention, que je trouve assez spirituële, que toutes les pedanteries que vous avez de coûtume de dire sur ce sujet. Mais c'est trop parler, levez vous A, & dites en peu de mots ce que vous avez à dire.

A. Tandis que l'E, ne m'a fait que des injures particulieres, je me suis tenu pour ne point troubler le repos public ; mais aujourd'huy qu'il entreprend sur toutes les létres, je ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'est déjà rendu si necessaire aux consonnes, qu'elles ne viennent plus sans luy, lors qu'on les appelle ; & comme le K, pour éviter sa tyrannie, se fut donné à moy, il le fit interdire, jusques là que par son credit, l'H, qui me considere un peu plus que luy, ne passé plus que pour une aspiration. Enfié de cét heureux succès, & voyant que de toutes les consonnes il n'y avoit plus que le Q, qui luy fit

Bé. Cé,
Dé.
Ké.
Acho.

tête,

tête, il en conçut un tel dépit que jamais depuis il ne l'a voulu suivre, qu'il n'y eût quelqu'un entr'eux deux pour les separer. Non content de cela, il se fourre en cent endroits où il n'a que faire; & sous ombre qu'on n'a borné ni son esprit, ni ses esperances, il a corrompu la Gascogne, & fait dire au peuple de Paris les *édégrez*, & les *estatués*. D'ailleurs, il s'est joint à l'M & à l'N, pour me contrefaire avec tant de succès qu'on ne sçait plus si c'est luy ou moy qui parlons, lors que l'I ne se trouve pas pour l'en empêcher, encore se moque-t-il quelquefois de luy à bon écient, comme on le voit par experience.

Que si ces places luy sont deües que ne les tient-il en son nom, comme il fait Jerusalem & Bethléem, & quelques autres, sans me donner autant d'ennuy qu'il m'en donne. Car il ne s'est pas contenté de me bâmir, de la compagnie des Demoiselles; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où j'ay bien de la peine à me sauver. Cependant quoy que j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy, je me contenteray de vous dire, pour ne point abuser de vôtre audience, qu'encore que je sois presque le seul qui ne cache rien de mon âge, on m'en retranche maintenant une partie. Je vous prie, est-il raisonnable que les E, se trouvent quelquefois trois ensemble, & que les A, ne puissent marcher de compagnie?

E. Je ne sçay pourquoy vous vous plaignez; car c'est vous qui vous entendez avec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reste plus que de corrompre l'écriture, puis vous jouirez seul de tous mes contentemens. Cependant sera-t-il dit que vous boirez & mangerez à mes dépens, & que pour en mieux venir à bout vous vous alierez avec l'I, pour me contrefaire. Je veus bien que vous sçachiez que je puis seul autant que vous deux ensemble: toutefois je suis prest d'oublier toutes vos injures, pour vivre en paix, quand ce ne seroit qu'en faveur de nôtre ancienne alliance qui rendoit l'E si celebre.

A. Vous

Il y en a qui prononcent boirais, mangerais, allierais. Feste se prononce fâste.

A. Vous avez raison de souhaiter, la paix, pour jouir en repos de vos conquêtes, ou plutôt de vos larcins. Est-il si étrange, que l'I & moy croyons valoir autant ensemble que vous toute seule : Gourmande que vous estes, qui de cinq ou six mets n'en faites qu'un !

*Mets vil-
le, mets
verbe.
mes pro-
nom, mais
particule
adversa-
tive ;
mais, il
n'en peut
mais.*

LA GRAMMAIRE. Il seroit à souhaiter pour le bien public, qu'on peût regler de telle sorte vos differens, que vous n'eussiez rien à démêler l'un avec l'autre, & que chacun eût son partage separé. Mais puisque cela ne se peut, qu'à l'avenir l'A ne se radoucis-
cisse plus tant, quand il est avec l'I, s'il ne veut perdre
ses plaisirs & ses affaires.

*On pro-
nonce plé-
sirs & af-
fères.*

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera main-
tenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis de se
joindre à l'I, pour faire un E; tandis que l'E se joindra
à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous voulons cepen-
dant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme
on fait les autres E, quand ils sont avec un Z sans c,
c'est à dire comme voyelles, & non pas comme diph-
tongues; Défendons à l'A d'aler plus de compagnie,
si ce n'est dans Châlons, & ne luy laissons que les
Dames, sans toucher aux Demoiselles.

*Nex, pre-
nez, &c.*

*On re-
tranche
le B de
sous ces
mots, &
de Fevrier
& de Sa-
medy.*

*On pro-
nonce
presque
les uns
comme
s'il y a-
voit un P,
& les au-
tres com-
me un B.*

B. Quel ordre y peut-il avoir dans l'Empire des Letres, si la seconde personne de l'Estat est chassée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares, & si l'on ne la trouve plus qu'en plomb, comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traite comme si j'estois mort; On me fait perdre mes debtes, On empêche mes sujets de me rendre leurs debvoirs & leurs submissions; On me retranche du second des mois, & du dernier jour de la semaine. Il n'est pas jusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'efforce d'obtenir ma place; & je ne voy point d'autre moyen de le reduire, qu'en luy ôtant le soubçon que je veuille cabrioler à ses dépens. Du reste, j'ay tant de confiance en vôtre bonté, que j'espere que vous augmenterez ma dignité, plutôt que de la diminuer.

LA GRAMMAIRE. Si j'en suis creü, on vous châtiara tres-rigoureusement, d'avoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Estat, sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plutôt par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus que la dernière lêtre; & que s'il y a quelque prerogative, c'est aux voyéles à y pretendre, & non pas à vous.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'on rende au B, tout ce qui luy est legitimement deü, sans qu'on soit obligé pourtant de lui rien donner, qu'il ne le demande. Défendons en outre tres-expressément au B & au P, de rien entreprendre l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B pretend, il se contentera de l'honneur de faire B carre, & B mol.

C. N'est-ce pas une grande ingratitude à l'S, qui me doit sa naissance, de me persecuter en tous lieux; Je ne puis faire de leçon, sans être accompagné d'une cedille; Je crains, si elle continuë, qu'à la fin elle ne me desarçonne; & qu'après m'avoir pris, elle ne me veuille pas seulement métre à rançon. Le T d'autre côté, me fait perdre patience; Il ne me peut souffrir en devosion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a ravy jusqu'aux Prophetes, qui me prométoient que je serois un jour remis en auctorité. Je n'oserois plus me renfermer avec luy dans une même syllabe, de peur qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droicts. Après m'avoir enlevé les bien-faits, il me veut enlever le bien-facteur; & je n'auray plus, si on l'en croit, que les bien-factrices. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si je l'ose dire, par le respect qu'ils ont pour mon caractère, qu'ils portent assez souvent sur le front, font tout ce qu'ils peuvent pour me conserver, mes sujets, & maintenir ma jurisdiction; & le plus abject n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs, j'ay à me plaindre du Q, qui me veut empêcher de paroître avec luy en publicq; & après m'avoir defendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bânir

On n'est point obligé de

métre de B, qu'aux endroits où il se prononce & se fait sentir.

C'est ainsi qu'on nomme la virgule qu'on met sous le C, pour montrer qu'il a le son de l'S.

On l'écrit maintenant sans c. Bien-facteur.

Un croissant, Il n'y a que les Doctes, qui prononcent ou écrivent ces mots avec un c. Ces mots commencent à s'écrire de sans c.

de tout l'Afrique : & si je le laisse faire, il m'enlevra Senecque avec toute ma Bibliothéque. Je demande donc pour le punir de sa temerité, qu'on ait à le bânir du quartier. Car enfin, s'il est permis à tout le monde de me rogner ainsi les ongles, il ne me restera que le bec, & je seray réduit au bissac. Mais avant que cela arrive, je perdray le Q, où je le reduiray à quia.

S. Quoy que ce me soit une chose fort penible de me tenir debout, à cause de ma taille, je ne laisseray pas de me lever pour dire un mot à ma défense. Quand je ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconôître, que de les souffrir parmy les François, & en cent autres lieux où je ferois fort bien leur charge ? Que le C se contente de passer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à un passevolant.

*Cedille
est un mot
Espagnol.*

L'U S A G E. Il est ordonné au C de s'accompagner d'une cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de métre l'S en sa place. Le Q jouira paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique ; mais defense à luy de se montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas bânir de la Republique.

*On com-
mence à
les écrire
au pluriel
sans d.*

D. J'ay extrêmement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chassé de plusieurs lieux. Quoy qu'on veuille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la seureté des Marchands que je les accompagne, particulièrement quand ils sont seuls ; Que si lors qu'ils sont en compagnie on me rejéte, pour le moins que le T n'en profite pas. Car j'ay sujet de le craindre voyant ses autres usurpations. Il prend si bien son tems, quand je suis suivy d'une voyéle, qu'il se vient métre en ma place, ou du moins il s'y fait sentir. Ainsi, l'on ne me considere plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud sans moy, quel'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, sans considerer qu'on ne sçaura plus à l'avenir, surquoy

*On pro-
nonce icy
le d, com-
me un t.*

for-

former les feminins; car si de *verd* on a fait *verse*, peut-estre qu'un jour, de *gaillard*, on fera *gaillarde*. J'ay tâché par droit de *represaille*, de faire d'un Lieutenant une *Lieutenande*; mais je ne l'ay pû encore obtenir que dans les Provinces. Si l'on me veut retrancher ainsi par tout, comme les beaux Esprits ont commencé, on me contraindra de passer le reste de mes jours en *adversité*.

*Ajouter
ajuger
&c. sans
d.*

L'USAGE. Lors qu'il y aura trois consones à la fin des mots, nous enjoignons au D de se retirer; & entendons aussi qu'il ait à sortir des lieux inconnus à l'oreille, si ce n'est à la fin des monosyllabes, où il peut bien paroître, pourveu qu'il ne die mot.

*Hayons
sans d.
Pied. non
le d ne se
prononce
point.*

E. On voit par les discours de l'A, l'aversion que mes compagnes ont pour moy; quoy que je ne leur aye jamais donné aucun sujet de me hair. Car bien loin d'entreprendre sur leur jurisdiction, elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'avoir fait assez de mal, s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enlevé *boîte*, *coëse*, & *mirouer*, & feint fort souvent que je n'en suis pas auprès de luy. L'V ne m'épargne pas davantage, de forte qu'il n'y a point de seureté pour moy, de m'en approcher. Voilà comme toutes les voyéles s'efforcent à l'envy de me perdre. J'ay horreur de dire le reste; elles ne me rencontrent jamais à la fin d'un mot sans me manger, si je ne suis armé d'un accent. Quand je suis placé aussi avantageusement qu'elles je ne les crains pas; & je m'en vengerois bien, si le T, sans aucune raison, ne se venoit point metre entre deux. Car si je ne leur rendois alors la pareille, je les choquerois si rudement, qu'elles s'en tiendroient offensées, ou elles n'auroient point de sentiment. Je me suis déjà vengé de l'A dans les articles, & j'en eusse fait de même dans les pronoms, s'ils n'eussent eu la discretion, pour éviter mon impetuosité, de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas jusqu'aux consones, qui ne me mangent entr'elles, sur tout quand je parle de

*Aimer,
paroître
se pronon-
cent com-
me tmet,
parétre.
On écrit,
boite, coë-
se, miroir:
feint, su-
resté. d'a
pour dede*

*dira-t-
elle.*

*l'épée;
pour la
épée.*

*mon
épée.*

ma grand mere ; & j'ay grand peur quelles n'en demeurent pas là ; car elles ont bien *des* imaginations extravagantes, qui me regardent.

PE ne se prononce point en des, les, &c. quand une voyéle suis.

En cés endroits les voyéles faisoient un tel bruit pour interrompre l'E, que n'eût esté que l'S & le T, se métans ensemble, firent St, elles ne vouloient pas se saire ; Car toutes les autres consones n'osoient parler sans leur permission. Le bruit étant appaisé, l'A répondit en cette sorte, pour le reste des voyéles.

Pe & Ph se mangent icy.

A. Si l'on n'estoit persuadé de nôtre innocence, nous nous défendriens aisément du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nôtre justification, que chacun sçache que c'est un gourmand qui se mange luy-même, sans aucun respect pour l'h, qui se met souvent entre deux, pour l'en empêcher. Ainsi, ce pôvre hebeté se détruit par sa gourmandise.

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaïsser ceux qui s'élevent trop, & de redresser ceux qui panchent à leur ruine : ainsi, l'Usage, à mon avis, devroit retrancher une partie de l'autorité de l'E, pour en faire part aux autres voyéles, parce que toutes quatre ensemble, ne font pas si employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'estat où elles sont maintenant, jusques à ce qu'il en soit autrement ordonné.

On prononce ces mots sans f.

PF.

Ces mots ont une f. au singulier.

F. Comme je suis la premiere en Fidelité, je trouve fort étrange, qu'on m'ôte les clefs, & qu'on me veuille couper les nerfs ; car après cela, comment pourrois-je atteindre les cerfs à la course ? Cela est bien éloigné de la promesse qu'on m'avoit faite de bânr le Ph, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Jusqu'icy il m'a toujours défendu l'abord des Prophetes & des Philosophes, & il ne veut pas même que j'aspire à Philis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si j'avois esté aussi severe, jamais l'V ne se seroit mis en possession de toutes les vèves, tant rectives que rebarbatives ; cependant, comme j'ay veû quelles l'aimoient plus que moy je lui ay cédé tout ce que j'y pouvois prétendre.

P. Quand

P. Quand une longue possession ne seroit pas un juste titre; après nous avoir fait traverser tant de Terres & de Mers, débité tant de beaux Apophtegmes, & enrichy ce pais de tant de Phrases & de Paraphrases, il semble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous separer de la compagnie de Philis & de Philomele, puisque nous sommes de même contrée, & que nous avons jusqu'icy couru les mêmes aventures.

C'est qu'il vient des Grecs.

L'USAGE. J'ordonne que l'on conserve le Ph le plus qu'on pourra; mais du reste, quand on veut s'établir en un pais, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas! Helas!

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'injustice d'ôter les mots Grecs au Ph; mais quoy, l'Usage fait ce qu'il luy plait.

G. Je meritois bien quelque privilege, moy qui marche à la tête de la Grammaire; mais je suis si malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'I semble n'avoir changé de nature, & ne s'estre fait consone que pour m'enlever mon bien. Enfin; il n'est pas jusqu'à l'N qui ne me persecute, & qui ne m'en ôte une partie; mais ce n'est pas à moy seul qu'elle fait injure, car après avoir décredité le T, & l'avoir empêché d'estre reçu aux emprunts, elle veut chasser le C de son banc, & bânir le D du rond de la terre.

*Tameau ;
&c. pour
germeau,
soin sans
&c.*

*Sante.
Le cni l'd
d ne so
pronon-
cent point
icy.*

C. Quoy que vous puissiez dire en ma faveur, je ne puis m'empêcher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez; Car après avoir fureté mes clapiers, & revelé mes secrets, vous avez voulu, par une cruauté sans seconde, me tuër avec un canif, pour me voler mes Patacons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du raport, ainsi que le B & le P, le D & le T, il y a toujours entr'eux quelque different, qu'il faut tâcher à apaiser, pour empêcher la confusion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont

deront les places qu'ils occupent, avec pouvoir de les tenir en leur nom, ou sous celui du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots, sans qu'elle se puisse pourtant prévaloir de témoins & de reconnoissances, pour âtancer sur le sang & le rang du G.

Autrefois on écrivoit témoins & reconnoissance, maintenant on ôte le G. C'est qu'elle ne se prononce point.

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaste Empire des Letres, si je n'y possède rien, il sera toujours très-petit à mon égard. Qui est-ce qui peut plus légitimement que moy, aspirer aux Honneurs? & cependant quand j'y suis, on ne veut pas que je parle. On en use ainsi en plusieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre je me suis tellement enrouée, qu'on ne m'entend plus; & mon estomac est tout ruiné. Les voyéles entr'elles ne me content pour rien, les consonnes me rejétent; & j'ay beau dire la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Almanachs. Ainsi, je ne suis presque plus que dans la bouche des affligez. Quand je considère tous ces outrages, je ne puis m'empêcher de vous prier de m'accorder mon congé; & je croy que le K est sur le point d'en faire autant.

Hélas.

K. En effet, puis qu'on ne fait plus de cas de moy, & que toutes les fois que je me suis voulu plaindre, on m'a renvoyé aux Kalendes Gréques, je suis resolu de quiter la France, pour m'établir au Septentrion, où j'auray part à une bonne partie des Seigneuries & des Villes. Je ne pense pas qu'après m'avoir voulu bânier, on me veuille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a parlé de se défaire du K. Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en deliberation, on a esté retenu par quelque consideration importante. Pour moy, je suis d'avis, que pour le moins, on le garde pour les Rebus, où il fait un tres-bel effet.

L'USAGE. Nous voulons, pour reprimer l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir; & commandons au K de vuider tout presentement de l'étendue de l'Alphabet.

I. Je

Lieux de m'avoir rongné la robe jusqu'au genou, il m'a
flons on voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou.
bâtie l' En fin, l'on me mal-traite en mille façons; & je ne
dans la sçay comment l'on peut souffrir qu'estant fidele &
pronon- utile, comme je suis, je ne bâte en ces lieux là que
ciation.

On en a d'une L.
retranché
que.

L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de P L, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se servira des pluriels qui luy ont esté ajugez. Mais atandu qu'il empiete sur les singuliers au prejudice de l', nous voulons pour le dédommager, qu'il ne puisse jamais passer *Beau*, devant pas une voyéle.

Bel amy,
&c.

M. S'il estoit honête de se loüer soy-même, je pourrois dire sans vanité, que j'ay plus de tendresse que personne pour mes Compagnes, puisque j'ay resolu de souffrir plutôt toutes choses, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroître pas insensible en un jour de Plaintes. je demande qu'on ait à retrancher les abreviations. Car c'est une chose bien rude, de voir qu'on me coupe deux jambes à tout propos, & qu'on se contente de métre la troisiéme en potence, pour me dessigner; sans parler de ma suite, qu'on retranche ordinairement. Dans les adverbés, pour avoir plutôt fait. C'est bien peu respecter celle qui marche devant les Magistrats; qui fait la majesté, les merveilles, & les miracles; sans qui il n'y auroit ni hommes, ni femmes, ni animaux; & sans qui le monde même ne seroit point.

m, par a-
brevia-
tion, sans
ent.

LA GRAMMAIRE. Chacun est aveugle dans ses interests. Sans les abreviations vous ne feriez pas toute seule, mille, comme vous faites; ni Monsieur & Madame avec une R & un E; vous meriteriez un châtiment exemplaire pour une si injuste plainte.

M. M. M.

L'USAGE. Encore que j'aye cela de commun avec les autres Legislatéurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde: Neantmoins elles different en cecy, que les Grands se dispensent dés leurs, & que j'ay bien de la peine à faire observer les miennes au

Pcu-

Peuple. J'ordonne pourtant; à telle fin que de raison, qu'on n'ait plus à abréger les M, ni leur suite, si ce n'est lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un supérieur agira avec un inférieur, ou un égal avec son pareil dans la familiarité.

*Monfr.
Mo.*

N. Si je me leve avec tant de précipitation, c'est pour épargner à l'M la peine de se rasseoir. Chacun sçait la passion que j'ay toujours eüe pour le P & pour le B; cependant, toutes les fois que je me présente pour en aprocher, cette presomptueuse se prevalant de ce qu'elle a trois jambes, & que je n'en ay que deux, accourt pour prendre ma place; & sous mon nom, jouit d'un bien qui n'est deü qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez vous en estre aimée? Non, non, sçachez qu'ils ne vous peuvent souffrir; & que ce que j'en fais, n'est que parce qu'ils le desirent. Si je ne travaillois que pour satisfaire à mon ambition, je ne vous en laisserois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empêchez de paroître en Automne, & vous vous attribuez à vous seule, les Colonnes qu'on n'a dressées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouviez vous vous exenter de luy en faire? & croyez vous que ce soit un bon moyen pour me donner, que de nous chasser tous deux d'une place. Où vous ne pourrez jamais faire revenir le P, quelque amitié que vous lui portiez, si vous ne me laissez avec luy.

On prononce n pour m. Exemser & domter s'écrivoient autrefois avec un p, & l'm

N. Je ne vous en ôte pas encore à demy; car vous estes inutile en cent endroits: Qu'avez vous que faire de paroître, où c'est moy qui parle & non pas vous? Si j'en estois creüe, on vous ôteroit nom & surnom, & l'on ne vous laisseroit que la faim.

en ces deux mots se prononce comme une n.

L'U S A G E. Atandu que les deux Létres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'une plus longue contention pourroit causer entr'elles quelque froideur; Nous voulons & entendons que l'M continuë ses soins, pour empêcher l'N de se métre devant le B & le P. D'autre côté, l'N pourra tenir quelque-

*Pm se
prononce
icy.*

fois la place de l'M & du P, pourveu qu'elle en use sans presumption; & sans rien âtancer sur exemption ni redemption, sur indemniser ni indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom, surnom, & pronom; & que l'N conservera les Colonnes, avec esperance d'avoir bien-tôt l'Autonne aussi toute seule.

*On les
prononce
sans o.
au, fait o.
maus,
caurs,
&c. de
fours &
plours on
a fait
fleurs &
pleurs.*

*On pro-
nonce pa-
rêtre, re-
connêtre.*

*On pro-
nonce
Thoulou-
se Coulo-
gne, &c.
rôle, con-
rôle.
rôle.*

O. Quelque forte que soit une amitié, il survient quelquefois des accidens si impreveus, qu'il semble que tout se doit rompre. Mais souvent aussi cette tempe ne sert qu'à l'affermir, & à luy faire jéter de plus profondes racines. J'espere qu'il en arrivera de même, dans le fâcheux demélé que je suis forcé d'avoir avé-

que mes soeurs, & mes meilleurs amies. Mais que ne fait on point tous les jours, pour conserver son bien? Je suplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout seul les Paons & les Faons. Outre cela, je voudrois bien qu'il ne se joignit plus à l'V, pour me contrefaire.

Pour l'E, il s'est apropié tout ce que nous avons en commun; & je ne suis plus auprès de luy qu'un o en chiffre. Il a fait pis; car il m'a ôté ce que je possédois sans luy; & je n'oserois plus paroître avec l'I; car on ne pourroit plus reconnoître. S'il continué, j'ay peur de n'avoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre côte, m'ôté, Tholose & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables.

Pour me pouvoir maltraiter impunément, on m'empêche d'aler en compagnie; mais il me semble qu'on me le devrait bien permettre, pour resister à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a ôté un, pour empêcher son compagnon de courre après, on l'arrête avec un accent circonflex.

A. Je suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourveu que vous fassiez restitution de votre part; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riviere de Saone; Partageons ensemble le mois d'Avût, & ne vous saoulez pas tout seul à mes dépens.

O. Qu'on auroit grand tort de me faire passer pour estre de mauvaise conscience, veu que de toutes les lettres,

*Il n'y a
que l'O
qui se
prononce
en ces
mots*

létres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy ?

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a interest de maintenir l'O dans la plûpart de ses demandes. La Prononciation d'autre côté, n'y veut pas consentir; c'est à l'Usage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'USAGE. L'O a beau se plaindre qu'on luy fait tort; l'A a déjà montré qu'il luy en fait tout autant; Il empiète sur l'I, quelque soigneux qu'il soit de se défendre; Il empêche l'E de s'afféoir, & il a voulu enlever à l'V sa Nowrice. C'est pourquoy j'ordonne que les choses demeurent en l'estat qu'elles sont, jusqu'à ce qu'il en soit plus amplement informé. Cependant, il continuera ses bons offices dans les chiffres; car quoy qu'il n'y passe que pour un zéro, il ne laisse pas d'y estre aussi nécessaire que les autres; & a cét avantage par dessus eux, qu'il n'est pas sujet à division.

On prononce soigneux, sans i, afféoir sans e. Nowrice à Paris, sans u.

P. Tant qu'on ne nous a défendu que les Juleps, les Sirops & les Ptisanes, nous-nous sommes fort bien portez; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous-nous trouvions aux Nocés, nous-nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Baptême, non pas seulement une paire de sept Pseumes; & à un besoin on nous laisseroit manger des loups. Je n'ay jamais veu une télé cruauté; qu'on nous laisse pour le moins la clef des champs, sans nous tenir toujours renfermez dans un camp, comme dans un rempart.

Tous ces mots se prononcent sans p.

L'USAGE. Nous ordonnons que le P ne se prononcera point dans les mots où il est trop rude; qu'il ne sera même permis de le rejéter en quelques-uns; & que cét Arrest sera mis promptement à execution.

sans p.

Q. Comme l'U se pourroit bien prevaloir de ce que je le souffre toujours près de moy, il me semble qu'on me devrait permettre de paroître quelquefois sans luy. Et puisqu'on a renouvelé l'Arrest contre le K, je demande part à sa confiscation; Car,

à mon avis, Kalendrier & toute la Kirielle, me seroient mieux deus qu'au C, aussi bien que *cueillir*, & *cercueil*.

LA GRAMMAIRE. Taisez-vous, Q, & laissez faire à l'usage, qui sçaura bien quand & comment il vous faut employer.

L'USAGE. Nous défendons au Q de s'entremêtrer des affaires du K, ni de rien prétendre à sa dépouille, sur peine d'estre traité comme luy.

r. ne se prononce point aux premiers, mais aux derniers. Pr ne s'y sent plus.
R. L'I & l'E mont tellement affoiblie en diverses occasions, & sur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend presque plus aler ni venir. Je tâchay d'abord de me rétablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faisoit rien, j'y employay le fer & l'Enfer, & si je n'en ay pû venir à bout.

é pour et.
L'USAGE. Nous ordonnons à l'R de filer doux quand elle sera la dernière, sur peine d'estre chassée, si ce n'est assez de la négliger.

On met quelque fois une entre deux mots, pour adoucir la prononciation.
S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font; je pretens bien renverser toute leur écriture; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coutume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyées se couvrent d'un accent, de crainte de m'approcher? C'est estre trop méconnoissantes de la faveur que je leurs fais de me métre entr'elles, pour les empêcher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper, si l'on trouve que j'aye tort de le faire, je me condamne; mais comme je me soumets, il faut que les autres en fassent autant; & si l'on m'en croit, on commencera la reformation par le bannissement de l'H; un accent sùfira pour marquer où il faudra aspirer. Le C, le K, & le Q, n'estant qu'une même chose, ce sera assez de retenir le C. Et puisque nous devons estre toutes simples, il faut faire le procès à l'X, comme double, & renvoyer en Grece l'Y & le Z, pour décharger l'Alfabet de ces lettres superflües. Mais pour faire voir que je plains moins mes peines que mes paroles, je suis presté à faire la fonction de

L'X & du Z; & si je n'en puis venir à bout, j'appelleray le C à mon secours.

Z. Je tiens que de toutes les Létres, il n'y en a point de plus dangereuse que l'S, non seulement à cause qu'elle a la figure & les siffemens du Serpent, ^{avant sa hier.} mais à cause qu'elle se glisse comme luy, & se va métre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs, elle se change en deux ou trois façons, sans aucune consideration du C ni de moy, ni du Zele que j'ay pour votre service. Mais bien-loin de luy acorder ses demandes, il luy faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliront fort bien sa place; & lors qu'ils ne le pourront faire, je ne leur manqueray pas au besoin.

S. Je ne sçay si j'ay l'air d'un Serpent, mais il faut bien que j'en aye la prudence, pour souffrir toutes ces injures.

L'USAGE. Nous permétons d'ôter l'S des lieux où l'on ne la sent point, pourveu qu'on marque l'endroit de quelque accent, jusqu'à ce que l'œil y soit acoutumé; Et pour la punir de ce qu'elle se fourre aux endroits où elle n'a que faire, nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pourroit revenir. *Elle sent comme un Z en ces lieux-là.*

T. Il est bien difficile d'aquerir beaucoup d'amis, sans faire des envieux. Tandis que je fais tout ce que je puis pour tenir les autres en paix, & que je m'intrigue assez heureusement entre les voyéles, pour leur servir de liaison, les consones en sont envieuses; & l'S ne marche point avêque moy qu'elle ne me fasse taire, & évanouïr à tous momens. *dira-t-on sans, ou du moins il ne s'y sent point.*

L'USAGE. En conséquence de ce qui a esté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux consones, à la fin des mots, j'entens quand il y en aura trois, qu'on rejéto la plus inutile, sans que cela puisse prejudicier au corps ni aux Arts, ni à d'autres particuliers qui ont interest à les conserver. *temps, champs, doigts, &c.*

V. A considerer ma condition dans une partie de l'Europe seulement, je ne croy pas qu'il y en ait

ait de plus bizarre. Je fers de voyéle, & de confone ; & la plûpart des diftongues ne fe fçauroient passer de moy. Il faut que je me radouciffe à la veüe, & que je me fortifie à la vertu. Les uns me prononcent V, les autres Ou ; Ceux-cy font de moy un B, ceux là un G. Il y en a qui me font servir d'F, & d'autres qui me metent double, pour me faire passer pour ce que je fuis. Cependant, fans confiderer en combien de façons je fuis utile, on me traite fi fort en cadéto, à cause que je fuis la dernière de mes fœurs, que dans la crainte qu'on a que je ne quite la fin d'une fyllabe, pour me mettre à la tête de celle qui fuit, on a toujours les deux poins levez sur moy.

Qualité pour Walté-ru, Vleffingue pour Flefingue, Uveimar pour Veimar.

connüe, pour mon-trer que c'est cel-la-là qu'il faut détacher.
L'USAGE. Nous ordonnons, ayans égard aux plaintes de l'V, que les deux poins ne se métront plus sur luy, mais sur la voyéle qui le fuit.

On pro-nonce ec-cellens, occécuter, egzem-ption. Sain-ton-ge, foif-fante, flu-Elion, deu?il-me, Chi-ments.
X. L'S fait bien voir fon ignorance, lors qu'elle dit que je fuis une lêtre superflüe. Je fers de C à excellent, de deux C à executer, de G & de Z à exemption, d'une S à Xaintonge ; de deux X foixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxième ; fans parler du Fénix, où je fuis en ma propre fignification, & du Cardinal Ximenés, où je fers de Ch. Et après cela, il faut qu'un pövre serpent me traite de superflüe ? Bien-loin de me retrancher, on devroit fouffrir que je fusse toujours en action ; Car que deviendroient fans moy les Xerzés, les Xenofons, & les Alexandres ?

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouvera bien le moyen de les faire fubfifter fans vous. A-t-on jamais veu une infolence pareille à la vôtre, vous faites gloire de vos larcins, & les autres s'en défendent ?

par un Cf.
X. Hé bien ! qu'on me faffe mon procès, le mieux qu'il vous puiſſe arriver, c'est qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir eſtre deux, à faire la fonction d'une lêtre superflüe ; D'ailleurs, comment garderez-vous la mediocrité, qui eſt neceſſaire en cette occaſion, vous qui vous haufſez & baiſſez fans ceſſe, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire ?

affaire? Vous ne m'empêcherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs; vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Avant que les diverses façons de compter fussent inventées, on ne comptoit que par ses doigts, dont chacun faisoit un; & pour marquer cinq, on monroit le pouce avec le doigt qui le suit, qui font une espece d'V. Si bien que deux V l'un sur l'autre, faisoient dix; & c'est de là qu'est venu l'X.

L'USAGE. Nous avons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & même à la fin des mots, pourveu qu'elle soit là sans se faire trop sentir. Mais hâtons-nous; le tems ^{Feux,} _{comme} ^{s'il y a-} _{vois ans} presse.

LA GRAMMAIRE. C'est fait; car l'Y & le Z n'ont rien à représenter, que ce qu'ils ont déjà dit.

L'USAGE. Si cela est, avant que de finir cette Assemblée, je veux dire un mot aux-Létrez, comme amy, après les avoir jugées comme Souverain. Je vous conjure donc, Belles lumieres des Esprits, Elemens de la parole, sacrez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences, de mètre fin à vos plaintes, & de vivre en bonne intelligence à l'avenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus précieux. C'est en vous qu'ils trouvent la seureté de leurs affaires, & leurs plus solides plaisirs. Sans vous, l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par votre moyen, on passe à couvert à travers les ennemis. Vous sçavez le secret de fasciner la veüe des jaloux, & de tromper la garde la plus fidèle. De votre petit nombre sont nais comme par miracle, un milion de mots differents: Vous estes les fondemens inébranlables des Loix, & les depositaires de la Verité. Enfin, sans vous on ne sçauroit que confusément la naissance du Monde, & les plus belles actions seroient ensevelies dans les tenebres de l'Oubly.

S U P L E M E M T DE L'HISTOIRE VERITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du Second Livre de cette Histoire, qu'il aloit décrire en-suite les merveilles qu'il avoit veües aux Antipodes, & cela ne se trouvant point, soit que les Livres ayent esté perdus, ou autrement; il a pris envie à celuy qui a fait le precedent Dialogue, de se jöuer à son exemple, en des aventures étranges & inöüies. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ayent aucun fondement dans la Raison ni dans la Nature, il n'a pas creu le devoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens allegorique, ou quelque instruction mêlée avec le plaisir,

LIVRE TROISIEME.

I. Description de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Fénix. III. Passage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages. V. Pacification, par l'entremise de Lucien.

I.
*Descri-
ption de
la Repu-
blique des
animaux.*

LE plus resolu demeura sans force & sans courage, voyant nôtre Vaisseau brisé, & toute l'esperance du retour perdue; mais après nous estre consolés du mieux que nous pûmes, les uns alumerent du feu, les autres se répandirent le long de la côte, ou entrerent plus avant dans le päys pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui estoient alez à la découverte, rapporterent que le päys estoit cultivé & remply de toutes sortes d'Animaux, dont plusieurs leur estoient incönus, mais qu'ils n'avoient point

point veu d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonnez, c'est qu'on voyoit d'un côté des Agneaux paître parmy des Loups; de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes; icy des Cygnes se joüans avec des Serpens, & là des poissons nageans parmy des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites, arrivent des Singes vêtus à la Grèque, qui nous vindrent faire commandement de la part du Roy de l'aler trouver; Ils portoient chacun sur le poin un Perroquet qui leur servoit de Trucheman, & parloit bon Grec; sans quoy l'on n'eût pû jamais rien entendre au jargon de ces Ambassadeurs. Cependant, obeïssans aux ordres du Prince, nous nous acheminons vers le lieu où il estoit, & aprenons d'eux en chemin, Que nous estions dans l'Isle des Animaux, qui dépendoit du vaste Empire des Fables; Qu'elle estoit environnée de celles des Geans, des Magiciens, des Pygmées, & autres semblables, qui relevoient toutes de la juridiction des Poëtes, dont l'Isle estoit assez proche. Que cét Empire estoit partagé en sept Comtez, gouvernées par autant de Comtes; qui sont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes jaunes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir debout, & les Contes de vieille, sans parler de plusieurs autres petits Comtes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom des Contes de l'autre monde. Que parmy tous ces peuples, le plus grand crime estoit de conter deux fois une même chose; Qu'on n'y estoit point introduit qu'on ne laissât son jugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour; mais qu'on le retrouvoit presque toujourns ou égaré ou corrompu; Que la Republique des Animaux estoit gouvernée par le Fénix, & que celui qui regnoit alors, avoit esté curieux de nous voir, parce qu'il ne faisoit que de naître, n'avoit jamais veu d'hommes. Que sans cela, on ne nous auroit pas soufferts plus long-tems dans l'Isle, parce qu'il leur estoit défendu

416 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
du tres-étroitement par leur Legislatateur, d'avoir
aucun commerce avec ceux de nôtre espece, sur peine
de retourner en leur premiere servitude: Que ce
Legislateur estoit un petit bon homme tout con-
trefait, qui n'estoit guere different d'un Singe pour
la figure; mais d'un sçavoir & d'une cõnoissance
admirable; Que c'estoit luy qui les avoit établis,
policez & rassemblez de toutes les parties du mon-
de, & qui leur avoit enseigné à s'entraimer & à s'en-
tendre l'un l'autre; mais qu'il n'avoit jamais pu ap-
prendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques
autres oiseaux. Que les Singes, comme ils sont
ingenieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils
voyent; avoient appris de luy l'art de se vêtir, &
une partie de ce qu'ils avoient veu faire aux hommes:
Qu'ils avoient bâty le Palais que nous verrions, à
l'aide des Hirondéles, cultivoient la terre par le
moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent
à la remüer, & faisoient la moisson par l'entremi-
se des fourmis, qui avoient en moins de rien em-
porté toute la graine d'un champ, & la ferroient dans
des greniers où on l'aloit prendre quand on en
avoit besoin: Que comme il n'y avoit point de so-
cieté sans quelque Religion, ils adorent tous le So-
leil; & que le Fénix qui luy estoit consacré, a-
voit joint à la Royauté le Sacerdoce, & se brûloit
lui-même sur son Autel, servant & de Prêtre &
de victime: Qu'il y avoit des animaux qui avoient
quelque reverence pour les autres Astres, Que l'E-
lefant adoroit la Lune, & l'Orix l'Etoile de la
Canicule: Qu'Esope (car c'est ainsi que se nommoit
leur Legislatateur) se voyant forcé de les quitter,
avoit étably pour Roy le Fénix, comme le plus
propre à cet honneur, parce qu'il estoit unique, &
qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres
civiles, que l'ambition des Grands, & le desir de reg-
ner, ou le dépit & la jalousie ont coûtume d'allumer
en l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il vivoit
plusieurs siecles, on estoit exempt par là des revolu-
tions,

tions, que causent dans les Empires, le frequent changement de Monarques: Que pour se décharger des soins de l'Estat, il avoit étably divers Animaux sur chaque espece qui les gouvernoient sous son autorité, car il se faisoit voir fort rarement, soit pour conserver sa majesté, ou pour quelque autre raison: Que les Singes luy servoient d'Officiers & de Ministres; les Tigres & les Lions, de Soldats; les Oyes & les chiens, de garde & de sentinelle; les Perroquets, d'Interprete & de Trucheman; les Cigognes, de Medecin; Car à cause de son naturel solitaire & mélancolique, il avoit besoin de se purger de tems en tems; à quoy les Cigognes sont fort adroites; Que les Licornes faisoient l'essay devant luy, pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins; & qu'enfin tous ces Animaux vivoient en paix & en bonne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissoient de proye, dequoy vivent-ils, leur dis-je? Vous avez raison répondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuvent pas paître comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lors que les Animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse, tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs apartemens recueillir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois jours à jeûner.

Elles se donnent des levées ment.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous arrivâmes à la Cour du Fénix, qu'il estoit déjà nuit; Il estoit dans une grande salle toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luisans, & autres insectes lumineux, qui estoient étachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'étoiles errantes. D'autre côté, la voûte estoit garnie de plumes d'azur, accomodées fort proprement avec le bec des Hirondelles; si bien que cela ne ressembloit pas mal à un Ciel. Il y avoit deux Corps-de-

Garde à la porte, l'un de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayèrent d'abord; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la sale estoit le Fénix posé sur un Thrône d'or enrichy de perles, avec un d'ais d'ambre & de corail, où l'on avoit enchassé des pierreries; Mais de tout son Thrône, rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il luy en donnoit. Car il avoit le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit un Astre étincelant sur la tête. A ses côtez estoient rangez en forme d'Amphitheatre, un grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout different, mais d'une beauté merveilleuse; sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plumé. Au bas estoient une infinité de Pâons qui faisoient la rouë à l'entour, & étaloient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Ce spectacle nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, jusqu'à ce que le Prince nous envoya complimenter par divers oiseaux de sa suite, qui imitent nôtre langage. Lors que nous fûmes près de luy, après luy avoir fait la reverence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui se perchoit sur son Thrône, que nous estions les bien-venus; & qu'ayant sceu nôtre arrivée, il avoit esté bien aisé de nous voir, & avoit envoyé au devant de nous quelques-uns de ses Officiers, afin qu'on ne nous fit aucun déplaisir. Après cela, il s'enquit du sujet de nôtre voyage, & témoigna d'estre fort surpris au recit de nos aventures; Mais parce qu'il estoit tems qu'il se retirât, il nous congedia, après avoir donné ordre qu'on nous logeât dans son Palais, & qu'on nous traitât avec toutes sortes de magnificence. Nous n'eûmes pas plutôt pris congé de luy, que nous fûmes environnez de Geays & de Pies, qui ne faisoient que caqueter à nos oreilles, & nous rom-

poient la tête d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tarδοit que je fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avois veues, & je soupirois déjà après mon retour en Grece, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en nôtre appartement, par les mêmes Ambassadeurs qui nous estoient venus recevoir, & le trouvâmes meublé d'étôfes exquisés, filées par des vers à foye, & tissées par des araignées; de sorte que l'ouvrage en estoit tres-ingenieux & tres-delicat. Si-tôt que nous fûmes arrivez, on couvrit pour le souper, où nous fûmes servis magnifiquement de toutes sortes de mets, & mangéâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se perchèrent deçà & delà, au dessus de nos têtes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des Singes acourez en Charlatans, qui faisoient cent tours de passe-passe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats, avec l'épée au côté, & la pique sur l'épaule, passoient à travers des cerceaux, marchoient sur des bâtons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galantries semblables; Après souper les Pies dantèrent un Balet, où elles imitoient le saut des Grües, passans l'une dans l'autre avec une adresse & une agilité admirable. Les Rossignols firent le récit, & les Serins le concert.

Le lendemain dès le point du jour, nôtre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Fénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle; Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux recevoir, & en faire la reveüe avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du

II.

*Hommage
de des A-
nimaux*

420 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
 Palais, il y avoit un Chien en sentinelle, & une
 Oye sur chaque fenestre, avec un Aigle au haut
 du donjon, pour découvrir de plus loin; & on
 les relevoit d'heure en heure, autant la nuit
 que le jour. Si-tôt que nous fûmes arrivés, le
 Fenix nous fit assoir auprès de luy sur des sièges;
 Il estoit environné de tous les Animaux de sa
 garde, & de tous les Oiseaux de sa suite, comme le
 jour précédent. Après que son Perroquet eut ha-
 rangué assez long-tems sur le sujet de la cérémo-
 nie, avec grande satisfaction de toute l'Assem-
 blée, qui estoit charmée de la douceur de son élo-
 quence; on vit venir de loin les oiseaux en magni-
 fique appareil, sous la conduite de l'Aigle, qui après
 avoir fait une pointe en l'air, fondit tout à coup
 aux piez du Fenix, pour luy faire hommage, puis
 se guinda dans le Ciel, & s'ala perdre dans les nues.
 Aussi-tôt les oiseaux de sa suite se percherent de-
 çà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui sçavoient
 chanter, celebrent les louanges du Fenix, &
 remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cy-
 gne tenoit le Tacet, & le Coucou bâtoit la me-
 sure. Mais auparavant, quelques Faucons, pour don-
 ner du plaisir au Prince, lièrent en l'air des Perdrix;
 & passans devant son Thrône, les laisserent en-
 voler, sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut
 trouvée de bonne grace, aussi bien que celle des
 Cocqs, qui après avoir paru à la tête des Oiseaux do-
 mestiques, se separerent en deux bandes, qui vindrent
 jouter l'une contre l'autre, avec tant d'animosité &
 de furie, que le Fenix fut contraint de les en-
 voyer separer. Mais les Cailles qui s'estoient mises de
 la partie, estoient si acharnées au combat, qu'elles
 ne voulurent point obeir, si bien que pour conserver
 la majesté de l'Empire, & punir leur desobeissance,
 il fit signe aux Epreviens, qui enleverent en un
 instant les plus opiniâtres, & les alerent plumer
 hors de sa presence. Cependant, les Pâons dan-
 soient un Balet avec beaucoup d'art & de justesse,
 mais

*On les
 faisoit
 jouer en
 Grece
 comme
 des Cocqs.*

mais encore plus de gravité, traçans diverses figures selon les divers Aïrs que leur chantoient les oiseaux, & marquans la cadance d'une façon admirable; Mais les Cocqs-d'Inde les ayans voulu imiter, se firent moquer d'eux avec leur graisse rouge & bleüe, entre-coupée de rides; leur mine de vieille, leur peau pendante sur le nés; ce qui fit bien voir & la difference qu'il y a de la vaine gloire avec la gloire veritable. Comme le Fénix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riviere, ne paroïssent point, un Perroquet prenant la parole, dit qu'il avoit charge de luy représenter de leur part, Que les premiers ârandoient la nuit, pour leur venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiseaux, de leur presence; & que les derniers s'estoient assemblez à l'endroit où il devoit recevoir celuy des poissons, comme estans plus en leur lustre dans l'eau. Après, vindrent les Animaux à quatre piez, que le Lion conduisoit avec une majesté & une contenance digne d'un Prince; & lors qu'ils furent tous passez devant le Fénix, ils se separerent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combatans; car ceux qui vivent de proye, s'estoient mis tous d'un côté, & le reste de l'autre, dequoy le Fénix s'étonnant, un Singe qui les avoit disposez, luy dit, Que c'estoit pour faire paroître la moderation des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plutôt sonné la charge, qu'on vit les chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leur têtes si rudement, qu'ils tomberent à la renverse, comme s'ils eussent esté morts; puis se relevans legèrement, se joüierent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'estoit pas jusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vinssent affronter les chats, qui se couchoient par terre en les voyant; & de peur de les blesser, faisoient la pâte de velours. En-suite, les Qurs se leverent sur leurs piez

422 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
 de derrière ; & se tenans tous par la main , commencent à danser en rond fort gravement , ayans un Singe au milieu d'eux qui jouoit de la flûte , tandis que d'autres tout noirs , montez sur de grands Ours blancs , contrefaisoient les Bâteleurs , & faisoient cent tours de souplesse . Car les Singes en cette occasion faisoient mille fingeries ; Les uns jouoient à la boule , avec des Hériffons , ayans mis des gans de fer , de peur de se piquer ; les autres se bâtoient à outrance , comme des Gladiateurs , tandis que quelques uns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voisins , faisoient les Juges du camp . Ceux-cy couvroient la bague sur des chevaux de manège ; ceux-là faisoient des tournois , comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison . Les Licornes couvroient aussi , la lance baissée l'une contre l'autre , ayans mis une pomme à la pointe de leurs cornes , comme l'on met un bout aux fleurets , de peur de se faire mal . Cependant , on voyoit des chevaux bondir rouleux par la plaine , & faire des voltes & des passades , avec des caracols , où ils tournoient plus juste que les meilleurs Ecuyers du monde . Il n'estoit pas jusqu'aux Elefans , qui pour montrer leur adresse , ne voulussent danser sur la corde , & faire admirer leur agilité dans une si grande masse de chair . De quelque part que le Fénix jérât la veüe , il ne voyoit que des objets divertissans . Il y avoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur Mere , soit qu'elle courût ou qu'elle jouât ; D'autres estoient renfermez dans son sein , comme dans une bourse , d'où ils sortoient & se promenoient ; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faisoit . Les Porcs-épics se laissoient poursuivre par les chiens ; & lors qu'ils estoient prests de les âtraper , ils leur lançoient de leurs dars , qui les faisoient crier & prendre la fuite . Sur ces entrefaites , on entend de loin le siffement des Serpens , qui fit cesser tous les jeux ; ils se trañoient lentement , la tête haute , pour témoigner plus de majesté , & avoient quité leur vieille

* On a
 vu cela
 autrefois
 à Rome.

le-peau, & pris une robe nouvelle, pour en paroître plus-beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Fénix, sous la conduite du Basilic, qui couvoit un dépit mortel en son sein, & pretendoit devoir regner sur les Animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy*, au lieu de luy rendre son hommage. A cét Aspect, le divin Oiseau panche sa tête mourante, comme une fleur que le couître de la charüe a renversée; l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se ternissent; & il aloit rendre l'ame, si au cry que jeterent les Animaux, la Licorne qui reposoit à ses piez, ne l'eût touché de sa corne, dont elle chasse les venins; & qu'en même tems l'ardente Beléte n'eût sauté sur le Basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne, l'étendant mort sur la place. Aussi-tôt le Fénix redresse sa tête panchante, & reprend son vif éclat effacé par les ombres de la mort; & les Animaux justement irritez, viennent fondre de toutes parts sur les Serpens, tandis que les Cigognes les âtaquent d'enhaut, & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans, les Dragons qui vouloient prendre l'essor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis en pieces, & la Nature purgée de ces monstres. Cependant, l'unique Oiseau qui avoit repris sa force & sa beauté, voulut achever la ceremonie, & alla vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riviere. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayans pû montrer leur diligence acoutumée, pour avoir âtandü les fourmis qui ne vont pas si vite qu'elles, venoient avec les autres insectes rendre lur bourdonnant hommage au Fénix, & luy apportoient du miel de leurs ruches, qu'elles luy presenterent sur les ailes des papillons, qui brilloient d'autant d'yeux que la queue des Pâons. A leur tête marchoient de petits oiseaux de différentes especes, & de plumage divers, qui ne sont gueres plus gros qu'elles, & qui ne pesent chacun avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poissons s'e-

estoient assemblez dans une espece de Golfe, qui faisoit comme un Amphitheatre, sur lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oiseaux se percherent sur les Arbres, pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du côté qui regardoit la mer, faisoient un rond d'eau où l'on voyoit jaillir cent fontaines; par ces ouvertures qu'elles ont sur la tête, par lesquelles elles jétoient l'eau de la grosseur d'un muid, & de la hauteur d'une pique; qui retombant avec bruit sur leurs mufles, couvroit toute la mer de bouillons d'écume. Mais avant que le Fénix arrivât au lieu du spectacle, les poissons l'envoyèrent recevoir à deux cens pas de la mer, par des petits poissons volans, suivis d'Amfibies, pour montrer que leur juridiction s'étendoit sur la terre & dans l'air, aussi bien que dans les eaux. Après, venoient cent grandes Tortües chargées de tous les thresors de ce vaste & liquide Element. Les unes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des joyaux d'un prix & d'une valeur inestimable. C'estoient de grosses perles rondes, d'une blancheur nompareille, dont le vif éclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huitres pour les presenter au Prince. Il fit serrer les parfums dans ses magasins, pour s'en servir à l'honneur de sa sepulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son thronne. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'un côté, & les rochers de l'autre, parurent premierement tous les oiseaux de riviere, syans le Cygno à leur tête, qui s'estoit joint à eux, avec quelques autres oiseaux de la Cour du Fénix. Il paroissoit là en son lustre, haussant son cou voutré entre ses ailes à demy levées; ce qui faisoit un enfoncement qui luy donnoit plus de majesté.

tôt qu'il vit arriver le Phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la revue de ses sujets, & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phénicoptère aux ailes de pourpre, fut choisi pour aler rendre l'hommage au Phénix, comme luy devant estre plus agreable, à cause qu'il porte son nom. Au retour, ils se jouèrent en l'air avec les poissons volans, qu'ils abâtoient dans l'eau, du vent de leurs ailes; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince, les barbets se lancerent après eux, & commencerent à les poursuivre: Ils les laissoient aprocher fort près; puis se plongeans tour à coup, ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se déroboient de même des Oiseaux de proye, qui venoient pour donner dessus, & qui mouilloient les cerceaux bigarrez de leurs ailes, sans avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se coulans sous les eaux, alerent reparoître bien loin, & faire une triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le tems aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du jour. Aussi-tôt on vit toute la terre couverte de monstres, differents de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, & sont tout semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu; & leurs œufs atachez à leur peau, paroissoient comme autant d'étoiles brillantes. D'autre côté voguoient de petites huitres d'une nacre transparente & ciselée; C'est un poisson qu'on voit le dos apuyé contre sa coquille, qui luy sert comme de prouë; & la tête qu'il leve, luy tient lieu de voile; Ses ailerons sont ses rames; sa quenë luy sert de gouvernail; enfin,

426. SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
c'est comme un vaisseau vivant & animé, qui semble
n'avoir esté fait par la Nature que pour instruire les
hommes à la navigation.

III.
*Passage
de Lu-
cien aux
Antipo-
des.*

Comme le spectacle ne faisoit que de commen-
cer, & que les Dauphins qui sont les Singes de la
mer, se plongeioient tout d'un coup au fond de l'eau,
& puis se lançoient en l'air avec une vigueur in-
croyable, pour montrer leur agilité: On vit ar-
river la babillarde Hirondelle, qui s'approchant
du Phénix, commença à luy debiter ce qu'elle a-
voit appris dans les pais étrangers, & mit toute la
Cour en rumeur. Car elle raporta que les animaux
des Antipodes s'estoient revoltés contre les Sau-
vages, & envoyoient demander secours au Prince, &
le prier de leur donner quelqu'un pour les comman-
der, parce que leur plus grand défaut venoit de
leur mesintelligence. On assemble donc sur le
champ le conseil des animaux ruminans, où il fut
arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier
Ministre du Phénix, qui estoit un vieux magot tres-
sçavant dans la Politique. Cela me toucha tellement,
qu'il me prit envie de l'accompagner, quoy que le
Prince fit tout ce qu'il put pour m'en divertir, me
representant le danger que je courrois avec tant d'a-
nimaux differens qui n'estoient pas policés, & n'a-
voient pas appris à obeir comme les siens; mais il
n'en put venir à bout. Cependant, on dressa le train
de l'Ambassadeur, & l'on me donna deux Dau-
phins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter
mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit.
parce que la chose ne souffroit point de retardement,
& que tous les Barbares estoient en armes, pour
remétre les Animaux dans l'obeissance. Cepen-
dant, les Baleines eurent ordre de tenir la mer li-
bre, & de nous servir comme d'escorte, de peur
qu'on ne nous vint enveloper. Car une partie des
Savages s'estoient sauvez sur les eaux, pour éviter
la fureur des bestes farouches, qui bâtoient la cam-
paigne, & déchiroient tous ceux qu'elles rencon-
troient.

troient. Si tôt qu'ils nous virent, ils vindrent pour nous âtaquer avec leurs petits bâteaux faits d'un seul tronç d'arbre; mais les Baleines se métans entre deux, en renverserent autaat qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, je ne puis taire la valeur & l'obstination des Barbares, qui d'un courage invincible sautoient sur le dos des Baleines, après avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissons*, qui les atandoient dans l'eau pour les dévorer; & montans sur la tête de ces monstres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures, qui sont comme des soupiraux par où elles jétent l'eau & respirent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal, par leur valeur & leur adresse. Cependant, nos Dauphins prenans leur tems, gagnoient pais, & devançans la vitesse des Sauvages, par la leur, nous vindrent exposer sur le rivage; où les animaux avertis de nôtre venuë, par les Hirondelles, nous atandoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joye avec laquelle ils nous receurent, & les caresses qu'ils nous firent; sans prendre aucun ombrage de moy, à cause qu'ils sçavoient que je n'estois pas là pour leur faire mal. Nous aprîmes en arrivant, que la cause de leur revolte venoit d'un Perroquet, qui ayant esté emporté par un grand vent, de l'Isle des Animaux en leur pais, leur avoit appris comme des bestes vivoient en pais dans cette Isle, & les avoit encouragéz à secoüer le joug des Barbares.

* Re-
quiens,
&c.

Sur ces entrefaites, la nouvelle arrive que les Sauvages s'avançoient, avec toutes leurs forces pour les ataquier. Aussi-tôt nôtre vieux Singe qui estoit aussi sçayant dans la guerre que dans la politique, quoy que sa force ne répondit pas à sa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui avoit au devant une grande plaine; & sur les aîles, d'un côté des rochers escarpez & inaccessibles, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une riviere qui n'estoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'estoient

IV.
Bataille
des Ani-
maux
contre les
Sauvages.

étoient pas propres au combat, de se retirer dans le fond du bois, pour ne point embarrasser les autres; puis partageant le reste en trois corps, les rangea en cette sorte. Il mit à la droite une espece de Tigres tres-vaillans; car j'oubliois à dire, qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui soient tout-à-fait semblables à ceux de nôtre pais, si ce ne sont des Perroquets ou des Singes. En suite il rangea les Lions, qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nôtres, puis les Ours; les Sanghiers après, qui ont une ouverture sur le dos; & enfin une espece de Lynx ou de Loups-cerviers, qui faisoient la pointe de l'aîle gauche: Car ils sont si vaillans, qu'ils vont ataquier les Sauvages en plein jour, jusques dans leurs cabanes. Il avoit mis exprés les plus courageux sur les aîles, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermassent au milieu, & les empêchassent de prendre la fuite. Chaque Corps en avoit un autre à ses épaules pour le soutenir, en cas qu'il fût enfoncé; & il estoit de la même espece, afin d'estre plus interessé à la défense. Dans les intervalles des bataillons, estoit comme l'Infanterie legere composée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laissent pas d'avoir du courage; pour se mêler parmy les autres dans le combat, & mordre les jambes des Barbares, ce qui fut de tres-grand service. De ce nombre estoient les Porcs-épics, & certains petits pourceaux qui sont armez par tout comme d'une cuirasse à écaille. Le front de la bataille estoit couvert d'animaux legers comme Cerfs, pour ataquier l'escarmouche, & de trois ou quatre especes de grands oiseaux qui ne scauroient voler; mais qui sont tres-vites à la course, du nombre desquels estoient les Austruches, qui sont plus petites que les nôtres. Voilà quelle estoit l'armée de terre: Mais il y en avoit une autre dans l'air, qui n'estoit pas moins éfroyable, étant composée d'une espece de grands

autours

autours & d'autres Oiseaux de proye, pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages, dans la chaleur de la mêlée. Outre ces deux Armées, il y en avoit une troisiéme cachée dans l'eau, toute d'animaux Amphibies, dont il y en avoit de gros comme des Bœufs & des Crocodilles, pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ses ordres par tout. Les autres estoient employez aux diverses necessitez du Camp, parce qu'ils n'estoient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moy, je montay sur un arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'avoir tenu le party des bestes contre les hommes. L'armée estant ainsi rangée, on vit paroître celle des Sauvages en une tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons estoient armez de massiüs & de grandes épées de bois, qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les défendre contre les Oiseaux, afin qu'ils ne fussent point ataquez d'enhaut, pendant la mêlée. Ils estoient tout nuds avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayans la lèvre d'enbas & les jouës percées, & remplies de pierres de diverses couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient serrez dans un grand silence; mais lors qu'ils furent proches, ils vindrent aux mains avec de grands cris. J'oubliois à dire que le front de leur bataille, estoit couvert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui avoient ordre de se retirer dans les intervalles des bataillons, après avoir fait leur décharge. Ils écartèrent d'abord à coups de flèches tous les animaux legers à la course, & ces grands oiseaux qui ne volent point, lesquels marchoient à la tête. Mais le gros de la bataille s'avança aussi-tôt en diligence, pour n'estre point percé de leurs flèches, avant

que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncés par la furie des animaux, & particulièrement des Tigres & des Loups-cerviers, qui estoient rangez sur les ailes, & qui en firent un grand carnage; mais le Corps de reserve venant tout frais au combat, avec leurs arcs tendus & leurs flèches aprêtées, percerent le plus courageux qui estoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massüs, de se rallier; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux, fut tué & affommé sur la place. Le reste prit la fuite, & se sauva dans le bois, où ils furent poursuivis par les Sauvages. Pour les Oiseaux, quoy que l'air fût obscurcy de leur multitude, ils furent écartez en un tourne-main par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur cheute, que par leur bec & leurs grifes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand effet, parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans, tournerent tête à leur abord; & faisant front de tous côtez, les repousserent aisément dans la riviere. Il ne restoit plus d'esperance pour les pövres animaux, si les Serpens qui n'avoient pü s'assembler, ni arriver si tôt que les autres, ne fussent accourus à leur secours; Mais les Sauvages n'eurent pas plutôt entendu de loin leurs siffemens, qu'ils firent alte dans le bois; & voyans les uns sur les arbres, prêts à se lancer sur eux; & d'autres de vingt à trente piez de long, qui ouvroient la gueule pour les devorer; sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queue, & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauverent à la course. Les animaux se rallierent, les poursuivirent avec grande vigueur, & en firent un prodigieux carnage.

V. Pacification
des ani-
maux

Aprés la victoire, tout retentit de cris differens; & les Animaux qui s'estoient cachez dans le foad du bois, acoururent au bruit avec leurs petits. Cepen-
dant,

dant, l'Eco resonnoit de la musique des Oiseaux, qui ^{par l'au-} ^{trémise} ^{de Lu-} ^{ciens}
 chantoient un chant de triomphe; & rien n'eût esté
 égal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez
 en se voulans réjouir, n'eussent fait un effroyable
 charivary. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit
 sourd de Trompètes & de Tambours, & on vit ve-
 nir de loin des troupes qui marchoient en tres-bon
 ordre, ce qui fit cesser l'alegresse; mais comme elles
 furent proches, on aperceut que c'estoient des Sin-
 ges, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez
 de la dépouille des Sauvages. Ils frapoyent sur des
 troncs d'arbres creusez & couverts de peaux, dont
 les Barbares se servent pour s'animer au combat, &
 sonnoient de Cornets marins qui font un bruit com-
 me une Trompète enrouée; de sorte que la frayeur
 se changea en alegresse. Car on voyoit les uns se
 bâtre contre leurs compagnons avec des flèches, qui
 leur tenoient lieu d'épées, n'estans pas assez forts
 pour manier les massués; les autres dansoient un Ba-
 let de postures, où ils contrefaisoient les Sauvages
 dans leurs mariages, leurs assemblées, & leurs fune-
 railles. Là-dessus on ouit le cry de divers oiseaux
 nocturnes, acompagné d'autres signes d'un grand
 mal-heur; après quoy l'on vit arriver quelque Sin-
 ges de la suite du General, qui dirent qu'il avoit esté
 tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris &
 qu'hurlemens, qui ne furent pas plutôt finis, que
 les animaux faillirent à s'entremanger pour l'éle-
 ction d'un nouveau Roy; Car les Serpens preten-
 doient à cet honneur, pour avoir esté cause de la vi-
 ctoire; les bestes à quatre piez, pour leur grandeur
 & leur multitude; & les oiseaux, pour leur excellen-
 ce; outre qu'il semble que la Nature leur ait donné
 le dessus. Mais le Perroquet en qui ils avoient crean-
 ce, & qui avoit esté cause de leur revolte, apercevant
 ce desordre, & craignant qu'on n'en vint à la dernie-
 re extrémité, dit qu'il estoit d'avis qu'on me fit
 venir, pour sçavoir mon opinion. Je descendis donc
 de mon arbre, que je n'avois pas voulu quitter pour
 la

432 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
 la crainte des serpens, dont j'avois veu un si grand
 exemple de cruauté en la personne du Phénix; & re-
 presentay aux animaux, par l'entremise du Perroquet,
 Que j'allois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauva-
 ges, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs di-
 visions, & de prendre cette occasion pour les défaire;
 & en cas qu'ils voulussent songer à un accommodement,
 je leur offris mon entremise. L'affaire ayant esté
 mise en delibération, la chose passa tout d'une voix,
 par la timidité des uns & la sagesse des autres, qui vi-
 rent bien que les animaux ne pourroient jamais s'a-
 corder; outre que les plus fiers & les plus vaillans a-
 voient esté tuez dans le combat. Je partis donc avec
 ce Perroquet, & un autre qui sçavoit la langue du
 pais, & fus trouver les Sauvages, qui ne furent pas dif-
 ficiles à persuader, après une si grande défaite; & en
 passerent par tout ce que je voulus. A mon retour je
 rencontray mes camarades, que le regret de mon dé-
 part & la même curiosité que moy, avoient portez à
 me suivre; de sorte qu'ayant pacifié tous les differens
 qui restoient, & mis les hommes & les animaux bien
 ensemble, je m'embarquay avec mes compagnons;
 tres-aïse d'avoir évité un si grand peril, & d'avoir
 veu de choses si étranges & si merveilleuses.

S U P L E M E N T
 D E
 L'HISTOIRE VERITABLE.
 LIVRE QUATRIÈME.

- I. *Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens.* II. *Description du
 pais des Aparéliens.* III. *Royaume de Numismacis.*
 IV. *Isle des Poëtes.* V. *Celle des Pigmées.* VI. *Re-
 tour de l'Auteur en Grece, par l'Isle des Magiciens.*

APRE'S avoir dit adieu aux animaux, & pris
 congé des Sauvages, nous nous embarquâmes
 mes compagnons & moy, pour voir le reste
 des

des Isles, dont on nous avoit dit tant de merveilles. La premiere où nous abordâmes, sembloit estre toute de feu, ce qui fit que nous la découvrimés de fort loin; & aprochans nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans, qui avoient le visage long & étroit, & le haut de la tête fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos; car ils voltigeoient sans cesse, & changoient à tous momens de posture. Nous leur presentâmes quelques parfums, qu'ils receurent avecque joye; & en revanche, ils nous donnerent à chacun une chemise de toile incombustible, & force pantarbes*, pour nous garantir des ardeurs de leurs pais: Mais avant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres; s'estans courbez à dessein ou autrement, tirèrent le feu à une des barques, que les Sauvages nous avoient données. Ceux qui estoient dedans s'estant jétez aussi-tôt à nage pour se sauver, firent par mal-heur rejallir de l'eau sur quelques-uns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on les nomme; ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroissoient lumineux & transparans, ils devindrent noirs & obscurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient, sans doute, qu'on a coûtume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quéle chaleur ils nous receurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit bonne chere & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élevent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres; Aussi ne rendent-ils point d'autres excremens, que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la tête. Dans le fort de leur débauche, ils se font

I.
Isle des
Pyran-
driens,
ou hom-
mes de
feu.

* Pietres
precieuses
qui ont
cette pré-
priété:

jéter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage ; & lors qu'ils veulent paroître plus beaux , ils se saupoudrent de souphre & de camphre ; ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur tout l'eau de vie ; & en s'aprouchant , ils l'alument , & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux , & aiment bien à baiser ; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement ; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant , qui n'est pas si tôt naî , qu'il croît à veüe d'œil ; & après avoir éclaté plus ou moins de tems , il diminue peu à peu , tant qu'à la fin il se couvre d'une lepre farineuse , à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie , ou en guerir , se servent perpetuellement d'éventail ; mais cela les use beaucoup. Ils sont fort coleres & fort rigoureux , & il y a parmy eux des supplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau , ce qu'ils suportent si impatiemment , que cela leur fait jéter de grands cris. Au sortir de là , selon la grandeur du crime , on les laisse plus ou moins de tems dans de noirs cachots , où ils sont comme morts ; mais ils ressuissent à l'aprouché de leurs camarades ; & quand le crime est grand on les met en poudre , ce qui les fait mourir aussi-tôt. Ils ne croyent pas comme nous que l'ame soit renfermée dans le corps ; & soutiennent au contraire , qu'il n'y a qu'elle qui paroît ; & que le corps qu'elle anime , luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils , tant qu'ils ont de quoy nourrir leur feu ; mais lors qu'il n'y a plus de matiere , leur ame faisant un dernier effort , s'envole en forme d'étincelle , qui se joue long tems par l'air , & se promene en divers pais , cherchant les eaux comme pour luy servir de rafraichissement ; & c'est ce que nous apellons des feux folets. Lors qu'elles ont erré tout le tems qui leur est prescrit , elles se rassemblent en un , & composent les Cometes , & ces petits Astres semblables aux Etoiles qui se precipitent du Ciel en terre , pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de

cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plupart ne vivent pas hors de leur pais, ni ceux des autres pais au leur, si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la Nature n'avoit eu soin d'y faire croître des arbres, qui donnent avec l'ombrage, du rafraichissement dans leur tronc, toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminue, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les uns croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vraisemblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos Parens. Pour moy, je crois qu'ils sont descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur pais ne brûle que depuis une pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort échaufez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyandriens, qui demanderent secours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposez avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils répondirent que l'évenement justifioit le contraire; parce qu'ils avoient toujours reculé en combattant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns estoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cét accident, & il fut résolu qu'on députeroit sur l'heure vers de certains Pyandriens, qui ont guerre continuéle contre les habitans du Royaume d'Aparctias, & qui n'ayans pas la force de brûler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

De cette Isle de feu, nous passâmes en une autre

II.
Pais des
Par-
tiens ou
Septen-
trio-
naux.

436. SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE

de glace, tant ce pais des fables est plein de choses
contraires & extravagantes, dequoy il ne faut pas
s'étonner, puis qu'on tient qu'il est sorty de la cer-
véle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens
transparans comme cristal, qui aloient & venoient
d'une vitesse merveilleuse : Comme ils nous aper-
ceurent, ils vindrent à nous en glissant. Ils avoient le
pié fort étroit & tranchant par dessous, ce qui les
aidoit à glisser, leur barbe estoit longue, & ne leur
pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en
guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils
ont deux rateliers de dents bien garnies, qui fra-
pent les unes contre les autres, quand ils veulent
parler ; comme celles des Febricitans, dans le fris-
son d'une grande fièvre ; & par le bruit qu'elles
font, on entend ce qu'ils veulent dire ; d'où vient
peut-estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop,
des Claquedents. Il y en a parmy eux qui les remu-
ent avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouent
du clavestin. Ils portent pour ornement, de grosses
perles & des Diamans, qui ont une fort belle eau. Ils
haïssent toutes sortes de lumiere, hormis celle des
Etoiles, & ne sortent gueres qu'en Hyver, à cause
que l'air froid & piquant sert beaucoup à les forti-
fier. L'été ils demeurent dans des cavernes, parce
qu'ils craignent fort la chaleur ; & c'est une chose
étrange, qu'estant si froids, ils suënt en moins de
rien ; mais de leur suëur, on en fait d'autre tout sur
l'heure, dont les plus accomplis se jétent en moule.
Pour les faire croître par tout également, on ne fait
que les arroser au clair de la Lune ; mais ils ne sont ja-
mais plus beaux, que lorsqu'ils commencent à fon-
dre. Ils ont tous cétte perfection, qu'ils rompent
plutôt que de plier ; & ne sont point dissimulez,
car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si
nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas
moins de nous rencontrer, & nous firent present de
fruits glacez, & de grands plats de gelée ; quoy que
leur premier abord fut assez froid. Il nous presserent
fort

fort de demeurer en leur pais; mais il y faisoit un froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; * ce qui a donné le nom au pais. Il y a une merveille dans ce Temple qui ne se trouve nulle part; c'est une glace de miroir qui a servy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estans aprochez, ils animerent leur image; mais ils furent si fâchez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la droite, que pour punir ce nouvel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta devant le même miroir, & anima sa ressemblance, qui par un juste châiment des Dieux, luy contredit en tout & par tout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont leur production commune. Au sortir de ce pais, nous entrâmes dans un autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au royaume de Numismacie, après avoir admiré la diversité de la Nature, qui en un même endroit du monde, avoit placé deux nations si contraires.

* *Arctos,*
signifie un
Ours en
Grec.

J'ay dit que nous abordâmes heureusement au Royaume de Numismacie, parce que c'est un pais ou l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute sa vie, qui ne l'a jamais pû trouver. Les habitans y parlent toute sorte de Langues, c'est pourquoy ils sont fort bons truchemans, sur tout les Chrysandriens & les Argyrandriens, * dont l'organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils sont sujets à estre fourbes. Ces peuples, pour estre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, sont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la tête: Quoy qu'ils soient tous Empereurs, Rois, & Souverains, ils portent derriere

III.
Royaume
de Numis-
macie, ou
de la
Monnoys.

* *Or, Ar-*
gens.

eux leurs armes & leurs devises, & relevent de la
 * Pierre Reyne Lydie, * & non pas de l'Isle des Poëtes, comme
 de touche. les autres. Du moment qu'ils sont faits, ils ne crois-
 sent ni ne diminuent. Il est vray que les traits de leur
 visage s'effacent peu à peu, & qu'ils sont sujets à une
 certaine hérésipelle, qui les fait beaucoup déchoir.
 C'est une chose étrange, que de leur peau qu'on en-
 leve, les fourbes dont j'ay parlé, se masquent, & pas-
 sent après pour eux; de sorte qu'on y est souvent
 trompé: mais ces gens-là n'aprehendent rien tant,
 que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle
 les touche, elle les fait rougir ou pâlir, selon la diver-
 sité de leur crime; & aussi-tôt on les met en quatre
 quartiers, & on les jete dans le feu: Mais ils ne sont pas
 entierement consumez; car tout ce qu'ils avoient
 d'impur s'en estant alé en fumée, on crée de nou-
 veaux sujets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits
 que les autres, particulièrement après qu'on leur a
 imprimé le caractere du Prince, qui est comme le
 cachet de la Nature, dont Platon dit que nous som-
 mes tous scélez. Ces peuples n'engendrent point,
 & sont de nature immortelle; principalement les
 Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent
 estre aneantis en quelque maniere que ce soit, non
 pas même par le feu, qui au contraire les purge,
 quand ils sont malades, & les rend plus beaux &
 meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette
 Isle: car encore que ce ne soit qu'un roc sterile, on n'y
 manque de rien, & l'on y apporte de tous côtez:
 En effet, ces peuples sont si aimés de tout le monde
 qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maîtres de
 l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Car
 c'est une chose étrange, de la passion qu'on a pour
 eux, & comme tant d'hommes si differens de mœurs,
 de religion & de coûtumes, s'accordent tous en ce
 point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir,
 & quand on les tient, on les enferme sous la clef, de
 peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature
 tres-inconstante, & pour peu qu'on les laisse à l'é-
 cart,

cart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils sçavent tout faire, & se métent à tout. C'est par leur moyen qu'on a aplany les montagnes, comblé les valons, bâti des villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, seiché des mers, arrosé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abîmes & des precipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout vifs, & à demeurer long-tems sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauvais visage; car ils sçavent que ce qu'on en fait, n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois, ils aiment fort les Dapiliens,* parce qu'ils leur font voir en peu de tems bien du pais, & ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, je fis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, je recouvray par leur entremise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit nécessaire, pour retourner à nôtre pais.

* *Dépendants.*

Cela nous vint bien à propos; car au sortir de là, nous fûmes surpris par une tempête, qui après nous avoir agitez long-tems, & consumé toutes nos provisions, nous jeta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est un pais fort éloigné du royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort venerable, mais il avoit la cervéle en écharpe, qui est un mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre donc à ce que nous luy demandions, il se contenta après quelques grimaces de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devons aler: Nous montrâmes par son ordre sur le faite d'une haute montagne qui avoit double sommet, où nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'Aurore qui est la Déesse qu'on y revere avec le Soleil. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'ils retirèrent les rideaux chamarez de son liêt;

IV.
l'Isle des Poëtes.

& après luy avoir donné le bonjour en chantant (car ces peuples chantent, comme les autres parlent) ils la vêtirent de pourpre & d'écarlate; & mêlant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis, sans dessein & sans ordre, ils asseuroient que cela ne laissoit pas de faire un fort bel effet de loin. En-suite, ils mirent dans ses doigts de roses, force perles & force diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs: Mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le soufle des chevaux du Soleil, qui la déroba à nôtre veüe. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que devant, pour celebrer aussi la naissance de cét Astre, çar il meurt & naît tous les jours en leur pais, & tandis que les Heures diligentes âteloient ses chevaux à son Char ils ceignirent les Temples du jeune Phébus, d'une couronne de lumiere. Comme je considérois ces choses avec arantion, m'estant écarté pour chercher l'Aurôre, je trouvay au retour que le Soleil s'estoit aussi fort éloigné, & qu'il estoit déjà bien-haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs ne répondoient à mes questions, qu'avec un accent grave, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressemblent que par là: Car ils sont fort pôvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de leur Maitresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes; & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel; & leur breuvage, d'eau & de lait: Neantmoins, ils sont si glorieux, qu'ils disputent de la felicité avec Jupiter. Du reste, leur pais est tres-beau à la veüe, & je m'étonne qu'ils ne sont plus riches, veu les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les oïr parler, leurs prez ne sont que d'émeraudes; leurs guerets sont couverts d'épics dorez; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; & celles des arbres;

arbres; d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les petits cailloux du rivage sont autant de diamans & de pierres; & chaque goutte de rocher est une perle. Avec tout cela, ils n'ont pas du pain, & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim, au milieu de leurs thresors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroît qu'à eux de la sorte, & j'avois beau ouvrir les yeux, je ne voyois point ces thresors dont-ils me parloient. Ils sont fort bisarres, & sujets à une infinité de caprices & de fantaisies, & quand leur verve les prend, on ne les sçauroit gouverner. Ils font d'étranges grimaces, & se contournent comme s'ils avoient des convulsions, particulièrement quand ils enfantent, mais ce n'est pas de douleur; car ils prennent plaisir à accoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, sans avoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plûpart des Peres trouvent neantmoins fort beaux, qui est une grande grace qu'ils ont receüe de Jupiter; car s'ils en reconnoissoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaise humeur, tant ils les aiment, & en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'est pourquoy ils ne durent pas longtems; car on n'éleve les enfans en ce pays-là que d'une viande fort delicate, qu'on appelle Estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils conçoivent, & dont ils accouchent; car ils engendrent dans le creux de leur tête, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de tems, selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur: Si l'enfant est gros, ils s'en delivrent à plusieurs reprises; & quand il est tout fort, on le rassemble en un Corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont faits qu'à demy, dont le Pere a avorté de l'autre moitié; cependant, ils ne laissent pas de vivre, & d'estre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un Pere qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas

442 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
fort-devots, & ne reconnoissent guere d'autre divinité, que les yeux de leur Maitresse. Que s'ils celebrent Apollon & les Muses, c'est plutôt par coûtume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur pàys, je ne pouvois assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forests & aux rochers; mais après leur avoir veu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous preparions au départ, le Heros qui les nourrissoit, vint à mourir; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim; si quelqu'un ne prenoit soin de leur nourriture. Aussi-tôt il fut ordonné, pour perpetuer sa memoire, & faire vivre son nom après sa mort, qu'on l'embaumeroit avec le sel de l'Esprit; & qu'après l'avoir revêtu des plus belles couleurs de la Rhetorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poësie, on le métroit en dépost entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portât par toute la Terre. Le jour venu, qu'on avoit destiné pour ce haut mystere, chacun se rendit au lieu assigné, dans un grand silence: Après quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'élaus douloureux, & de pitoyables helas! le tout acompagné de ceremonies müétes, on découvrit avec une respectueuse hardiesse, ce grand & venerable Nom, qui reposoit sur une urne d'or, environné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cét invincible Heros. En même tems on l'arma de tout ce qu'on avoit pû trouver dans l'Univers, de redoutable, de formidable, & d'intrepide: Puis on l'éleva au dessus de tout ce qu'on pût s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant de lumiere, de splendeur & de gloire, on luy dressa des Autels, où tandis que les uns sacrifioient à sa magnanimité, à sa generosité, & à sa clemence, les autres érigeoient de vivantes statües, d'éternels trofées, & d'inébranlables monumens à sa triomfante memolre. On entendoit d'autre part des concerts où l-on celebroit ses divines actions, ses charmes inexplicables, & ses
vertus

vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aile, qui ôta ce précieux nom de la veüe des hommes, & l'ala semer par l'Univers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands Personnages.

Après cette ceremonie, nous quitâmes cette Isle, & abordâmes par un doux vent en celle des Pygmées, qui est de son ressort, aussi bien que les premières dont j'ay parlé. Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieües de long, au lieu que celle des Geansen a plus de cinq ou six cens de tour. Cependant quoy que ces deux Isles soient fort proches, elles ne laissent pas de vivre en bonne intelligence sous l'autorité des Poëtes, qui leur donnent tèle loy qu'il leur plaît. Nous fûmes tout-étonnez en arrivant, de voir que les plus grands hommes de ce päys-là n'avoient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. * Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyons ramassez ensemble comme dans une garenne; mais nous redônâmes en aprochant, que c'estoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux Grües, & avoient obtenu une grande victoire: de sorte que chacun raportoit deux ou trois têtes de son ennemy, qu'ils portoient sur l'épaule en guise de pique, & les tenoient par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mil œufs après la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hôtes, pour aider à leur subsistance. C'est une chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Geans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes coques de noix: Mais la Nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suplée à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & leur cassent les jambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'effrayèrent à nôtre abord, mais lors qu'ils eurent veu

V.
L'Isle des
Pygmées.

* Le mot
Grecsi-
gnisie
coudée.

444 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
nos certificats, & que nous avions passé sans desordre à travers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous avec grande alegresse, & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens; quand ils veulent caresser leurs maîtres. Les plus aparans estoient portez sur des Beliers & sur des Chèvres, qui s'agenouillent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent monter dessus. Nous les acompagnames jusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement, & ne firent qu'en quinze jours quatorze lieües, ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-estre, que je me méprends, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieües, de long à leur Isle; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & montagnes; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroît; & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans, qui se nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple quelle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin; & la ceremonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnètes de tambours; après quoy ils tirerent à l'Oiseau; ainsi qu'ils ont acoustumé dans une réjouissance publique. Cét oiseau est une mouche prise dans une toile d'araignée, qu'il faut jéter par terre d'un grain de mil, & l'on tire avec une sarbatane de paille. La carriere où l'on s'exerce, a plus de deux cens pouces de long; car ils comptent de la sorte en ce pays-là, comme on fait icy par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moy; & les femmes engendrent à cinq. Si-tôt que leurs enfans sont nais, ils les cachent dans des rabouilleres, ainsi que les lapins font leurs petits; de peur des Grües, qui les avalent tout d'un coup, comme des navets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingenieux; & le soir pour nous regaler, ils nous donnerent les Marionnetes,
à quoy

à quoy ils se plaisent, comme on fait parmy nous, à la Comedie. Ils sont fort sobres; & c'est un grand excès, quand ils mangent une cuisse d'aloüete, car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux outrois mouches en broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson, mais les grosses où ils rotissent les aloüetes, sont de dars de Porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur bruvage sont deux ou trois gouttes de rosée, qu'ils recueillent au Printems; & conservent dans des œufs d'Autrûche, qui leur servent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur; cela leur tient lieu de pipes de Malvoisie. Leurs assiètes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forests sont par buissons, ce que la Nature a fait exprés, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort; parce qu'ils croient qu'elle rampe par terre, pour s'acomoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nôtre, a cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aler en celle des Souhairs: mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce päys-là on n'arrive pas où l'on veut; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouvoir visiter seulement l'Isle des Geans, quoy que nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles, qu'ils enjamboient les rivieres, comme l'on fait un ruiffcau, péchoient à la ligne aux Baleines, avec de gros cables de navire, dont les anchres servoient d'hameçon, jouïoient à la boule avec des montagnes, qu'ils laissoient quelquefois dans le jeu; ce qui estoit

VI.
L'Isle
des Ma-
giciens.

cause

cause qu'on en trouvoit de toutes seules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joiué. Comme nous eumes mis piéd à terre dans l'Isle des Magiciens, un de nos Matelots qui avoit esté autrefois en ce pàys-là, nous avertit, pour éviter les fausses Profeties, de pissér sur nos piez en nous levant, afin de nous precautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi, que si quelqu'un nous touchoit, nous luy rendissions le coup, afin que le sort retour-nât sur celuy qui l'avoit donné. Dans cét entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroastrie, qui prend son nom de la capitale du pàys, bâtie au milieu de cette plaine. La nuit nous surprit, avant que d'y pouvoir arriver; de sorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pàys-là, nous fûmes contraints de nous coucher sur l'herbe, & de manger ce que nous avions apporté de nôtre barque. Mes compagnons dormoient déjà, lors que j'ouïs un grand miaulement de chats, dont enfin m'estant ennuyé je me levay pour les chasser, à cause qu'ils m'empêchoient de dormir. Mais comme je les poursuivois assez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aler, je me trouvay engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entroient, ils se changeoient en autant de belles & jeunes Demoisèles, qui se métoient à dancer toutes nûes à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermoient au milieu un Bouc lascif, qu'elles imitoient par des postures dissolûes, se baissans de tems en tems pour le regarder par entre les jambes. Après que cela eut duré assez long-tems, ce Bouc s'ala métre en un coin, où elles le vindrent toutes baiser au derriere; & jéterent sur luy des fleurs, comme on a coûtume de faire aux mysteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais; & ils ne furent pas plutôt arrivez, qu'ils firent un sacrifice. Mais le Bouc rejéta toutes leurs offrandes; de sorte que croyans avoir manqué à quelque ceremonie,

nie, ils recommencerent tout de nouveau, & se tirent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancètes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'averfion; si bien que luy en ayans demandé la cause, ils sceurent que c'estoit parce que j'estois là. Là dessus ils me vindrent prendre, & je creus qu'ils m'aloient immoler; mais j'en fus quite pour estre mordu au derriere, & signer de mon sang un papier; après quoy le Bouc me dit que j'estois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un sabbat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre; & chacun faisoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du Bouquin, qui careffoit les plus belles. Lors que cela fut fait, je fus étonné que je vis la nape mise; & sans voir ceux qui apportoient les plats, elle fut couverte en un instant. Comme tout le monde se fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'abord un grand silence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue; mais parce que je trouvois les viandes un peu fades, je ne pus m'empêcher de crier qu'on apportât du sel. A ce mot, tout disparut; & je me trouvay seul & sans lumiere, dans une carriere fort obscure, où je fus contraint de demeurer jusqu'au point du jour. En-suite, je me rendis où estoient mes compagnons, sans leur oser rien dire de ce qui m'estoit arrivé; parce qu'ils estoient si effrayez des contes qu'on leur avoit fait du pays, que la moindre chose estoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, je les amenay à Zoroastrie, où tous les logis nous paroissoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux fenêtres, les plus belles Dames du monde, qui nous jétoient en passant des ceillades fort amoureuses; ce qui m'eût touché davantage, si je ne les eusse pas cōnues; mais c'estoient les mêmes que j'avois veües dans la carriere. Comme nous passions de cette rüe-là, à une autre, nous eûmes la tête rompüe de cent valets de Marchands, qui sortans de leurs boutiques, nous crioient: *Messieurs,*

seurs, voulez-vous qu'on tire vstre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde-cy, & en l'autre. Messieurs, c'est icy qu'on trouve toute sorte d'esprits familiers, & de caracteres pour faire mille lieues en un jour. Messieurs, voulez-vous avoir la precieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages. C'est icy, disoit un autre, qu'est le veritable secret pour retrouver toutes les choses perdûes, & même son pucelage: C'est moy qui par la grace des Dieux, n'étoye l'corps de sa rouille, & qui le rens invulnerable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouve de ces écus roulans & de ces bourses inépuisables, où l'on rencontre toujours de l'argent, quoy qu'on n'y en mète jamais. Messieurs, disoient d'autres, d'une voix toute enrouée à force de crier, Voicy la veritable vervéne cueillie avant jour; & seichée à l'ombre, lors qu'il n'y avoit ni Lune ni Soleil sur terre; Vous plaît-il d'en avoir, quand ce ne seroit que pour voir vos Maîtresses en songe. Enfin, delivrés de ces importuns criaillieurs, nous arrivâmes au logis d'une bonne femme, de la cōnoissance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais je ne sçay par quel accident, un de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il deût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'estre enforcelé; & pour en sçavoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans tête, & d'éguilles sans cul; puis le métant bouillir dans un chauderon, on acompagnoit chaque bouillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celuy qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, voicy vint une grande femme noire, avec les yeux égarés & étincelans, l'écume à la bouche, & la fureur sur le visage.

visage. Si tôt qu'elle fut entrée, on mit un manche de balay derriere la porte, pour l'empêcher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au liêt du malade, & tirant le rideau, luy dit d'une voix cassé & enrouée, *Que me veux-tu?* A même tems, quatre grands còquins qu'on avoit loüez pour la froter avec des bâtons de sarment, sauterent en place; mais comme ils vouloient rabatre le bras qu'ils avoient levé, elle troussa tout d'un coup sa robe; d'où sortit vne si grande flâme, que ces galants furent tous grillez; & la Sorciere en même tems se saisit du balay qui estoit derriere la porte, & se perchant dessus, s'envola par la fenêtré, laissant dans la chambre vne puantur effroyable. Cependant, nôtre pòvre malade estoit à l'extrémité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit, estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose; ce qui ayant émeu nôtre hôtesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande magiciéne de la ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans vn vilain trou qui n'estoit bâty que de gibets & de potences. Mais derriere s'élevoit vn Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques jouër de petits enfans, qu'elle nourrissoit pour faire vn bain de leur sang, afin de guerir vn grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au lieu de la Cour estoit vne fontaine grande comme vn petit lac, où nageoient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille décrepite, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouvoient au branle de sa tête, & se jouoient sur son visage. D'une main elle tenoit vne tasse, dans laquelle elle beuvoit; & de l'autre elle étendoit les peaux de son menton, pour luy servir de foucoupe, de peur qu'il ne tombât de l'eau sur ses habits. Si-tôt qu'elle nous aperçeut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton; ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie; & pour me regaler, elle me sauta au cou & me baisa, à cause que je

450 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE VÉRIT. LIV. IV.
luy paroiffois assez agréable. Cela me fit une telle horreur, que ie courus auffi-tôt à la fontaine pour me laver; mais ie n'eus pas plûtôt pris de l'eau, que je me trouvay enlevé par l'air dans une des chambres du Palais, où j'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës en un endroit cueillir des fleurs, en un autre se baigner, ou pour suivre une biche à la chasse; Mais tout à coup, comme je prenois plaisir à les contempler, tous ces personnages s'animerent; & se détachans des Tableaux, commencerent à danser autour de moy, avec grand bruit. L'un en passant me donnoit une nazarde, l'autre une croquignole; & tous faisoient des postures extravagantes, pour me faire peur; mais n'en ayans pû venir à bout, ils disparurent en un instant, & me laisserent parmy un tas de vilaines bestes qui me couvoient par tout le corps. Comme j'estois au desespoir de me voir en cét estat, je vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que je luy avois témoigné près de la fontaine; & me jura par l'ame des Contes de vieille ses ancêtres, que si je ne luy voulois estre plus doux, elle s'aloit j'êter dans un feu qui s'étoit alumé à la cheminée. A ces mots, je courus pour l'embrasser, ne pouvant resister à ses charmes; mais je fus retenu par une main invisible; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se jéta dans le feu. Aussi-tôt tout le Palais disparut, & je me retrouvai dans la rue avec mes camarades; d'où de crainte de pires accidens, nous alâmes tout de ce pas acheter des caracteres, avec lesquels nous retournâmes en nôtre pais; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans nôtre liêt, comme si tout le voyage que nous avions fait, n'avoit esté qu'un long songe.

T A B L E

Des Matieres plus Considerables de la II Partie des Dialogues de LUCIEN.

A.

S On invective contre l'E , à l'avantage des autres vdyés- les	Page 396, 402
<i>Abaucas</i> , Quel, & combien bon & fidèle amy	40
<i>Academie</i> , Plaidoyer de l'Academie, pour la débauche & pour soy	115
<i>Acheron</i> , Quel est ce lieu, & où se void	151
<i>Achille</i> , Bouclier d'Achille, combien remply de figures	101
<i>Adonis</i> , En quel lieu du monde se celebrent ses mysteres	328.
Merveille d'une riviere de ce nom	329
<i>Adultere</i> , Ancien opprobre des Adulteres	279
<i>Agamemnon</i> , Par qui comparé aux Dieux 17. Agamemnon & Achille, quels nous sont representez dans la Fable	178
<i>Agathoclés</i> , Combien l'amitié d'Agathoclés & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils vivoient	23 & suiv.
<i>Agathoclés le Stocien</i> , pourquoy plaidoit ses Ecoliers	101
<i>Agathoclés</i> , Roy de Sicile, combien vécut	222
<i>Agathoclés</i> , Capitaine d'Alexandre, delivré des bêtes par Per- dicas, à quoy il aloit estre exposé, pour avoir pleuré devant le sepulchre d'Ephettion	202
<i>Ajax</i> , Comment defendoit Teucer	134
<i>Alcidamas</i> , Le Cynique, quel personnage	317
<i>Alcmeon</i> , Pourquoy tua son pere	392
<i>Alexandre</i> , Comme il s'est élevé une statue plus grande que le mont Athos 13. Alexandre Ty:an de Phéres, par qui tué 101. Ce qui arriva au grand Alexandre, lors qu'il se vid maître de l'Asie, après la journée d'Arbelles	156, 157
<i>Amastris</i> , Ville, où située	39
<i>Ambre</i> , Ce qui s'est creu autrefois de l'Ambre	185, 186
<i>Ambrosie</i> , Le manger des Dieux	105
<i>Amy</i> , Quel thresor c'est qu'un bon amy, & combien estimé parmy les Scythes	21
<i>Amitié</i> , Etrange façon de contracter amitié 33. Entee combien de personnes elle se peut contracter de la sorte	ibid.
<i>Amour</i> , De combien de sortes	346, 347
<i>Ampelis</i> , Dialogue d'Ampelis & de Chrysis, fameuses Cour- tisanes	261, 262
<i>Amphiloque</i> , Quelle estoit la renommée de cet Oracle 177. Amphiloque tenu pour un Dieu, & de qui estoit fils	362

T A B L E

<i>Anacarsis</i> , Pourquoi quita son pais, & traversa tant de terres & tant de mers	141
<i>Anacreon</i> , Quel estoit le Dieu d'Anacreon 185. Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie	226
<i>Anaxarque</i> , Parasite d'Alexandre	158
<i>Animaux</i> , Quelle est la condition des Animaux 93. Description de la Republique des Animaux 414. Hommage qu'ils viennent rendre au Phenix 419. Bataille des Animaux contre les Sauvages 426. Pacification des Animaux, par l'entremise de Lucien	431
<i>Anteus</i> , Roy de Scythie, combien vécut, & où il mourut	222
<i>Antigonus</i> , Par qui aperceu couché avec sa belle fille 101. Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du precedent, combien vécut. 222. Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, combien vécut, & où il mourut	<i>ibid.</i>
<i>Antiochus</i> , Fils de Seleucus, de quelle façon regardoit Stratonice sa belle mere	101
<i>Antipater</i> , Fils d'Iulus, quel & combien vécut	222
<i>Antiphile</i> , Combien aimé de Demetrius	30
<i>Antipodes</i> , Passage de Lucien aux Antipodes	426 & suiv.
<i>Anubis</i> , Quel Dieu, & de quelle figure 67. Où s'est mis en credit	104
<i>Aorne</i> , Rocher, quel & combien dangereux	157
<i>Aparthiens</i> , Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez	436
<i>Apelles</i> , Par qui accusé d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée 198. Quel tableau il fit, après avoir prouvé son innocence, pour faire voir la calomnie	<i>ibid.</i> & 199
<i>Apis</i> , Quelle ceremonie les Egyptiens ont coûtume de faire à la mort du bœuf Apis 328. De quelle divinité	362
<i>Apollodore</i> , De Pergame, precepteur d'Auguste, combien vécut	225
<i>Apollon</i> , A qui il rendit service 60. Combien ses Oracles sont ambigus 73. Où établit le bureau de ses Prophetes 104. Son travail 108. En quel endroit tend ses Oracles luy-même	338
<i>Apophrade</i> , Quel terme, & ce qu'il signifie	204. & suiv.
<i>Archelaüs</i> , Jusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite	132
<i>Archias</i> , Poëte, quel personnage	358
<i>Archimede</i> , Comment & où brûla les Galères des Romains	178
<i>Arctos</i> , Terme Grec, que signifie	435
<i>Areopage</i> , Lieu de Justice chez les Atheniens 112. Belle coûtume de l'Areopage	143, 144
<i>Arète</i> , Quelle & sa fille Nauficaë	10
<i>Aretas</i> , Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixéne	27
<i>Argantonius</i> , Roy des Tartariens, combien de tems vécut	222

DES MATIERES.

<i>Argyrandriens</i> , Quels peuples, & pourquoy ainsi apellez	437
<i>Ariadne</i> , Par qui la couronne fut mise parmy les Dieux	360
<i>Ariarathés</i> , Roy de Capadoce, combien vécut, & comment mourut	222, 223
<i>Aristide</i> , Comment conspira contre Themistocle, & pourquoy	203
<i>Aristipe</i> , Pour quel sujet ala en Sicile	131
<i>Aristogiton</i> , Libérateur des Atheniens, de qui estoit Parasite	135
<i>Aristote</i> , Ce qu'il a fait en l'art de Parasite	132
<i>Aristoxène</i> , Le Musicien, Parasite de Nélée	<i>ibid.</i>
<i>Arsacés</i> , Par qui massacré, après avoir égorgé sa femme	101
<i>Arsacomas</i> , Histoire de son amitié avec Loncare & Masente	35 <i>& suiv.</i>
<i>Aspasie</i> , Pourquoy tant aimée de Périclés, de Socrate, & d'Esquinés	9
<i>Art</i> , Ce que c'est proprement qu'un Art	127
<i>Arthabase</i> , Roy des Caraciens vers la mer-rouge, combien vécut	223
<i>Artaxerxés</i> , Mnémon, à quel âge mourut 223. Et un autre de même nom Roy de Perse	<i>ibid.</i>
<i>Asne</i> , Comment Lucien fut metamorphosé en Asne	46
<i>Asphodèle</i> , Pré, en quel endroit	151
<i>Assyriens</i> , Quelle est leur principale divinité 77. De qui apprirent les ceremonies de leur Religion	328
<i>Astarte</i> , Quelle divinité, & où adorée	<i>ibid.</i>
<i>Athènes</i> , Combien differente de Rome 9. Louange de cette ville, & ses grands avantages	346, 347
<i>Athéniens</i> , Comment se trouvent tous menteurs	164
<i>Athenodore de Tharse</i> , combien vécut	224
<i>Athlète</i> , Comparaison de son corps à du blé bien criblé	146
<i>Athotes</i> , De combien longue vie	221
<i>Atimarque</i> , Explication de ce terme	211
<i>Atis</i> , A quelle divinité consacra le Temple qu'il fit bâtir	331
<i>Attalus</i> , Par qui empoisonné	101
<i>Attalus</i> , surnomme Philadelphe, quel & combien vécut	222
<i>Avocat</i> , Quel il faut estre pour estre bon Avocat	159 <i>& suiv.</i>
<i>Austruches</i> , En quel país se rencontrent le plus, & combien leurs œufs sont utiles	230
<i>Axandre</i> , Roy du Bosphore, combien vécut, & comment il mourut	223

T A B L E

B.

B <i>Acchantes</i> , Quels furent leurs combats qu'elles entreprirent pour la conquête des Indes, & leur équipage	182
<i>Bacchis</i> , Dialogue de Bacchis & de Melisse, fameuses Courtisanes	253, 254
<i>Bacchus</i> , Qui doit passer le premier de Bacchus ou d'Hercule 68. Comment fit l'entreprise des Indes 181. Ses Lieutenans quels <i>ibid.</i> De quelle naissance	360
<i>Bain</i> , Description d'un bain construit par Hippias, d'un artifice admirable	179
<i>Bardylis</i> , Roy des Illyriens, combien vécut, & où il mourut	222
<i>Barreau</i> , Quel il faut estre pour hanter le Barreau 159, 160, &c.	
<i>Basilic</i> , Pourquoi il prend doit regner sur les Animaux	423
<i>Beatitude</i> , En quoy consiste	128
<i>Beauté</i> , Description d'une parfaite Beauté 5. Sans esprit, à qui semblable 7. Louange de la Beauté 383 & <i>suiv.</i>	
<i>Belite</i> , Histoire de l'amitié qu'il portoit à son amy Balthé	35
<i>Bellerophon</i> , Pourquoi Antia le voulut faire perir	203
<i>Bendis</i> , Où se mit en credit	104
<i>Beroée</i> , Quelle ville, & où située.	51, 52
<i>Bien</i> , En quoy consiste le souverain bien	97
<i>Bosphore</i> , par qui ses rivages furent joints d'un pont	390
<i>Brachmanes</i> , Comment ils peuvent estre imitez, ou non 284. Comment receurent la Philosophie	291

C.

L <i>Aplaine du C</i> , & l'Arrest qui en suivit	399, 400
<i>Calanus</i> , Quel, & de quelle façon est mort	284
<i>Caldeens</i> , De combien longue vie, & pourquoy	221
<i>Calendes</i> , Sacrées, comment célébrées par les Romains	206
<i>Calomnie</i> , Comment dépeinte par Apellés, & sa définition	198, 199
<i>Candiots</i> , Comment se trouvent tous menteurs 164. Ce qu'ils disent de Jupiter	361
<i>Carixène</i> , Amitié de Carixène, d'Eudamidas, & d'Arctas	27
<i>Carneadés</i> , Combien vécut	224
<i>Cassandre</i> , De Polignote, quelle	6
<i>Cassiope</i> , Comment attira sur soy le courroux des Dieux	12
<i>Catechumène</i> , Comment doit estre instruit	378
<i>Cedille</i> , Ce que c'est proprement	400

DES MATIERES.

<i>Cerbère</i> , Quel animal, & ce qu'il fait	151
<i>Cheveux</i> , Noüez par detriere, quelle marque	234
<i>Chrétiens</i> , Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, selon les termes même de l'Auteur	270
<i>Chryсандriens</i> , Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez	437
<i>Chryssipe</i> , Quels estoient ses syllogismes 104. Le Stoicien, combien vécu	224
<i>Chrysis</i> , Quelle, & ses amours avec Glaucias	168
<i>Cleanthe</i> , Successeur de Zenon, comment mourut	224
<i>Claodeme</i> , Peripateticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard	315
<i>Cleombrote</i> , d'Ambracie, pourquoy se precipita	372
<i>Clinias</i> , Par qui veu pillant le temple d'Esculape	101
<i>Cochlys</i> , Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes	276
<i>Colombe</i> , Par quels peuples adorée	77
<i>Colosse</i> , De Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux	68
<i>Combabe</i> , Quel personnage, & comment s'exemta de la calomnie & du suplice	333, 334
<i>Comedies</i> , Quel doit estre l'usage des Comedies	145
<i>Comparaison</i> , Comment elle se doit faire	15
<i>Coq</i> , Fils de Mars, pourquoy changé en Coq	81
<i>Corps</i> , Ceremonies pratiquées du tems de l'Auteur, envers les corps des defunts, quelles 152. En quoy consiste la perfection du corps.	366
<i>Cotburne</i> , Ce que c'est, & à quel usage	145
<i>Courtisans</i> , Comment ils sont tous Parasites 138. Pourquoy toujours en garde	200
<i>Cratinus</i> , Poëte Comique, de combien longue vie	225
<i>Cresus</i> , En quelle extrémité se trouva 91. En combien peu de tems il fut depouillé	241
<i>Critolaus</i> , Peripateticien, combien vécu	224
<i>Créstias</i> , Historien, de quelle estime chez nôtre Auteur	163
<i>Cydne</i> , Quelle est la beauté de cette riviere	214
<i>Cygnés</i> , En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnés, selon la Fable	186
<i>Cylleniens</i> , Quelle est la principale divinité que ces peuples adorent	77
<i>Cynethus</i> , Courtisan de Demetrius, de quoy le loüoit	16
<i>Cyniques</i> , Quelle sorte de gens, & pourquoy ainsi apellez 293. Leurs mœurs <i>ibid.</i> & 294. De la façon de vivre des Cyniques	365
<i>Cyrus</i> , Premier Roy de Perse, combien vécu	223

T A B L E

D.

L A plainte du D, & l'Arrest qui en ensui vit	400, 6r.
Damis , Dispute de Damis l'Epicurien, contre le Stoicien Timoclés, au sujet de la Providence	69, 70, 75, 76
Damon , Histoire de l'extreme amitié d'Eurhydique & de Damon	26, 27
Dandamis , Ce qu'il fit pour son amy Amizoque, qu'il voyoit emmener Captif	33
Dauphins , Combien amoureux des hommes	139
Defunt , Jeux celebrez à la memoire du defunt, combien inutiles, aussi bien que les Oraisons funébres	154, 155
Demades , Orateur, combien timide de son naturel	137
Démétrius , Combien aime Antiphile	29 & suiv.
Demetrius , Philosophe Cynique, pourquoy déchira un jour les Baccantes d'Euripide 194. Dequoy accusé devant Ptolomés	201
Democrite , Comment mourut, & à quel âge	224
Démofthène , Pourquoy n'osa jamais sortir hors des portes de sa ville 133. Quelle estime on fait à present de son éloquence, & des le tems de l'Auteur 160. Combien de fois avoit écrit de sa main l'Histoire de Thucydide 191. Louange de Démofthène, & comparaison du même avec Homère 345. Sa Patrie & parens	346
Denys , Le Tyran, à quelle extremité reduit	91
Depilatoire , Ce que c'est, & à quoy bon	213
Derceto , Mere de Semiramis, de quelle figure	331
Destin , Si les ordres du Destin sont inviolables	59 & suiv.
Deucalion , Comment il repeupla le genre humain	330
Deuil , Quelles extravagances se font dans le Deuil	151
Dialogue , Plaidoyer du Dialogue contre Lucien 122. Repartie de Lucien à cette plainte	123
Diane , Quels sacrifices font les Scythes à cette Déesse 78. Où elle se mit premierement en credit 104. Sa feste en l'Isle d'Egine	238
Dieux , s'ils sont sujets aux ordres des Parques 59. S'ils se peuvent métre en colere	62
Dinias , Combien fut celebre l'amitié d'Agathoclés & de Dinias & en quel pays ils vivoient	23 & suiv.
Diogène , Seleucien, combien vécu	224
Dion , Combien excellent Philosophe	282
Dionysius , Comment se laissa emporter à la volupté	117, 118
Dionime , Quelle Dame, & en quoy recommandable	9
Dipsade , Combien cruel animal, & combien douloureuses sont ses morsures	230
Discorax , Quel personnage	212
	<i>Discorde,</i>

DES MATIERES.

- Discorde*, Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Décées 387
Divinité, Quelle contrariété parmy les Philosophes anciens, au
sujet de la Divinité 99. Par quelle Divinité quand il faut ju-
rer, on le doit faire, & quelle est la véritable 376, &c.
Dorcas, Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuses Cour-
tisanes 292, 263

E.

- R**eplique de l'E, à la plainte que l'A avoit formée contre
luy 397. La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuivit
401, 402
Eaque, Cousin de Pluton, de quelle charge pourveu 151
Ecorniserie, Comment prouvec estre un Art, & le plus excel-
lent de tous les autres 124 & suiv.
Eau, Par quels peuples adorée 77
Egyptiens, Combien superstitieux 18. Quelle divinité princi-
palement adorée par ces peuples 77. Egyptiens, les premiers
de tous les peuples qui ayent eu cōnoissance des choses divines
328
Egyfthe, Quel estoit son destin 377
Elencus, Quel Dieu c'estoit 205
Elephans, Ou ont esté veus danser sur la corde 422
Elisées, Champs Elisées, quel lieu 152
Eloquence, Combien cet Art excelle par dessus tous les autres
130. Eloquence combien difficile à aquerir, & combien de-
mande de tems 156. Où elle habite 157
Empedocle, Où porté par la fumée du mont Etna 100
Enomaüs, A quel prix mit sa fille Hippodamie 387
Envie, Comment depeinte en compagnie de la Calomnie 199
Eole, Pourquoy Eole qui avoit si bien reçu Ulyssé, ne le re-
mena pas en sa maison 377
Ephestion, Quel crime c'estoit devant Alexandre, de ne reconoi-
tre pas Ephestion pour un Dieu 201. Merveilles qui se con-
toient de luy *ibid.*
Epicarme, Poète Comique, combien vécu 225, 226
Epicète, Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes
194. Combien excellent Philosophe 282
Epicure, Son plaidoyer pour la volupté 117, 118
Epicuriens, Quels entre tous les Philosophes 107. Combien diffé-
rens des Stoiciens 131
Eratosthéne, Le Grammaire, de combien longue vie 226
Erichon, Comment nâquit selon l'opinion des Aténiens
164
Erigone, Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux
360
Esquins, Comment devenu le Parasite de Denis le Tyran
131

T A B L E

<i>Eschyle</i> , Par qui furent achetées les tablettes de ce Poëte, & à quel usage 194.	Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Eschyle	347
<i>Esculape</i> , Où établit une boutique d'Apoticaire	104. Son travail	108.
	Quel fut le destin d'Esculape	283
<i>Ethiopiens</i> , Quelle est leur principale divinité		77
<i>Evangelus</i> , Riche Tarentin, que fit aux jeux Pythiques		192
<i>Eudamidas</i> , Amitié d'Eudamidas, de Carixène, & d'Arctas		27
<i>Eumelé</i> , Musicien d'Elide, proclamé victorieux aux jeux Pythiques		193
<i>Eumenides</i> , Quelles Déesses, & où estoit leur Autel		109
<i>Euforbe</i> , Quel, & où tué		87
<i>Euqueror</i> , Quel & comment sçavoit son destin		377
<i>Europe</i> , En quoy se changea Jupiter, pour la beauté d'Europe		385
<i>Euthydique</i> , Histoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon		26, 27
<i>Exercice</i> , Traité des exercices du corps 139. & suiv.	Pour quoy établies	140

F.

P <i>Lainte</i> , de l'F, & le jugement qui s'en ensuivit	402, 403
<i>Felicité</i> , En quoy consiste	86. Felicité parfaite 127 & suiv.
<i>Femme</i> , Combien il seroit à souhaiter que l'on se pût passer de femme	324
<i>Feu</i> , Par quels peuples il est adoré	77
<i>Flâterie</i> , Ce que c'est précisément, & comment distinguée de la louange	11, 12, 15, 16
<i>Flûtes</i> , De Timotée & d'Ismenias, &c. combien renommées	191
<i>Fourmilleres</i> , Comparées aux villes, & l'occupation des fourmis à celle des habitans	102
<i>Fraude</i> , Comment dépeinte en compagnie de l'Envie, & de la Calomnie.	199

G.

G <i>Alans</i> , Illustres, combien accroissent la gloire d'une Dame	346
<i>Ganymede</i> , Pour quel avantage ravy par Jupiter	385
<i>Garamantes</i> , Quelle nation, & en quel tems ils font leurs courses dans la Lybie 229. Quels animaux ils y chassent particulièrement	<i>ibid</i>
<i>Garbatines</i> , Espèces de chaussures, de quoy se font	167
<i>Geryon</i> , Comment un symbole de l'amitié 41. En quelle estime estoit son corps, chez les Thebains	194
<i>Glaucias</i> , Ses Amours avec Chrysis, & quel en fut le progrès & le succès	163
	<i>Glycera</i> ,

DES MATIERES.

<i>Glycera</i> , Dialogue de Glycéra & de Thais, fameuses Courtisanes	248 & suiv.
<i>Goëse</i> , Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse, combien vécut	223
<i>Gorgones</i> , Description d'un tableau de l'entreprise des Gorgones, & de la mort de Meduse 219, 374. Et quel métier elles faisoient	374, & 375
<i>Gorgias</i> , Rhéteur, comment mourut, & à quel âge	225
<i>Grans</i> , Quel besoin ils ont des Parasites 137. Quel honneur ils en tirent	138
<i>Grecs</i> , Comment receurent la Philosophie, & comment elle y gagna les sept Sages	291
<i>Gygés</i> , Quelle estoit la vertu de l'anneau de Gygés	118
<i>Gymnosofistes</i> , De combien longue vie, & pourquoy	221

H.

P lainte de l'H, & de ce qui s'en ensuivit	404
<i>Hebdomas</i> , Orateur, pourquoy ainsi apellé	208
<i>Hector</i> , En quel endroit avoit ses sacrifices	363
<i>Helene</i> , Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homère la décrit	88.
Par qui elle avoit esté ravie, durant la premiere guerre de Troye <i>ibid.</i> Pourquoy enlevée par Thesee, & depuis aimée par tous les Princes Grecs	387
<i>Hemus</i> , Mont, où placé	295
<i>Hercule</i> , En quoy particulierement louable 16. Qui doit passer le premier de Baccus ou d'Hercule & ses travaux 68, 71. Comment a passé toute sa vie 117. Hercule, comment surnommé & depeint par les Gaulois 184, & suiv. Et pourquoy sous la figure d'un vieillard <i>ibid.</i> Hercule pourquoy se fit brûler	284
<i>Hermoclés</i> , Le Rhodien, renommé Statuaire	336
<i>Hermodore</i> , l'Epicurien, pourquoy se parjura 101. Et par qui foudroyé	105
<i>Hermion</i> , l'Epicurien pourquoy regardé de travers par les Stoïques	316
<i>Hermotime</i> , Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazomenien	188, 189
<i>Herodote</i> , Comment a voulu consigner ses Fables à la posterité	163
<i>Herophile</i> , Le Cynique, par qui veu entre les bras d'une Courtisane	101
<i>Hesode</i> , Comment devint grand Poëte 156. Quelles sont ses œuvres	232
<i>Heron</i> , Pilote, combien expert	235
<i>Hieron</i> , Roy de Syracuse, combien vécut	222
<i>Hippias</i> , Combien excellent Artisan	179
<i>Hipocrate</i> , Statuë d'Hipocrate courant toute la nuit	171
<i>Hispodamie</i> , A quel prix mise par son Pere Enomatus	387
<i>Hipe-</i>	

T A B L E

<i>Hipponax</i> , Ancien Satyrique	205
<i>Historien</i> , En quoy distingué de l'Orateur	16
<i>Homere</i> , Comment excellent Peintre 6. Quel en ses comparaisons 17. Louange d'Homere, sa comparaison avec plusieurs Orateurs, & de son pays	344
<i>Homme</i> , Quelle est la condition la plus heureuse de l'homme ou de la femme	89
<i>Hymette</i> , Forteresse, ou pointe de rocher, en quelle contrée	110
<i>Hypate</i> , Ville, où située	42
<i>Hyperide</i> , Combien timide de son naturel	133
<i>Hypsicrate</i> , Amisien; à quel âge mourut	225
<i>Hyspafine</i> ; Roy des Caraciens, à quel âge mourut	223

I.

S A demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné	405
<i>Ides</i> , De quelle nature, & par qui veuë	169
<i>Idole</i> , Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles	328
<i>Idomenée</i> , Fils de Jupiter, au raport de qui estoit Parafite	134
<i>Ierapolis</i> , Pourquoy ainsi apellée, & où située	327
<i>Ieunesse</i> , Comment doivent estre instruits les jeunes gens	144
<i>Ignorance</i> , Combien dangereuse, & combien de maux elle cause	198
<i>Immortalité</i> , Des Dieux à quoy leur sert	60
<i>Inconnu</i> , Dieu inconnu des Atheniens, quand & par qui decouvert	382
<i>Indes</i> , Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes	181
De quelles gens son armée estoit composée <i>ibid.</i> Et de quelles armes 182. Dédain qu'en conceurent les Indiens <i>ibid.</i> Mor de la bataille <i>ibid.</i>	
<i>Ioësse</i> , Dialogue de Joësse & de Pythie, fameuses Courtisanes	269
<i>Ion</i> , Philosophe Platonicien, en quelle estime parmy les siens	165
<i>Jour</i> , Quels sont les peuples qui adorent le jour	77
<i>Iphigene</i> , Prêtresse de Diane, comment enlevée	21
<i>Isis</i> , Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux	194
<i>Isocrate</i> , Quelle est à present estimée son Eloquence	160
A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut	225
<i>Isthme</i> , Declamation contre l'entreprise que Neron avoit fait de percer l'Isthme	390, & suiv.
<i>Isthmique</i> , Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux Isthmiques	140
<i>Junon</i> , d'Euphranor, quelle 5.6. Invective contre Junon	375
<i>Jupiter</i> , Ce que l'on croit de luy en Candie 78. Combien plus de peine que les autres Dieux 108. Invective de Momet,	

DES MATIERES.

mus, contre Jupiter même 361. Ses avantages & ses vicés	374
<i>Iustice</i> , Par qui louée, jusqu'à estre estimée le souverain bien	109
<i>Ixion</i> , Quelle fut son ingratitude	313

K.

PLaintes du K, & de ce qui s'en ensuivit 404. Où particulièrement nécessaire la même.

L.

P Lainte de l'L, principalement contre l'I, & de ce qui s'en ensuivit	405, 406
<i>Lapithes</i> , Description d'un combat semblable à celuy des Lapithes & des Centaures	314, & suiv.
<i>Léda</i> , En quoy se changea Jupiter pour la beauté de Léda	385
<i>Leontique</i> , Dialogue de Leontique & Quenidas, fameuses Courtisanes	272
<i>Létras</i> , Quel malheur est commun aux Gens de Létras	303.
Origine des lettres Françoises	395.
Eloge de toutes les lettres	413
<i>Licurgue</i> , Combien timide de son naturel	133.
En quel tems établit ses Loix	150.
Quel en l'esprit d'Anacarsis <i>ibid.</i>	
Aquel âge mourut	216
<i>Loüanges</i> , Quand c'est qu'elles sont bonnes, & ce que c'est	11.
Comment distinguées de la flaterie	16
<i>Luite</i> , Quel exercice, & comment se faisoit	139
<i>Luiteurs</i> , Pourquoi les Luiteurs se frôtent de sable & de poussiere, après s'estre frôtez d'huile	146
<i>Lune</i> , Quels peuples adorent la Lune	77.
Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes	102. 103
<i>Lybie</i> , Côté Meridional de la Lybie, quel	229
<i>Lycie</i> , En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie	235
<i>Lypayé</i> , Orateur, pourquoy ainsi appellé	208
<i>Lysimacus</i> , Roy de Macedoine, jusqu'à quel âge vécut	222

M.

D emande de l'M, contre les abreviations, & quel jugement s'en ensuivit	406, 407
<i>Miabhlyens</i> , Quels peuples, & où ils habitent	183
<i>Mages</i> , De Perse, pourquoy de si longue vie	221
<i>Magicien</i> , Description de l'Isle des Magiciens	446, & suiv.
<i>Maison</i> , Louange d'une maison de plaisir	214
<i>Marc-Aursle</i> , De combien longue vie, & pourquoy	221
<i>Mars</i> , Comment surpris avec Venus par Vulcain	81
<i>Masiniissa</i> , A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut	223

Madq.

T A B L E

<i>Medecins</i> , Du tems de l'Auteur faisoient eux-mêmes les reme- des	171
<i>Medée</i> , Description d'un tableau de Medée transportée de rage & de jalousie	220
<i>Melisse</i> , Courtisane, quelle	253
<i>Memnom</i> , Quelle est la statue, & en quelle contrée	176
<i>Memphis</i> , Comment cette ville fut prise, & par qui	178
<i>Menecrate</i> , Pourquoy déclaré infame, & tous les biens con- sifquez	28
<i>Menippe</i> , Pourquoy vola dans le Ciel	97
<i>Menfonge</i> , D'où vient que les hommes ne se contentent pas de debiter des menfonges, mais sont bien aises d'en enten- dre	163
<i>Mer</i> , Quand se peut appeller le mirouër des Cieux	216
<i>Mercur</i> , Investive contre Mercur	374
<i>Merioné</i> , De qui estoit le Courtisan & le Parasite	135
<i>Metempsicose</i> , Ce que c'est, & quelques exemples memorables d'icelle	87
<i>Métier</i> , Quel est le métier qui ne coûte rien à apprendre, mais bien à enseigner	129
<i>Milriade</i> , De quoy accusé	103
<i>Minerve</i> , Description d'un tableau du Temple de Miner- ve.	119
<i>Minos</i> , Quel honneur il receut des Dieux 135. Où il rend la Justice	151
<i>Mitridate</i> , Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, combien vé- cut	212
<i>Mnasirés</i> , Roy des Parthes, combien vécut	223
<i>Mnesithée</i> , Quel sacrifice il fit à Jupiter & autres Dieux, après estre échapé du naufrage	69
<i>Monnoye</i> , Distinction de plusieurs sortes de monnoyes	437, 438
<i>Morts</i> , Combien inutiles sont les plaintes qui se font au- tour des morts, 153, 154. Réponse imaginaire de quel- qu'un de ces morts 154. Combien différentes sortes de se- pultures	155
<i>Mouche</i> , Description agreable de la mouche 187 & suiv. En quoy comparée aux Cygales, au Faon, & à la Colom- be <i>ibid.</i> Comme elle est compagne de l'homme, durant tou- te sa vie 188. Quelle sorte de mouche est de longue vie <i>ibid.</i> Sa metamorphose	189
<i>Moysé</i> , Comment appellé par l'Auteur	376
<i>Muses</i> , Quelle promesse firent à Hesiodé, & quels sont leurs prin- cipaux talens	231
<i>Musique</i> , Combien puissante sur l'esprit humain	146
<i>Musonius</i> , Combien excellent Philosophe	281
<i>Myrmidons</i> , Quelle nation, & d'où venuë	101
<i>Myrtilé</i> , Courtisane, quelle	274

DES MATIERES.

<i>Myrtium</i> , Dialogue de Myrtium avec Pamfile & Doris, fameuses Courtisanes	250
<i>Mythrés</i> , Inveétive de Momus contre ce Dieu	361, 362

N.

A ccusation de l'M par elle, & de ce qui s'en ensuivit 405. Réponse de l'M <i>ibid.</i> Replique de l'N	La même
Nature, Pourquoi la Nature a donné les biens aux hommes	367
Navire, Description d'un Navire, avec tout son amaraige	334, 335
Nausicaé, Quelle Dame, & en quoy particulièrement recommandable	10
Nectar, Breuvage des Dieux	105
Negrepont, Isle, par qui retranchée de la Beocie	391
Neptune, Quelle fut son aventure 60. Inveétive contre Neptune	374
Neron, Declamation contre l'entreprise que Neron avoit faite de percer l'isthme 389 & suiv. A quel dessein il ala en Grèce 390. Ses soles imaginations, & la presomption	La même
Nestor, Quel, & de qui il estoit Parasite 134. Combien de tems a vécu	224
Niobe, Par qui & pourquoy changée en rocher	18
Numa Pompilius, Combien de tems vécut	221
Numismacie, Royaume, en quel endroit, & que signifie ce terme	437

O.

S es pretentions contre les autres voyées 408. Réponse que luy fait l'A <i>ibid.</i> Replique qu'elle va plus rondement en besogne	409
Obole, Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur	152
Offence, Belle coutume des Scythes, lors que quelqu'un d'entre eux a receu quelque offence	36
Olympique, Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques	140
Or, Quelle description en fait Pindare 53. Par qui comparé aux Graces 86. Ses beaux effets <i>ibid.</i> Comment il est la source de tous maux	<i>ibid.</i>
Oracles, Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy semblables.	73, 77
Orateur, Distinction entre l'Orateur, & l'Histoiren 16. Combien sujets à l'avarice sont les Orateurs 136. Le moyen de se rendre en peu de tems grand Orateur, & leurs deux chemins	157, 158, &c.
Oreste, & Pilade de quels sacrifices honorez, & en quelle qualité 19. Leurs belles actions 20. Pourquoi Oreste tua son Pere	392
	<i>Orien</i> ,

T A B L E

<i>Orion</i> , Histoire ancienne d'Orion	219
<i>Orphée</i> , Comment sa tête aborda en l'Isle de Lesbos 193. Sa lyre par qui achetée, & ce qui en arriva <i>ibid.</i> Le Patron des Musiciens	196
<i>Osyru</i> , Quelles ceremonies se font pour sa feste	328, 329
<i>Ouyse</i> , Au raport de qui est plus infidele que la veuë	217

P.

D ispute du P, & de son compagnon l'H, contre l'usurpation de l'F 402, 403. Le jugement ensuiuy 403. Plainte du P, contre l'usage d'à present 409. Et son Arrest <i>ibid.</i>	6
<i>Pacate</i> , d'Apelle	6
<i>Palais</i> , Description & loüange d'un Palais magnifique	213 <i>et suiv.</i>
<i>Pamphile</i> , Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris, fameuses Courtisanes	150
<i>Pamphylie</i> , En quel endroit est la separation de la mer de Lyce & de Pamphylie	235
<i>Pan</i> , Compagnon de Bacchus, où logé III. Ses plaintes <i>ibid.</i> Son invective contre les Philosophes <i>ibid.</i>	176
<i>Pancrate</i> , Pythagoricien, quel personnage	433
<i>Pantarbes</i> , Pierres precieuses de quelle propriété	216
<i>Paon</i> , En quel tems il étale plus magnifiquement ses beautez	418
<i>Paradis</i> , Description des oiseaux de Paradis, & pourquoy ils sont ainsi apellez	125. Si ce peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmi les arts <i>ibid.</i> Sa definition & preuve
<i>Paris</i> , Par qui comparé à Achille 17. A quoy prefera Helène, & pourquoy	387
<i>Patnes</i> , Mont, en quelle contrée	110
<i>Parques</i> , Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets	59 <i>et suiv.</i>
<i>Patras</i> , Ville où située	57
<i>Patrie</i> , Combien douce & aimable, & pourquoy 226, 227. Comment les Dieux semblent aimer leur Patrie, & quelle elle est 227. Recommendation & loüanges de la Patrie <i>ibid. et suivant.</i>	226, 227.
<i>Patrocle</i> , Quel, & de qui estoit le Parasite	134
<i>Pôvreté</i> , Des avantages de la Pôvreté	80 <i>et suiv. etc.</i> 89
<i>Peintres</i> , D'ou vient que les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations	15
<i>Peinture</i> , Combien differente de la parole	218
<i>Pelops</i> , Pour quelle raison admis à la table des Dieux 284, 285. Pelops comment vainquit Hippodamie	387
<i>Penelope</i> , De quoy peut servir d'exemple	10

DES MATIERES.

<i>Penthée</i> , Femme d'Abradate, quelle	6, 10
<i>Peregrinus</i> , Combien le bâton de ce Philosophe fût estimé & acheté 194. Quel, & sa mort 277. & suiv. En quoy comparé à Empedocle	<i>ibid.</i>
<i>Perfée</i> , Description de la peinture de Perfée & d'Androméde.	218
<i>Perfes</i> , Quelle est la principale divinité qu'ils adorent	77
<i>Phalés</i> , par quels peuples adoré	<i>ibid.</i>
<i>Phedré</i> , Comment perdit Hypolite	203
<i>Phidias</i> , Quel estoit le plus excellent de ses ouvrages	14
<i>Philetère</i> , Premier Roy de Pergame, combien vécut	222
<i>Philine</i> , Courtisane, quelle	252
<i>Philocrate</i> , Combien timide de son naturel	133
<i>Philosophes</i> , Combien incertains 98. Leur impudence & leur curiosité <i>ibid.</i> Quelle sorte de gens, & leur grand nombre 106. Si l'on peut donner exemple de quelque Philosophe qui soit mort les armes à la main 133. Combien sujets à l'avarice.	224
<i>Philosophie</i> , Combien cet Art excelle par dessus les autres 130. Ses plaintes à Jupiter, touchant les faux Philosophes	290
<i>Philoxene</i> , Pourquoi puny tres-severement par Denis le Tyran.	194, 201
<i>Phenix</i> , Pour quelle particuliere consideration élu Roy par les Animaux	416
<i>Phrygiens</i> , Quelle est leur principale divinité	77
<i>Pilade</i> , En quelle qualité on sacrifioit à Pilade & à Oreste, & leurs actions heroïques 19, & suiv. Description d'un tableau de Pilade & Oreste, cachez derriere le Palais d'Agamemnon	218
<i>Pilote</i> , Comparaison du Pilote & de la Providence	79
<i>Pindare</i> , Quelle description il fait de l'or	83
<i>Pirithoüs</i> , Par qui aidé au dessein de l'enlevement de Proserpine	386
<i>Pittacus</i> , L'un des sept Sages, combien vécut	224
<i>Platon</i> , S'il s'est méle du métier de Parasite 131. En quoy comparé à Nicias <i>ibid.</i> En quelle estime estoit son Eloquence du tems de l'Auteur	160
<i>Pluton</i> , Quelle estoit la vertu de son casque 118. Pourquoi ainsi appelé, & que signifie ce nom	152
<i>Pnyce</i> , Place d'Atènes, à quoy destinée	111
<i>Poëse</i> , Quels sont les charmes particuliers de la Poësie	144
<i>Poëtes</i> , Pourquoi ils ne sont pas responfables en Justice de leurs imaginations 15. Quand sujets à faillir 59. Isle des Poëtes en quelle contrée 439. Diverses manieres d'agir de ses habitans	<i>ibid.</i> & 440
<i>Polemon</i> , Quel personnage & pourquoy quitta l'Academie 113. Comment & à quel âge mourut	225

T A B L E

<i>Pollux</i> , En quoy nommément estimable	16
<i>Polydamas</i> , En quel endroit la statue de cet Athlete guérif- soit de la fièvre	362, 363
<i>Polystrare</i> , Quel & combien grand Orateur	14
<i>Portique</i> , Plaidoyer du Portique contre la volupté	116 &c.
<i>Pofidonius</i> , Philophe & Historien d'Apamée, combien vêcut	224
<i>Potamon</i> , Orateur, de combien longue vie	225
<i>Professions</i> , Où l'on vit long tems, quelles sont particuliere- ment	221
<i>Promethée</i> , Quelle est sa condition	60
<i>Prose</i> , Quelle est le plus recommandable de la Prose ou du Vers	344
<i>Proserpine</i> , Fille de Cérés, comment enlevée 152. Par qui recherchée jusques dans les Enfers	386
<i>Providence</i> , Quelle estoit la providence des Dieux, & si maîtresse ou esclave du destin 61. Question de la provi- dence	63 & suiv. 76 & suiv.
<i>Protesilas</i> , En quel endroit avoit ses sacrifices	363
<i>Ptolomée</i> , Fils de Lagus, combien heureux, & combien vêcut	222
<i>Pugilar</i> , Quelle sorte d'exercice	140
<i>Pygmée</i> , Description d'Isle des Pygmées, & que signifie pro- prement ce mot, selon son etymologie 443. Leur guerre contre les Grées <i>ibid.</i> Leurs mœurs & leurs exercices	444, 445
<i>Pyrandriens</i> , Quelle sorte de peuples	433
<i>Pyrrhon</i> , Pourquoi ne se voulut point presenter en juge- ment	119
<i>Pyrrhus</i> , & Alexandre, quels nous sont representez dans l'histoire	178
<i>Pythagore</i> , Quel personnage, & ce qu'il avoit esté aupara- vant 82, 87. Pourquoi defendit les viandes & les fe- ves	88
<i>Pythiques</i> , Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Pythi- ques	140
<i>Python</i> , Comparé à Demosthéne	353

Q.

PL ainte du Q, & sa demande 409, 410. Sa Sentence <i>la même</i>	
<i>Quélidonium</i> , Dialogue de Quélidonium & de Drocé, fa- meuses Courtisanes	265

R.

PL ainte de l'R, contre l'I & l'E 410. Ordonnance de l'U- sage contr'elle	<i>ibid.</i>
<i>Radamansho</i> , De quel pays, & combien severe Justi- cier	152
	<i>Repa.</i>

DES MATIERES.

<i>Republique</i> , Discours de l'Etat d'une bonne Republique	143, 144
<i>Repentir</i> , Comment dépeint en la compagnie de l'Envie & de la Calomnie	199
<i>Rhea</i> , Qui le premier enseigna les mysteres aux hommes	331
<i>Rhetorique</i> , Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien	120 & suiv.
<i>Rhododaphné</i> , Explication de ce terme	211
<i>Rhodope</i> , Montagne, où placée	295
<i>Riches</i> , Quelles sont les craintes & les soins qu'ont les riches 309 &c. Combien ceux-là se trompent, qui croient que la felicité consiste dans les richesses <i>ibid.</i> Saturne aux riches 311. Réponse des riches	312
<i>Richesses</i> , Description des incommoditez des richesses	80, 90 &c.
<i>Rois</i> , Quelle est la felicité des Rois 91. Pourquoy comparez aux statues d'or 92. Quelle est aussi leur infortune	<i>ibid.</i>
<i>Roxane</i> , d'Aëtion, quelle	6
<i>Royauté</i> , A combien de maux sujéte	246

S.

P lainte de l'S, contre les Auteurs Modernes 410. Plainte du Z contr'elle 411. Ordonnance de l'Usage sur leurs plaintes	<i>ibid.</i>
<i>Sanglier</i> , Calydonien, en quelle estime chez les Tégéates	194.
Effet de la colere de Diane	322
<i>Sappho</i> , Quelle Dame, & en quoy recommandable	9
<i>Sarpédon</i> , Fils de Jupiter, par qui tué 134. Pourquoy Jupiter ne peut empêcher sa mort, & comment il pleura sa perte	377
<i>Saturne</i> , S'il devoit ses enfans, & ce qui le mût de se defaire de son Empire	299, 300
<i>Saturnales</i> , Leur description, & de ce qui s'y passe 298. Loix Saturnales 299, 304. Et les loix du Festin 306. Epîtres Saturnales 307. Réponse de Saturne 309. Saturne aux Riches	311
<i>Scorpions</i> , De combien de fortes en Lydie	229
<i>Scribes</i> , Ou Interprètes des mysteres des Dieux chez les Assyriens & les Arabes, pourquoy de si longue vie	221
<i>Scythes</i> , Quelle estime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahison 21. Comment servent leurs amis 34 &c. Quelle est leur principale divinité	77
<i>Semiramis</i> , En quoy changée 331. Et comment devenue sage	339
<i>Serés</i> , De combien longue vie, & pourquoy	221
<i>Serius Tullius</i> . Combien de temps vécut	<i>ibid.</i>

T A B L E

<i>Sidonians</i> , Peuples en quelle Province	318
<i>Simonide</i> , Ancien Satyrique 204. De Cécé, combien vécut	226
<i>Sinartocle</i> , Roy des Perles, à quel âge commença à regner	223
<i>Sisinnés</i> , Et Toxaris combien grans amis	39
<i>Smirne</i> , Où située, & quelle ville.	4
<i>Socrate</i> , Comment se porta contre les Lacedemoniens	133.
Quel estimé entre les Philosophes, & comment Cherephon luy fut envoyé 159. Dequoy accusé 203. A quoy se plai- soit particulièrement	214.
<i>Solon</i> , Entretien d'Anacarsis avec Solon 138 & suiv. L'un des sept Sages combien vécut	214
<i>Sommeil</i> , Combien le Dieu du Sommeil a de peine	108
<i>Songes</i> , De combien de sortes selon Homere 83. Dequoy ils se forment	la même
<i>Sophocle</i> , Comment mourut, & à quel âge	225
<i>Sofandre</i> , De Calamis, quelle & en quel endroit	5
<i>Sostrate</i> , Comment desit Ptolomée, & prit la ville de Mem- phis	178
<i>Souhaitz</i> , Combien bigeares & inutiles parmy les hommes 38 & suiv. Et sans fin	242
<i>Spartinus</i> , Comment tué en un festin	101
<i>Spectacles</i> , Combien célèbres en Grèce	141
<i>Squeles</i> , Ce que c'est proprement	155
<i>Statue</i> , Aparoissant toutes les nuits, quelle	170
<i>Stoiciens</i> , Combien differens des Epicuriens	131
<i>Stésicore</i> , Poète Lyrique, de combien longue vie	226
<i>Stratonice</i> , Quelle, & quel Temple elle fit bâtir	332
<i>Sunson</i> , Quelle place, & en quelle contrée	110
<i>Superstitions</i> , Combien fâcheuses	368
<i>Syrie</i> , Description du Temple de la Déesse de Syrie, de son origine, & de ses ceremonies	327 & suiv.

T.

PLAINT e du T contre l'S, & leur reglement	411
<i>Tale</i> , Intendant de Minos, que faisoit en l'Isle de Crée	170
<i>Tantale</i> , Quel honneur il receut des Dieux	135
<i>Tarquin le Superbe</i> , combien de tems vécut	211
<i>Temple</i> , Description du Temple de la Déesse de Syrie 327 & suiv.	
<i>Temples</i> , Anciens de quel côté tournez	215
<i>Terbe</i> , Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut	223
<i>Terés</i> , Roy des Odrysiens, combien vécut	228
<i>Terfogore</i> , Poète, quel personnage	341
<i>Thas</i> ,	

DES MATIERES.

<i>Thais</i> , Dialogue de <i>Thais</i> & de <i>Glyceræ</i> , fameuses Courtisanes	248, & suiv.
<i>Thalés</i> , Combien vécut	224
<i>Theagènes</i> , En quel endroit sa statue guerroissoit de la statue	363
<i>Theane</i> , Quelle Dame, & en quoy recommandable.	9
<i>Thébains</i> , Combien extravagans au sujet de leur origine	164
<i>Themistocle</i> , De quoy accusé	203
<i>Thersite</i> , Comment décrit par Homere	191
<i>Thésée</i> , Comment à passé toute sa vie : 17. Pourquoi enleva Helene	387
<i>Thraces</i> , Quelle divinité ils adorent	77
<i>Thucydide</i> , Combien de fois Demosthène avoit écrit de sa main son histoire.	190, 191
<i>Thyeste</i> , Combien son crime fait d'horreur sur les Theatres	300
<i>Tigranés</i> , Roy d'Armenie, à quel âge mourut	223
<i>Timoclés</i> , Dispute de <i>Timoclés</i> le Stoicien contre <i>Damis</i> l'Epicurien, au sujet de la Providence	69, 70, & suiv.
<i>Tirésias</i> , Combien on luy donne de tems de vie	221
<i>Toxaris</i> , & <i>Sinnés</i> , combien grands amis	39
<i>Tragedies</i> , Quel doit estre l'usage des Tragedies	145
<i>Tribades</i> , Quelles sortes de personnes	256
<i>Triphéne</i> , Dialogue de <i>Triphéne</i> & de <i>Charmide</i> , fameuses Courtisanes	267
<i>Trophonius</i> , Invective de <i>Momus</i> contre ses Oracles	362
<i>Troye</i> , Si la guerre de <i>Troye</i> se passa comme Homere la décrit	87

V.

E N quels endroits il semble exclure l'L 405. Plainte de l'V, sur la misere de sa condition	411
<i>Vents</i> , Quel est leur travail	108
<i>Venus</i> , De <i>Cnide</i> quelle, & celle d' <i>Alcme</i> s. Comment surprise avec <i>Mars</i> par <i>Vulcain</i>	81
<i>Vers</i> , Si les <i>Vers</i> sont plus estimables que la <i>Prose</i>	344
<i>Venè</i> , Les avantages de la veue sur l'ouïe	217, 218
<i>Villes</i> , Comparées aux fourmilleres 102. En quoy principalement consiste une ville	143
<i>Ulysse</i> , Pourquoy ses mensonges furent excusables 163. Description d'un tableau d' <i>Ulysse</i>	219

TABLE DES MATIERES.

X.

R émontrance de l' <i>X</i> , contre l' <i>S</i> 412. Arrest de la Gram- maire sur ce sujet	413
<i>Xenocrate</i> , Disciple de Platon, de combien longue vie	224
<i>Xenophantés</i> , Fils de Dexine, & disciple d'Archelaüs, combien vécut	<i>ibid.</i>
<i>Xenophile</i> , Le Musicien, qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore, à quel âge mourut	<i>ibid.</i>

Y.

C omment se sauvé de la demande de l' <i>I</i>	405
---	-----

Z.

Z <i>Amalxis</i> , Quel, & par quels peuples adoré	77
<i>Zenothemis</i> , De quelle façon témoigna son amitié à Me- necrate 28, 29. Combien il se glorifioit de son ami. 16	<i>ibid.</i>
<i>Zénochémis</i> , Surnommé le labyrinthe, quel	316
<i>Zénon</i> , Chef de la secte Stoïque, combien vécut	224
<i>Zoroastrie</i> , Plaine de Zoroastrie quelle, sa ville & ses logis	446, &c.

T A B L E

DES TRAITÉZ, OU DIALOGUES DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

L Es Images ou les Portraits	Pag. 3
Défense du Discours precedent	11
Toxaris , ou de l'Amitié	19
L'Asne de Lucien	42
Jupiter confondu	58
Jupiter le Tragique	63
Le Songe , ou le Coq	80
Icaromenipe	96
La double Accusation , ou la Chicane	107
Le Parasite , ou l'Ecornifleur	124
Des Exercices du corps	138
Du Deuil	151
L'Orateur ridicule	156
Le menteur , ou l'Incredible	163
Hippias , ou le Bain ,	178
Bacchus	181
L'Hercule Gaulois	184
De l'Ambre , ou des Cygnes	185
Louange de la Mouche	187
Contre un ignorant qui faisoit une Bibliothéque	190
De la Calomnie	198
L'Apohrade, ou le mauvais Grammairien	204
Louange d'une maison	213
De ceux qui ont long tems vécu	220
Louange de la Patrie	226
Des Dipsades	229
Dialogue de Lucien & d'Hésiode	231
Le Navire , ou les Souhairs	233

DIALOGUES DES COURTISANES Pag. 248

Dialogue de Glycera & de Thaïs	<i>ibid.</i>
Dialogue de Myrtium . de Pamphile . & de Doris	250

TABLE DES TRAITÉZ, OU DIALOGUES.

Dialogue de Quelidonium & de Drocé	265
Dialogue de Tryphéne & de Charmide	267
Dialogue de Joësse, de Pythie, & de Lyfias	269
Dialogue de Leontique, de Quéénidas & d'Hymnie	272
Dialogue de Dorion & de Myrralé	274
Dialogue de Cochlys & de Parthenice	276

La mort de Perégrinus	277
Les Fugitifs	289
Les Saturnales	298
Cronofolon, ou le Legislatéur de Saturne	302
Loix des Saturnales	304
Loix du Festin	306
Epîtres Saturnales	307
Réponse de Saturne	309
Saturne aux Riches	311
Réponse des Riches	312
Les Lapithes, ou le Banquet des Philosophes	314
La Déesse de Syrie	327
La louange de Demosthéne	343
L'Assemblée des Dieux	359
Decret des Dieux,	363
Le Cynique	365
Philopatris, ou le Catechumène	372
Caridème, ou la louange de la Beauté	383
Neron, ou l'entreprise de percer l'Isthme	389

Pieces ajoutées par forme de supplément.

Dialogue des lettres de l'Alphabet	393
Histoire véritable, livre troisième	414
Histoire véritable, livre quatrième	432

F I N.